Jean-Paul Zimmermann

LE CONCERT SANS ORCHESTRE



1937

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

I Le Concert. Premières dissonances. 3
II Le protégé 26
III L'inachevé. 48
IV Découvertes. 70
V Un accord manqué. 109
VI Erreurs, faiblesses et déchirements. 134
VII Tutti 172
VIII Fausses relations. 215
IX Love's labours lost. 237
X Éblouissements et terreurs. 261
XI Le Dialogue dans la Forêt. 277
XII Présages. 305
XIII Déchéances et triomphes. 328
XIV Ceux qui abandonnent. 346
XV Le Chant de la Mort. 361
XVI Fin du Concert. 384
Ce livre numérique 405

I

Le Concert.
Premières dissonances.

Par un bel après-midi de novembre, Louis Ravens achevait le portrait de son ami Félix Courvoisier, le jeune compositeur aujourd'hui célèbre.

Le peintre allait sur ses vingt-six ans. Quand il se levait de sa chaise, reculait d'un pas et restait à examiner sa toile avec la concentration, la gravité, la décision d'un général engagé dans une affaire très chaude, sa blouse drapait son grand corps comme une toge, et Courvoisier, qui le regardait, eût été frappé par sa physionomie de César rustique, s'il n'avait été assez insensible à la figure des gens et des choses ; comme il voyait habituellement des peintres, il essayait, il est vrai, de réparer par l'application cette infirmité. Dans le visage plein et tourmenté de Ravens, modelé généreusement et avec une espèce de violence, tout exprimait une vie abondante, la force de la pensée et l'enthousiasme, la sensualité dominée, le trouble aussi et l'effort de réduire un désordre toujours menaçant. Avec sa charpente de bûcheron et son apparente lourdeur, le peintre avait les mouvements rapides, les gestes mesurés et précis, et sa main à large paume, aux doigts effilés et longs était souple et sensible comme une main d'horloger artiste.

Félix Courvoisier se tenait assis à une petite table où pesait son avant-bras ; il s'appliquait à fixer, la tête haute, dans

une attitude de fierté presque insolente, un point de la paroi, où s'offrait, parmi d'autres reproductions, celle de la *Vénus assoupie* de Dresde. Il parlait de ses voyages d'une voix stridente, en traînant sur la pénultième, comme tous les naturels de ce pays. Le peintre l'écoutait avec une attention courtoise, et parfois souriait ou posait une question. Ses yeux allaient sans cesse de la toile au modèle, regards pesants, pénétrants, incorruptibles d'analyste, d'inquisiteur, d'assassin.

— Tu t'agites trop, dit-il enfin au bavard. Je ne fais plus rien de bon.

— Je me tairai.

— Non ! Parle, cigale, parle, castagnette ! Quelle voix pour un musicien !

— Eh ! Tu me flattes, mon cher. Je voudrais instruire des cigales, qui feraient leur partie dans mon orchestre. Dieu merci, la palette des timbres s'est rafraîchie, ces dernières années. Nous y travaillerons encore.

— Qui, nous ?

— Moi !

— Ho ! je veux bien. Ce doit être difficile d'éteindre la couleur de Ravel ou de Stravinsky.

— Nous verrons cela.

Ravens ne doutait pas du génie de son ami, il approuvait son assurance. Il reprit, mettant dans sa question une imperceptible nuance de persiflage :

— L'Orient t'a donné des idées ?

Courvoisier fit la grimace.

— Hm ! Rien de pratiquement utilisable. Les flûtes de Pan ? Un peu pauvre. Il faudrait faire venir des virtuoses de Roumanie. Et encore… J'ai noté, au pied du mont Ithôme, un ou deux airs en dorien que chantaient les petits bergers de Messénie. Quels fils d'argent que ces voix !… Mais il y a mieux : ce sont les chœurs de garçons dans certaines églises orthodoxes. C'est vert et velouté comme des flèches de gazon, c'est acide et suave comme des pommes reinettes. Mon vieux Ravens, va en Orient. Quels paysages ! Tu peindrais là *con furia*.

Ravens sourit :

— Tu sais que je n'ai pas la vocation du paysage. Trop inconfortable, la belle nature. D'ailleurs, regarde ! Je peux faire du plein air sans sortir de chez moi.

Courvoisier jeta un coup d'œil par la fenêtre qui faisait baie. Elle donnait, vers le nord, sur un jardin public. Les pelouses coupées de chemins sinueux, les bouquets de hêtres, de merisiers et d'érables, les sapins s'ordonnaient librement sur un glacis. En haut luisait, à travers les arbres, une élégante façade blanche que chargeait un grand toit de tuiles : c'était, sur sa terrasse sablée, le Musée historique de notre ville. Les fines ramures, les troncs, les îles ruinées de feuillages, les masses d'aiguilles qui palpitaient lourdement sous les branches se ciselaient dans l'air serein comme un ouvrage de nos graveurs ; les gazons râtelés riaient ; le paysage tout neuf semblait saisi dans une lentille de strass. Telle est la grâce et l'innocence des jours d'automne dans le haut Jura.

Le musicien prononça dédaigneusement :

— Ce n'est pas la Grèce.

— Sans doute, concéda Ravens. Mais je me méfie des sites illustres : on en a rapporté des chefs-d'œuvre qui nous accablent et surtout des croûtes infâmes. Il faut rendre pittoresque ce qui ne l'est pas encore.

— Pittoresque ou musical. Comme tu as raison, mon vieux ! Oui, c'est cela que nous devons chercher. Je voudrais que mon œuvre ne composât sa richesse que des éléments les plus triviaux. Tirer l'or du sable, voilà ce qu'il faut. J'ai fait souvent cette réflexion, que la nature tente bien subtilement notre paresse en nous offrant des motifs, pour ainsi dire, tout apprêtés déjà en œuvre d'art, en nous épargnant l'effort de la transposition. Cependant…

— De tels motifs, je crois qu'il n'en existe pas. Quand nous nous laissons enchanter par ce qui est réputé beau, nous ne faisons que nous asservir à une transposition antérieure et qui a réussi.

— Oui, cependant on peut tout renouveler. Je me suis trouvé à Delphes avec Berger : c'est un peintre, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est un peintre.

— À Itéa, il était perdu en extase ? Il murmurait de sa voix de sourd, comme un égaré : Ah ! rester ici, peindre ici ! Et je t'assure qu'il y avait de quoi *râler*. Le golfe, une vieille soie japonaise, et les maisons de briques crues, et les oliviers, et les asphodèles ! Les asphodèles de Proserpine. Et le Parnasse !… Ah ! quel pays, mon cher, quel pays !

Il parla de Constantinople, de Scutari, du mont Athos et s'étendit sur Santorin. Il avait rapporté d'Orient une prodigieuse collection d'airs et de notes sur la musique. On sait quel usage il sut faire de tant de richesses empruntées. Per-

sonne n'en avait plus besoin que lui ; mais un autre ne se les fût pas appropriées avec un plus sûr instinct de conquérant. Cependant il ne parlait que des pays et de leurs habitants. Ravens interrompit ses effusions :

— La cuisine est supportable en Orient ? Et le vin ?

— De Santorin ? Sublime, mon cher, sublime.

— Et ailleurs ?

— Ailleurs ? Pas trop mauvais.

— Oui, tu n'es pas un voluptueux. Je n'ai pas foi dans les régals. Spartiate, va !

— Tu te trompes. Je sais manger avec sentiment, tout comme toi.

— Allons donc ! Quelle prétention ! Tu n'as pas une tête de sensuel. Tant pis ! Tu ne corrigeras pas ton visage. Tu es un cérébral, un mathématicien. Tu es fait pour coucher avec Mesdemoiselles les Idées. Dans le bordel des déductions, je te crois capable de toutes les orgies. Ailleurs ?… Eh ! je ne te le reproche pas. Il faut avoir le courage d'être énergiquement ce qu'on est.

Malgré cette consolation, Courvoisier fut piqué. Il se flattait d'avoir surtout du *tempérament* et ne pensait pas qu'on pût être artiste et en manquer.

— Tu me simplifies, répliqua-t-il d'une voix aiguë. J'aime la chair, la chair par dessus tout.

Et comme Ravens riait :

— Oui, la chair ! répéta-t-il. Tu ne me connais pas. Ah ! la chair des Orientales ! Les bains de chair ! Que c'est bon, parfois, les bains de chair !

— Va pour tes bains de chair ! Tu en parles comme de ta cure de raisin.

Le musicien allait protester, mais Ravens, fatigué de disputer et attentif à son travail, l'arrêta :

— Attends un peu. Silence ! La lumière va baisser. Il faut bien que je finisse aujourd'hui ?

— Oui, oui ! Impossible de t'accorder une séance de plus.

Ils se turent. On entendait le pinceau qui frottait la toile. Soudain Courvoisier reprit :

— Sais-tu que le petit Wild est rentré ?

— Quel petit Wild ?

— Tu ne te souviens pas ? Le jeune garçon que je t'ai présenté à Paris ? Nous avons bu un bock ensemble à la taverne du Panthéon.

— Avec moi ? Jamais.

— Étrange. Lui se souvient parfaitement bien de toi. Tu as fait sur lui une impression extraordinaire. Tu l'as positivement fasciné. Et tu ne t'en doutes pas ?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien : vous renouerez connaissance. Je suis sûr qu'en le voyant, tu te remettras son visage.

— Est-ce qu'il vaut la peine qu'on le voie ?

— Comment ? S'il en vaut la peine ? Wild, c'est ma première trouvaille, c'est la graine que j'ai fait germer, je l'ai exposée au soleil. Tu me diras si elle a bien profité.

— Quoi ? Un musicien ?

— Un pianiste.

— Ah ! je n'aime pas cette espèce-là. Il n'y a pas plus sot que certains virtuoses. Ton petit sauvage, je crois que je me passerai de le revoir.

— Si, si, tu le verras et l'entendras. Il faut que je m'occupe de lui. Je t'assure qu'il en vaut la peine.

— Un être génial ?

— Peut-être. Il était notre voisin. J'ai reconnu ses dons alors qu'il n'avait pas douze ans. J'ai obtenu qu'on lui fît faire des études musicales.

Ravens était déjà conquis au phénomène. Mais il n'avait point coutume de se rendre si aisément. Il ne cessait d'ailleurs de dévisager son ami avec un intérêt presque cruel, le corps penché et le cou tendu en avant, comme s'il eût guetté le moment de se jeter sur son modèle.

— Oui, oui, disait-il, je connais ça. À huit ans, on joue l'*Appassionnata* comme un ange. À seize, on est fourbu, on a sa sensibilité brûlée par les liqueurs trop fortes qu'on s'est administrées. Les beaux génies enfants restent toute leur vie infantiles.

— Mozart ?

— Je ne te parle pas de Mozart.

— Si, si, parlons-en. Le voilà bien, l'éternel innocent, l'ange, le pur…

— Oui, mais enfin, ton Wild…

— Eh bien ! lui aussi a gardé quelque chose de l'enfant. Dans le caractère, dans le caractère seulement. Pour son talent, tu en jugeras. C'est la plus heureuse des alliances, dans une âme d'artiste, que celle de l'enfance et de la virilité.

— Tu l'as entendu jouer récemment ?

— Pas récemment. À Paris, oui, où je l'avais fait envoyer. Il venait souvent chez moi. Il s'est trouvé là-bas dans une situation… difficile. Je l'ai aidé à en sortir. Oui, je me flatte de l'avoir sauvé du désespoir. Je ne peux pas, maintenant, l'abandonner.

— Te voilà donc philanthrope à cette heure ? Admirable !

— Pourquoi, admirable ? Je l'ai sauvé pour l'art.

— C'est-à-dire pour toi.

Courvoisier s'attrista.

— Tu es injuste. Est-ce que je n'ai pas assez d'ennemis ? Laisse-leur le soin de me dénigrer. Il n'y a pas de calcul dans tout ceci, pas le moindre calcul. Tu ne comprends pas que j'aurais du plaisir à voir réussir un garçon à qui j'ai promis le succès ? On a toujours un faible pour ceux à qui on fait du bien, et surtout s'ils le méritent.

— Bien, bien ! Ne pleure pas. Tu n'as pas trop le sens de l'ironie. C'est ce qui manque le plus à ton humanité. Et qu'est-ce que ton Wild vient faire ici ?

— Il joue au *Valencia*.

— Au *Valencia ?* Dans cette chambre des soupirs ? Il accompagne les râles des archets beurrés ? Brillants débuts ! Présage d'une éblouissante carrière ! Et tu prétends me régaler d'un musicien de café-concert ?

— Tu fais bien le délicat, aujourd'hui.

— Le délicat ?

— Oui, le délicat. Wild joue avec les débris du quatuor Filler, que tu as entendu. Le premier violon est mort ; l'alto s'est engagé ailleurs. Wild concerte, pour le moment, avec les deux autres.

— J'admire cet aiglon qui lie partie avec des virtuoses éreintés.

— Il faut qu'il vive. D'autres ont débuté comme lui. Et ce sont maintenant des maîtres reconnus.

— Ah ! oui, Iturbi. Celui-là… Bon ! J'ai fini. Tu peux te détendre. Soupire, bâille, rote, allonge tes jambes, tortille ta taille de guêpe, donne du jeu à ton ventre.

Courvoisier se leva brusquement, rajusta son veston d'un mouvement d'épaules et se plaça derrière le peintre, qui ajoutait quelques touches au fond. Il examina silencieusement son portrait, l'air incertain et un peu déçu. Ravens tourna la tête et dévisagea son ami, puis il se leva à son tour et s'éloigna de son ouvrage, qu'il considéra avec une satisfaction grave.

— Eh bien ! dit-il enfin, comme le musicien se taisait toujours. Est-ce que c'est à peu près cela ? Est-ce que tu reconnais une de tes gueules avouables ?

— C'est très bien, murmura Courvoisier. Il n'y avait pas beaucoup de conviction dans son accent.

— Comment ? C'est un chef-d'œuvre ! s'écria Ravens.

— C'est très bien… Très bien… Il me semble que tu m'as vieilli…

— Ah ! la coquette ! Je l'ai vieillie ! Tu ne te prends pas pour un Apollon ? Tu ne m'avais pas dit que tu voulais être peint en catéchumène. La prochaine fois, on t'apprêtera une petite frimousse d'ange crétin. On n'épargnera pas la pommade. Est-ce que tu prétends séduire les cagotes sur le retour ?

Courvoisier se troublait sous cette bordée de sarcasmes débités d'un ton assez bonhomme.

— Je ne t'en demande pas tant, bredouillait-il. Tu sais que j'aime ce que tu fais. C'est très bien, je te l'ai dit, c'est très bien. Il me semble que tu m'as un peu durci. N'as-tu pas la tentation d'exaspérer la forme ?

— Écoute, mon petit, il te faut réformer ton vocabulaire. Ce n'est pas la forme exaspérée que je cherche, c'est la forme résumée, et c'est tout autre chose, et c'est exactement le contraire.

— Mais tu as outré le caractère.

— Comment ? Tu te plains du caractère ? Tu ne me remercies pas ? J'ai toujours cru que le caractère était la première vertu d'un portrait, et de toute œuvre d'art. Apparemment je me trompais. Trop de caractère ! Tu promets de faire de belle musique avec tes principes !

— Tu ne me comprends pas. Je trouve cela une très belle peinture, très vigoureuse. Le modelé du front est étonnant.

— Tu es capable de remarquer cela ? Tous mes compliments !

— Est-ce que tu me prends pour un aveugle ou un imbécile ?

— Tu n'es pas un imbécile. Tu n'es que trop intelligent, trop exclusivement intelligent. Je me demande parfois si tu saisis la différence qu'il y a entre un sein, une pêche et une balle de tennis. Tu n'as pas l'amour de la matière.

— Oui, voilà l'idée que tu te fais de moi. C'est cette idée que tu as peinte. Es-tu si sûr que ce soit bien moi ? Tu verras bientôt, j'espère, si j'ai le sens de la matière sonore.

— Je ne peins pas des idées, moi, j'ai des yeux. Je regarde les visages avec mes yeux, je ne les classe pas à l'aide du théorème de Fermat.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette calembredaine ?

— Le diable me brûle si je sais ce que chante le théorème de Fermat !

— Je m'en aperçois.

— Mais à toi, il te faut des théorèmes. Autrement, tu ne comprends rien.

Courvoisier haussa les épaules :

— On ne peut pas discuter sérieusement.

— Comment ? Je suis aussi sérieux que toi. Peut-être même un peu plus en l'occurrence. Tu n'es pas du métier. Il te faut apprendre à voir. Je te conseille de t'étudier devant ta glace. Tu finiras, avec de l'application, par découvrir que c'est bien toi, et non un autre, que j'ai peint.

— Je ne me verrai pas avec tes yeux.

— C'est regrettable.

Ravens se mit à essuyer ses pinceaux. Il faisait cette opération avec beaucoup de soin et de rapidité. Courvoisier se rassit sur sa chaise et le regarda un moment d'un air distrait et préoccupé.

— Tu es libre samedi soir ? demanda-t-il soudain avec une feinte négligence.

— Cela dépend de ce que tu vas me proposer.

— Nous pourrions aller ensemble au *Valencia* et y entraîner Vitus et Renaud. Il y aura un très beau programme.

— Je sais ce qu'il faut entendre par un beau programme.

— Si, si, crois-moi, un très beau programme. Wild pourra donner sa mesure. Il faut que je sache où il en est.

— Vas-y donc ! Très bien ! Tu as raison de suivre ton poulain. Mais à quoi bon, je te le demande, toute cette mobilisation ?

— Écoute ! Il nous faut faire un peu de réclame à Wild. Quand les gens sauront que notre petit groupe se dérange pour aller l'entendre, ils se mettront à le prendre au sérieux. Et comme il cherche à donner des leçons au cachet, notre attention lui aura été utile.

Ravens avait cessé de racler sa palette et considérait son ami d'un air songeur. Cette solidarité d'artistes lui était sympathique. Il objecta pourtant :

— Tu crois, vraiment, que les habitués du *Valencia* s'occupent de nous ? S'ils nous connaissent, ils nous prennent pour des énergumènes ou des individus de mœurs suspectes. Nous ferions tort à ton protégé en ayant l'air de le patronner. Des artistes ! Belle recommandation, dans cette chienne de ville !

— Et qui veux-tu qui le patronne que des artistes ?

— Toi, à la bonne heure ! Tu es musicien. Mais nous autres…

— Oh ! moi, on me connaît à peine, ici. J'ai été trop longtemps éloigné, ces dernières années. Mais toi, tout le monde t'estime ; on te respecte, même si on ne t'aime pas. Tu travailles, tu fais ta journée, comme un ouvrier.

— Oui, oui. Et qui est-ce qui s'en soucie ?

— Ton talent est reconnu. Tu as pris rang parmi les bons peintres suisses.

— Quel rang ? Ah ! que d'illusions, mon cher, que d'illusions !

— Tu vends très bien, tu vis de tes pinceaux. Cela se sait et en impose. Tu ne passeras jamais pour un fainéant d'esthète. C'est cette race que les gens méprisent le plus.

— Et moi donc !

— Tu vois bien.

— Mais Renaud ? Je ne comprends pas que tu tiennes à Renaud. Tu ne le prends plus pour un fruit sec ?

— C'est peut-être, en effet, un fruit sec…

— Oh ! doucement !

— Et puis, il n'y a pas plus bourgeois.

— Et c'est un Courvoisier qui le lui reproche.

— Allons ! Ne plaisante pas. Tu sais que j'ai cela en horreur. Du reste ; il est beaucoup trop cultivé. Un universitaire ! Il ne fera jamais rien, du moins rien d'audacieux.

— Est-ce que tu as lu quelque chose de lui ?

— Pas grand'chose, et je n'ai pas envie d'en lire davantage. Il me paraît terriblement académique, ton bel ami, ton doux poète.

— Et pourquoi veux-tu le montrer au *Valencia ?*

— Tu sais ce que c'est qu'un Renaud, dans ce patelin ?

— Oui, à peu près autant qu'un Courvoisier.

— Beaucoup plus, mon cher, beaucoup plus.

En même temps, Courvoisier faisait, de la main, le geste de tout écarter ou de tout niveler sous lui. Ravens sourit :

— Je ne sais qui, de toi ou de Renaud, se montre plus fier de sa race. Mais notre Renaud ne vaut plus rien. Il a dérogé. On ne le prend pas au sérieux. Pourquoi diable aussi méprise-t-il l'honorable profession de ses ancêtres ? Pourquoi s'est-il mis dans la tête de faire de la littérature ?

— Et sans talent encore ?

Ravens renifla pour toute réponse.

— Enfin, poursuivit Courvoisier, il a fait toutes ses études de droit. Il pourrait être avocat, et magistrat, s'il le voulait. Vitus est professeur. C'est un titre, cela.

— Un joli titre, en effet. Ah ! s'il n'était que cela… Que de fois je lui ai conseillé de se délivrer de cette corvée !

— Et tu n'as pas eu tort. Enfin, j'ai décidé que je vous présenterais Wild. Je le lui ai promis. Il s'en réjouit comme un enfant, et surtout de te voir, toi. Il faut qu'il rencontre parfois des gens un peu excitants, il s'endormirait sans cela. Vous monterez chez moi, samedi, après le concert, et nous passerons la fin de la soirée avec lui.

— Belle perspective ! S'escrimer toute une nuit avec un virtuose ignare. J'aime mieux me soûler avec un poêlier qu'avec un pianiste.

— Tu ne seras pas seul avec lui. D'ailleurs, il est assez instruit et curieux. Tu verras, il a des idées…

— Un philosophe ? Voilà pourquoi il te plaît. Il doit jouer admirablement ! Tu présenteras ta proposition aux copains. On verra comment ils la prendront. Ils devraient être ici.

Ravens acheva de serrer son attirail de peintre. Il avança le portrait de Courvoisier et le mit en bonne lumière. Puis les deux amis attendirent en causant.

Ils n'attendirent pas longtemps. On frappa doucement à la porte ; avant que Ravens eût répondu, elle s'ouvrit, et deux jeunes gens s'avancèrent. Le peintre se tourna sur sa chaise, pencha un peu son torse d'athlète et tendit la main au premier avec un sourire si heureux, un regard d'une telle douceur, que son visage dramatique en parut transfiguré.

— Ah ! bonjour, Olivier, dit-il avec une inflexion caressante.

— Bonjour, murmura d'une voix sombrée le nouveau venu.

Mais le second s'approchait avec une brusquerie dévastatrice et claironnait :

— Il est beau, hein ! Olivier ? Olivier, (il détachait les syllabes avec emphase) tu es beau !

Sa main s'abattit sur l'épaule de son camarade et essaya de la retenir. Mais le bel Olivier s'écarta dignement pour échapper à ce pelotage. Il salua d'un air distrait le musicien, qui mit dans sa réponse beaucoup de sollicitude affectée. Ravens les observait en souriant, cependant que l'autre, l'agité, poursuivait tumultueusement :

— Allons, Ravens, regarde-moi aussi un peu. Tu n'en as que pour lui.

— Salut, Salut, Salut ! récita le peintre comme une formule de conjuration. Vieux jaloux, va ! On ne t'oublie pas. Tu es bien bruyant, ce soir.

— Tu trouves ? demanda François Vitus en radoucissant sa voix.

Ses yeux fureteurs avaient déjà découvert le portrait de Courvoisier.

— Ah ! le voilà ! s'écria-t-il. Très bien ! Tout à fait bien !

Il l'examina quelques instants à distance, puis se rapprocha, se mit à étudier le métier, la touche, les mélanges de couleurs, les glacis. Il était sculpteur, il peignait aussi, sur-

tout à l'aquarelle, et il s'intéressait avec une espèce de passion à toutes les techniques des arts. Il commenta l'ouvrage en formules brèves et tranchantes ; mais l'accent interrogateur qu'il donnait à quelques-unes trahissait plus d'incertitude qu'il n'eût voulu en laisser paraître.

— C'est ton meilleur portrait. Oui, j'aime encore mieux ceci que celui de Mme Moranges.

— Il a d'autres qualités, corrigea Ravens, qui s'était placé à côté de Vitus. On ne peint pas un homme comme on peint une jolie femme.

— Évidemment ! Tu ne m'apprends rien. Eh bien ! Au total, je préfère ceci. C'est dense et catégorique. C'est volumineux. Tu as cherché la masse avant tout ? C'est ça, et ça, et ça… (Et, la main étendue, il traçait à grands gestes, dans l'air, le schéma de la composition). Ravens, tu as manqué ta carrière. Tu étais né sculpteur.

— Hum ! Je ne sais pas, objecta Ravens avec une assurance modeste. Il me semble que c'est aussi un peu de la peinture de peintre. Mais tu es peut-être moins sensible à certaines qualités…

— Est-ce que j'ai dit le contraire ? Voyons ! Ravens, quand est-ce que j'ai dit le contraire ? Le morceau de la bouche et du menton est admirablement peint.

— Bouche en coup de rasoir, dit Ravens, menton tout en hauteur. Mauvais, cela, tu sais, Courvoisier, mauvais.

Le musicien s'était rapproché et se remettait à examiner le portrait. Il jeta au peintre un regard un peu anxieux sous les lunettes.

— Mauvais ? Pourquoi mauvais ? D'ailleurs, tu as exagéré l'allongement du menton. Tu fais de la déformation à la Seurat.

— Écoutez-le donc ! ricana Ravens. Tu parles de peinture comme un camionneur. Seurat ! Où est-ce que tu vois du Seurat là dedans ?

Courvoisier serra les dents.

— Enfin, Seurat ou non, dis-moi pourquoi ce menton est mauvais.

— Que veux-tu, mon cher, il vaudrait mieux qu'il fût plus large…

— Ce n'est pas une raison, cela.

— Il est d'un modelé assez décidé, intervint Vitus. On sent l'os, là dessous.

— Diable ! fit Ravens. Ce n'est pas cela que je lui reproche. De la décision, il y en a, de l'audace à froid, ah ! oui. Avec un menton pareil, on fait litière de tout, on recommence partout sur nouveaux frais. Sacré doctrinaire, bolchéviste, va !

Vitus éclata de rire. Il prenait pour une bouffonnerie cette accusation jetée à un Courvoisier, à un rejeton de vieille famille bourgeoise et peureusement traditionnaliste. Le musicien ne se dérida pas. Il interrogea le visage de son ami avec une expression sérieuse, presque effrayée, du regard.

— Le front est beau, reprit Vitus.

— Ah ! je n'ai rien contre le front, prononça Ravens. C'est ce que Courvoisier a de meilleur. Pas trop haut, ni trop large, sans protubérances inutiles. Il est d'une architecture économe et subtile, il est volumineux avec mesure. Tous les plans s'agencent et se soutiennent logiquement. C'est ce qu'on peut appeler une forme dense. Tête bien meublée, mon vieux Coucou, mon vieux marchand de tierces ! Il n'y a pas là de place perdue.

Courvoisier sourit.

— Et il est solidement établi sur ses arcades sourcilières, conclut Ravens.

— As-tu remarqué, dit Courvoisier, que tous les artistes, et surtout les musiciens, ont les arcades sourcilières très dessinées ?

— Et tu veux que les tiennes te soient un présage ?

— Pourquoi pas ? J'ai quelque chose dans le ventre.

— Dans la tête, dans la tête ! Tu n'as pas de ventre. Ou plutôt, si, je me trompe. Eh ! Olivier, qu'est-ce que tu disais du ventre de Courvoisier ? Allons ! dégoise un peu !

Dans le feu de la discussion, on avait oublié Olivier Renaud. Son silence n'étonnait pas. On y était habitué. Le jeune homme s'était assis un peu en arrière et à l'écart des autres, il examinait la peinture, écoutait les réflexions de ses amis avec un sourire qui animait extraordinairement son beau visage doré de hâle et lui donnait un air d'intérêt passionné, tandis que ses yeux bleu-vert resplendissaient. Chaque fois qu'il souriait ainsi, Ravens ne pouvait le regarder sans éprouver une tendresse qui le rendait heureux pour cette flamme d'intelligence et de sensibilité dont rayonnaient ces

traits, comme si les eût inondés une lueur dont la source surnaturelle demeurait invisible.

À cette interpellation de Ravens, le sourire s'éteignit, les iris se voilèrent, un étonnement enfantin, grave, soucieux se répandit sur le visage ; il n'en était ni moins intéressant, ni moins vivant ; mais il n'exerçait plus, ou il exerçait moins, cette séduction presque féminine dont le peintre était ravi.

— C'est vrai ! s'écria Vitus. Tu n'as rien dit, Olivier. Parle, Olivier, nous t'écoutons.

— Le ventre ! insista Ravens. Le ventre de Courvoisier !

— Je n'ai jamais fait, que je sache, sur le ventre de Courvoisier, une seule remarque digne d'attention.

Renaud, très calme, parlait d'une voix assourdie.

— Comment donc ? protesta le peintre. Tu as dit un jour que le ventre de Courvoisier était plein de circonvolutions cérébrales. Et, une autre fois, qu'il développait une théorie, tu as grommelé : Il a son flux de ventre ! Est-ce vrai, cela ? Dis-moi que ce n'est pas vrai ! – Il a raison, ajouta-t-il en se tournant vers Courvoisier.

Celui-ci avait jeté un regard glacial à Renaud, qui le soutint avec placidité. Les deux hommes ne s'aimaient pas et affectaient de se mépriser. C'était leur commune amitié pour Ravens qui les avait rapprochés. Ils se toléraient.

— Tu es dur, Olivier, dit Vitus, qui prenait plaisir à écouter les discours du musicien et ne se croyait jamais assez armé de principes.

— C'est possible, murmura le jeune homme.

— Mais qu'est-ce que tu dis de ce portrait ?

Renaud prit son temps, et, souriant avec aménité, il prononça :

— C'est plus et moins qu'un portrait. C'est un acte d'accusation.

Ravens releva brusquement la tête, rougit très fort et, planté en face de l'autre comme un Jupiter tonnant :

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu pourrais laisser à la porte tes rubriques et tes paragraphes, ton pédantisme de juriste. Nous parlons de peinture, ici. Nous ne nous soucions pas des arguties du droit.

Renaud parut fort surpris de cette explosion, qu'il avait dû prévoir, et, un peu embarrassé, malgré tout, il expliqua avec innocence :

— Il n'y a point d'arguties dans tout ceci. Tu comprends parfaitement ce que je veux dire.

— Non, non ! s'écria Vitus, nous ne comprenons pas. Nous demandons une explication. Olivier, explique-toi !

— Laisse, trancha Ravens. Il a lâché une crétinerie. Je le mets au défi de s'expliquer. Mais je découvre dans ce jugement une insinuation perfide dont je me souviendrai. Nous en reparlerons.

— Il n'a peut-être pas tout à fait tort, balbutia Courvoisier avec un mauvais sourire.

— Comment ? Tu tiens compte de l'opinion d'un Renaud ? C'est admirable ! Allez ! vous êtes deux bourgeois, vous êtes faits pour vous entendre. Vous ne jugerez jamais

qu'en bourgeois. J'ai outré le caractère de Monsieur, j'ai vieilli ce jouvenceau, cet enfant de chœur !

— Tu trouves, vraiment ? demanda Vitus, conciliant. Ah ! non ! Il y a quelque chose de très juvénile dans ce visage. Et puis, il y a autre chose, qui vaut mieux.

La dispute se prolongea. Vitus insistait, non sans indiscrétion, pour savoir ce qu'Olivier avait voulu dire, *exactement*. Ravens répétait que ce n'était pas une réflexion de peintre. Qui visait-il par cette remarque, l'artiste ou son modèle ? Olivier répondait à peine et, avec un magnifique égoïsme, après avoir provoqué cette scène, il affectait le détachement d'un spectateur. Courvoisier alla jusqu'à parler de ressemblance caricaturale et fit rugir son ami. Il était ennuyé de ce débat, où il risquait de se voir déshabiller. Il s'efforça bientôt d'y mettre fin, craignant, d'ailleurs, que son projet du *Valencia* n'échouât dans la querelle. Renaud consentit à quelques paroles de regret qui calmèrent magiquement Ravens. Vitus loua encore l'économie de la peinture, la beauté de la matière, le fond, et surtout la transposition heureuse de tous les éléments dans un ordre voulu, le style. Puis, comme la lumière baissait et qu'une rapide crue d'ombre éteignait le jardin, il s'amusa à observer l'altération progressive des couleurs dans le crépuscule.

— Tout cela est bel et bon ! annonça soudain Ravens, en faisant signe à ses amis de s'asseoir en cercle. Mais voici Courvoisier qui a quelque chose à vous proposer.

Le musicien lui adressa un regard reconnaissant, puis se mit à expliquer ce qu'il souhaitait. Au nom de Wild, Vitus déclara :

— Il joue très bien !

— Tu l'as entendu ? demanda Ravens.

— Non, pas moi. On m'en a parlé.

Il promit de venir. Renaud fut plus difficile à ébranler. Courvoisier le priait avec une politesse très apprêtée. Le jeune homme prétextait des devoirs.

— Quoi ? Juliette ? dit Ravens en souriant. Tu l'amèneras.

— Non, non, pas cela.

— Viens-y ! souffla le peintre en couvant des yeux son ami.

— Je tâcherai.

Comme ils sortaient tous quatre pour aller prendre l'apéritif à la *Croix-d'Or*, Vitus, le dégingandé, abattit sur l'épaule de Renaud sa lourde patte de sculpteur et proclama :

— Décidément, Olivier, tu es beau !

— Il a de beaux yeux, accorda Ravens. Le reste…

— Allons donc ! cria Vitus en riant aux éclats.

II

Le protégé.

Le *Valencia* pouvait passer, dans notre ville, pour un établissement luxueux. C'était une salle oblongue et froide, où l'on eût célébré aussi bien des cultes protestants. Sur trois côtés régnait une galerie en fer à cheval que supportaient des colonnes de faux marbre : on y accédait, au fond, par un escalier à double révolution. Des tapis étouffaient les pas, un système d'éclairage à tubes de néon répandait une lumière bleutée et lunaire, propice au recueillement comme au maquerellage. À droite de l'entrée se dressait l'estrade des musiciens : une chaire ou une scène de beuglant eussent également convenu à cette place.

La salle était déjà fort remplie quand les quatre amis y pénétrèrent : les journaux avaient annoncé le *grand gala classique*. Un murmure religieux flottait. La fumée élevée du parterre suspendait en l'air un dais diaphane qui se fêlait par endroits.

— J'ai en horreur ce bordel de méthodistes, grommela Ravens en entrant.

À peine retombée la lourde portière de velours grenat, comme si l'on n'eût attendu qu'eux, un bel homme en smoking, à face pâle et molle, avec des cheveux bouclés, se jeta au-devant des quatre et s'écria en leur ouvrant les bras comme, au théâtre, un père retrouvé :

— Vous êtes les bienvenus !

C'était M. Narciso Bassegoda, le propriétaire, depuis un an, du *Valencia*, qui menaçait de le ruiner. Il se mit en devoir de les conduire à leurs places réservées.

— Je n'aime pas cela ! murmura Renaud à l'oreille de Ravens.

Le patron voulut les faire asseoir au milieu du parterre, afin de les exposer bien en vue. Mais Olivier ayant déclaré qu'il préférait la galerie, Ravens l'approuva.

— Ici, dit Narciso mystérieusement, l'acoustique est la meilleure.

Ils montèrent, toujours escortés par l'Espagnol. Des femmes en toilettes économiques, assises par deux le long de la balustrade, les observaient du coin de l'œil. Vitus et Ravens se montraient en passant, avec une grimace de mépris, les peintures d'un confrère qui s'espaçaient à la paroi et une pancarte calligraphiée annonçant que les tableaux exposés étaient à vendre.

Ils s'installèrent au bout de la galerie, d'où ils dominaient les musiciens. Ravens avait aussitôt reconnu Wild, qui, depuis leur entrée ne cessait de suivre des yeux les jeunes artistes.

Le concert commença, concert classique fort mêlé et dont le programme semblait composé pour faire valoir les brillantes qualités du pianiste. Il joua seul deux grandes pièces de Chopin, et la *Sonate à Kreutzer* avec le violoniste, qu'il écrasa.

Ravens, ayant résolu de troubler l'atmosphère de distinction hypocrite qui l'écœurait dans ce mauvais lieu, ponc-

tua de commentaires et de gaudrioles l'exécution des morceaux. Il était bien secondé par Vitus, qui, sans y mettre la même malice, cédait à son besoin naturel de crier. Renaud se taisait, mais encourageait les deux bavards par ses sourires. Quant à Courvoisier, il ne parlait qu'au souffle, ce qui n'était point sa manière. Les clients des tables voisines dressaient l'oreille et observaient la contenance des artistes, intrigués ou goguenards, ou scandalisés, cherchant à recueillir quelque sentence lapidaire pour s'en parer le lendemain. Ceux d'en bas levaient parfois des visages irrités. Wild épiait le groupe et, à la fin de chaque numéro, lui souriait.

Ravens lui trouva plus de virtuosité que de tempérament et, surtout dans Beethoven, quelque chose de trop extérieur et de mal contenu : il distribuait également sa force et la véritable passion de l'œuvre se noyait dans cette éloquence grossière. Courvoisier objectait doucement qu'il fallait tenir compte de son âge. Quand il aurait vécu, il jouerait avec plus de recueillement. D'ailleurs ce Beethoven était proprement injouable. Le goût était blessé partout.

Wild termina par l'inévitable *Campanella* de Liszt, qui déchaîna l'enthousiasme et où Ravens affecta de s'ennuyer, d'autant qu'il crut percevoir, dans l'exécution, de l'effort, de la gaucherie et de la lourdeur.

— Je veux bien, disait-il, m'amuser d'une pitrerie, pourvu qu'elle soit réussie.

Vitus, plus indulgent, trouva que ce n'était pas si mal. À onze heures, Courvoisier cueillit Wild au passage. Le pianiste, ayant endossé son manteau par dessus son frac, attendait au pied de l'estrade en souriant, sans paraître rien voir, les paupières baissées. Il prit congé avec une négligence hautaine de ses collègues plus âgés que lui, et les cinq s'en allè-

rent, les musiciens devant. Les trois autres, un peu en arrière, échangeaient des impressions à voix basse.

— Sa tête ne me plaît pas, disait Ravens. Qu'il soit ce qu'il voudra, il n'a pas une bonne tête.

— Qu'est-ce qu'une bonne tête ? demanda Vitus.

Ravens sourit :

— Une tête qui annonce du génie.

— Elles doivent être rares.

— Allons ! Tu m'entends bien. Une bonne tête, c'est celle de quelqu'un qui est bon à quelque chose.

— Et tu crois que ce Wild n'est bon à rien ?

— Je ne sais pas encore à quoi ce Wild sera bon. Peut-être à assassiner sa grand'mère, peut-être à mettre le feu au palais fédéral.

— C'est bon, c'est bon ! Cela peut suffire.

Chez Courvoisier, ils eurent tout loisir d'observer le jeune pianiste. Wild franchit le seuil du salon, la tête basse, le corps ramassé comme pour bondir. Il clignait des yeux, tel un tigre ébloui des lumières, cependant que ses prunelles roulaient rapidement sous les paupières. Ravens, l'espace d'une seconde, eut l'impression qu'il cherchait ainsi qui il pourrait bien déchirer. Aucun détail de la pièce ne dut échapper à sa première inspection. Il s'avança tout droit vers le piano, il en reconnut la marque avec un sourire dont on n'aurait su dire s'il était complaisant ou narquois, puis il se tint debout, un peu à l'écart des autres. Il semblait embarrassé de son isolement.

« Celui-là, se dit Ravens, n'est pas des nôtres ; il n'est d'aucun groupe humain. À quelle espèce peut-il bien appartenir ? »

Durant quelques instants, le pianiste examina le plafond avec un étonnement grave, enfantin, réprobateur.

Les Courvoisier venaient de s'installer dans une des premières maisons vraiment originales et plaisantes qu'eût construites Le Corbusier, et le musicien recevait ses amis dans le vaste living-room : entouré de verrières sur trois faces, il occupait toute la hauteur de l'édifice. Cependant les chambres du premier étage avançaient en porte à faux, inscrivant, à droite et à gauche de l'entrée, deux prismes suspendus. Les plans verticaux découpaient au plafond une sorte de T et devaient surprendre et amuser un moment le visiteur naïf qu'on introduisait pour la première fois dans cette demeure-joujou. Les portes vitrées latérales, dont l'une était ouverte, donnaient sur une salle à manger et sur un fumoir en exèdres. Un lustre à feuilles de verre dépoli répandait partout une lumière vive, blanche, égale, que louait Ravens, parce qu'elle éclairait bien les deux ou trois dessins et peintures à la paroi du fond. Les meubles modernes, avec leurs tubes de métal, semblaient d'un cabinet de dentiste. Enfin Wild pouvait douter si une telle maison était habitée vraiment, si on y dormait et y travaillait, ou si elle ne s'offrait qu'aux distractions passagères, puériles et raffinées de gens qui auraient ailleurs un gîte et un établissement, si elle n'était bâtie enfin que pour amuser un moment de grands enfants explorateurs.

Vitus s'approcha d'un dessin et se mit à l'examiner, bien qu'il l'eût déjà vu plus d'une fois. Soudain il entendit quelqu'un murmurer derrière lui d'une voix très douce :

— La Fresnaye.

Cette voix était celle de Wild, qui avait suivi le sculpteur. Vitus fut agacé par tant d'indiscrétion.

— Oui, Monsieur, dit-il sur un ton emphatique et protecteur, c'est un La Fresnaye. Vous n'avez pas, je suppose, la prétention de nous l'apprendre ?

Le pianiste sourit d'un air humble, et, de la même voix éteinte et voilée :

— Je vous le demandais. J'avais peur de me tromper.

Il mentait. Il avait vu Courvoisier acheter le dessin.

— Eh bien ! Monsieur, vous ne vous trompez pas. C'est un La Fresnaye. J'en connais de plus beaux que celui-ci.

Wild, insensible à la leçon qu'on prétendait lui donner, accentua son sourire, comme si lui aussi n'eût pas trouvé ce La Fresnaye des meilleurs. Mais ce sourire pouvait cacher tout autre chose.

Courvoisier fut content de son poulain. Il fit à Ravens un clignement d'yeux qui voulait dire :

— Eh ! Te voilà forcé de revenir de ton préjugé !

Le peintre répondit par une moue qui signifiait :

— Attendons un peu !

C'est alors qu'entra une femme de visage sévère et flétri, en robe de crêpe olive. Elle fit deux pas, promena sur l'assistance un regard meurtrier, et, le bras collé au corps, offrit la pointe de deux de ses doigts à ceux qui s'approchèrent pour la saluer. Derrière elle se montra un être décharné, fla-

geolant et barbu, vêtu d'un pantalon rayé, d'un gilet blanc et d'une jaquette noire. Il attendit une minute près de la porte, puis tendit la main au hasard, d'un geste indécis et brusque, en bredouillant un compliment inintelligible. C'étaient les parents de Courvoisier.

La mère s'assit dans un fauteuil avec la dignité d'une Agrippine renfrognée, son fils à côté d'elle et ses hôtes en cercle. Wild, embarrassé de son frac, en releva les basques, pour s'installer, avec un mouvement grotesque de paysan soigneux de ses habits. Le mari se tint un moment debout derrière sa femme, comme un larbin attentif et consterné, puis se sauva sans bruit, à la faveur de la conversation, dissipé comme une vapeur. C'était lui, pourtant, qui avait, par son industrie, rétabli la fortune des Courvoisier : on l'eût pris, tout au plus, pour le tailleur de la maison.

— Monsieur Wild, prononça la patronne, vous devriez jouer en public les compositions de mon fils.

Wild pencha la tête en souriant.

— Mais non, maman, voyons ! Au *Valencia ?* Tu n'y songes pas. Cette musique ne convient pas là.

— Cette musique convient partout, reprit-elle sévèrement. Tu ne sais pas t'estimer à ta valeur. Je te l'ai dit cent fois.

— Mais si, maman ! Je sais exactement ce que je vaux.

— Non ! Il n'y a que moi qui le sache.

— Allons donc, Madame ! s'écria Vitus en riant aux larmes. Il le sait fort bien. N'en doutez pas.

Ravens aussi riait. Renaud regardait la mère et le fils comme si, de sa vie, il n'avait assisté à un spectacle plus attachant. Ce n'était pas la première fois, pourtant, qu'on lui donnait ce genre de comédie. Quant à Wild, souriant toujours, et jetant de rapides coups d'œil à ceux qui parlaient, il demeurait impénétrable.

— Non ! s'obstina cette majesté de village sans se laisser troubler par les accès de gaîté qu'elle déchaînait, il n'y a que moi. Ah ! n'est-ce pas que Félix est une royale intelligence ?

— Évidemment ! cria Vitus.

— Il me semble, dit Ravens, qu'il n'est entré chez vous, ce soir, que des gens supérieurement intelligents.

Et, d'un mouvement de la tête, il invitait ses amis à se rengorger.

— Non ! décréta Mme Courvoisier, non ! Vous, Ravens, vous n'êtes pas ce que j'appelle une intelligence. L'intelligence, c'est encore tout autre chose. Être intelligent, c'est… C'est comprendre, c'est tout comprendre. Vous, Ravens, vous ne comprenez pas la moitié des choses que Félix comprend. Vous êtes un grand artiste, ce n'est pas la même chose.

— Ah ! Fort bien ! Il faut s'entendre. J'avais cru, jusqu'à aujourd'hui, qu'un grand artiste était toujours intelligent.

— Eh bien ! vous vous êtes trompé. Cela arrive.

— Et Renaud ? demanda Vitus.

Elle fit la moue :

— Monsieur Renaud, dit-elle, est un élégant, un esprit raffiné.

— Attrape, Olivier, jeta Vitus.

— Et vous, Vitus, vous êtes un talent.

— Sans épithète, compléta Ravens. Cela vaut mieux ainsi.

Le sculpteur fit la grimace. Wild, oublié au palmarès, regarda fixement Courvoisier, puis son visage se durcit, s'assombrit jusqu'à la fureur et au désespoir. Ce changement n'échappa point à Ravens. Quant au fils ainsi prôné et exalté sur tous les autres, il ne montra ni étonnement, ni embarras. Il trouvait naturelle cette hiérarchie. L'habitude qu'il avait de sa mère, l'orgueil de famille, la dure ambition lui ôtaient le sens de cette sorte de ridicule.

— On dit, reprit la matrone, que le Reverdin clabaude tant qu'il peut contre Félix. Est-ce qu'il n'a pas été votre professeur, Monsieur Wild ?

— Oui, Madame !

— Joli professeur ! Vous avez dû bien apprendre avec lui !

— Pas grand'chose. C'est monsieur Félix qui m'avait fait entrer chez lui.

— Ah ! je ne me souviens pas de cela. Autrefois, le Reverdin savait encore quelque chose. Maintenant, il est vidé. Et il devient féroce, comme tous les impuissants et les ratés. Est-ce que vous le voyez encore ?

— Je le déteste !

— Vous avez raison. Eh bien ! Félix, est-ce que ta *Symphonie du Monde* avance ? Et ton *Levant ?* Tu pourrais nous en jouer une partie au piano.

— Impossible, maman, tu le sais bien. Sans les timbres de mon orchestre, cela ne dit rien, cela reste inintelligible.

— Cependant… intervint Ravens.

— Non, non ! Vous entendrez cela plus tard, au concert.

— Et quel orchestre…

Courvoisier prit un air mystérieux :

— Je ne sais pas encore. On le trouvera.

— Mais voyons, commença la mère, tes démarches.

Courvoisier se leva en proclamant :

— Passons au fumoir ! On meurt de soif ici.

La patronne se retira noblement. Les jeunes gens passèrent dans la pièce en exèdre, où attendait une collation.

Dès le moment où ils furent assis, Wild ne cessa de regarder Ravens, d'abord par clins d'yeux craintifs et sournois, puis bien en face, avec une sorte d'interrogation ou de supplication muette. Le peintre devina ce qu'on attendait de lui.

— Vous n'êtes pas sans dons, dit-il au pianiste, mais vous manquez de discipline, vous ne vous possédez pas. Vous ignorez les lois du clair-obscur. Vous éclairez tout de face, également. Cela est choquant dans votre interprétation de Beethoven, de Chopin aussi. Avec vos moyens, vous devriez jouer beaucoup mieux. Je vous dirai toute ma pensée : on vous souhaiterait plus convaincu, plus recueilli. Vous ne

savez rien animer de votre vie intérieure, si vous en avez une.

Tout en parlant, il regardait fixement le jeune musicien. Ses paupières se relevaient par intervalles, et il jetait au peintre de rapides coups d'œil d'intelligence, comme s'il avait été question d'un autre et que le pianiste se fût accordé avec son juge pour le rabaisser. Vers la fin de l'instruction, le sourire s'éteignit tout à coup et le visage de Wild prit une expression singulière, tendue et anxieuse. Il avait détourné la tête et il fixait un angle de la pièce où il n'y avait rien, attentif, semblait-il, au seul timbre de la voix qui frappait son oreille. Ses pommettes, naturellement très colorées, s'avivèrent. Pour la seconde fois, durant cette soirée, il offrit aux jeunes gens assemblés l'image d'un solitaire et d'un absent, sans communication avec personne.

Dès que Ravens eut cessé de parler, le sourire se ranima, et le visage du garçon parut presque beau. Il répondit de sa voix étouffée, comme s'il faisait au peintre une confidence, alors que les autres dressaient l'oreille :

— Je crois savoir tout cela, Monsieur, et je me juge peut-être avec plus de sévérité que vous. Mais ce n'est pas au *Valencia* que j'apprendrai à me reconnaître. Ce public-là, et, au fond, tous les publics veulent être secoués par de gros effets. Ah ! si je pouvais trouver l'homme qui me conduirait jusqu'à moi !

Courvoisier fronça les sourcils en entendant cet étrange souhait. Jamais Wild ne lui avait parlé sur ce ton. François Vitus prononça doctoralement :

— Vous ne devez pas jouer pour un peuple grossier. Vous devez toujours feindre qu'un maître vous écoute.

Wild paru ravi d'entendre une observation si ingénieuse et profonde.

— Que cela est juste, dit-il, et bien pensé ! Je n'y ai pas assez réfléchi. Et pourtant je me souviens maintenant que Schumann dit presque la même chose que vous. Est-ce que vous l'avez lu ? Je crois que je mettrais Schumann au-dessus de tout.

Vitus ne parut point flatté de cette rencontre, fortuite ou non, avec Schumann, et il perçut une nuance de moquerie dans la question de Wild, à laquelle il ne répondit pas.

— Il faut surtout, conclut Ravens, s'efforcer de se plaire à soi-même. Et ceux qui ont une âme plairont ainsi le plus sûrement à autrui. C'est en quoi vous avez manqué ce soir, Monsieur Wild. C'est en quoi pèchent tous ceux qui ne sont pas vraiment grands : vous vous êtes déguisé, il y avait du mensonge dans votre jeu.

— Aujourd'hui, déclara Renaud, on fait une fortune à tous les menteurs. Avis aux intéressés !

Une douleur plus vive se peignit sur le visage du pianiste. Ravens en fut touché et allait regretter ses paroles trop graves.

— Oui, peut-être, murmura Wild comme agonisant. Mais qu'est-ce que moi ?

Et cependant il enfonçait dans les yeux de Ravens un regard si sauvage, si hagard et menaçant, que le peintre pâlit, se demanda s'il n'avait pas un fou devant lui. Cela ne dura que le temps d'un éclair. Le sourire reparut aussitôt et se fit étrangement séducteur. Ravens étudiait avec passion ce visage si mobile et qui ne parlait pas toujours le même langage

que la voix ; il fut flatté et troublé tout à la fois par ce sourire, comme s'il créait entre eux deux je ne sais quelle inouïe et honteuse complicité.

— Comment ? Vous ne le savez pas ? s'écria-t-il.

— *Rien ne m'est sûr que la chose incertaine*, récita Wild d'une voix sans timbre. Il devait donner à ce vers un sens particulier et assez mystérieux.

— C'est la confession d'un dévoyé et d'un criminel ! prononça Olivier.

Il était coutumier de ces remarques d'une cruelle franchise. Il avait, en les proférant, l'air détaché et impartial, prodigieusement insoucieux de l'effet qu'elles pouvaient produire. Ravens, qui le connaissait bien, et, sans doute, Vitus aussi, soupçonnaient qu'elles trahissaient assez souvent un retour qu'il faisait sur lui-même.

Courvoisier seul savait que Wild, à peine sorti de l'adolescence, avait, à Paris, sombré dans la crapule. Mais il crut Renaud instruit comme lui et s'écria :

— Vous exagérez au-delà de toute mesure !

— Point du tout, répliqua Renaud avec la même négligence. La vie de François Villon est assez connue…

— Oh ! Villon ! Si c'est de lui que vous parlez…

— Et de qui parlerais-je ?

Wild, qui s'était tourné vers Renaud avec un sourire assez ignoble et provocant, rétracta aussitôt cet aveu et parut le plus ingénu des jouvenceaux.

Ravens ne fut point dupe de toute cette comédie.

— Je ne sais pas, dit-il, ce qu'est M. Wild. Mais pour le fond, Olivier, tu as raison. Le principe de toute moralité, dans l'art comme dans la vie, c'est de se connaître, ou plutôt de savoir ce qu'on devient. Autrement, on n'est qu'une canaille. – Et qui ne l'est pas ? ajouta-t-il. Qui est un héros ? Il n'y a que les héros et les canailles.

Olivier l'interrogea d'un regard ardent, les yeux légèrement humides.

— Tu crois, dit-il avec douceur, que les héros ne sont jamais des canailles ?

— Jamais ! Ils sont ce qu'ils veulent, ils veulent ce qu'ils sont.

— Et… ils ne sont jamais surpris… par eux-mêmes ?

— Oh ! attends ! Peut-être bien. Ils font sans cesse leur propre conquête. Et ils restent les plus forts, à mesure qu'ils se reconnaissent et s'acceptent. Ils augmentent tous les jours l'étendue de leur empire intérieur.

— Oui, dit Renaud d'un air pensif.

« Que diable as-tu découvert en toi ? » se demandait Ravens en observant son ami.

Wild avait écouté anxieusement toute cette discussion.

— Allons, allons ! s'écria Courvoisier. N'allez pas égarer ce pauvre jeune homme. Il prend Ravens pour un oracle. L'âme, l'âme, la sincérité, les héros ! Tout cela, c'est de l'arrière-romantisme, et du pire. Rien à faire avec cela, aujourd'hui. Soyons de notre temps, que diable !

Wild avait jeté à son protecteur un coup d'œil haineux. Il regarda avec admiration Ravens, qui s'échauffait :

— Appelle-le comme tu voudras, immense cerveau, machine à calculer ! L'Intelligence, l'Intelligence, avec une majuscule aussi haute qu'un gratte-ciel de Chicago ! C'est là, n'est-ce pas, qu'est le salut, la vérité, la renaissance de tout ! Ah ! te voilà au naturel, maintenant ! L'autre jour, tu pleurais parce que je t'avais fait une tête de cérébral. Messieurs, voilà l'Homme-Standard !

Ils disputèrent pour la centième fois, sur ce chapitre. Puis les jeunes gens parlèrent de Schumann, de Schubert, de la valeur de l'instinct, de la science et de la méthode. Il leur fallait toujours en revenir là.

Le pianiste semblait nager dans la joie ; chaque fois que Ravens ouvrait la bouche, il le dévorait des yeux et, sans relâche, lui témoignait une dévotion, une adoration dont les autres finirent par être jaloux.

Wild ne parlait guère que si on l'interrogeait et toujours suspendait sa réponse : après un instant de réflexion ou d'incertitude, elle finissait par venir, en général précise et laconique : « Oui ». « Non ». « Je n'aime pas du tout cela ». « Je l'admire beaucoup ». Si on insistait pour savoir ses raisons, si on lui demandait d'expliquer son goût, il rapportait l'opinion ou la sentence d'un écrivain, d'un artiste connus, et l'on n'était pas bien sûr qu'il les fît siennes. Le garçon avait des lectures et des curiosités, une culture fragmentaire et cependant maniable, dont il faisait le plus singulier usage : soit indigence de pensée, ou paresse d'esprit, ou modestie, ou crainte de se livrer, il se retranchait toujours derrière une autorité. Vitus, irrité par tant de fuites et de retraites, entreprit de le circonvenir de questions fort indiscrètes, tantôt di-

rectes, tantôt insidieuses, pour le forcer de découvrir le fond de sa sensibilité ou de révéler quelque chose de ses expériences amoureuses. Il dépensa ses adresses en pure perte : Wild semblait en proie à un étrange malaise, il pâlissait, rougissait comme un adolescent pudique dont on solliciterait quelque exhibition indécente, il fronçait les sourcils, puis souriait malicieusement quand il avait trouvé une réponse qui ne le compromettait pas. Vitus dissertant sur le nu et le demi-nu, le pianiste observa :

— Baudelaire dit que les maigres sont plus nues que les grasses.

On l'entreprit tout aussi vainement sur les femmes intelligentes et les belles sottes.

— Aimer une femme intelligente, prononça Wild, c'est déjà de la pédérastie.

— Connu ! Vous savez donc tout Baudelaire par cœur ?

— Est-ce que vous ne l'aimez pas ?

— Je n'ai pas dit que je ne l'aimais pas. Mais vous, que pensez-vous de cela ?

— Oh ! moi, je ne sais pas.

— Oui, je vois, déclara Renaud sur un ton très froid. En ceci, comme en tout le reste, vous ne savez ce que vous êtes.

— Non, en effet, balbutia le pianiste effrayé.

— Est-ce que vous êtes vraiment ?

— Je le pense, murmura-t-il en essayant de sourire. Un éclair de haine brilla dans les yeux de Wild.

— Quoi ? Un jeu de reflets ?

Ravens s'amusait fort à cette joute, avec ses feintes et ses parades, et cependant poursuivait, sans qu'il y parût trop, son étude de la physionomie du pianiste. Elle ne lui fut pas rassurante.

Les regards de Wild mentaient. Ils ne faisaient que frôler les visages et les choses, ils voulaient perpétuellement donner le change. Ils se posaient et s'attardaient là où il semblait qu'il n'y eût rien à observer, ils glissaient sur les objets qui devaient le plus l'intéresser : la bague au doigt de Renaud, l'étiquette d'une bouteille que débouchait Courvoisier, le dos d'un livre posé sur un guéridon, à côté d'un masque nègre monté sur socle, et d'une enveloppe coupée, affranchie d'un timbre pervenche ; mais ils y revenaient sans cesse.

Le visage et la forme singulière du crâne n'inquiétaient pas moins le peintre physionomiste. Ce crâne était petit, et on l'eût dit bizarrement comprimé entre des planches, durant la première enfance, ce qui en avait faussé et gauchi tous les plans. Quand Ravens se prenait à observer cette tête en sculpteur et la voyait se modeler, à mesure qu'elle se mouvait, dans des éclairages variés, il lui semblait qu'il dût désespérer toujours de définir un si déconcertant volume. Tout y était construit avec une apparence de netteté simple, mais dès qu'on analysait ces formes, on était surpris de la peine qu'on avait à les saisir. Brusquement, cette réflexion traversa de nouveau l'esprit de Ravens : Crâne d'anormal, et peut-être d'assassin. Wild avait les cheveux drus, raides, coupés courts et qui lui descendaient assez bas sur le front. Son sourire, qui creusait une fossette dans ses joues pleines et roses, était parfois d'une grâce enfantine. Son rire, étouffé et fêlé, avait quelque chose de mauvais. Mais dans les rares mo-

ments où le pianiste, visiblement troublé, sans qu'on sût par quoi, oubliait de se composer une expression, son visage devenait atroce : il apparaissait alors vulgaire, massif, avançant comme un mufle de bête, sans proportion avec la petitesse du crâne, et on y lisait une brutale douleur. En regardant cette tête, Ravens ne pouvait se défendre de prêter à Wild de sauvages passions élémentaires, et en même temps quelque chose d'insensé dont on pouvait craindre l'explosion au beau milieu de son calme raisonnable et calculé.

Le peintre se taisait depuis un moment, laissant le dé à Vitus et à Courvoisier, quand, soudain, il demanda au pianiste :

— Dites-moi ! Vous devez être de souche paysanne ? Wild tressaillit, parut réfléchir, ses traits se durcirent, comme s'il repassait dans son esprit toute la suite des méditations qui avaient mené Ravens à cette question, puis il se força à sourire et, ayant l'air d'accorder cela aussi, dont il ne s'était jamais avisé, il répondit :

— Oh ! oui, peut-être bien !

Il devait savoir à quoi s'en tenir ; mais en faisant mystère d'avouer une chose sans importance et chargeant d'un sens redoutable une question qui semblait anodine, il découvrait les profondeurs de son propre calcul.

Il devint extraordinaire dès le moment où Renaud, qui s'était tu longtemps, à son ordinaire, se lança dans une véritable conférence sur le *Richard III* de Shakespeare. Il avait fallu que Vitus le poussât, Vitus depuis peu lecteur acharné du grand poète qui, parfois, lui résistait. Chaque fois qu'Olivier consentait à parler sur un beau sujet, avec son abondance, sa grâce, son enthousiasme subitement déchaî-

né, il ravissait ses amis, surtout Ravens, il enchantait les femmes, s'il s'en trouvait pour l'écouter. Il avait une voix grave et souple qui imitait toute sorte de vie et rendait au naturel les inflexions de toutes les passions. Sa physionomie, ses yeux surtout s'illuminaient : il eût fait un excellent comédien sans le geste, qu'il avait rare, dénué d'ampleur et trop brusque. Cette retenue et cette gaucherie étaient la marque de sa première éducation bourgeoise, qui avait développé en lui une excessive pudeur. Ses propos d'un cynisme et parfois d'une insensibilité révoltantes ne le déguisaient pas moins que sa politesse très étudiée.

Renaud assimila la monstruosité de Richard d'York, comme celle de César Borgia, à une démence morale qui n'aurait atteint que les sentiments et le cœur, en épargnant l'intelligence, la volonté, l'imagination. Il expliqua à partir de là le caractère du personnage, son ambition, son orgueil d'humilié et d'incomplet, sa profonde dissimulation, son tragique cabotinage et ses sarcasmes, enfin ce pouvoir mystérieux et magnétique de jouer toutes les émotions, toutes les passions qu'il n'éprouvait pas, d'en propager autour de lui la contagion. Vitus faisait quelques objections, rappelait certaines scènes, certains mots, ravi, au fond, de comprendre si bien la source des terreurs qu'épandait cet être inachevé et puissant, l'espèce de fascination tout animale qu'il était capable d'exercer. Wild, qui n'avait pas lu la pièce, écoutait avec une sombre attention. Il ne regardait personne, tout absorbé en lui-même, et cependant avait la tête levée, ses yeux pleins d'effroi fixant une tringle de rideau et, par un singulier relâchement de sa vigilance, la bouche entr'ouverte : il avait l'expression de la stupeur. Quand Renaud se tut, il murmura :

— Je ne suis pas Richard III.

Il avait passablement bu. Se répondait-il à lui-même ? Est-ce qu'il parlait pour Renaud, se sentant perpétuellement visé ? Ou pour Ravens ? Enviait-il ou redoutait-il une ressemblance avec le monstre ? Il ne le savait peut-être pas lui-même et ne répondit rien d'intelligible aux questions que Vitus lui posa.

À mesure que la nuit avançait, il se faisait plus vulgaire, non de propos (il ne parlait presque pas) mais d'attitudes, de mimiques et de rires. Et comme s'il avait voulu achever de surprendre ses camarades d'un soir en étalant un fond encore insoupçonné de délirant orgueil, il déclara sans préparation, cependant que Ravens opposait aux bienfaits du mécénat, dans les sociétés aristocratiques, l'indifférence et l'hostilité où les beaux-arts sont accueillis par les démocraties :

— Wagner a eu Louis II, moi, je n'ai eu personne.

Et il dévisagea Ravens avec insistance, comme s'il eût dû être le prince bienveillant ou le mage attentif à l'éclat de la naissante étoile.

Vitus ricana :

— Mais vous n'êtes pas Wagner !

Wild repartit sans se troubler :

— À mon âge, Wagner n'avait encore rien fait.

— Est-ce bien sûr ? Quel âge avez-vous ?

— Vingt ans, pas tout à fait vingt ans.

— Tiens ! On vous en donnerait davantage.

Il était près de quatre heures du matin, quand les jeunes gens se levèrent. Au moment de franchir le seuil du salon, Wild s'arrêta et attendit que Ravens fût auprès de lui. Alors, désignant une toile au mur de l'antichambre :

— Elle est de vous ? demanda-t-il d'un air soumis.

— Oui ! Elle vous plaît ?

— Il y a longtemps que je n'ai rien vu d'aussi fort.

Et après un silence, il ajouta timidement :

— Voulez-vous me permettre d'aller vous trouver un jour à votre atelier ? J'aimerais vous voir travailler, vous entendre parler de votre art.

Ravens fit la grimace :

— Vous aimez tant que cela la peinture ?

— Oui, dit le pianiste. Cela vous dérangera ? Vous tenez à être seul quand vous travaillez ? Excusez-moi !

Ravens se taisait. Il trouvait cette prétention fort audacieuse et il se demandait à quoi il s'engageait en recevant chez lui ce garçon pour le moins bizarre. Il n'était que trop sensible, d'ailleurs, à une admiration aussi naïve.

— Vous me trouvez hardi ? insista Wild.

— Un peu. Enfin, puisque vous aimez tant la peinture, je vous permets de venir.

La joie illumina le visage du pianiste, une expression fière et triomphante, dont le peintre fut flatté.

Wild s'éloigna rapidement, comme s'il s'enfuyait. Les quatre amis, sous la marquise, le suivaient des yeux. Quand il se fut dissipé dans la nuit :

— Eh bien ! demanda Courvoisier à Ravens, qu'en penses-tu ?

— Il n'est pas rassurant, ton petit Mozart.

— Tu peux le dire, ajouta Vitus. C'est un rustre, tout simplement.

Courvoisier entreprit de l'excuser.

III
L’inachevé.

Un jour que Ravens travaillait en compagnie de son élève Jean Philippe, on frappa à la porte de l’atelier. Il n’y avait rien de timide ni de balbutiant dans cette manière de frapper, rien de fiévreux non plus. Les trois coups s’espaçaient rythmiquement, et leur force paraissait calculée de façon qu’ils fussent bien entendus, sans être impérieux comme une sommation d’huissier.

Wild entra en souriant de l’air le plus heureux.

— Vous frappez en vrai pianiste, lui dit Ravens.

Le visiteur inspecta la pièce du regard et parut d’abord fasciné par le paysage qui s’inscrivait dans le cadre de la fenêtre. La première neige poudrait le jardin et, par le temps couvert, renvoyait une lumière blafarde dans l’atelier. Jean Philippe s’était levé en rougissant pour accueillir le musicien, comme eût pu faire, dans une bonne maison, un serviteur ami du maître ou un parent pauvre et protégé. Wild salua ce timide Ariel avec une politesse froide et lui abandonna son pardessus. Puis ses regards se posèrent sur la *Vénus assoupie*, dont la forme rigoureuse comme un fer de lance un peu ployé resplendissait à la paroi, dans un paysage très composé. Il resta en arrêt là devant, et Ravens douta si c’était l’artiste ou le libertin que cette merveille pouvait à ce point éblouir. Mais sans doute, cette attention n’était qu’un alibi que se ménageait le jeune homme.

— Ah ! le polisson ! dit le peintre avec bonhomie. C'est ainsi que vous reluquez mes nus ?

Wild baissa un peu la tête, gêné, semblait-il, comme un chat qu'on regarde, et, cependant, coulait obliquement à Ravens un sourire qui n'avouait rien.

— C'est un Titien ? demanda-t-il.

— Un Giorgone. Vous ne vous trompez pas trop grossièrement. Ces deux arts ont de la parenté. Un professeur peut s'y tromper. Un œil de peintre ne s'y trompe pas.

Wild arrêta sur Ravens un regard de modeste prière : il attendait une plus longue explication, mais ne dit rien. Le peintre fut très heureux de satisfaire cette curiosité, qui lui plaisait. En même temps, il pourrait instruire son élève, qui s'était remis à sa nature morte : des pommes distribuées sur une caisse, avec une cruche en terre. Le jeune garçon, déjà, dressait l'oreille.

Ravens étala sous les yeux du pianiste deux ou trois photographies de tableaux de Titien, deux ou trois autres, de Giorgione, de celles qui étaient les plus propres à en tirer une leçon.

— Jean Philippe, approche ! Regarde-moi bien attentivement ces peintures. Est-ce que tu ne découvres pas entre elles quelque différence essentielle ?

Jean Philippe rougit extraordinairement. Ayant un peu hésité, il répondit de sa voix douce et claire, qui rendait le son d'une âme limpide :

— Il me semble que oui.

— Eh bien ! dis-moi par où s'opposent ces deux tempéraments d'artistes.

Il rougit davantage.

— Il me semble, dit-il, que Titien peint des formes plus idéales et que Giorgione se soumet plus docilement aux choses qu'il imite.

— Ah ! le petit roublard ! Avoue que tu as déjà regardé tout cela et que tu y as réfléchi.

Jean Philippe se mit à rire :

— Oui, c'est vrai.

— Et tu as très bien observé, et beaucoup mieux que tous les Hourticq du monde. Giorgione est un interrogateur, Titien un mémorisateur de formes. En émoussant à peine le tranchant de ces définitions, je crois que nous serons dans le vrai. Mais ce ne sont pas les historiens qui sentent habituellement cela. Il faut avoir, huit heures par jour, les pinceaux à la main pour en bien juger. Allons ! tu regardes vraiment les choses en peintre, Jean Philippe.

La voix de Ravens s'était faite extraordinairement douce.

— C'est que, répondit ingénument le jouvenceau, vous m'aviez déjà expliqué tout cela.

Wild enveloppa l'adolescent d'un sourire très tendre et qui s'effaça dès que le pianiste s'aperçut que Ravens l'avait surpris. Prudence inutile. Le peintre, échauffé par son sujet, prolongeait son instruction, détaillant le *Concert champêtre*, la *Tempête*, avec une pluie de sarcasmes sur les professeurs, qui se tenaient bien à l'abri.

Wild riait et fouettait la verve du discoureur, puis il demanda à voir de ses tableaux : il était venu pour cela.

Ravens ne le fit pas attendre. Il enleva de dessus son chevalet la toile qu'il avait ébauchée et la remplaça successivement par cinq ou six peintures qu'il allait prendre à deux rangs profonds laissant entre eux une ruelle, jusqu'à la paroi. Il se mit à expliquer les sujet de ses tableaux avec une rondeur simpliste et bouffonne, en parodiant le style des bourgeois qu'il entendait discuter aux expositions :

— Voilà le dessert de l'Américain (il montrait des pêches démesurées sur une étoffe sombre). Le réconfort de l'ouvrier ! (un pain entamé, un litre de vin, un verre à moitié rempli). Élixir de cave et coudignac de four, ajouta-t-il, car il était grand lecteur de Rabelais. – Le bouquet de la fermière ! (une gerbe de fleurs bariolées dans un pot rustique). Les rescapés solitaires (deux harengs-saurs au bord d'une table, devant un fond orageux et plombé). On n'a pas épargné le cirage !

Wild affectait de s'égayer. Il était déçu et blessé par ce ton. « Me jugerait-il indigne d'entendre un autre langage ? On me prend ici pour un sot. » Il ne devinait pas que les bouffonneries de Ravens étaient, en pareil cas, la pudeur de son orgueil.

Il posa timidement des questions que Ravens, indulgent, trouva pleines de sens, il releva des détails qui le charmaient ou l'étonnaient. Partout, il s'attachait à pénétrer les intentions de l'artiste. Encouragé par les réponses et les sourires du peintre, peu à peu, il s'enhardissait. Ses expressions étaient confuses ; il ignorait le jargon des ateliers. Ravens, toujours heureux qu'on s'occupât de lui et de son travail,

s'efforçait de le comprendre, le reprenait, le corrigeait, lui expliquait ce qui se pouvait sans longueurs.

— J'aime, lui disait-il, qu'on juge en homme et non pas seulement en artiste. Il faut éviter, sans doute, les interprétations purement littéraires et symboliques et se tenir prudemment sur la limite d'où l'on découvre, par une double perspective, le caractère moral et la signification plastique d'un tableau. Mais la plupart des peintres, aujourd'hui, croient faire assez en n'étant que peintres.

Ravens était content de lui, quand il voyait que sa peinture intéressait des gens qui n'étaient pas du métier, et même des âmes toutes simples. On l'avait fatigué de rabâchages sur *l'art pur*, dont il s'était cru, naguère, illuminé, et il ne cherchait plus que dans la nature le modèle des *formes* qu'elle conseille aux attentifs, et dans son humanité des motifs de peindre.

Il montra à Wild le portrait de Courvoisier, puis celui de Renaud. Le pianiste étouffa une exclamation de surprise et se mit à les examiner avec une grande attention. Ravens ne soufflait mot, observant avec autant de curiosité la physionomie de Wild. Le jeune homme avait le front plissé et semblait tourmenté de résoudre un problème difficile.

— C'est étrange… commença-t-il enfin. Il n'osait poursuivre.

— Qu'est-ce qui est étrange ? dit Ravens assez rudement.

— Ces deux portraits sont peints dans un sentiment tout différent. C'est la même main, ce n'est pas…

— Eh bien ? demanda Ravens avec humeur. Il n'aimait pas les faiseurs de mystères, et il lui était pénible qu'on découvrît dans ses tableaux ce qu'il pensait y avoir bien déguisé, ce que, parfois, il ne s'avouait pas à lui-même.

— Je ne sais pas comment m'exprimer, dit Wild, inquiet à son tour.

Ravens le regarda un moment, indécis.

— Ah ? Et lequel vous plaît davantage ?

Le pianiste hésita longtemps. Enfin il prononça avec l'accent des enfants qui mentent par crainte ou par timidité :

— Celui de Courvoisier. Il a plus de vigueur.

— Oui, accorda Ravens en rougissant devant ce gamin. L'autre est plus timide. Il est plus ancien aussi.

Il apporta une grande toile où étaient représentés des iris gris dans un vase de verre à facettes : tout cela dessiné avec violence et modulé dans des tonalités sombres et sourdes, où retentissaient d'étranges éclats blancs. Wild s'exalta soudain :

— Il y a quelque chose de satanique là dedans ! s'écria-t-il.

Et il répéta, comme enivré :

— Oui, il y a quelque chose de satanique dans cette peinture. Ces fleurs sont d'un autre monde, celui des *ténèbres visibles* de Milton !

Son feu s'éteignit tout à coup, et son regard eut l'air de demander pardon d'un enthousiasme aussi indiscret.

Ravens en était plus flatté que de raison. Il soupçonnait en lui certaines puissances de perversité, et il en était alors presque aussi fier que de ses tendances généreuses : « Le mérite du bien, se disait-il, ne brille dans son éclat et sa richesse que par la savoureuse présence du mal, et les extrémités où je me sens attiré me prouvent mon étendue et ma capacité. Ils sont bien pauvres et malheureux, ceux qui n'ont jamais déliré ». Wild avait-il appris de Courvoisier cette complaisance de l'orgueil du peintre ? Ou plutôt, comme il était, lui, toute perversité, reçut-il de ce tableau un choc, une communication mystérieuse qui l'atteignait dans le vif de son cœur et l'avertissait d'une sympathie qui pouvait exister entre Ravens et lui ? Mais rien aussi, dans ces *Iris*, ne lui révélait que le peintre fût pervers de la même manière que lui, et l'on sait que, le plus souvent, nos diables domestiques sont des spécialistes hargneux qui méprisent les arts de leurs voisins.

— Vous avez lu Milton ? demanda Ravens.

— J'ai commencé.

— C'est très méritoire. Allons ! asseyons-nous, et parlons un peu de vous.

Wild s'étendit sur ses études musicales et ses ambitions. Il était entré à la *Schola cantorum* après avoir travaillé avec un pianiste de notre ville, élève de Reinecke. Mais Wild se plaignait que Reverdin l'eût tenu trop longtemps sur des œuvres faciles où ne pouvaient se déployer ses dons. Le maître semblait, disait-il, jaloux des progrès de l'élève, et depuis que le jeune homme s'était émancipé de sa tutelle, Reverdin lui vouait une haine sournoise. Wild avait été fort surpris quand ses examinateurs de la *Schola* l'avaient tout de suite jugé capable d'attaquer les redoutes des plus dangereux

concertos. (En disant ces mots, il coula vers Jean Philippe un regard dérobé. Le jeune garçon, qui peignait silencieusement près de la fenêtre, et cependant dressait l'oreille, ne fut pas sensible à cette marque d'attention).

Ravens demanda à Wild s'il travaillait.

— Oui, beaucoup.

— Et qu'est-ce que vous étudiez maintenant ?

— *Le Concert sans orchestre* de Schumann.

— Quel choix singulier ! On ne joue presque plus jamais cela. Je ne l'ai entendu exécuter que fort médiocrement. C'était terne et décousu, avec d'assez belles parties. Vous me jouerez cela à l'occasion. Est-ce que cela tient vraiment le coup ?

Wild répondit en hésitant :

— Oui, je le crois.

Mais son sourire était radieux, et il levait vers Ravens ses yeux gris sombre, grands ouverts, et que veloutait étrangement la douceur de la soumission et de la reconnaissance. Il fut soigneux de prouver au peintre que celui-ci ne s'intéressait pas à un indigne, il parla de ses progrès, de sa recherche en profondeur des grandes œuvres. Puis il tempérait d'humilité son assurance :

— Oui, je crois que je vais jouer mieux. Vous m'avez dit l'autre jour ce qui me manquait. Il me faut acquérir cela. Je serais trop incomplet si je ne pouvais y atteindre. Je me paraîtrais un mutilé, un avorton. N'est-ce pas que vous croyez que je puis y arriver ? Je suis jeune. On ne se possède pas tout entier à vingt ans. Vous pourriez me juger, me dire si

j'approche de ce qui vous touche. Moi, je ne sais pas, je ne sais pas encore. Il me manque quelque chose.

Il s'était exalté peu à peu. Ses joues étaient très rouges.

— Vous avez un meilleur juge que moi, dit Ravens. C'est Félix Courvoisier.

Wild interrompit presque durement :

— Non, pas lui. Il me ressemble par ce que je voudrais fuir. C'est de vous que je souhaite d'approcher. Vous savez éveiller ce qui dort. Si j'avais des dons de peintre, je me ferais demain votre élève… Vous m'avez dit qu'il y avait du mensonge dans mon jeu.

— Eh ! n'attachez pas trop d'importance à cela. Je ne sais plus très bien moi-même ce que je voulais dire au juste. Cela m'est échappé dans le feu de la discussion.

— Non, non, vous ne disiez que trop vrai. J'y ai beaucoup réfléchi. Enseignez-moi à ne plus mentir.

— Je ne le pourrais pas. Vous devez l'apprendre de vous. Tout le mensonge du monde vient de ce que nous ne savons pas, par défaut de vaillance, et de liberté, plonger dans cette région profonde de nous-mêmes où tout est découverte, monstres et merveilles, où rien n'a pénétré de ce qui a déjà été dit, senti ou pensé. Mais cette retraite de ce qu'il y a de plus rare et d'absolument unique en nous, peu d'hommes y atteignent, et seulement en des instants bénis. Une force centrifuge nous éloigne de nous. Mais si nous pouvions toujours, comme font les grands innocents, habiter au plus pur de notre être, où s'amassent les prodiges, chacune de nos paroles, chacun de nos actes étonnerait comme une invention inouïe, persuaderait, effrayerait comme

l'expression de la vivante vérité et s'offrirait aux âmes attentives avec la suavité d'un bienfait. Il n'y a rien de beau dans l'œuvre des hommes, il n'y a point de grande idée au monde qui ne soit unique et révolutionnaire, qui ne fasse entrevoir un paradis ou un enfer. Il faut, pour me plaire, que vous jouiez comme personne n'a joué. Mais cela ne s'enseigne pas du dehors.

— Vous pourriez me dire au moins si je suis en état de grâce ou de damnation.

Ravens tressaillit au son de ces paroles trop graves et si imprévues. Il demeura un moment rêveur, étudiant le visage rigide de Wild. Enfin il murmura :

— Non, c'est vous qui devez le sentir.

Le jeune homme répliqua, l'air égaré :

— Non, pas moi, pas encore. Un jour, peut-être… Un jour, oui… Je suis trop jeune. Je me sens habituellement comme étranger à moi-même. Il me manque quelque chose, il me manque quelque chose.

— La grâce, si j'en crois les grands illuminés, se fait toujours sentir à ceux qu'elle inonde. Mais qu'est-ce donc qui vous manque ? Vous m'avez déjà dit cela plus d'une fois.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas très bien. C'est quelque chose qui abonde en vous. Soyez mon directeur. N'est-ce pas qu'on ne s'est pas découvert tout entier à vingt ans ?

Ravens sourit :

— À vingt ans, non, ni à trente, ni à cinquante, et peut-être jamais, tant qu'on ne renonce pas à vivre. Mais la plupart des hommes sont des cadavres à vingt ans.

— Je ne veux pas l'être ! N'y a-t-il pas en moi quelque chose qui pourrait naître et qui est encore insoupçonné de moi-même ?

Ravens eut bien, un instant, l'impression qu'ils ne parlaient pas la même langue, bien qu'ils usassent des mêmes mots. Il n'en laissa rien paraître et encouragea le pianiste à travailler. Il se demandait si ces effusions et l'angoisse qu'elles exprimaient n'étaient pas un cabotinage raffiné, si Wild ne spéculait pas sur l'influence du peintre dans le monde, où le jeune ambitieux rêvait de se pousser. « Mais non, se disait-il, cet accent ne trompe pas, ni ces yeux. Le garçon est sincère. Il réclame de moi un autre service. Mais que puis-je bien lui être, et quel salut espère-t-il de mon secours ? » Le peintre trouvait d'ailleurs fort déplaisantes ces confidences passionnées d'un inconnu ; et, dans cet excès de confiance qu'on lui témoignait d'abord et qui voulait être payée d'une égale attention, il découvrait, malgré le ton soumis et respectueux de Wild, un fond d'audace et d'insolence qui prétendait ce qui ne lui était point dû.

Pourtant cet abandon, cette détresse le touchaient, le disposaient à l'indulgence. La recommandation de Courvoisier avait son poids : Ravens ne pouvait prendre pour un imbécile celui qu'un tel ami lui louait comme un sujet remarquable. Il éprouvait bien toujours le même malaise quand il regardait la tête de Wild. Non qu'elle annonçât la sottise. Quelque chose y manquait pourtant, qui ne tenait peut-être pas à la seule intelligence, pour composer une physionomie intelligente.

Avant de congédier le pianiste, il lui mit sous les yeux deux ou trois toiles qu'il alla prendre dans un coin. Jean Philippe rougit et parut agité.

— Que pensez-vous de cela ? demanda Ravens.

Il se plaisait à faire valoir son élève.

— Ces peintures doivent être d'un de vos disciples doués. Mais…

Wild s'interrompit en souriant.

— Eh bien ! que veut dire ce mais ?

Jean Philippe jetait au pianiste des regards inquiets. Lui se taisait et continuait de sourire, comme si le maître l'avait bien entendu. Ravens expliqua ainsi cette pensée informulée :

— Vous voulez dire que cela ne me ressemble que superficiellement, que mon élève a d'autres qualités que moi, un autre tempérament, qu'il est plus coloriste et moins constructeur, qu'il est plus féminin et moi plus mâle ? Eh ! dites-le si vous le pensez !

— Oui, c'est à peu près ce que je soupçonnais. Je n'aurais pas su si bien dire. Comment le guidez-vous si sûrement en lui laissant tant de liberté ?

— Est-ce que je pourrais le contraindre ? Le petit bougre suit à la lettre mes conseils pour la technique et le métier. Quant au reste, bonsoir ! Il n'en fait qu'à sa tête, dès qu'il travaille seul. Et, ma foi, il ne fait pas si mal. Hein ! n'est-ce pas, Filippino ?

Jean Philippe éprouvait toujours une joie d'enfant quand son maître lui donnait le nom du jeune Lippi. Il se mit à rire :

— Vous savez bien, dit-il, que je ne cherche qu'à vous obéir.

— Oui, oui ! Mais il y a là quelque chose qui veut m'échapper. (Et Ravens lui frappait amicalement sur le crâne). Monsieur a sa petite originalité. On regarde les choses qui plaisent avec des yeux émancipés. On pelote loin du patron cette garce de nature. Allons ! Tu ne le fais pas exprès. Cela vaut mieux ainsi. Une autre fois, tu choisiras mieux ton motif. Comment peux-tu t'éreinter sur un premier plan aussi morne ? Tu ne réfléchis pas assez, je te l'ai dit mille fois. Il y en a qui réfléchissent trop. Petite brute, va !

L'adolescent devint tout soucieux et triste. Ravens le consola :

— Pour une petite brute, tu es une brute sensible. Ah ! le joli rapport de tons ! Il me rendrait jaloux, le brigand ! Mais la peinture, c'est encore autre chose.

Wild écoutait avidement cette petite instruction. Ravens le renvoya bientôt après en lui permettant de revenir. Le pianiste prit congé de Jean Philippe avec une cérémonie assez bizarre. Comme le garçon, par timidité, se tenait en arrière et n'osait suivre le visiteur jusqu'à la porte, Wild s'avisa, au dernier moment, qu'il oubliait son livre de musique. Il revint le prendre et, en passant devant le jouvenceau, il l'enveloppa d'un sourire si engageant que Jean Philippe lui tendit la main. Wild serra les doigts de l'adolescent et planta dans ses yeux un regard sérieux, presque solennel. Mais au moment de sortir avec son livre, il se retourna vers lui et lui dit au revoir avec une négligence assez hautaine.

Wild revint chez Ravens assez régulièrement ; et ces visites, d'abord importunes, en devenant une habitude, se firent enfin volontiers souffrir. Il paraissait le plus souvent dans l'atelier les jours où Jean Philippe y travaillait. C'était

peut-être sans intention et parce que ces heures lui convenaient le mieux. S'il ne pouvait plus décemment traiter le jeune garçon en absent, il ne lui disait jamais rien que de banal, mais avec une nuance d'intérêt et de tendresse protectrice qui ne put échapper à Ravens.

Celui-ci n'interrompait plus son travail, et le pianiste, tout en l'écoutant (lui-même parlait peu) le voyait esquisser, ébaucher, achever, retoucher ; il apprenait ainsi, sans pratiquer, toute une technique de peintre, et il la connut bientôt assez bien pour en discourir sans trop d'impertinence et juger des œuvres sur leur facture. Il ne tarda point à étaler partout ce jeune et encore maigre savoir. Parfois Ravens parlait des musées de France et d'Italie, des architectures, des pays qu'il avait visités, et contait de curieuses anecdotes. Ou bien ils feuilletaient ensemble un album d'Ingres ou de Rembrandt, de Cézanne ou de Poussin. Jean Philippe se rapprochait, et pour ces deux jeunes gens frémissant d'enthousiasme et d'ardente confiance, les remarques de l'artiste illuminaient les chefs-d'œuvre comme les éclairs des oracles.

Il était bien doux à Ravens de sentir qu'on croyait passionnément en lui. Wild, avec les plus mauvais instincts, avait le goût et le respect de la culture, une sorte de foi implicite en la grandeur, qu'il ne savait pas toujours reconnaître où elle était. Le peintre s'étonnait de le trouver insensible à certaines qualités que lui estimait par dessus toutes les autres, il lui découvrait un goût dangereux pour le faste romantique et l'apparence de la force, pour ces pompes qu'on serait tenté d'appeler verbales, bien qu'il ne s'agît habituellement entre eux que de musique et de peinture. « Non, je ne lui ai pas fait tort, pensait Ravens, ce garçon a l'amour du faux. Et Dieu sait s'il n'estime pas de Schumann, précisé-

ment, dont il fait son dieu, certaine grandiloquence qu'il y peut mettre et qui n'est pas du tout Schumann, si la vraie passion et le rare de cette musique ne doivent pas lui échapper toujours. Mais il est jeune, et qui n'a pas été séduit, à vingt ans, par les plus débiles imitations de la puissance ? Courvoisier a raison : il faut lui faire crédit. »

Ravens n'avait jamais remis les pieds au *Valencia*. Un jour, pour faire plaisir à Wild, il lui dit qu'il serait heureux de l'entendre jouer. Le pianiste le mena chez un marchand d'instruments, dans un petit salon glacial, où il avait loué un Pleyel. Il attaqua les *Études Symphoniques*. Quand il eut fini, il se tourna vers son juge avec un sourire un peu triste, et attendit. Le peintre ne lui dit pas brutalement ce qu'il pensait : il n'avait pas le droit de le décourager. Quel dommage que les qualités du jeune virtuose fussent justement de celles que Ravens n'estimait pas ! Wild ne l'entendit que trop, il sut bien interpréter ses compliments embarrassés, son silence sur l'essentiel.

— Oui, oui, murmura-t-il, je sais que cela n'y est pas encore. Il faudra que je remette ce morceau à l'étude. C'est si difficile de bien jouer ! Ah ! que c'est difficile !

— Eh ! reprit gaîment le peintre, et ce *Concert sans orchestre ?* Ce fameux *Concert ?* N'allez-vous pas me le jouer ?

— Pas encore ! dit-il d'un air mystérieux, et ses mains tremblaient sur ses genoux.

— Eh bien ! j'attendrai ! consentit Ravens avec une bonhomie forcée ; la contenance de Wild le troublait. Et j'aurai tout à y gagner. Vous ne voulez le produire que parfait : vous avez raison.

— Non pas parfait. Je voudrais seulement qu'il marquât pour moi le commencement d'une vie nouvelle.

— Qu'allez-vous me jouer encore ?

— Je crois que je possède assez bien le troisième scherzo de Chopin.

— Oh ! jouez-moi cela ! C'est une merveille !

— Vous n'êtes pas fatigué ?

— Non, non ! Jouez-moi cela !

Wild regarda Ravens, un peu indécis : il se demandait ce que signifiait une pareille exaltation.

Le souvenir de ce scherzo se mêlait toujours, dans l'esprit du peintre, à celui de son premier amour : passion insensée et sans espoir, à laquelle il ne songeait jamais sans une sorte de religieuse horreur. La jeune fille qu'il aimait, déjà fiancée à un autre, était d'une condition qui lui permettait à peine d'abaisser un regard sur le pauvre adolescent, fils de menuisier. Henriette Sarrazin avait des dons de musicienne que son mariage la força bientôt de négliger. Elle habitait alors un chalet luxueux et solitaire, au fond d'un jardin qui touchait à la forêt. Un petit chemin, chargé d'un fin gravier, menait de la grand'route jusqu'à la grille, à travers les prés. Ravens se revoyait, les nuits d'été, debout derrière un sapin bleu, tout contre le mur d'enceinte, et tremblant d'être surpris et chassé comme un voleur. La porte-fenêtre du salon restait ouverte, inscrivant dans la façade obscure, au haut du perron, une arche ardente, comme la gueule d'un délicieux enfer ; et le jeune garçon, qui doutait encore, à cette époque de sa vie, s'il serait peintre ou musicien, mais attendait fixement la gloire, écoutait avec une sombre joie, jusqu'à une

heure avancée, les grandes pièces du répertoire d'Henriette : la *Fantaisie chromatique* ou le *Concerto italien*, l'*Appassionnata*, la *Sonate opus III*, le troisième *Scherzo* de Chopin. Ce qu'il éprouvait alors, des âmes très jeunes, hantées d'un puissant et vague idéal et dangereusement éprises du lointain, de l'inaccessible, le pourront concevoir. Jamais concerts ne lui ont donné depuis des émotions aussi violentes et contrastées, en le soulevant au-dessus de lui-même et l'écrasant sous un tel poids de haine et d'orgueil outragé. Il était trop nouveau pour avoir le goût sévère, Henriette jouait sur un excellent instrument, il l'entendait d'un peu loin, la forêt, par intervalles, se remplissait de murmures étouffant les sons dans leur basse continue, et chaque fois que, le vent apaisé, la mélodie perçait dans sa nudité cristalline, comme émerge une belle plongeuse dont l'eau verte avait un moment blêmi la chair, elle lui semblait progresser avec une perfection si aisée et triomphante, que tout ce qui sentait en lui n'était qu'un muet gémissement d'adoration, d'envie, d'impuissance. Un soir qu'il se tenait à son poste, un orage éclata. La porte de la salle fut refermée. Il s'abrita sous un grand sapin et ne bougea de sa place, grelottant, entendant à peine, en proie aux plus tristes réflexions sur la malice des éléments qui conspiraient à son infortune. Ses parents trouvaient ces sorties étranges et suspectes, ils les lui reprochaient avec chagrin. Le jeune garçon supportait tout pour entendre Henriette, pour la voir de loin. Que n'eût-il sacrifié à ces heures où il n'avait licence que de savourer son exil et son néant, pendant qu'à cinquante pas de lui, la magicienne, dans son île brillante, entretenait un bûcher de voluptés qui se consumait pour un autre ? Parfois il était tenté de se montrer, pour que sa bien-aimée, qu'il effrayerait, sans doute, un moment s'occupât de lui. Il songeait bien aussi à se tuer dans le jardin. Mais la volonté de faire quelque chose de grand, de

s'illustrer, la pensée qu'il pourrait, un jour, éblouir celle qui ne le distinguait pas encore, combattaient une résolution confuse, inefficace, adventice, au fond : même dans ses moments les plus cruels, le geste de se poignarder lui apparaissait comme un jeu solennel, un dénouement de théâtre où on se laisse attendrir sans y croire. Ravens n'était pas de ceux qui se tuent : il se voyait toujours assistant à sa propre mort ; mais dans les sentiments d'un adolescent qui fait, pour la première fois, l'expérience du grand amour, se mêlent des souvenirs de lectures. Il se trouvait qu'Henriette dévouait ces fêtes de son talent à un garçon positif et frivole que cette musique ennuyait et qui se morfondait toute la soirée dans son fauteuil, trop bien élevé pour confesser que l'air de jazz le plus trivial eût mieux fait son affaire. Ce qu'il n'osa pas dire à sa fiancée, il le déclara à sa femme. Elle en souffrit longtemps, essaya de lutter pour sauver le plus précieux d'elle-même, et finalement se résigna à sacrifier ces dons méprisés par l'être vulgaire qu'elle avait aimé. Ce ne fut point, d'ailleurs, la seule déception qu'il lui infligea.

Quand Wild annonça ce troisième scherzo de Chopin, ce Ravens si volontaire et qui se piquait de rester toujours maître de lui, sentit que toute son adolescence, comme par une artère rompue, affluait dans ses entrailles ; il consentit aussitôt à sa défaite et, corrompu par la délectation de sa tristesse, il n'espéra plus rien que de revivre quelqu'un de ces instants du jardin nocturne. Cet incurable sentimental avait le culte des souvenirs avec le fétichisme des reliques ; et ses amis, à qui il imposait le spectacle de son énergie, s'étonnaient de la quantité des fleurs séchées, de bouts de ruban, de croquis timides, de notes, de textes recopiés que cet homme singulier conservait de sa prime jeunesse et qui lui rappelaient ses journées les plus sereines ou les plus orageuses.

Avant de commencer, Wild s'excusa :

— Ce morceau est encore un témoignage de mon passé. Je l'ai étudié avant de vous connaître et de pressentir la vérité. Quand je vous jouerai le *Concert sans orchestre*, vous pourrez entrevoir un autre pays.

— Jouez, jouez, mon cher, s'écria Ravens, qui ne comprenait rien à ces mystères. Vous mettrez bien dans ce *Scherzo* quelque chose de votre nouvelle ardeur.

— J'essayerai, murmura le pianiste.

Il débita la première partie en *staccato* dans le mouvement qui convient, avec une férocité égale et fastidieuse qui attestait une excellente école, mais parut à Ravens le témoignage d'une âme aride, dont les meilleurs principes ne peuvent qu'accuser la foncière dureté. Le peintre, frustré de l'émotion désirée, mit son espoir dans le *choral* qu'interrompent les cascades des accords brisés : Wild les perla fort proprement, mais avec une sécheresse que ne sauvaient pas les accents déplacés, irritants comme des affectations de rustre, pendant que l'insolente et brutale emphase du chant donnait envie de battre le déclamateur. À mesure que le morceau se prolongeait, la colère, la souffrance de Ravens allaient croissant, et c'est à peine s'il put se retenir de crier « Assez ! » Rien ne le ramenait aux détresses désirées, aux illusions d'autrefois ; et, dans le moment qu'il espérait retrouver le chemin de son adolescence indécise, éblouie et tentée par cet immense et doux embrasement qui fait une couronne à la terre et, de tous les points de l'horizon, menace de produire, comme une gigantesque fleur des collines, la gloire, – il se sentait égarer dans un pays sans lumière, sans eau, sans réalité, où toute émotion vraie est bafouée, où s'exaspère le plaisir de refuser, de nier, de reconnaître partout la faute ori-

ginelle, l'erreur du démon, la vanité d'un édifice de ruine. « C'est faux ! se disait-il, tout est faux et absurde ! » Cette belle œuvre était inanimée, tuée par son interprète, auquel semblait adhérer une secrète malédiction. « Oui, oui, pensait encore Ravens, le jeu de Wild est d'un damné ; et il s'en doute parfois, sans découvrir le fond de son péché. Ne serait-ce point l'orgueil ? L'infatuation la plus absurde se devine dans chacun de ces traits. Voilà donc le véritable Wild ! Je me trompais. Ce n'est pas au piano qu'il ment. Il faut qu'il se confesse, qu'il oublie sa grimace d'humilité. » Combien, en ce moment, ce Wild lui paraissait lointain, inaccessible, protégé contre toute vérité dans ce désert où il s'enivrait de régner sur le vide ! Devant ce musicien, Ravens éprouvait le malaise que donne un sourd d'une espèce particulière. Sourd, Wild ne l'était pas aux sons de la gamme (il avait l'audition absolue et s'en vantait), ni même aux timbres, aux nuances et aux mouvements. Il était sourd à quelque chose de plus secret qu'on n'enseigne pas à la *Schola cantorum*. Vainement le peintre se reprochait d'être injuste : il exigeait trop de Wild ; devait-il espérer que ce garçon égalerait une jeune artiste qu'avaient divinisée l'innocence, l'amour, les appréhensions du petit écouteur, l'éloignement, la nuit, la forêt, et tout cela baigné dans la lumière du souvenir ? C'est le caractère de l'homme révélé par le style de cette exécution, ce n'est pas le virtuose, somme toute assez passable, qui effrayait le peintre. Il se rappelait certaines réflexions étranges, inhumaines du pianiste à propos des récits de faits divers que lui, Ravens, grand lecteur de journaux se plaisait à répéter, et l'impression qu'il avait eue de parler une langue inconnue de son admirateur : durant ces conversations familières, Wild était demeuré si solitaire, si muré en lui-même, si insensible à toutes les émotions, ses réponses venaient si imprévues, qu'on se persuadait qu'il n'était jamais touché à

la manière des autres hommes par les traits singuliers de crainte, d'amitié, de bassesse, de dévouement, de générosité, de désespoir : il était vraiment un monstre.

Le morceau fini, Ravens garda le silence. Il se reprocha plus tard cette minute de faiblesse et presque de délire lucide où l'égarait son imagination. Littéralement, ce Wild le terrorisait, sa musique l'envoûtait comme un maléfice. Cependant le visage, d'abord souriant, du pianiste s'altérait peu à peu ; les yeux grands ouverts comme par une contracture des paupières s'assombrissaient, la pupille se dilatait démesurément, et la mâchoire avait un tremblement spasmodique, sans qu'on entendît les dents claquer.

Le peintre se ressaisit par un grand effort et, d'un ton léger et aimable :

— Vous êtes allé d'un bon train ! dit-il. Vous jouez cela très proprement. C'est terriblement difficile, n'est-ce pas ?

Il y eut encore un silence.

— Oui, murmura Wild d'une voix rauque. Allons-nous en !

Ravens lui avait procuré des leçons dans les meilleures maisons de la ville en faisant valoir ses études à la *Schola*, l'estime où le tenait Vincent d'Indy. Courvoisier, de son côté, le louait partout où il avait ses entrées. Wild sut plaire et en imposer. Il enseignait selon une méthode très méditée qui n'était point, sans doute, de son invention ; il se montrait exact, sévère, encourageant, et tendait toujours ses élèves vers quelque chose de nouveau et de capital. C'est, du moins, ce que publiaient les Moranges, gens fort considérables dans la région et fort amis de Ravens et de son petit groupe.

Wild ne se montrait jamais aux réunions des quatre artistes qui se faisaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, – sauf, par hasard chez Courvoisier, quand il avait pu se libérer, un soir, de sa corvée au *Valencia*. Il s'appliquait alors à plaire à Renaud : il le couvait des yeux, l'étudiait avec un intérêt avide et tendre, cherchant peut-être à deviner par quel charme le bel Olivier savait lier Ravens. Renaud n'accordait pas la moindre attention au pianiste, il le glaçait parfois d'un de ses mots perçants comme un poignard – et qui allaient fouiller au plus profond de la conscience. Wild pâlissait, suait des sueurs froides. Mais Olivier ne semblait pas y prendre garde.

Un jour, le pianiste dit à Ravens :

— Quel ami vous avez ! Comment peut-il ainsi me séduire et m'effrayer ? C'est un Apollon tortionnaire, un bourreau par divination.

— Oh ! romantique ! lui dit le peintre. Vous êtes incorrigible. Sait-on jamais à qui et pour qui parle notre Olivier ? S'il murmure des oracles, c'est comme un arbre inspiré et aveugle.

IV
Découvertes.

Un soir du commencement de mars, comme Ravens achevait de racler sa palette, Olivier Renaud entra, après avoir, selon sa coutume, frappé deux coups à peine perceptibles. Ce n'était pas son heure. Le peintre sourit en le reconnaissant, il allait le gronder sur le sans-gêne de cette intrusion, mais il fut arrêté par l'expression singulière qu'avait le visage de son ami. Ce n'était pas la première fois que semblable expression troublait et irritait Ravens. Souvent, au cours d'une soirée et tandis qu'on discutait avec le plus de chaleur, il avait vu Renaud comme transfiguré : le jeune homme semblait absent, attentif à un bonheur inquiet, dont il ne parlait jamais. Ses yeux humides brillaient, la bouche, à peine souriante, les traits de la face étrangement immobiles et lisses trahissaient la concentration d'une pensée attachée à un séduisant objet. Ravens, qui avait pour Olivier une affection tyrannique, ne dissimulait pas sa jalousie : il sentait qu'en ces instants-là son ami s'échappait bien loin de lui, il l'interpellait brusquement pour le ramener :

— Eh ! là ! Réveille-toi ! Il y a ici quelqu'un qui parle.

Olivier rougissait ; et le peintre soupçonnait le beau garçon de choyer une image lascive, le souvenir d'une bonne fortune. C'était, se disait-il, manquer d'égards à la société ; et, comme Renaud était fiancé, il trouvait fort inélégantes ces *distractions*. Il ne formulait jamais son soupçon, mais sa mauvaise humeur durait longtemps, cependant qu'Olivier,

ayant vite maîtrisé son trouble, la supportait avec un calme dédaigneux.

Ce soir-là, l'exaltation ou l'extase de Renaud paraissaient plus sombres que de coutume.

— Tu as quelque chose à me dire ? lui demanda Ravens.

L'autre fit deux pas dans l'atelier, se retourna en poussant un léger soupir, puis, sans regarder son ami :

— Je viens un peu tard, dit-il sur un ton assez dégagé.

Tu allais sortir ? Si tu as à faire, je ne te retiendrai pas ici. Nous nous reverrons une autre fois.

Il semblait souhaiter et craindre en même temps ce délai. Ravens tira sa montre.

— Il est cinq heures, dit-il. Nous avons jusqu'à sept heures pour causer. Assieds-toi. Tu me fais plaisir en venant me voir. Est-ce que tu boirais un verre de vin blanc ? Tu m'as l'air un peu agité.

— Oui, donne. J'ai soif.

Il vida son premier verre d'un trait, puis la moitié du second. Il essayait de causer sur des sujets insignifiants. Ravens, fort intrigué, attendait qu'il en vînt au principal. Ce garçon si secret se laisserait-il aller à se confesser ? Olivier se leva, se mit à examiner distraitement les peintures de son ami, fit quelques remarques sur celles qu'il connaissait déjà. Tout cela ne l'intéressait pas. Il était occupé d'autre chose. Soudain, il s'arrêta devant le chevalet, près de la fenêtre, et regarda longtemps, sans souffler mot, une composition que Ravens venait d'achever. Le peintre y avait rassemblé ses amis dans des attitudes caractéristiques. Olivier était repré-

senté à droite : il regardait sa fiancée un peu éloignée de lui et dominant tout le groupe ; elle contemplait tristement un petit oiseau mort qu'elle tenait dans sa main. Cependant un bras mince et nerveux de femme s'allongeait hors du cadre et les doigts effleuraient la manche de Renaud. Vitus, penché vers Courvoisier, semblait lui parler à voix basse et lui désigner du regard et du geste cette personne invisible. Ravens s'était figuré à gauche ; il apparaissait de face, comme étranger à la scène et ruminant de dramatiques pensées.

Tout à coup, Renaud s'écria en saisissant le bras de son ami :

— Tu sais ! Il n'y a pas de doute ! Tu sais ! Comment est-ce que tu as deviné ?

— Comment ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Lâche-moi ! Tu me fais mal.

— Ah ! je te fais mal, enfant sensible ? Eh bien ! tant mieux ! Tu parleras ! C'est la question ! La question !

Et, ricanant, il serrait plus fort. Ravens, qui était vigoureux, s'arracha aussitôt à cette étreinte et, stupéfait, dévisagea son ami.

— Est-ce que tu perds la tête ? Il te sied bien de faire le forcené ! Es-tu un Renaud ? Tu te feras enfermer si tu continues.

— Vraiment ? Tu crois ? Mais toi-même, est-ce que tu songes à ce que tu fais ? Ah ! tu te mets à raconter des histoires ? Tu fais de la peinture anecdotique ? Tous mes compliments ! C'est là le beau résultat de tes nouvelles théories ?

— Quoi ? Tu appelles cela de la peinture anecdotique ? Apprends à regarder ! C'est plus près d'une nature morte que

d'une peinture anecdotique ? Toujours tes préoccupations de bourgeois ! Toujours à ne juger des choses que par le sujet ! Tu n'es décidément pas un artiste.

— Allons ! Allons ! voilà une bonne plaisanterie ! Une nature morte ! Tu ne comptes pas exposer ce tableau ?

Il tremblait. Ravens ne l'avait jamais vu dans cet état, lui, d'ordinaire si retenu.

— Écoute, lui dit-il. Je l'exposerai s'il me plaît. Si tu es venu ici pour m'offenser, tu peux t'en aller. Cela vaudra mieux !

Renaud demeura un moment incertain, puis il reprit sur un ton plus bas, mais toujours anxieux :

— Alors, vraiment, tu ne sais rien ?

— Je ne sais pas même s'il y a quelque chose à savoir.

— Pourquoi cette main sur mon bras ?

— Pourquoi ? Elle forme un élément graphique amusant, une tache claire qui anime ce coin de ma composition. Essaie de la supprimer. Tu verras qu'il manque quelque chose, qu'elle est nécessaire.

Olivier regarda Ravens dans les yeux.

— Tu n'as pas songé à autre chose ?

— Non !

— Et tu n'aurais pas pu choisir un autre élément clair ?

— De quoi te mêles-tu ? C'est celui-là qui s'est présenté à mon esprit. Je ne me suis pas avisé d'un autre.

— Que veux-tu dire ?

— Ah ! quel inquisiteur ! Que veux-tu dire toi-même ? Je te répète qu'il manquait là quelque chose. Cela m'irritait. Je ne pouvais y mettre une figure, qui eût rompu tout l'équilibre. J'ai eu l'idée de ce bras.

— Tu as eu une autre pensée, que tu ne me dis pas. Voyons ! le premier qui verra cette peinture se demandera ce que signifie ce bras.

— Tant pis pour lui ! C'est qu'il ne jugera pas en peintre. Un artiste saisira tout de suite la convenance de ce bras et ne se posera pas de questions.

Ravens se demanda soudain s'il était tout à fait sincère, si l'intention ne l'avait jamais effleuré de suggérer quelque chose qu'il ne voulait pas encore s'avouer, au moyen de cette main tentatrice. Le soupçon se précisa rapidement et s'accompagna d'un malaise assez complexe. L'artiste en venait à craindre que son œuvre ne fût hybride et ne trahît deux intentions antagonistes, qu'il n'avait pas su concilier. L'homme et l'ami ne s'inquiétaient pas moins, comme si les menaçait la perte d'un bien dont ils ne saisissaient pas exactement la mesure.

Renaud n'était pas rassuré.

— Et cet oiseau mort dans la main de Juliette ? Que signifie cet oiseau ?

— Il signifie qu'il y a un oiseau dans la main de Juliette. Est-ce que je m'en vais faire de la peinture idéologique et symbolique ?

— Comment ne pas le supposer en voyant une pareille machine ? Et tu intitules cela ?

Ravens fit la grimace.

— Je n'en sais rien. Le nom n'a pas d'importance.

Il mentait. Pouvait-il, en ce moment, avouer à son ami qu'il avait songé justement à intituler sa composition : *Allégorie ?* Il est vrai que, dans son esprit, ce nom n'impliquait pas qu'il fallût tout interpréter littérairement. Il l'avait adopté faute de trouver mieux et, peut-être, pour agacer la fausse ingéniosité des bourgeois qui verraient ce tableau exposé.

— Vois, dit-il à Renaud, comme tu t'égares et comme tu as peu de mémoire ! Cet oiseau, c'est la mésange que Juliette avait trouvée morte dans son jardin et qui lui avait fait tant de peine ? C'est toi-même qui m'en avais parlé. Outre le joli détail qu'il met dans ma peinture, (car, enfin, ce morceau est fait !) il m'a été un prétexte à donner au visage de Juliette une de ses expressions typiques, tendre et légèrement attristée.

Olivier alla s'asseoir sur le divan, au fond de l'atelier, et resta un moment la tête entre ses mains.

— Tu as remarqué sa tristesse ? murmura-t-il enfin.

— Allons donc, Olivier, est-ce que tu t'imagines que je n'ai pas d'yeux ? Et que je n'ai pas observé aussi, ces derniers temps, tes absences, tes distractions ?

— Et à quoi est-ce que tu attribues ce chagrin ?

Ravens le regarda en souriant, sans répondre.

— Ah ! c'est donc que tu sais ? Tu me mentais tout à l'heure ! Je m'en suis bien douté.

— Non, Olivier, je ne sais rien. Mais quand je vois Juliette triste, il est naturel que je cherche de ton côté, d'abord, la cause de son chagrin.

— Oui, et c'est cela que tu as voulu exprimer par ce bras. D'ailleurs c'est *son* bras.

— Le bras de qui ? Je n'ai pas songé à établir de rapport entre ce bras et l'oiseau ou la tristesse de Juliette.

De nouveau, il se demanda s'il disait vrai, s'il ne s'était pas souvenu de *tel* bras en peignant, et non d'un autre. Il rougit, essaya d'éloigner cette pensée qui eût pu, sans qu'il sût pourquoi, le dégoûter de sa peinture. Mais le soupçon, malgré sa répugnance à l'accueillir, se précisait, s'imposait à lui.

Ils restèrent assez longtemps silencieux. Ravens attendait avec une impatience mêlée de crainte que son ami se soulageât de son secret. Il faisait presque nuit dans l'atelier.

— Veux-tu que j'allume ? demanda le peintre.

— Non, laisse. Nous sommes mieux ainsi.

Ils se turent encore. On entendait des cris d'enfants dans le jardin, les sons lointains et confondus d'un piano, un bruit d'eau qui coulait dans la maison.

Enfin Olivier commença d'une voix sourde :

— L'oiseau n'est pas mort… Non, non, non, il n'est pas mort.

Et, brusquement :

— Est-ce que tu conçois qu'on puisse aimer deux femmes ?

— Oh ! oui, et même trente.

— Ah ! ne plaisante pas. Tu sais qu'il ne s'agit pas de cela. Crois-tu qu'on puisse aimer deux femmes très différentes d'une égale passion, avec la même violence, et souhaiter en même temps qu'elles soient toutes deux à vous, corps et âme, pensées, désirs, admirations ?

— Je n'ai jamais éprouvé cela. Pourquoi me poser cette question ? Tu peux sans doute y répondre mieux que moi.

— Oui, oui, je le peux. Ah ! je t'assure que je le peux… Tu ne m'aurais pas cru si canaille ?

— Canaille ? Pourquoi canaille ? Je suppose…

— Tu te souviens de ce que nous disions des héros et canailles, et des surprises auxquels les faibles sont livrés ? Eh bien ! je suis, moi, la victime d'une telle surprise.

— Toi ? Et tu n'as pas encore trouvé la force de te dominer, de te composer, ou enfin de t'accepter ?

— Peut-être, oui… Oui, je le crois, je le veux. Il y autre chose. Comme on se découvre canaille et mauvais, chaque fois qu'une vague de fond amène à la surface ce qui se dissimulait prudemment en nous !

— Allons, Olivier, calme-toi ! Qu'est-ce que ce *pathos* qui te ressemble si peu ? Tu n'es pas une canaille pour aimer deux femmes. Tu es peut-être malheureux…

— Malheureux ? Non, non, trop heureux, trop heureux seulement ! c'est l'orgueil, l'orgueil, je le sais bien, qui fait tout ce mal.

— Je ne comprends pas, Olivier ; tu as l'air vraiment malheureux, et tu m'assures que tu n'es que trop heureux.

— C'est vrai. Tu ne comprends rien à ce qui m'arrive, tu es un innocent, toi.

En toute autre occasion, le mot eût fait rire Ravens. Mais il était trop effrayé pour s'amuser. Et, si bien qu'il connût Renaud, il ne devinait pas que l'orgueil, en effet, le dédain, et cette volonté de paraître toujours supérieur à tout empêchaient son ami de s'avouer malheureux. Il répondit doucement :

— Tu te trompes, Olivier, ou tu ne parles pas sérieusement.

— Eh bien ! comprendras-tu ceci ? ce qui m'attache le plus délicieusement, le plus douloureusement à ces deux femmes, ce sont leurs larmes. Oh ! comme je sens qu'elles sont bien à moi, remises et soumises, quand elles pleurent ! Elles ne sont point d'essence commune, ni Juliette, ni… l'autre. Tu sais que, pour aimer, il faut que j'admire et sois admiré. Les larmes d'une servante ne me toucheraient pas. Mais elles, elles, ce sont deux femmes royales ; elles appartiennent à la race des dominatrices. Tu le sais, tu les connais.

— Je *les* connais ?

Renaud poursuivit, sans prendre garde à l'interruption :

— Non ! il n'y a rien qui approche de la volupté de les faire souffrir. Il me semble que je n'ai jamais aimé avant de les aimer toutes deux, que je découvre enfin la vraie forme de mon amour, et que je ne pourrai plus jamais aimer autrement… Pourtant, il y a quelque chose en moi qui ne supporte pas leur détresse, il y a un être raisonnable qui ne veut pas

consentir à ce tourment que j'inflige. Je recherche et je fuis mon propre déchirement ; j'aime et je hais les délices de souffrir, de faire souffrir. Et je suis venu chez toi, ce soir, parce que je ne pouvais plus résister au désespoir de Juliette. Je ne voulais pas te parler de cela… Je voulais seulement… me distraire… avant de recommencer la lutte… Ton atelier m'apparaissait comme un refuge… Mais… il m'a fallu retrouver ici l'image de mon sort.

Tandis qu'il écoutait l'aveu de son ami, une sourde douleur avertissait Ravens qu'il prenait une autre part, déjà, dans cette passion, que celle d'un confident ou d'un consolateur.

— Ainsi, Juliette sait ? demanda-t-il pour dire quelque chose.

— Fallait-il le lui cacher ? Et le pouvais-je ? Tu me connais donc si mal ? Je veux et je dois prendre la responsabilité de tous mes actes, de tous mes sentiments. Une autre attitude serait d'un lâche. Il ne sera pas dit qu'il y a en moi quelque chose d'inavouable. Je veux qu'on m'accepte tel que je suis.

— Oui, mais ce n'est pas toi seul que tu engages. Tu te rassures et te soulages au prix du repos d'une autre. Tu es dur, ta rectitude ne craint pas de tourmenter.

— Il faut d'abord cette dureté, qui prépare à Juliette une vie de grande douceur, quand elle aura compris et se sera résignée. Faut-il qu'il y ait un mensonge entre nous ? Et que sur lui je fonde mon bonheur ? Comme tous les êtres vulgaires ? Non, non, cela n'est pas possible. Je veux que mon bonheur s'offre à elle tout entier, que rien ne lui en demeure caché, et qu'elle y consente… Et la crois-tu si peu fine qu'elle

ne m'eût pas deviné ? Oui, je lui ai tout dit, presque tout. Elle ne comprend pas, elle ne veut pas me comprendre. Quand je lui jure que je l'en aime davantage, que je ne l'abandonnerai jamais, qu'en la quittant, je me quitterais moi-même, elle me crie que je suis un menteur. Et pourtant Dieu sait que je lui dis vrai ! Elle se croit renoncée. Et, depuis quelques semaines, il n'y a plus, entre nous, que des scènes déchirantes ? Aux heures mêmes où nous ne parlons pas de l'autre, – et il faut que nous en parlions souvent, – son ombre est toujours entre nous qui attriste les yeux de Juliette. Les fleurs que je lui apporte sont pour elles infectées d'un parfum étranger : elle me demande si l'autre les a dédaignées ; elle m'a renvoyé un joli manuscrit de mes vers que j'avais fait pour elle en me disant que je m'étais trompé d'adresse, qu'il me fallait les rendre à ma véritable inspiratrice ; enfin elle ne prend tous mes soins que pour les douceurs dont on amuse une malade condamnée. J'avais besoin de te dire tout cela, parce que je ne veux pas que tu me prennes pour un autre que celui que je veux être.

« Ah ! trop sincère, ah ! menteur Olivier ! pensait Ravens. C'est pour te grandir, c'est pour m'humilier que tu me parles ainsi. »

— Est-ce que tu n'as pas, dit-il, joui un peu trop de ta cruelle sincérité ?

— Tu le crois ? Tu le crois vraiment ? Tu me vois si noir que cela ?

— Oui, dit Ravens avec un grand effort pour rester calme et paraître détaché de tout. Tu aimes parfois à exercer une sincérité qui trouble. Tu te plais à toucher aux plaies pour faire pâlir et crier, et les tiennes te réjouissent quand tu

vois qu'elles ont étonné. Il y a longtemps que j'ai fait cette découverte.

Le peintre parlait avec tant d'affectueuse tristesse que Renaud ne se cabra point. Le ton émoussait le reproche. Olivier resta un moment pensif.

— Tu le crois, vraiment ? répéta-t-il enfin. Mais je lui prouvais mon amour en lui avouant ma passion pour une autre, et ma tendresse s'enrichissait de cet aveu qui l'a tourmentée. Il me semble qu'elle doit m'aimer, qu'elle doit m'admirer davantage à me trouver marqué par un destin aussi exceptionnel.

À ce coup, Ravens éclata : il se sentait offensé et n'aurait su dire au juste en quoi consistait l'offense.

— Fou ! fou ! s'écria-t-il, orgueilleux fou ! Et, tu ne crains pas de m'avouer cela ? Pourquoi te fallait-il désespérer Juliette en lui parlant d'un caprice, oui, d'un caprice. À moins que… Pour jouir de son étonnement, pour faire admirer ton destin ? Et tu es venu, ce soir, pour me troubler, moi aussi ?

Olivier leva la tête, essaya de lire sur le visage de son ami. Mais il le voyait à contre-jour et l'atelier était déjà sombre.

— Te troubler, toi ? gronda-t-il. Je n'y suis plus. Quel plaisir aurais-je à te troubler ? N'est-ce pas toi maintenant qui es fou ?

— Allons ! tu…

Ravens allait s'écrier : « Tu ne me comprends que trop ! Tu m'as trop bien deviné ! » Mais il se reprit, et, d'un ton négligent :

— Tu penses m'effrayer, dit-il, en me découvrant le drame de ta conscience ?

Olivier demeura incertain.

— Tu es bien étrange. Non, je n'avais pas songé à cela. J'ai voulu être franc… et aussi… t'éviter des fautes.

— Des fautes ?

— Oui. Tu vois Juliette très souvent. Tu ne paraîtras pas surpris de son chagrin. Cela vaut mieux ainsi. Tu vois l'autre, tu vois ceux qui nous observent. Il faut que le monde ne se doute de rien. Et dans ce monde, je mets Courvoisier, et même Vitus. Tu me comprends ?

— Oui, murmura tristement Ravens. Que je te serve de paravent ? C'est à ce rôle que tu réduis mon amitié ? Je n'en suis pas trop étonné. Tant d'affections se disputent maintenant toutes tes pensées que je serais surpris s'il t'en restait une pour moi qui ne fût pas égoïste.

— Comment ? s'écria Renaud. Tu es jaloux de ces femmes ? Ah ! voilà qui est excellent ! Tu comptes pour rien le privilège d'être mon seul confident ? Va ! tu es un ingrat !

Il mêlait, malgré qu'il en eût, beaucoup d'orgueilleuse gaîté dans son indignation. Le peintre ne répondit pas. Tous deux restèrent assez longtemps rêveurs. Enfin Ravens murmura :

— Et où cela te mènera-t-il ?

Olivier tressaillit :

— Je ne sais pas. Vraiment, je ne sais pas.

— *Rien ne m'est sûr que la chose incertaine*, récita le peintre à voix basse. Puis il reprit un peu plus haut :

— Sais-tu ce que tu veux ?

— Ce que je veux ? répéta Renaud comme un écho effrayé.

— Je vais te le dire. Déjà tu songes à abandonner Juliette, et c'est l'autre, l'usurpatrice…

— Assez ! C'est là tout ce que ta clairvoyance imagine ? Oh ! puissant divinateur ! Non ! tu ne me connais pas. Tu parles maintenant comme la jalouse Juliette. Je te croyais un don de sympathie plus infaillible. Que je suis simple de croire qu'on puisse me comprendre ! Tu veux absolument réduire mon aventure à une banale infidélité. Tu ne devines pas que, depuis que j'aime l'autre, je suis plus passionnément fidèle à Juliette ? Et, s'il me fallait renoncer à l'une, que l'autre aussi aurait à y perdre le plus profond de mon amour ?

Ravens ne le croyait pas et cherchait à peine à se guider à travers les sentiments contradictoires de son ami. Il était occupé d'une seule pensée.

— Et… l'autre t'aime ? demanda-t-il après un silence.

— Oui, elle m'aime.

Ravens ne le savait-il pas ? Quel besoin avait-il de l'entendre répéter ?

— Elle ne m'aime pas, poursuivit Renaud, comme Juliette sait aimer. Elle a des froideurs, des duretés, des distractions. Mais j'aime, moi, jusqu'aux inquiétudes qu'elle me donne. Ce sont les épices, un peu amères, de ma passion.

Mais je ne puis douter de son amour. J'en ai assez de preuves, et, d'abord, ses larmes.

— Les larmes ne coûtent rien aux femmes, et elles ne signifient pas toujours ce qu'on croit.

Il fut un peu honteux de cette réflexion, mais il ne trouvait rien de plus convaincant à objecter.

— Oh ! celles-là ne mentent pas ! s'écria Olivier. Je m'y connais. Toi, tu ne connais pas les femmes.

— C'est vrai, je ne les connais pas… Ah ! vraiment ? Je ne les connais pas ?

— Non !

— Parce qu'elles ne m'ont jamais aimé ? Et qu'en sais-tu ?

— Je ne dis pas cela.

— Ce ne serait pas une raison. Je les connais, crois-moi. Et je te dis ceci, Olivier. Pour les larmes de cette comédienne, de cette intruse, tu renonces à la plus sûre, à la meilleure des affections. Mais on n'est pas digne d'un bonheur qu'on rejette si légèrement.

— Et c'est toi qui me traitais de bourgeois ? Toi qui prétends me tracer les limites de mon bonheur ! Et si j'étais las, en effet, de ce repos, de cette sécurité ? Si je voulais courir un beau risque ? Si j'avais besoin des alarmes et de la lutte ? C'est toi qui me retiendrais ? Tu ne soupçonnes pas à quel point tout ce que tu dis est faux. J'aime Juliette et je la plains. Mais pourquoi ne comprend-elle pas ? Qu'a-t-elle à tant détester l'autre et à faire la tigresse ? Et ces deux

femmes ne devraient-elles pas s'aimer, puisque je les aime toutes deux ?

— Ah ! sultan ! s'écria Ravens. (Il y avait dans son accent plus de douleur encore que d'indignation, une sorte de tendresse irritée que l'instinct de Renaud sut bien reconnaître). Est-ce que tu descends des califes ? Ou si tu perds la raison ? Mes femmes ! mes femmes ! Elles sont à moi ! Et ne doivent-elles pas se louer d'être deux à m'appartenir ? Et si j'en admettais une troisième, l'accueillir avec des transports de joie ? « Ah ! chère, que nous sommes ravies que tu augmentes la propriété de notre seigneur ! Nous n'avons rien à y perdre ! Sa passion se multiplie à se disperser, elle s'approfondit d'autant. Il nous aime chacune avec le souvenir présent des deux autres, il nous accable de tendresses à la troisième puissance ! »

Olivier s'étonna lui-même de supporter un tel langage. Il lui semblait que sous les paroles lourdement ironiques et blessantes de Ravens, il fallait lire un autre texte, dont il se sentait secrètement flatté.

— J'espérais autre chose de toi, dit-il avec douceur et lassitude. Je te croyais un esprit libre. Ah ! que tout cela est faux et théorique !

— Faux et théorique ? Allons ! dis-moi si, toutes les fois que tu es avec l'une des deux et te délectes à faire sa joie, ou plutôt à la tourmenter, l'image de l'absente et de la solitaire, la pensée de sa tristesse n'augmentent pas ta volupté ! Et si tu ne jouis pas de tes remords mêmes ! Et tu crois qu'une femme doit être heureuse de ce partage ? Et que tes baisers prennent plus de saveur de la présence perpétuelle entre vous, d'un fantôme éploré que tu plains avec délices ?

— Non, ce n'est pas cela, dit Olivier. Tu n'y entends rien.

Il n'y avait plus, dans l'atelier, qu'une faible lueur diffuse, qu'envoyaient, par la fenêtre, le ciel, les pelouses du jardin, la façade du musée éclairés par la lune.

Renaud se mit à soliloquer à voix basse.

— Que les femmes les plus intelligentes manquent parfois d'intelligence ! Et l'on dit qu'elles ont plus d'instinct que nous ! Non, il y a des choses, et des choses humaines auxquelles elles restent fermées. Elles sont victimes de leur éternelle douleur, de leur appétit de souffrir. Les raisons ne mordent pas sur la dureté de leur sentiment. Et que le sentiment les rend étroites ?

— Je pense, interrompit Ravens, que tu délires. Est-ce que tu bavardes pour m'en imposer ? ou pour t'en faire accroire à toi-même ? Oui, tu as toujours eu l'art de justifier à tes yeux tes passions, tes fautes et tes pires erreurs. Tu ne sais pas avoir tort, tu ne sais pas te repentir, et, si tu délibères, c'est pour conclure en faveur de ton désir. Mais est-ce que tu te rends aussi tranquille que tu affectes de l'être ?

Il ne se pouvait rien, en un tel moment, de plus vain, de moins convenable que les remontrances de Ravens.

Un jeune homme infatué de sa force et qui prétendait rester toujours le sculpteur conscient de sa vie ne pouvait pas, de pareils reproches, accueillir une parole qu'il ne tournât à sa propre louange. Le peintre le sentait bien, tout en parlant, et qu'il se rendait méprisable aux yeux d'Olivier ; il ne disait pas un mot qu'il ne désavouât intérieurement. Et cependant la jalousie l'excitait seule, et la prudence, qui le

reprenait sans cesse, ne savait se faire écouter. Olivier répliqua d'un ton glacial :

— Je ne suis pas venu pour recevoir des leçons de toi. Tu peux les réserver pour ton élève.

— Allons, Olivier, lui dit Ravens avec douceur, ne le prends pas ainsi. Je ne songe pas à te faire la leçon. Je voudrais que tu fusses heureux en te sauvant de ce qui te déchire.

— Je suis heureux ! s'écria Renaud. Je te l'ai déjà dit, je suis heureux dans ce feu si nouveau pour moi. Non, non, je ne veux rien éteindre, rien étouffer. Il me semble que je ne vis que depuis quelques mois.

— Mais je songe aussi à Juliette. Je ne puis supporter de la voir souffrir.

Olivier se prit la tête entre les mains et soupira :

— Ah ! oui, Juliette ! Elle ne mérite que le bonheur. Mais pourquoi ne comprend-elle pas ?

« Non, se disait Ravens, il ne ment pas en assurant que sa fiancée n'a rien perdu de son amour ». Il en fut un peu soulagé.

— Juliette, reprit-il, a tous les droits sur toi, l'autre n'en a pas.

— Si, elle en a, si c'est l'amour qui les donne. Comment résister à une femme qui vous aime, quand sa beauté, son talent la destinent à dominer ? Elle est digne qu'on commette toutes les injustices en sa faveur. C'est là la vraie justice, celle des dieux et des maîtres qui s'exerce toujours au profit

des heureux ! Es-tu un artiste ? Ah ! je me sens ivre de m'être jeté dans le tourment d'une si splendide existence !

— Ivre, oui, tu l'es, Olivier. Où cela te mènera-t-il ?

— Où ? Est-ce que je sais maintenant ? À une vie anormale, irrégulière, que tous les faibles réprouveront. Eh bien ! cela ne me fera pas reculer. Ce n'est que là où je vais que je peux vivre. Ce désordre est mon ordre à moi. Si seulement Juliette pouvait accepter ! Accepter ? Non ! Mais s'élever jusqu'à moi, se rendre digne de jouir de ma liberté.

— Tu sais bien qu'elle ne pourra jamais.

— Jamais ? Jamais ? Elle me sera donc, toujours, au fond, une étrangère ? N'inventerai-je pas un autre monde où nous serions heureux tous les trois ? Oui, je l'inventerai, j'accoutumerai Juliette à y vivre !

Ravens se tut. Il était plein d'admiration et de vertige. Cependant une question ne cessait de le tourmenter. Il hésitait à la formuler, il savait qu'elle paraîtrait vaine, qu'il aurait l'air d'un menteur ridicule, d'un faux naïf en affectant d'oublier qu'il y avait déjà répondu lui-même plus de vingt fois. Si, pourtant, il s'était trompé ? S'il n'avait que l'illusion de s'entendre avec son ami ? Il fallait dissiper ce doute, éclairer le précipice où il se sentait tomber.

— Et cette autre, murmura-t-il, qui est-elle ? Tu ne me l'as pas encore nommée.

— Comment ? s'écria Renaud. Est-ce que tu te joues de moi ? C'est sa main que tu as peinte.

À cette reprise, il apparut clairement à Ravens que cette main et ce bras n'avaient jamais été un élément purement graphique de son tableau, qu'il avait, en les peignant, repré-

senté son obscure appréhension, une inquiétude qu'il ne s'était pas avouée, comme il ne voulait pas savoir alors qu'il aimait Fanny Dowland, qu'Olivier l'aimait, que lui, Ravens ne l'eût peut-être pas aimée s'il n'avait soupçonné la passion de Renaud, qu'il s'était égaré enfin à rêver de Fanny comme d'une seconde Henriette Sarrazin. Il ne s'avouait pas encore que le culte presque amoureux qu'il vouait à son séduisant ami l'asservissait, transmuait sa sensibilité imitatrice, le réduisait à n'être qu'un reflet, qu'enfin l'adoration de Renaud pour la Dowland avait, à ses propres yeux, embelli cette femme en la douant d'un mystérieux pouvoir. Peu d'êtres ont été plus suggestionnables que le fort, le puissant Ravens. Mais il eût trop coûté à son orgueil de le reconnaître.

De ceci, pourtant, il était sûr : dès le moment où avait flotté dans sa pensée la forme de ce bras glissant et tentateur, il était doublement jaloux : de Fanny, qui lui ravissait une part de son ami, et d'Olivier, qui lui avait *donné* sa passion, comme on donne une maladie, en lui interdisant d'y trouver le bonheur. Il s'était charmé, en caressant ce bras de ses pinceaux, d'une sourde volupté de souffrir, comme d'une de ces irritations à peine sensibles qui préludent à de plus graves douleurs et qu'on s'émerveille cependant de savoir aisément endormir. Sa main était instruite, déjà, et docile à un obscur dessein, que sa pensée sommeillait encore.

Tout cela, il le construisait peut-être en cet instant, et il disait plus vrai qu'il ne croyait, quand il nia avec une mauvaise conscience :

— Je n'ai songé précisément au bras de personne. Renaud s'étonna :

— Vraiment ? Tu n'as pas *vu* le bras de Fanny ?

— Non, pas alors.

— C'est donc que maintenant tu le reconnais ?

— Oui.

À l'accent de ce oui, Renaud dut deviner que Ravens aimait. Il lui fallait vérifier cette découverte, qui l'inquiétait beaucoup moins alors qu'elle ne flattait son orgueil, en lui faisant goûter une légère saveur de cruauté.

— Extraordinaire ! dit-il. Tu ne t'en avises vraiment qu'aujourd'hui ?

— À l'instant même.

— Extraordinaire ! Moi, la ressemblance m'a frappé au premier coup d'œil ! Je connais cette main, et toi aussi. Ah ! que tu l'as bien regardée !

— C'est mon métier. D'ailleurs, elle n'est pas belle, tu sais ?

— Comment ? La main de Dowland ?

— La main de Dowland. Mal proportionnée, déjetée en dedans, la paume trop lourde sous l'auriculaire, la première articulation des doigts presque noueuse, les phalanges renflées en boudins, enfin quelque chose de mou et d'informe. Ce n'est pas une main d'artiste.

— Quoi ? Dowland n'est pas une artiste ?

— Je veux dire qu'elle n'a pas une main de peintre, ou de sculpteur, une main d'artisan, si tu préfères.

— De la lumière, que nous vérifions cela !

Ravens ne bougea pas.

— Inutile ! Je sais bien, maintenant, que c'est sa main.

— Tu l'as regardée mieux que moi.

— Je suis peintre.

— Peintre ? reprit Renaud.

Ravens ne répondit pas. Tous deux s'absorbèrent dans leurs réflexions. Malgré les défiances, la jalousie, la haine naissante, une sorte d'intimité de la douleur se créait entre eux : ils baignaient dans une commune émotion.

Soudain Ravens demanda :

— Pourquoi es-tu venu ce soir ? Olivier tressaillit, hésita :

— Je suis venu… Ne te l'ai-je pas dit ?… Chercher un abri, un refuge, pour une heure, échapper à cette pensée… Et je voudrais aussi te demander conseil.

— Quel conseil veux-tu que je le donne ? Je n'en sais qu'un, et tu ne le suivras pas.

— Eh bien ?

— Épouse Juliette et éloigne l'autre.

— L'éloigner ? Elle est libre.

— C'est vrai. Je voulais dire : éloigne-toi avec Juliette.

— Tu sais que je ne veux pas, que je ne peux pas lui être cruel. Elle n'a mérité que ma tendresse.

— C'est Juliette, sans doute, qui a mérité ta cruauté ? Va ! Sacrifie-la à l'autre ! Et tu la lui sacrifieras, tu la lui sacri-

fieras, je le sais, j'en suis sûr. Mais écoute-moi bien ! Tu auras à t'en repentir ! Tu t'en repentiras ! tu t'en repentiras !

Renaud murmura avec effroi :

— Non, non ! cela ne sera pas ! cela ne peut pas être !

Le peintre se leva. Il étouffait. Ah ! chasser cet homme qu'il pouvait tant aimer et haïr ! Olivier restait immobile, la tête dans ses mains. Quand Ravens tourna l'interrupteur, il se redressa lentement, comme s'il s'éveillait d'un autre monde, et regarda longtemps son ami. Ravens était armé d'une expression dure et impénétrable, comme aussi tout se durcissait en lui. Olivier se leva, fit quelques pas mal assurés vers son manteau et, soudain, tendit les mains à son camarade.

— Merci ! murmura-t-il.

Ravens, surpris et vaincu par une telle douceur, lui serra silencieusement les mains.

Ils sortirent ensemble et ne soufflèrent plus mot.

Dans l'avenue principale, comme ils marchaient sur le trottoir le moins fréquenté, ils croisèrent Fanny escortée de Wild. Le pianiste sourit à Ravens, qui affecta de ne le point voir, tandis que la jeune femme enveloppait les deux amis, impartialement, dans la suavité de son regard. Le peintre en éprouva une joie confuse mêlée de fureur.

— Ce garnement la connaît ? demanda-t-il, dès qu'ils furent un peu éloignés.

— Ils se sont rencontrés chez Courvoisier. Ils viennent sans doute de chez les Moranges. N'est-ce pas toi qui as introduit Wild dans cette maison ?

— Oui !… Et… tu souffres qu'elle s'affiche avec ce drôle ?

Renaud sourit dédaigneusement :

— Ce drôle ? Tu parles bien de tes séides ! Et de quoi te mets-tu en peine ?

Ravens serra les dents. « Oui, songea-t-il, c'est vrai ; je n'ai aucun droit sur elle. Lui les a tous. Moi, point de droits ? Nous verrons bien ! » Olivier reprit après un silence :

— D'ailleurs, elle ne s'affiche pas avec lui. Elle en a fait son accompagnateur, pour le temps qu'elle passera encore ici.

— C'est pour toi qu'elle reste ?

Olivier sourit assez cruellement.

— Peut-être !

Le peintre rougit.

— Et elle s'accommode de Wild ?

— Elle le trouve docile, plein de talent.

— Comment ? Elle lui trouve du talent ? Cela est vraiment fâcheux.

— Et pourquoi ?

— Eh bien ! Tiens, franchement, ou bien son goût n'est pas sûr, et elle ne vise pas assez haut, ou bien c'est le mâle qui l'échauffe.

Olivier ricana :

— Voilà qui est bien dit, avec une louable discrétion. Tu as le sens des nuances.

— Il n'y a pas de nuances qui tiennent. C'est l'un ou l'autre, et peut-être tous les deux à la fois.

— Allons ! Allons ! Je t'interdis de prendre ce ton ! Tu ne sais pas ce que tu dis ! Wild fait le chien couchant devant elle ; il affecte de tomber en extase dès qu'elle ouvre la bouche pour chanter : il la loue outrageusement. Tu sais qu'elle est sensible à cela. Je crois, d'ailleurs, qu'il admire sincèrement les dons de Fanny.

— Il admire les dons, et il n'admire pas la femme ?

— Eh ! qu'il l'admire ! Est-ce que nous allons le lui défendre ?

— Cela ne te trouble pas ?

Renaud s'écria presque joyeusement :

— Comme tu as dit cela ! On dirait que tu es jaloux pour moi. Est-ce que tu m'aimerais assez pour souffrir de me voir malheureux, fût-ce de cette passion-là ?

Ravens rougit encore et regarda son ami : Olivier était assez naïvement orgueilleux pour qu'on pût ne point chercher de finesse dans sa question ; il était bien capable aussi d'une dureté calculée qu'il dissimulait sous les dehors de la tendresse et de la simplicité. Ravens, encore qu'il ne s'en rendît pas compte, était peut-être le plus attaché à Renaud par ce qu'il en avait souffert, et les élégantes cruautés d'Olivier étaient ses charmes les plus secrets et les plus pervers ; elles eussent d'ailleurs éloigné de lui si l'homme n'avait eu, par ailleurs, quelque chose d'abondant et de généreux, avec une espèce de grandeur.

— Je voudrais, dit le peintre en hésitant, te faire pressentir ce que tu risques à t'engager avec cette magicienne. Est-elle capable de se donner à quelqu'un ? Oui, en est-elle capable ? Tu te flattes qu'elle a cessé d'être pour toi lointaine et flatteuse, prodigieusement distante, avec des artifices de grande courtisane. Mais, ou je ne comprends rien à sa nature, ou elle te trahit tous les jours, avec Wild, avec Courvoisier, avec un garçon de salle, un lourdaud, pourvu qu'il ait l'œil de noisette et une caresse assez impudique du regard.

— Et avec toi ! murmura Olivier.

— Il ne s'agit pas de moi.

— Oui, avec toi. Tu l'intéresses et tu le sais. Mais tu ne la connais pas. Non, tu ne comprends rien à sa nature. J'ai, moi, la preuve… Ah ! si je pouvais parler… Je me souviens des premières larmes que je lui ai fait verser… Oui, tous les hommages lui sont agréables, qu'ils viennent de haut ou de très bas. C'est une artiste. Elle a besoin d'être courtisée, et l'admiration d'un butor la touche, comme toute indifférence la blesse. J'ai essayé, parfois, de lui rappeler ce qu'elle était, ce qu'elle se devait. Elle ne guérira pas de cette faiblesse. Veux-tu que je m'alarme de ce qui n'est point important et ne menace pas notre amour ? Il n'y a pas de comparaison des menues faveurs qu'elle prodigue et sait faire payer de dégoûts à la passion douloureuse qu'elle a pour moi. La durée de son sentiment m'en garantit la profondeur. Pourquoi veux-tu absolument que je doute d'elle ?

Ravens se surmonta pour répondre :

— C'est que je voudrais que tu évites le malheur. Ainsi, cette passion est ancienne ?

— Elle remonte à quelques mois, à mon dernier séjour dans le Midi. Fanny était à Nice avec les Moranges. Elle avait chanté divinement à un concert de bienfaisance.

— Et tu crois que l'épreuve a été assez longue ?

Ils étaient devant la porte de Renaud. Ravens le quitta. Il dîna, comme de coutume, en tête à tête avec sa mère. Cette femme attentive et fine remarqua aussitôt son inquiétude. Elle ne lui posait jamais de questions et se contentait de ce qu'il lui confiait spontanément. C'était peu pour la rassurer. Elle avait pour lui une tendresse plus anxieuse qu'il ne croyait et, lorsqu'elle se taisait ainsi, par humilité craintive, il s'aveuglait égoïstement, se fiait à cet apparent repos et ne voulait point savoir que, trop souvent, elle avait tremblé pour le bonheur de son fils.

Le père Ravens était mort sans avoir compris le jeune homme. Il avait été un bon artisan, qui avait longtemps voyagé avant de s'établir, travaillé coude à coude avec des compagnons de divers pays, connu beaucoup de caractères et de destins singuliers. Que d'histoires il savait raconter ! Il avait des opinions avancées, généreuses et vagues et, ayant lu quelques bons livres, il croyait à la bienfaisance des hommes de génie et n'en parlait qu'avec un respect mêlé de reconnaissance, comme des meilleurs et des plus nobles amis qu'il eût pu rencontrer. C'est de lui que le peintre tenait son amour de la réalité familière, de la vie avec tous ses hasards, comme aussi son goût pour la musique. C'est ce père aussi qui alluma, par quelques paroles imprudentes, le feu de l'ambition dans le cœur de son enfant : il lui avait fait envier le sort de ceux qui s'illustrent. Le jeune garçon se jura d'être un jour un artiste, mais il eût rougi de parler de son vœu. L'air vif de notre montagne est merveilleusement efficace

contre les fièvres poétiques, et les rares adolescents qui se sentent atteints guérissent vite ou dissimulent leur mal comme une indigne langueur. De tous les arts, la peinture y jouit seule d'une véritable faveur. Elle a été le profitable exercice de nos graveurs, de nos émailleurs, tout le monde en voit l'utilité, et le souvenir de notre Léopold Robert n'a jamais cessé de hanter obscurément les jeunes imaginations. Il y a depuis fort longtemps, dans notre ville, une véritable école de peintres. Si notre peuple protestant nourrit aussi, encore que moins efficace, un vrai amour de la musique, c'est qu'il y voit un moyen d'édification. Ainsi le jeune Ravens épris de gloire devait naturellement hésiter entre ces deux arts.

Quant à son père, sans cesse ramené à soi par de cruelles souffrances, il sembla, vers la fin de sa vie, avoir oublié l'adolescent et la brillante carrière que sa fierté et ses espérances paternelles lui avaient un jour indiquée. Le jeune homme s'acclimata vite dans sa solitude morale, où l'inclinait un penchant naturel, et, plus tard, son goût de la société et sa conversation n'en masquèrent que mieux cette retraite où mûrissaient ses passions, ses projets, ses pensées les plus vraiment siennes, tout ce qu'il n'exprimait qu'au moyen de ses pinceaux. Cependant sa mère souffrait d'être tenue éloignée de lui, elle s'efforçait péniblement de le deviner. Mais son extrême pudeur et sa délicatesse lui interdisaient de laisser paraître le moindre soupçon d'inquiétude ou d'importune curiosité, quand elle le voyait triste, comme elle se retenait de témoigner une joie trop vive en apprenant les succès de son fils. C'est ainsi qu'il se laissa égarer doucement dans cet absurde préjugé que ses chagrins intimes comme ses joies d'artiste ne pouvaient émouvoir la simplicité de sa mère.

Il lui accorda les moments qu'il eût été cruel de lui refuser, à elle qui le voyait si peu ; mais il ne put se distraire une minute de sa jeune passion. Il était impatient de s'échapper.

— Tu sors, grand remuant ? lui dit-elle, comme il prenait son chapeau. Quel homme ! Tu ne tiens pas en place. Toujours des allées et venues ! C'est ta vie, à toi.

Elle souriait gaiement. Ah ! que son fils se sentît libre ! Elle ne devait rien souhaiter de plus heureux pour elle.

— Je vais me promener, répondit le peintre. Il faut bien que je respire un peu de bon air. Renaud m'a retenu jusqu'à l'heure du dîner.

Il prit par la rue du Doubs, qui se prolongeait, à l'ouest de la ville, jusqu'à une petite forêt.

Il subissait ses pensées et n'essayait pas d'en régler le cours. Aucune ne se présentait à lui qui ne fût chargée d'émotions antagonistes, et, malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à s'accorder avec lui-même. L'amour de Fanny pour Olivier le troublait comme un miracle. Fanny était-elle toujours Fanny en cessant d'être inaccessible ? Il avait beau se persuader que son ami ne se vantait pas, qu'il avait toutes les apparences d'être chèrement et fidèlement aimé, il ne voulait point se rendre à cette évidence. Et cependant il ne croyait que trop en refusant de croire. « Elle a des froideurs, des distractions, se répétait-il. Oui, oui, lui-même tremble et n'est pas sûr de l'avoir fixée ». Il lui semblait, en cet instant, que Fanny se fût diminuée en se fixant. Au lieu que l'éternelle absente… Au fond, Ravens ne s'était jamais guéri de son premier et absurde amour : non que le souvenir d'Henriette Sarrazin le tourmentât, sinon en de rares moments, chaque fois qu'une image, comme le *Scherzo* joué par

Wild, lui rappelait ses nuits du jardin, ou la jeune femme rencontrée par hasard un jour d'hiver à la montagne, au foyer du théâtre, ou sur le sentier solitaire qui court le long du Doubs, sinistre et pathétique vallée. Mais de cette expérience malheureuse, ce qui persistait en lui, c'était un sentiment romanesque de la femme, une attitude de perpétuelle aspiration et d'attente, une défiance où il s'attardait avec une faiblesse qui tournait à la perversité et lui permettait à peine de concevoir qu'une grande passion pût être exaucée, en lui représentant comme indigne de soins une femme qu'il trouvait disposée à se rendre.

Plusieurs jeunes filles avaient témoigné pour lui d'un goût très vif : elles n'étaient pas de celles qui pouvaient l'engager ; à peine leur eût-il demandé quelques instants de plaisir que son honneur et le respect humain lui commandaient de se refuser.

Toute autre était Fanny Dowland : encore qu'elle parût prête à se livrer à tout l'univers, il ne l'aimait que de la sentir si loin de lui et de tous, si hautaine et inviolable qu'il ne pouvait pas imaginer sa conquête achevée ni rêver avec elle de possession parfaite.

« Cependant, ruminait le peintre, Fanny aime Olivier. Et comment ne l'aimerait-elle pas ? Qui lui résiste quand il veut séduire ? Il séduit même où il s'en soucie le moins. Sa beauté est plus surprenante qu'agréable, mais rayonnante dès qu'il s'anime. Ses longs silences étonnent. Quel comédien encore que celui-là ! Lui aussi est inaccessible. Son calme ferait croire à des profondeurs d'innocence et de sérénité dont seuls nous suggèrent l'idée des enfants heureux et pensifs. Oui, oui, il est de la race des heureux. Tandis que moi… Ah ! je suis né de la plèbe souffrante et rude. Ses enthousiasmes

naïfs font sourire, mais sourire de bonheur, comme des signes de l'ingénuité et de la force… Non, non, tous ces signes sont trompeurs. Fanny le sait et ne l'en trouve que plus attachant ».

Ravens se demandait ensuite si Dowland pouvait être sensible à la poésie de son ami, à cette forme dense, tendue, difficile, à un tissu d'images aussi serré. « Comment n'en serait-elle pas touchée ? Son amour ne l'anime-t-il pas à s'efforcer de tout comprendre du bien-aimé, à le chercher partout où il se cache ? Si ce n'est pas le talent d'Olivier qui a soumis cette femme, c'est sa vie intérieure, qu'elle essaie, comme moi, de deviner : elle s'émerveille de ne l'avoir jamais épuisé, ni achevé sa découverte. Quel jeu plein d'attrait et de dangers pour une amante que d'essayer un homme aussi vivant, qui se renouvelle sans cesse et s'engendre de lui-même ! Elle cède à cette puissance qui est en lui, si douce, si rassurante aux femmes qui veulent aimer, même si leur orgueil s'indigne de plier. »

Que le sentiment, que l'imagination de Renaud eussent la force de nourrir ensemble deux telles passions et qui, loin de s'affaiblir, composaient leurs ardeurs, Ravens en demeurait plein d'admiration et d'effroi : il avait la révélation d'une richesse qu'il n'eût pas, naguère encore, prêtée à son ami, que l'œuvre publiée du jeune homme n'annonçait point. Il ne pouvait se défendre, en même temps, d'une impression de détresse et d'abandon, comme s'il avait perdu, lui, tout ce qu'Olivier prodiguait d'attention à ces deux femmes.

Mais Fanny aimait-elle Renaud si exclusivement ? Le peintre se tourmentait à imaginer ce qu'elle accordait à son ami, qu'elle ne lui accordât pas à lui, Ravens. – « Eh ! quoi ? se disait-il, je le demande ? Tout, elle lui donne tout. Et

l'attention dont elle m'amuse n'est rien. Elle s'enchante d'étudier, d'éprouver l'ami de son vainqueur, son admiration s'enrichit à découvrir de quelle manière le bien-aimé peut régner sur un cœur d'homme. Qui suis-je donc pour m'attacher ainsi à lui ? Qu'est-il lui-même pour m'inspirer tant d'amitié ? Et quelle secrète ressemblance nous unit, cette femme et moi, dans une commune affection ? Voilà ce qui l'occupe. C'est une image d'Olivier qu'elle regarde en moi, c'est, peut-être, plus secrètement, une image d'elle-même ».

Il en était là de ses méditations, quand il entendit qu'on marchait rapidement derrière lui, sur le chemin de la forêt. Il ralentit son pas, pour laisser passer le voyageur. C'était Courvoisier, qui faillit ne point le reconnaître dans l'obscurité. Et Ravens l'eût souhaité ainsi. Mais le musicien se retourna, attendit le promeneur solitaire :

— Ravens ? dit-il un peu timidement.

— C'est quelqu'un qui lui ressemble ! répondit le peintre.

— Farceur ! Que diable fais-tu dans ce four ? Depuis quand y a-t-il alliance entre les peintres et les hiboux ?

— Nous aimons Minerve autant que vous autres. Mais toi, Mercure, où cours-tu si vite ?

— Je vais voir un vieux clavecin qu'on m'a signalé aux Endroits. Je ne l'achèterai que s'il est vraiment joli et avantageux. Allons ! je t'enlève ! Grouille-toi, sac de plomb ! Tu me diras ce que tu penses du meuble.

Il avait pris Ravens par le bras. Le peintre céda, fort contrarié, mais demeura muet, pendant que Courvoisier ne cessait de caqueter.

— Qu'as-tu ce soir ? finit par demander le bavard. Tu sembles absent.

— Rien ! Je t'écoute.

— Hm ! tu es étrange.

Ils eurent tôt fait d'examiner le clavecin, que Ravens trouva rustique, sans élégance et sans proportion. Courvoisier s'excusa. Il invita Ravens à passer un moment chez lui. Peut-être, le voyant triste, songeait-il à le distraire et à ne le point laisser seul avec lui-même. Il avait de ces attentions aux heures où il savait s'oublier. Ravens le suivit d'assez mauvaise grâce.

Sur le chemin, puis dans son fumoir, Courvoisier s'ingénia à dire les choses qu'il jugeait qui feraient plaisir à son ami. Avec sa curieuse sensiblerie d'égoïste, il lui était pénible de voir autour de lui des gens malheureux ou mécontents. Il s'appliquait alors, et non sans lourdeur, à endormir le chagrin qu'il devinait. Il mentait, ou du moins exagérait, par pure bienveillance. Ses efforts allaient le plus souvent à contre-fin, parce que ce pianiste habile n'avait pas le toucher sensible et juste auquel répondent harmonieusement les consciences d'hommes.

— Tu peux, disait-il, te flatter d'avoir fait la conquête de Wild. Il parle de toi avec une dévotion de fanatique. Tout ce que tu fais, tout ce que tu dis est admirable. Il raisonne sur Giorgione et sur Titien, « interrogateur, mémorisateur de formes », on croirait t'entendre. Il est impayable. Ah ! c'est de la passion.

— Tu crois ? Quelle passion ?

— Quelle passion ? Il délire quand je l'interroge sur les visites qu'il t'a faites. Tu sais, il est bien plus confiant avec moi qu'avec les autres. Je le connais depuis plus longtemps. Devant toi, il éprouve une timidité qui l'empêchera toujours de t'exprimer librement ce qu'il sent. Timidité d'amoureux !

— Allons donc ! Il ne m'en dit que trop. Je ne lui en demande pas davantage.

— Oui, mais avec moi, il extravague. Figure-toi qu'un jour, il aurait voulu, disait-il, saccager ton atelier.

— Tiens ! Et pourquoi ?

— Caprice d'enfant qui t'admire excessivement.

— Ah ? Il n'y a pas autre chose là dessous ? Une inspiration plus perverse ? Une fureur destructrice et le plaisir de nuire, même à ceux qu'il aime ?

— Mais non, mais non ! Ne le complique pas ainsi. Il m'a dit cela sans y réfléchir ; comme il m'a dit, une autre fois, qu'il aurait voulu mettre de l'ordre dans ta bibliothèque, dans les paperasses qui traînent sur ta table. Pour avoir l'honneur de te servir.

— Oui, oui, pour mettre le nez dans mes secrets.

— Mon pauvre Ravens, tu es bien malade, aujourd'hui. Tu ne veux rien comprendre à ce jeune homme. Il a des emballements déraisonnables, et alors il fait éclater toutes ses violences de gamin terrible qu'il est obligé de réprimer devant le monde. Tiens ! il m'a avoué qu'un jour qu'il sortait avec toi, il avait éprouvé une tentation douloureuse et presque insurmontable de t'arracher par surprise un portefeuille bourré de dessins que tu tenais sous le bras, pour

avoir le bonheur de le serrer sur son flanc. Il eût voulu s'en faire un oreiller et y dormir toute l'éternité.

— Un oreiller un peu dur.

— Wild est un enfant, vois-tu, un grand enfant bizarre. Il se plaint que tu ne l'aimes pas assez. Et je vois qu'il a raison.

Ce dont Ravens et Courvoisier ne s'avisaient pas, c'est que Wild tenait à son protecteur ces étranges propos pour qu'ils fussent rapportés au peintre ; le jeune homme espérait se rendre intéressant par ses étrangetés.

— Quelle chaleur, reprit Ravens, à défendre un sujet pour le moins inquiétant ! Tu m'étonnes. Je te croyais des goûts plus sains.

— Il n'est pas inquiétant, voyons ! Étrange, oui, il est étrange. Eh bien ! juge-moi comme tu voudras, c'est son étrangeté qui me séduit, oui, son originalité, et, pour trancher le mot, son innocence. Ce qui m'enchante, c'est l'enfant, le sauvage fétichiste qui survit en lui et qui promet peut-être plus que ses dons évidents de musicien.

— Qui promet peut-être quelque beau petit crime…

— Oh ! Ravens !

— Allons, allons, mon cher ! L'enfant, l'innocence ! Ah ! oui, ce qui te manque le plus. Tu étudies en lui les réactions de l'ingénuité. Le nègre ! Tu aimes le nègre ! Tu veux apprendre à paraître vierge ! Mais tu te trompes, tu as mal choisi ton modèle. Tu as acheté un faux nègre.

Le musicien s'affligea, et d'un ton presque pleurnichard :

— Ah ! Louis ! ce n'est pas amical, ce que tu me dis là.

— Très amical, au contraire. Tu as besoin d'être instruit de certaines choses. Je te dis, et te répète que tu es tellement destitué d'innocence que tu ne sais plus la reconnaître où elle est, et que tu crois la découvrir où elle n'est pas. Wild n'est pas un innocent, oui plutôt un dégénéré.

— Tu le juges sur des apparences. Et on t'a parlé de sa vie un peu crapuleuse à Paris.

— Personne ne m'a parlé de cela. Mais ne pense pas non plus que tu m'étonnes beaucoup…

— Ces erreurs n'ont pas altéré sa pureté essentielle. Elles sont d'un enfant. Il faut sauver l'enfant qui a persisté en lui. Il faut le conserver, comme tout ce qui est rare et beau, et menacé. Et tu le pourrais mieux que personne.

— Grand merci ! Je ne me sens pas la mission d'un rédempteur. Quant à cette fameuse pureté, dont on fait aujourd'hui une espèce d'idole, je ne sais pas ce que c'est, sinon un mot, un mythe, où s'exprime la nostalgie de ce siècle d'habiles et de pourris.

— Mais Wild…

— Il est prêt à te lâcher. Et tu serais assez fou pour le regretter.

— Comment ? Où prends-tu cela ? Wild se conduit très bien avec moi. Ah ! tu lui inspires une amitié plus chaleureuse, je devrais dire plus religieuse. Et tu as tort de la mépriser. Wild sera quelqu'un, un jour.

— J'en doute… Dis-moi ! il me semble que ton protégé est fort assidu auprès de Fanny Dowland.

Courvoisier se mit à rire. Ravens regretta sa question.

— Tu parles, dit le musicien, comme un amoureux jaloux. Comment peux-tu supposer un instant qu'il y a quelque chose entre eux ? Ce n'est pas Wild qui la domptera. D'ailleurs, il ne s'en soucie pas. Il la méprise, au fond, et elle le lui rend bien, mais en femme, tu comprends ?

— Je ne te parle pas en amant jaloux. Il est singulier que deux êtres aussi mal assortis se soient liés d'abord. Du reste, cela ne m'inquiète pas. Mais je voudrais savoir à quoi tend ce Wild. Il serait peut-être utile de le connaître un peu.

— À quoi il tend ? À s'instruire. Elle l'a entendu chez moi et n'a pas été trop mécontente de son talent. Tu vois qu'elle le juge avec plus d'indulgence, et, sans doute, avec plus de discernement que toi. Elle lui a demandé s'il l'accompagnerait de temps en temps.

— Ah ! c'est elle qui l'a sollicité ? Et l'autre, bien sûr, a consenti avec empressement ?

Ravens n'était pas le maître de réprimer une joie assez absurde : « Renaud, se disait-il, n'est pas celui qui la dominera toute. Il pourra se lasser d'elle. »

— Il a consenti, reprit Courvoisier, en affectant une reconnaissance modeste : il ne se jugeait pas digne d'un tel emploi.

— Tiens ? J'ai cru qu'il la méprisait.

— Il la méprise, oui. Tu ne comprendras donc jamais rien ? Devait-il négliger cette occasion d'apprendre quelque

chose ? Tu n'as pas encore remarqué qu'il ne vit plus que pour son art ? Il est jeune. Plus tard, il sera moins complaisant. D'ailleurs, si tu savais ce que je soupçonne…

— Qu'est-ce que tu soupçonnes ? Allons ! accouche ! Tu ne peux plus te taire, tu en as trop dit.

Courvoisier se défendit un moment. Ravens le pressa tant qu'il finit par dire ce qu'il avait observé : Fanny, depuis quelque temps, s'intéressait fort à tout ce que faisait Olivier Renaud. Le peintre était sur des charbons, il se força à rire et qualifia d'absurdes les suppositions de son ami.

— Te voilà encore, ricanait-il, fin psychologue !

Ravens ne croyait pas devoir à tous ses amis la même qualité de franchise. Il gardait aux uns le secret qu'il ne gardait pas aux autres, s'il servait, en le dévoilant, ses plus intimes. Cette règle était délicate à observer dans une petite société abondante en intrigues et en mystères. Il avait toujours aimé Renaud plus que Courvoisier ou, pour mieux dire, tout autrement. Ils méritaient, à son gré, deux ordres différents de sincérité et qui ne portaient pas sur les mêmes objets.

Sa plus forte raison d'égarer Courvoisier, c'est qu'en trahissant Olivier, Ravens craignait de se trahir lui-même, et il répugnait fort à ce qu'on sût qu'il était devenu le rival de son ami : il était presque aussi troublé de cette situation qu'il eût été à la place d'Olivier avec son double amour.

Ils discutèrent longtemps, et, comme Courvoisier pouvait être assez retors en interrogeant, le peintre, d'ailleurs, ne cachant pas assez bien la curiosité qu'il avait de savoir ce

que l'autre avait pu remarquer, Ravens put craindre enfin d'avoir tout révélé à cet indiscret, et son propre amour, et l'aveu que Renaud lui avait fait de sa passion, et l'absurde espoir qu'il fondait sur Wild pour détacher de Fanny le rival trop heureux. Mais il ne laissa pas de s'apercevoir aussi que Courvoisier mettait dans son enquête trop d'ardeur pour un curieux indifférent.

V
Un accord manqué.

Le lendemain, bien que ce fût son jour, Wild ne parut pas dans l'atelier de Ravens ; le peintre demeura une semaine sans le voir. Dieu sait tout ce qu'il construisit sur cette absence ! Il ne vit pas davantage Renaud, ni personne que Jean Philippe plus taciturne que jamais, échappé dans son propre rêve et qui ne faisait presque point sentir sa présence. Vingt fois par jour, Ravens était tenté de courir chez les Moranges, où il pouvait rencontrer Fanny. Les prétextes ne lui manquaient pas. Quelle force ou quel orgueil le retint ? Mais c'étaient plutôt les circonstances, les hasards, les obligations qu'il ne pouvait secouer : le travail régulier était son maître tyrannique. Il avait changé d'itinéraire pour se rendre chez sa mère et pour en revenir : il prenait maintenant par le plus long et passait devant l'hôtel où logeait Fanny : que cette hirondelle s'attardât ainsi dans une petite ville laide et y revînt sans cesse, Ravens n'en était plus surpris. Voyait-elle souvent son Olivier ? Tous les jours, sans doute. Que pouvaient-ils se dire ? Une fois, il la croisa dans la rue ; elle était accompagnée d'un inconnu, et le peintre se flatta que le regard de cette femme le suppliait : « Venez, abordez-moi, délivrez-moi de cet ennuyeux ! » Il eut de la peine à ne point céder à cette muette invitation.

Wild revint enfin. Le peintre le reçut froidement ; le garçon parut effrayé de cet accueil et se réfugia dans une soumission plus attentive que de coutume. Ravens l'observait à la dérobée, il l'écoutait parler comme si le son de sa voix,

l'éclat de ses yeux eussent dû, ce jour-là, justement, trahir les sentiments du pianiste, ses intentions sur Fanny. La voix de Wild se faisait caressante et un peu brisée, suppliante et plaintive, elle semblait vouloir insinuer à chaque instant : « Ne pensez pas de mal de moi. Pardonnez-moi si j'ai pu vous offenser sans m'en douter. »

Ravens se rassura peu à peu et s'adoucit. N'était-il pas né musicien ? Rien ne le séduisait, si ce n'est un beau visage, rien ne le corrompait et ne le troublait comme les inflexions de certaines voix.

Il eut de la peine, cependant, à parler avec abandon. Durant les longs silences qui s'établissaient, Jean Philippe respirait à peine : il n'osait pas lever les yeux de dessus son travail.

Malgré la froideur de Ravens, le pianiste ne se décidait pas à partir, et le peintre finit par soupçonner que le jeune homme avait quelque chose de particulier à lui dire et ne voulait point parler devant Philippe. Ne venait-il pas en ambassade de la part de Fanny ? Ainsi se flatte une jeune passion, même si elle n'espère rien. Dans son impatience, Ravens renvoya son élève avant l'heure. Le garçon se leva à regret, mais il obéit sans faire d'observation.

Quand il fut sorti, après un moment de silence, Wild aborda son fait, et, ayant un peu louvoyé, selon son habitude :

— Mon beau-père, dit-il, doit vous inviter à dîner pour dimanche soir. Je venais vous en avertir, et vous prier de ne pas refuser.

Ravens s'étonna :

— Votre beau-père ? Je ne le connais pas.

— Si, vous devez le connaître. Lui, du moins, sait qui vous êtes. Monsieur Belrichard…

— Belrichard de Frêtes, le fabricant d'horlogerie ? Je ne le connais que de nom et de réputation ; et je vous avouerai que je n'ai pas beaucoup de sympathie pour cette espèce-là.

Wild sourit sans répondre.

— Ah ! Belrichard est votre beau-père ? poursuivit le peintre. Je vous félicite. Il a de la fortune, pas très honnêtement gagnée pendant la guerre, à ce qu'on dit.

Sourire et silence de Wild.

— C'est un parvenu assez grossier, si je suis bien informé, et aussi prétentieux qu'ignorant. Il achètera bien vingt croûtes infâmes avant de se décider pour une de mes toiles. Excusez-moi si je suis un peu dur pour votre parenté. C'est plus fort que moi : je n'aime pas cette sorte de gens.

Wild sourit encore.

— Mon beau-père, dit-il, ne comprend rien à ce que vous faites ; il trouve votre peinture un peu chère, et il craint encore, en l'achetant, de faire un mauvais placement. Mais il n'ignore pas qu'on en dit du bien.

— Allons donc ! Qui est-ce qui peut, à Frêtes, lui vanter ma peinture ?

— Il voit des gens d'ici.

— Je ne demande qu'à vous croire. Mais quelle lubie lui prend-il tout d'un coup de m'inviter ?

— Il a, dit-il, quelque chose à vous demander. Et puis…

— Et puis, c'est vous, n'est-ce pas ? qui m'avez fait inviter ?

Wild sourit :

— Ma mère aussi souhaite que vous veniez.

— Votre mère ? Pourquoi ?

— Parce que… C'est un peu difficile à vous expliquer… Elle pense que vous pourriez faciliter ma réconciliation avec mon beau-père.

— Vous êtes brouillés ?

— J'ai passé plusieurs années sans voir mes parents. J'étais très jeune quand mon père est mort. Ma mère s'est remariée peu après. Belrichard désapprouvait le choix de ma carrière. Grâce à Courvoisier, on a consenti à me payer mes premières études musicales. Mais mon beau-père a trouvé, bientôt, que mon apprentissage durait trop. On a cessé de me servir les petites mensualités auxquelles j'avais droit. J'ai eu, à Paris, une vie dure.

— N'est-ce pas vos… votre dissipation qui a indisposé vos parents ?

Wild ne parut pas trop surpris : il devait supposer que Courvoisier aurait parlé. Il regarda le peintre bien en face et, avec l'accent de la plus parfaite franchise :

— C'est vrai, murmura-t-il, et je le regrette. C'était ma misère. Mais maintenant commence une autre vie. Depuis que j'ai une position, je suis à peu près réconcilié avec les

miens. Vous pourriez m'aider à achever ce qui est si bien préparé.

Il levait vert le peintre un regard de chien suppliant.

— Moi ? s'écria Ravens. Que je m'ingère dans vos affaires de famille ? Je ne connais pas vos parents. Je vous connais à peine.

Wild serra les dents, de rage et de douleur, puis tristement :

— C'est vrai. Personne ne me comprend.

— Enfin, qu'attendez-vous de moi ?

— Vous pourriez discrètement porter témoignage de ma bonne conduite et de mon zèle.

— Pourquoi pas Courvoisier ?

— Lui aussi nous accompagnerait. Mon beau-père consent à vous recevoir tous les deux. Lui, d'ailleurs, il le connaît déjà un peu. Mais c'est vous, surtout, qu'il désire voir. Je ne sais pas trop pourquoi.

Il ajouta à voix basse, en baissant les yeux :

— Et c'est à vous que je voudrais devoir ma réhabilitation.

Le peintre fut touché. Wild insinua encore qu'ils seraient bien reçus. Belrichard, quoique lésineur, savait, par besoin d'ostentation, se montrer large, à l'occasion. Ravens, pourtant, ne se rendit pas. Il craignait quelque embûche et renvoya le jeune homme sans lui rien promettre.

Il céda aux instances de Courvoisier, qui vint le voir le lendemain, sans doute à la requête de son protégé. Belrichard envoya aux deux amis une invitation en bonne forme, et Ravens se flatta que l'industriel s'était laissé persuader de lui acheter une peinture. Les trois jeunes gens convinrent d'aller à pied jusqu'à Frêtes, par un joli chemin de forêt qui les y mènerait en deux petites heures.

Ils partirent par un beau soir du premier printemps. Le sentier courait au flanc de la montagne, et, quand les bois s'interrompaient, le regard plongeait dans une espèce de steppe fauve, qui remontait vers la chaîne opposée : celle-ci offrait, comme une échine de chameau, des bosses et des échancrures. Des étangs luisaient, où se miraient les troncs et les balais de verges des bouleaux, des toits de fermes s'enflammaient au soleil couchant, entre les tristes bosquets de sapins. Ravens notait avec joie tous les accidents de la forme et de la lumière : « Voilà, disait-il, un paysage pour Jean Philippe. Il a dû se mettre aux champs, aujourd'hui. » Wild écoutait avec une gravité recueillie, presque soucieuse, et il ne s'animait un peu que pour répondre à Courvoisier et le contredire, si le musicien hasardait quelque aphorisme paradoxal.

Ils durent attendre un instant sur le palier, après avoir sonné à la porte des Belrichard. Elle s'ouvrit enfin, et ils furent accueillis par une grande femme au visage fatigué qui avait dû être beau, ou du moins intéressant. Il gardait encore une sorte de noblesse affligée. Wild salua sa mère de sa voix douce :

— Bonsoir, maman.

Il l'embrassa sur le front, et, plus doucement encore :

— Mes amis, M. Courvoisier, que tu connais ; M. Ravens.

Elle les dévisagea un moment avec curiosité, comme indécise ; puis, ayant dit bonsoir d'une voix sans timbre, elle les introduisit dans le petit salon. Elle les quitta aussitôt en s'excusant un peu sèchement, sans phrases et sans explications.

Ravens ne l'avait pas trouvée antipathique : elle avait eu, l'espace d'une seconde, une ombre de sourire qui annonçait de la finesse et de l'esprit. Son fils avait parfois la même expression du visage, mais on ne savait quoi d'obscur et de buté en altérait la signification.

L'intérieur était cossu, meublé sans goût. Aux murs pendaient les plus abominables productions de l'école frêtoise.

Survint un monsieur de mine avantageuse, fort en chair, vigoureux, crépu, lippu, rose et luisant, que Wild salua d'un « Bonsoir, beau-papa » voilé et comme étranglé.

L'homme accorda aux deux amis une poignée de mains rapide, ne lâchant pas, mais repoussant les doigts qu'il avait serrés ; puis, tout aussitôt :

— C'est vous qui êtes le peintre Ravens ?

Il dévisageait le jeune homme avec étonnement : Ravens n'était pas mis comme un « monsieur », et Belrichard, fronçant les sourcils, comme si on lui eût manqué, avait les yeux attachés sur le col rabattu de la chemise, sur la grande lavallière de soie noire. Il avait peine, sans doute, à se persuader que c'était là la figure d'un homme qu'accueillaient à portes ouvertes les gros industriels de notre ville ; Dieu sait s'il ne

crut pas, un instant, à une mystification. « Quelle âme de larbin ! » pensa le peintre.

— Ah ! c'est vous ? reprit Belrichard. Tiens ! Eh bien ! tant mieux ! Il faut que vous me donniez votre avis sur un Léopold Robert qu'un client m'a proposé et que j'ai ici. Je ne veux pas l'acheter avant de savoir ce qu'en pensent les autorités compétentes. Voulez-vous venir avec moi ? Ce sera fait.

« Quelle auberge ! se dit Ravens. Ici l'on paie son écot avant de se mettre à table. » Il fut tenté de rappeler que les expertises de tableaux coûtaient cent francs à Zurich ou ailleurs et que, pour ce prix, on était assez souvent trompé.

Les trois jeunes gens suivirent Belrichard à travers plusieurs pièces. Partout de mauvaises peintures, que l'homme appréciait d'un ton bref et autoritaire, usant de formules qu'il avait entendues.

— Ça, c'est un Jeannin. La couleur est chantante, hein ? Et il y a de l'air. Voici un Gilley. Très bien établi ! Un peu de dureté dans les verts, n'est-ce pas ? Ah ! voici ma perle : un Junod. Vous connaissez Junod ?

— Le moins possible ! dit Ravens.

Sans prendre garde à la réponse, l'autre poursuivit tranquillement :

— Très fort ! De la largeur, de l'ampleur ! Et quelle enveloppe !

— Du fil de fer ! murmura Ravens.

Belrichard, interloqué, tourna brusquement la tête, mais ne répliqua pas. Le peintre se disait : « Je l'attends sur le Robert. Sans doute, il prononcera souverainement, et je n'aurai

rien à ajouter. » Il se trompait. Belrichard le mena devant un assez grand portrait d'homme en habit gris, qui était posé dans un coin, sur le plancher :

— Voilà !

Et il demeura muet. Ravens souleva le tableau et se mit à l'examiner attentivement ; il paraissait déconcerté. Enfin il déclara :

— La tête est certainement de Léopold Robert. L'habit, très sommairement et platement peint, est d'une autre main. Toute cette partie du tableau est morne, badigeonnée sans ombre de sensibilité. Voyez-moi ces boutons faits en série ! Il est impossible que Léopold Robert ait peint cela, même en dormant. Il aura laissé sa peinture inachevée, un autre l'aura terminée de chic. Peut-être son frère Aurèle. Et encore ! Il était capable de faire mieux que cela.

— Ainsi, dit Belrichard, la tête est bien de Léopold ?

— Sans aucun doute.

— Et le reste n'est pas de lui ? Sapristi ! Voilà qui est embêtant ! À combien évaluez-vous cette toile ?

— Vous m'embarrassez. De telles œuvres ont une valeur de convention. Dites-moi ce qu'on vous en demande. Je pourrai vous dire si vous l'avez cher.

— Non, non ! Évaluez-la d'abord, pour voir. Je vous dirai si cela correspond aux exigences de mon client.

— Vraiment, je ne saurais. C'est un monstre hybride. Cette alliance de deux factures aussi inégales a quelque chose de choquant.

Ils disputèrent à qui s'aventurerait le premier. Enfin Belrichard souffla :

— Deux mille cinq.

Ravens était bien sûr qu'il le trompait, que ce n'était qu'un ballon d'essai.

— Allons ! dit-il en souriant, il vous le laissera à deux mille, et vous aurez fait un marché avantageux.

Le bonhomme parut satisfait de l'expertise. Sûrement on n'exigeait pas quinze cents francs de ce tableau. Ravens s'indignait de ce sans-gêne de l'homme d'affaires qui ne perdait pas une minute, il détestait cette brutale prétention et s'assurait dans l'opinion que cet être sans scrupules et sans cœur, avare avec un grand besoin d'ostentation, était capable de toutes les horreurs que la loi couvre et sanctionne. Courvoisier n'eut pas l'air de le mépriser : il reconnaissait peut-être en lui des qualités profitables et, tout grossier que fût-ce Belrichard, s'instruisait en l'observant.

On se mit à table. Le repas se trouva convenable, quoique sans délicatesse, les vins des plus vulgaires. Wild, silencieux et intimidé, buvait beaucoup plus vite que de raison. Et le beau-père, par un calcul diabolique, lui versa sans se lasser de ce vin qui ne lui coûtait guère. D'abord, on échangea des propos à bâtons rompus sur la politique, les faits divers. Belrichard était pour l'ordre et la liberté, il tonnait contre les démagogues et les anarchistes, cependant que les yeux de son beau-fils dardaient parfois un éclair et que ses lèvres se pinçaient. La mère de Wild n'ouvrait la bouche que pour donner à voix basse des instructions à la servante. Ravens l'observait avidement et se fâchait de ne savoir encore lire couramment dans ce visage fermé, qui semblait

exercé à ne trahir aucune émotion. Elle n'avait pas les affectations de certaines dames de Frêtes. Ses manières étaient simples et presque rustiques. Parfois elle arrêtait de longs regards sérieux sur ce fils prodigue et qui, peut-être, lui revenait. Mais serait-il toléré dans la maison ? Étrange femme ! combien secrète et attachante ! Que lui était son second mari, son tyran ? Que lui était encore son enfant, que Belrichard devait haïr ? Ravens doutait si ce visage immobile, quand il se tournait vers Wild, exprimait plus d'admiration attendrie, ou de curiosité indifférente, comme devant un oublié qu'on retrouve changé, ou d'inquiète interrogation, ou d'hostilité inavouée.

Soudain, elle demanda d'une voix sourde et neutre :

— Il travaille, n'est-ce pas ? Il fait quelque chose ?

À ce signal, Courvoisier entama un éloge hyperbolique de Wild : le pianiste travaillait avec méthode et acharnement, il serait bientôt l'un des premiers virtuoses du pays, sa technique se perfectionnait de jour en jour, et il n'était œuvre si difficile qu'elle ne dût se rendre à la force et à la souplesse de sa main scientifiquement exercée. Lui, Courvoisier, enviait les moyens de son jeune ami.

Belrichard l'interrompit :

— Est-ce qu'il gagne sa vie ? Il ne vit aux crochets de personne ?

— Il gagne sa vie, et fort honnêtement. Qu'allez-vous supposer ? Bientôt, il pourra se dispenser de jouer au *Valencia*, et les cachets qu'il prend dans les meilleures maisons de la ville lui suffiront. Vous savez qu'il est le professeur des jeunes Moranges ?

— Les Moranges de la *Minerva ?*

— Oui, de la *Minerva*, bien sûr !

— Et il donne satisfaction ?

— On est ravi de son enseignement. N'est-ce pas, Ravens ? Tu peux le dire, toi qui es un habitué de la maison.

Le peintre fit un éloge modéré du jeune homme. Il confirma les déclarations de Courvoisier sur le plaisir qu'on prenait à étudier le piano avec lui. Puis, soucieux d'instruire son admirateur autant que de lui gagner la faveur de ses parents, il assura que Wild pourrait faire un excellent interprète des grandes œuvres romantiques, quand il aurait le courage d'être parfaitement sincère et vraiment lui.

Belrichard ne fit pas attention à ce que dit Ravens. Ce verbiage d'artiste l'impatientait. Il conclut brusquement, comme si on venait de traiter une affaire :

— Il gagne sa vie, c'est parfait.

Durant toute cette conversation, Wild avait pris un air avantageux, et, par un tic qui lui était familier, il sortait de sa bouche un petit bout de langue dont il se léchait les lèvres. Un nuage passa sur son front quand il fut question de cette sincérité qu'il n'avait pas encore conquise, mais il se rasséréna aux noms des grands musiciens dont il prétendait faire son gibier et que Ravens cita pour lui être agréable. Ces noms opéraient sur lui comme une incantation : il se transfigurait en les entendant.

— Je vais me mettre sérieusement à la composition, proféra-t-il d'une voix douce et assurée.

Depuis quelques minutes, le visage de la mère s'était relâché de sa rigidité inexpressive, il trahissait encore que timidement, une sorte de bonheur et d'apaisement. Ses traits détendus étaient à la limite du sourire, et Ravens vit bien alors que son orgueil maternel, en légitimant sa tendresse, lui rendait de secrètes félicités, que, tout au moins, elle devait se sentir comme rafraîchie et reposée par sa nouvelle confiance. Il imagina tout d'un coup le chagrin de cette existence de femme attachée, malgré son mari, à un enfant tenu éloigné d'elle et si impossible à défendre. Certes, il n'eut pas la pensée d'éteindre cette joie fraîchement ranimée, cependant la présomption de Wild inquiéta tout de suite en lui les scrupules de l'artiste et il laissa tomber cette remarque glaçante :

— Pour composer, il faut avoir quelque chose à dire. Consultez-vous là-dessus, Monsieur Wild.

Réflexion vaine et qu'il regretta aussitôt.

— J'aurai quelque chose à dire, répliqua le jeune homme avec une fermeté respectueuse. Je ne suis pas comme les autres.

On sait quelles sommes de désespoir et d'orgueil, d'enivrement et de terreur peuvent contenir ces mots : « Je ne suis pas comme les autres ! » et comme ils prêtent parfois aux plus pernicieuses confusions. Une anomalie n'est féconde que dans les êtres sensibles à la souffrance qu'elle inflige et qui, impatients d'instaurer en eux ou hors d'eux-mêmes une paix et un ordre, sont armés des moyens de s'exprimer ou de régner. L'aveu de cet irrégulier produisit des réactions très diverses. Tandis que Courvoisier souriait à son poulain de l'air le plus encourageant, l'effroi se peignait sur le visage de la mère : elle avait les yeux grands ouverts,

comme à la vue d'un objet dangereux et inévitable, et elle semblait, les bras serrés sur sa poitrine, frissonner dans un vent glacial. Cependant Belrichard jetait d'une voix âpre :

— Quoi ! Tu n'es pas comme les autres ! C'est sans doute que tu es plus fou ou plus canaille. Ah ! je les connais, les originalités de nos jeunes veaux d'aujourd'hui. Il n'y a pas de pire engeance que certaines espèces d'artistes.

Une haine meurtrière étincela dans les yeux de Wild. Il blêmit. Cela dura quelques secondes. Puis il se remit à sourire.

Ravens ne put souffrir cette injure à ceux de sa profession :

— Je ne sais, dit-il, qui vous prétendez désigner par « certaines espèces d'artistes ». Si vous songez à des êtres de l'espèce de Junod, je vous les abandonne. Mais pour les vrais artistes…

— Comment ? s'écria l'industriel. Que dites-vous ? Junod est un homme parfaitement honnête. De plus, c'est un grand peintre, devant lequel s'inclinent toutes les autorités.

Ravens s'échauffa :

— Quelles sont-elles, ces autorités ? Moi, je vous affirme que son dernier envoi au salon national a été refusé en bloc. Je ne sais si l'homme est aussi honnête que vous dites, je sais, du moins, que l'artiste n'a aucune probité.

Belrichard prononça avec une satisfaction prudhommesque :

— Des goûts et des couleurs… (C'est le cas de le dire). Pour moi, Junod me plaît. C'est une peinture qui me dit quelque chose.

— Permettez, Monsieur, je suis peintre, et mon jugement risque d'avoir un peu plus de poids que le vôtre.

— Junod aussi est peintre, et…

— Vous vous trompez, Monsieur, il n'est pas peintre. Il était peut-être né serrurier. C'est son mauvais génie qui l'a fourvoyé dans les beaux-arts. Il est étrange, d'ailleurs, que vous disputiez contre moi, après avoir pris une consultation gratuite sur Léopold Robert.

Ce débat ne tournait pas au profit de Wild. Courvoisier s'alarma :

— Je crois, dit-il, que tu exagères. Mon ami est très entier. Il y a des qualités, malgré tout, dans ce Junod.

— Comment ? cria Ravens, tu vas maintenant te faire l'avocat de l'infâme ? Cela te convient, vraiment !

Et, tandis que le musicien essayait de se justifier, Ravens grondait :

— Trop entier… Entier… Il faut apparemment n'être soi qu'à demi.

Ce fut Belrichard qui prit un ton conciliant, et il fallut admirer son brusque changement de registre, où se révélait le négociateur exercé.

— Allons, Monsieur ! proposa-t-il avec rondeur. Je ne demande qu'à vous croire. Mais expliquez-moi ce qui est contestable dans cette peinture.

Il fit approcher Ravens de son Junod. Le peintre prit une joie féroce à le démolir. Courvoisier essayait de le défendre, cependant que Wild souriait avec une insolente satisfaction. Le visage de Belrichard se rembrunissait. Il fit bonne contenance :

— Eh bien ! voilà une opinion ! conclut-il d'un air altier.

Comme il était encore plus intéressé que vaniteux, ou, s'il avait de la vanité, qu'il la mettait surtout à ne point être dupe, il dut songer, dès ce moment, à se débarrasser de son Junod. « Mauvais placement ! ».

Il invita ses hôtes à passer au salon pour prendre le café. Ravens lui demanda, avec une bonhomie très conciliante, de ne point changer de place. Cette salle à manger assez nue lui semblait moins horrible que les autres pièces. Sous les feux du lustre à trois branches, tous les visages recevaient une lumière égale et vive. Et, comme il était en humeur de terminer dans la gaité une soirée qui avait commencé assez mal, il redoutait la pénombre faussement distinguée du petit salon.

Le peintre commença par hasarder des historiettes un peu lestes et il vit bien que Belrichard s'en délectait. Le Frêtois dissimulait son plaisir tant qu'il pouvait et, depuis, il affecta de traiter partout Ravens de débauché sans vergogne, dont l'influence avait contribué à corrompre son beau-fils. Pour la mère de Wild, affiliée à une secte de piétistes, elle parut surprise et honteuse d'entendre débiter ces fabliaux. Elle écouta les premiers sans rien dire avec une expression inquiète et presque stupide de sourde, puis elle se leva et sortit.

Elle ne tarda pas à revenir, comme si elle eût craint de laisser ces hommes seuls ensemble. Elle s'assit sur une

chaise, à côté de la porte. Courvoisier, mieux instruit que Ravens des singularités de cette famille, avait jeté la conversation sur la musique. Il multipliait les aperçus ingénieux, qui, parfois, excitaient Ravens à le contredire, avec son habituelle brusquerie. Ces discussions ennuyaient l'amphitryon ; il essayait bien d'y placer un mot au hasard et, cependant, écoutait à peine, en proie à une somnolence résignée. Sa femme était fort attentive et observait avec étonnement les deux discoureurs, qui lui faisaient face. Elle devait les trouver énigmatiques et ne savait comment accorder leur goût de la polissonnerie avec cette fureur qu'ils mettaient à agiter les questions les plus relevées. Souvent, Courvoisier invoquait le témoignage de Wild et citait en exemple, pour illustrer ses démonstrations, tel morceau que le jeune pianiste avait su interpréter « dans un sentiment très juste de la chose. »

L'attitude de Wild était incompréhensible, et Ravens n'en eut l'explication que lorsqu'il s'aperçut que le garçon était passablement gris. Il était assis au bas bout de la table, de façon que sa mère le voyait de profil. Il souriait avec persistance, non point de ce sourire heureux et approbateur que le peintre connaissait bien, mais d'un air de suffisance et de dédain. Il marquait toujours une certaine déférence à Ravens, mais il ne répondait qu'en bredouillant, avec une négligence hautaine, chaque fois que Courvoisier essayait de faire briller son protégé ; il corrigeait parfois une date fausse, une erreur de fait, et Ravens s'irritait de cette douceur condescendante et de ce pédantisme. Si le beau-père risquait une observation, Wild éclatait de rire. Comment suggérer, pour qui ne l'a pas entendu, ce rire bizarre et ambigu, qui se tenait entre la joie contenue et le sarcasme, ce bref chevrotement étouffé et sénile ? Si Belrichard ne s'en formalisait pas, c'est qu'il pouvait le prendre pour une sorte d'applaudissement timide. Et Ravens fut peut-être le seul à donner à ce rire le

sens injurieux qu'il devait avoir. Lui, et, sans doute, la mère de Wild. Chaque fois que le jeune homme riait, elle avait une contraction nerveuse du visage, sa taille raide ébauchait un mouvement qui la portait en avant, et Ravens s'attendait à la voir abandonner sa faction, près de la porte, et se jeter en médiatrice entre les deux adversaires, peut-être également chers à son cœur, et qu'elle croyait prêts à se déchirer. Mais tout cela restait à l'état de velléité à peine perceptible, et même si l'apparente placidité de son mari ne l'eût pas avertie de demeurer muette pour ne rien gâter, sa faiblesse humiliée, prise entre les mâchoires de deux si consternantes amours, ne lui eût pas permis alors de se déclarer, d'apaiser l'un au risque d'attiser les fureurs de l'autre.

Cette soirée, cependant, devait fort mal finir par l'égarement de Wild, par l'excès de zèle aussi et la précipitation de Courvoisier. Le musicien, qui alliait à une certaine raideur beaucoup de calcul et de politique, eut beau, ce soir-là, mettre en batterie toutes ses adresses et préluder longtemps, par allusions et intermèdes, avant d'en venir à ce qu'il avait dans l'esprit (sa tactique ordinaire était de réserver pour la fin d'un entretien l'objet qui lui tenait le plus à cœur) : il ne sut pas si bien couvrir son jeu qu'il n'alarmât tout aussitôt les soupçons de l'avare industriel, conscient, soudain, de l'attentat à sa bourse qu'il jugea qu'on avait prémédité.

— Il faudrait, disait Courvoisier, que notre ami, libre de soucis matériels pût consacrer quelque temps encore à ses études, prendre, au besoin, des leçons d'un grand maître, Sauer, par exemple, le dernier des authentiques disciples de Liszt, le dernier qui détienne encore les secrets de cette magnifique tradition. Que ne ferait-il pas sous un tel guide ?… Obligé de gagner sa vie, il disperse ses efforts et se dédie à

une carrière sans gloire et sans profits ; il asservit son beau talent à des besognes obscures, quand il pourrait s'assurer un avenir splendide, entrer en lice, dans les capitales du monde, avec les premiers virtuoses, ceux dont un seul concert est la garantie d'une fortune. Il lui faudrait encore quelques mois, que sais-je ? peut-être une année d'indépendance. Je suis musicien, je connais ses dons, je me porte garant qu'au terme de ses études, il honorera sa famille et son nom, il fera du bruit en Europe, et l'argent qu'il gagnera sera le signe et la mesure durable de sa valeur.

Ce morceau d'éloquence, qui était du poison pour Wild, fut coupé de quelques suspensions, Courvoisier attendant les réactions de Belrichard ; mais comme le bonhomme se taisait, force fut au musicien de le dévider jusqu'au bout et de progresser dans l'emphase. Ravens, étonné, regardait son ami : n'était-il pas ivre ? Mais non, il commençait à se surveiller de ce côté-là, soigneux de rester toujours lucide pour réussir sa grande entreprise d'arriver. Il avait préparé son petit discours : il n'avait foi que dans la réclame la plus tapageuse et dans la flatterie, il en usait en sa faveur comme en faveur de ses amis. Cette fois, elle ne lui réussit pas trop.

La mère de Wild aussi regardait avidement le musicien ; elle nageait dans l'extase. Mais le visage de Belrichard s'était durci, et bientôt il ne marqua plus qu'une impatience et une irritation croissantes. Courvoisier s'en aperçut et crut habile de pousser à fond.

Quand il eut développé sa requête, l'industriel, allant tout de suite au principal et sourd à tout le reste, s'écria :

— Ainsi, vous voulez que j'entretienne encore ce garnement ? Je n'ai plus un sou à lui donner ! Plus un sou ! Est-ce

qu'un gaillard de vingt ans n'est pas en âge de gagner sa vie ?

— Il y a, reprit tranquillement Courvoisier, des études qui durent bien au-delà de vingt ans, et je sais des gens moins aisés que vous qui les consentent à leurs enfants. Ce n'est pas habituellement à cet âge que les artistes commencent leur carrière la plus glorieuse. Ils ont besoin de se recueillir, de rassembler leurs forces, pour émerger ensuite au-dessus du commun des virtuoses.

La thèse, ainsi présentée, était des plus fausses, et Courvoisier le savait. Ravens allait intervenir dans le débat, quand Belrichard le prévint :

— J'ai entendu un violoniste de treize ans qui jouait à la perfection.

— Florizel, murmura Ravens. Nous y voilà !

— Oui, répondit Courvoisier, mais ces triomphes de l'enfance restent généralement sans lendemain. Les beaux génies enfants sont toute leur vie infantiles.

Ravens éclata de rire, personne ne sut pourquoi, pas même Courvoisier.

— Que Wild en fasse toujours autant ! jeta Belrichard.

Il y avait un terrible accent de haine dans ce « Wild », par où, si brutalement, et, sans doute, instinctivement, il rejetait son beau-fils parmi les étrangers. Le malheureux jeune homme n'était bien, à ses yeux, que le fruit détesté d'une première union de sa femme ; il réveillait une jalousie posthume. La mère eut le courage de parler :

— Roger joue bien, dit-elle d'une voix douce et posée, bien qu'un peu tremblante. Ces messieurs le disent aussi.

Ravens admira cette femme. Certes, elle n'avait voulu que faire entendre, après ce « Wild », le nom que sa tendresse donnait à son enfant. Belrichard répliqua durement :

— Je n'en sais rien ! Et je ne me soucie pas de l'opinion de ces messieurs.

Wild se mit à parler. Les inflexions rauques et brisées de sa voix naturellement faible, mais que la passion faisait ressembler au grondement d'une bête irritée, tour à tour exprimaient le sarcasme et la fureur, puis une orageuse nostalgie, ou la convoitise brutale, ou cette extase traversée de révoltes où s'abreuvent de délires les ambitieux exilés du réel, inadaptés à l'ordre de la vie.

— Vous n'en savez rien, Monsieur ? Ah ! je crois bien ! Vous n'en saurez jamais rien ! Je jouerais comme Chopin, comme Liszt, et j'enseignerais au monde un nouveau plaisir, et les étoiles se rapprocheraient pour m'entendre, que vous resteriez insensible, que je serais toujours pour vous le misérable raté que vous auriez voulu faire de moi. Allez ! Vous me détestez trop pour consentir que je sois quelque chose. Je me fous de Sauer, d'ailleurs, il ne s'agit pas de cela. La vieille baderne n'a rien à m'apprendre. J'arriverai bien sans lui, et sans vous ! Oh ! je remplirai d'une foule heureuse les salles d'une grande ville, et je leur révélerai *mon* Schumann et tout le peuple sera ravi dans une transe sublime, la mienne, la mienne, la mienne, il souhaitera de prolonger sans fin le bonheur que je lui aurai donné et pleurera sur le dernier accord ; alors, alors, quand je serai délivré de ma fureur et que je soulèverai mon pied de dessus la pédale et que je me retirerai, étourdi de ma propre puissance, alors vous,

vous, Monsieur, vous qui êtes le néant doré, vous n'entendrez même pas le concert d'adorations qui m'accompagnera à travers la vie. Vous direz : C'est Wild, c'est le raté Wild ! Et c'est moi qui l'ai fait rater ! – Non, Monsieur, vous ne réussirez pas ! J'arriverai malgré vous. Et je l'aurais déjà, cette perfection, ce rayonnement dominateur, je régnerais, si vous ne m'aviez pas laissé mourir de faim et de détresse. J'aurais fait quelque chose avec cette fortune qui se rouille entre vos sales mains, dont tout au plus, vous consentez à entretenir la stérilité d'un Junod. Moi, j'aurais mis les vrais génies à leur rang, j'aurais produit un incendie de bienfaits. Ah ! si je le possédais, cet or, si c'était moi et non pas un être obtus qui administrait cette richesse, on verrait de quoi je suis capable, et comme je saurais écraser la vermine et tous les sales cloportes qui remuent dans l'ombre !

— Va, va ! Tu ne l'auras jamais, jamais ! hurla Belrichard. Tu peux crever, tu ne tireras pas un sou de moi. Mets-toi cela dans la tête… Est-ce que vous entendez ce fou ?

— Faut-il, reprit Wild en se levant brusquement et repoussant la table où la vaisselle tinta, faut-il que de tels êtres soient riches et que je crève ? Regardez-le, non, regardez-le, dites-moi si une pensée d'homme peut éclairer ce visage grotesque !

— Assez ! s'écria Ravens en se levant à son tour. Je m'en vais.

Madame Belrichard se jeta sur son fils, noua ses bras autour de ses épaules en balbutiant :

— Comment peux-tu, Roger, comment peux-tu ?

Wild la repoussa brutalement :

— Laisse-moi, n'est-ce pas ! Tu peux aimer cet homme ? Il est beau, le beau-père que tu m'as donné ! Il est beau !

Il partit d'un rire grinçant. Tout le monde se levait. Courvoisier, tout épouvanté, s'agitait, gesticulait, on l'entendait dans le tumulte qui proférait fiévreusement :

— Allons ! ce n'est pas sérieux… N'écoutez pas ce qu'il dit… Vous voyez bien qu'il n'est pas de sang-froid… Roger, tais-toi ! Tais-toi, cela vaut mieux !

Cependant que Wild articulait :

— C'est très sérieux, tout à fait sérieux… C'est même solennel… Je ne retire pas un mot, pas une syllabe…

Belrichard criait de son côté :

— Qu'on me sorte cette bande de flibustiers ! Je vais téléphoner à la police.

Ravens se campa devant lui :

— Comment, Qu'est-ce que vous dites ? Vous allez immédiatement vous rétracter ! Je ne me laisse pas traiter de voleur.

— Je ne parlais pas de vous, bredouilla le gros homme effrayé.

Wild se mit à ricaner doucement.

— C'est donc que vous parliez de mon ami ? Je ne le tolérerai pas davantage.

— Oui, oui, sans doute, vous n'y êtes pour rien. Vous ne saviez pas… Vous ne saviez pas quel abominable gredin…

— Calmez-vous, Monsieur, supplia encore Courvoisier. Ce pauvre jeune homme ne sait pas ce qu'il dit.

— Pauvre jeune homme ! reprit Belrichard. Un gredin.

Pendant que Wild s'obstinait avec cette assurance des êtres butés, ivrognes, fous ou vieillards, qui donne toujours un indicible malaise :

— Je le sais parfaitement bien ! Parfaitement bien !

La mère, éperdue, s'était retirée à l'écart et se tenait toute raide, comme paralysée, les mains jointes sur son ventre, les coudes serrés au corps. Soudain, elle se rapprocha des deux amis et murmura très vite :

— Emmenez-le, je vous en prie, emmenez-le, avant qu'il soit trop tard.

Wild l'entendit. Il lui jeta un mauvais regard et proféra :

— Tu as partie liée avec le vieux ! C'est ainsi que tu défends ton fils ?

Belrichard faisait mine de se jeter à la gorge du pianiste, mais Courvoisier le retint par les deux bras. Wild avait les yeux baissés et, de nouveau, souriait imperceptiblement. Soudain, de sa voix douce et décidée :

— Allons-nous-en, dit-il. Nous n'avons plus rien à faire ici.

— Il me semble que non, gronda Ravens.

Wild s'avança vers la porte. Avant de sortir, il enveloppa toute la pièce d'un coup d'œil rapide et appuya sur son beau-père un regard menaçant. Sa mère le suivait des yeux avec anxiété, n'osant aller lui prendre les mains et attendant qu'il

vînt à elle. Il ne lui jeta qu'un regard oblique et sournois, puis franchit le seuil. La pauvre femme étouffa un soupir.

Courvoisier prit congé honnêtement de l'industriel, Ravens avec une sécheresse insultante. Mais il retint longuement la main de la mère en lui murmurant un « Au revoir » recueilli, comme s'il lui avait fait une visite de condoléance, il la regarda dans les yeux, de façon qu'elle comprît bien la part qu'il prenait au drame de sa vie : elle avait enfanté un fils qui, en pleine vigueur, était déjà comme un mort pour elle. Des larmes brillèrent dans les yeux clignotants de la femme. Ravens lui fit sentir son attendrissement dans une dernière pression des doigts, puis se retira.

Les trois jeunes gens prirent le chemin de la gare sans souffler mot. C'est à peine si, dans le train, ils échangèrent quelques propos insignifiants. Ils se séparèrent dès qu'ils furent arrivés. Ravens se sentit comme délivré au moment où il se trouva seul ; mais il se promit d'avoir avec Courvoisier une sérieuse explication sur le sujet de Wild.

VI
Erreurs, faiblesses et déchirements.

L'explication dut être différée. Ravens ne revit pas son ami d'assez longtemps. Le musicien était très affairé, souvent absent de la ville, et, quand il y revenait, il se plongeait dans son travail et ne se montrait pas. Le peintre en conçut quelque chagrin, qu'il ne voulait pas s'avouer. Un jour, dans la rue, Vitus se plaignit à lui que Courvoisier lâchait ses amis.

— Sais-tu, disait-il, qu'il a réussi à se faire inviter chez les Vaillant, la semaine passée ? C'était, tu l'imagines bien, pour y rencontrer leurs cousins Reinhardt. (Ces Reinhardt étaient de riches amateurs d'art, dont le salon s'ouvrait à toutes les célébrités parisiennes).

— Il ne perd pas son temps, observa Ravens.

— Et il n'en a plus pour nous.

— Il jette du lest. C'est ainsi qu'on monte.

— Jusqu'où ?

— Tu dis très bien : jusqu'où ? Une certaine générosité qui manque à Courvoisier, je ne serais pas étonné si elle devait manquer toujours à son art. Il faut que son œuvre soit aride comme son cœur. Ce sera son châtiment.

— Il n'en souffrira pas, pourvu qu'il réussisse. Et il réussira. Ce siècle n'aime pas l'abondance. La quantité, oui, mais pas l'abondance. Ah ! qu'il est bien de ce temps-ci !

— Et tu l'envies ? Allons ! avoue que tu l'envies. Avec sa fureur d'être de son temps, Courvoisier se condamne à n'être d'aucun autre. Il prend sa sécheresse pour de la force. Et, sans doute, elle le fera arriver. Mais il n'a pas assez d'épaisseur pour durer. Oui, si dur qu'il se veuille, il sera vite usé, effacé, imperceptible. La vraie force, mon vieux, c'est d'être pleinement un homme. Lui n'est qu'un cerveau.

— Il a de la chaleur, pourtant, de l'enthousiasme.

— Une ardeur sèche, un fanatisme idéaliste. Cela ne suffit pas. Cette rigueur de l'abstrait où certaine esthétique croit aujourd'hui atteindre la perfection de l'art irrite d'abord la curiosité par les problèmes et les rébus qu'elle propose ; elle ne peut intéresser longtemps, parce qu'au fond elle est sans mystère. Le système une fois éventé, l'œuvre demeure sans attrait. Mais peut-être Courvoisier ne se soucie-t-il pas de durer.

— Cela préoccupe toujours un peu… Mais pourquoi me dis-tu tout cela à moi ? Il y a longtemps que j'en suis convaincu.

Ravens sourit :

— Pourquoi ? C'est qu'il me semble que les théories de Courvoisier t'en imposent. Tu as beau t'en défendre. Depuis quelque temps, tu donnes dans une manière toute cérébrale qui n'est pas dans ta ligne et qui doit te mener à une impasse.

Vitus demeura songeur.

— Tu crois ? dit-il. Je ne sais pas. Tu verras ma dernière sculpture. Tu y trouveras autre chose. Oui, si tu sais regarder, tu y trouveras autre chose.

— Tant mieux ! Je le souhaite pour toi.

— Dis-moi, reprit Vitus après un moment de silence, si on te laissait le choix entre une vie obscure et besogneuse suivie d'une gloire durable, et une carrière brillante, mais sans lendemain, que préfèrerais-tu ? Là, si un magicien te plaçait à un tel carrefour ?

Ravens se mit à rire :

— Il m'est arrivé de me poser la question…

— Eh bien ?

— Eh bien, j'hésitais à répondre. Tu vois que je ne suis pas encore un pur.

— Oui, oui, le palpable a des droits sur nous.

— Sais-tu ce dont je voudrais être sûr ?

— Non.

— De faire une œuvre que chaque génération redécouvrirait pour son compte, en se jurant qu'aucune des précédentes ne l'a comprise. Que de Shakespeare et de Rembrandt, depuis que Shakespeare et Rembrandt sont morts ! Et que d'Homères ! C'est qu'ils sont tout l'homme, tous les hommes.

— Pour faire une telle œuvre, je pense qu'il est bien inutile de le vouloir. Ceux-là ont d'abord été de leur temps.

— Oui, c'est vrai, dit Ravens, et leur temps était un heureux temps. Allons, au revoir ! Nous reprendrons la discussion chez Renaud. Sais-tu qu'il a eu la malice d'inviter Courvoisier ?

— Il ne viendra pas.

— Nous verrons bien.

Wild n'avait plus osé se montrer dans l'atelier de Ravens. Il sentait très justement qu'il n'y eût pas été souffert. À la fin d'une leçon, Jean Philippe demanda à son maître, en rougissant, si Wild pouvait revenir : le jeune pianiste se désespérait d'être proscrit de la société du peintre, il regrettait son égarement d'un soir et ne s'expliquait pas sa conduite.

Ravens s'étonna :

— Comment ? Tu vois ce Wild ? Tu es son familier ?

Jean Philippe rougit davantage.

— Je le vois assez rarement. Je crois qu'il vaut mieux que vous ne supposez.

— Je ne suppose rien. Je sais. Méfie-toi de lui. Je lui pardonnerais tout, mais il n'a pas de cœur.

Jean Philippe ouvrait la bouche pour protester.

— Il n'a pas de cœur, affirma Ravens. Tu te repentiras de t'être fié à lui. Non, vraiment, je ne désire pas revoir ce garçon, et tu l'éviteras, si tu m'en crois. Il est capable de t'entraîner dans de vilaines aventures.

Jean Philippe n'insista pas. La semaine suivante, il apporta un petit portefeuille qu'il posa, bien en évidence, au bord de la caisse devant laquelle il travaillait.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Ravens en s'approchant.

— Je voudrais vous montrer des compositions que j'ai faites pour illustrer le *Quintus Fixlein*.

— Bien ! Nous verrons cela. Ôte-moi ce portefeuille. Il n'est pas à peindre. Et maintenant, au boulot !

Jean Philippe obéit. Il paraissait inquiet et travaillait mal. Ravens, qui se levait de temps à autre pour surveiller ce qu'il faisait, le reprenait sévèrement :

— Serre-moi ces formes d'un peu plus près ! Tu ne vois pas que rien n'est à sa place, ni dans son plan ? C'est l'image d'un tremblement de terre.

Mais c'était le petit peintre qui tremblait.

« Il a une araignée au plafond ! » se dit Ravens. Il ouvrit le portefeuille et se mit à examiner silencieusement une collection de dessins à la plume d'une écriture maladroite et d'un métier trop égal, quoique assez heureusement colorés. Mais ce qui étonna le peintre, ce fut de retrouver partout, et répété deux ou trois fois sur chaque planche, un même type de visage, de face, de profil, de trois quarts, reconnaissable sous les coiffures et avec les expressions diverses que Jean Philippe lui avait données, tantôt homme, tantôt femme ou adolescent ; et cette tête, à n'en pas douter, était celle de Wild.

« Que veut dire ceci ? se demanda Ravens. Est-ce une bravade, une gageure, un aveu plutôt ? Oui, je crois que c'est un aveu. Il ne me convient pas de l'entendre. Ou s'il se flatte que je ne reconnaîtrai pas son modèle ? N'en aurait-il pas pu trouver d'autres ? Mais sans doute, il a dessiné de chic, hanté par ce seul visage. »

Il se tourna à demi vers son élève et rencontra son regard anxieux. L'adolescent ne supporta pas celui du maître. Il baissa la tête et se remit à peindre avec ennui et désespoir. Ce jour-là, il ne fit rien de bon.

Ravens avait refermé le portefeuille, il s'était rassis devant son chevalet, tournant le dos à Jean Philippe. Une heure se passa sans qu'il lui dît un mot ou s'occupât autrement de lui. Enfin il se leva, se plaça derrière la chaise du garçon et, pendant plusieurs minutes, qui furent cruelles à l'apprenti, il suivit des yeux ce pinceau manié d'une main tremblante et qui n'appliquait que des touches timides reprises et recouvertes.

— Allons ! arrête-toi, dit-il soudain, et Jean Philippe tressaillit. En voilà assez pour aujourd'hui. Tu recommenceras mardi prochain et tu tâcheras de faire un peu mieux. Voyons maintenant tes dessins. Quelle singulière idée tu as eue d'illustrer Jean Paul ! Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ?

Jean Philippe hésita :

— Est-ce que vous ne l'aimez pas ? Schumann l'admirait beaucoup.

— Schumann ? Qu'est-ce que cela nous fait ? Schumann était musicien, il ne le lisait pas en peintre. Qui est-ce qui a pu te mettre cela dans la tête ? Est-ce que tu serais devenu, tout d'un coup, un fanatique de Schumann ?

Jean Philippe avait les joues brûlantes.

— J'aime beaucoup Schumann, murmura-t-il en haletant un peu.

— Est-ce que tu le connais ? Qu'as-tu entendu de lui ?

— Le… Oh ! bien des choses…

— Allons, allons ! Avoue que tu ne le connais pas.

— Oh ! si…

Il hésita encore :

— Mon frère joue du Schumann.

— Hm ! Ton frère ! Il ne doit pas être bien avancé.

— Pas très avancé. Mais il joue joliment, vous savez, depuis qu'il a changé de maître.

— Ah ! Et quel est ce nouveau maître ?

— C'est…

Ravens n'attendit pas le nom qui ne voulait pas venir.

— Et il réussit à t'échauffer sur Schumann ? C'est diablement difficile, Schumann.

— Oh ! oui… Tout n'est pas également difficile.

L'adolescent tremblait comme il eût fait devant un juge d'instruction. Et Ravens était bien ce juge, mais qui ne voulait pas tant rétablir l'ordre que jouir orgueilleusement de sa sagacité, palper les plus secrets replis d'une conscience pour être sûr de la dominer. Il s'amusait des parades maladroites de Jean Philippe, de ses réticences qui ne taisaient rien, et, loin de prononcer le mot que le garçon attendait avec anxiété, qui l'eût précipité dans une confession sincère et l'eût soulagé, il prenait plaisir à le découvrir, à le rendre menteur. Cruauté à demi consciente ? Ou plutôt obscurcissement de l'intelligence, défaut de charité qui lui fermait les yeux sur les suites possibles d'une affection dangereuse ? Il attachait peu

d'importance à cet engouement juvénile et, sûr qu'il passerait quand l'esprit de l'adolescent se serait affermi, il s'en amusait comme d'une fiction, d'une situation de théâtre. Mais le trouble d'un jeune cœur n'est point une matière de jeu, et l'on charge sa conscience à l'observer en curieux, sans véritable sympathie humaine. Peut-être, d'ailleurs, Ravens n'eût-il rien pu faire pour délivrer son jeune ami.

Il se mit à feuilleter les dessins.

— Ce qui est difficile, reprit-il avec bonhomie, c'est d'illustrer le *Quintus Fixlein*, quand on n'est pas plus habile dessinateur que toi. Tu manques de fantaisie pour te mesurer avec l'extravagante imagination de Jean Paul. Tout cela est bien sagement appliqué et n'est pas adapté au caractère de l'œuvre. Et puis, toutes ces formes sont molles, inexpressives. Tu devrais dessiner beaucoup plus que tu ne fais, à la mine de plomb ou au fusain… et d'après nature.

— C'est que, justement, je me suis servi…

— Eh bien ?

— J'ai fait, pour ces compositions, des croquis d'après nature.

— On ne s'en douterait guère. Ou bien ta plume a tout refroidi… Va, Jean Philippe, dessine. Dessine beaucoup, des arbres, des fleurs, des paysages, toutes les plantes, tous les objets qui en valent la peine, puis des figures, des personnages surpris dans leurs attitudes et leurs occupations les plus diverses. Cela te fera du bien.

En quittant l'atelier, Jean Philippe avait une expression des plus sombres, presque hostile, qui n'échappa point à son maître. L'enfant se répétait avec désespoir : « Il s'est joué de

moi ! Il s'est joué de moi ! Je ne peux plus avoir confiance en lui ! Jamais je ne me confierai plus à lui ! Il est menteur et dissimule. Je ne l'aime pas, je le déteste ! » Son affreuse déception le rendait injuste.

Ravens se rassit devant son chevalet, mais il ne travailla pas. Il éprouvait l'inquiétude, l'irritation de s'être diminué par une mauvaise action. Après tout, que devait-il à Jean Philippe ? à ce collégien amoureux de peinture qu'un jour Vitus lui avait amené, ayant découvert ses dons ? Ravens, à son corps défendant, avait consenti à s'occuper de lui. Le peintre se rappela cette première visite et l'impression que lui avait faite ce grand adolescent pâle et blond, qui portait habituellement la tête un peu penchée de côté, avec un air, à la fois, de bonté et de faiblesse. À dix-sept ans, il avait encore sa voix d'enfant ; à peine commençait-elle à se fêler dans sa gorge. Pendant que Ravens l'interrogeait, sans cesse des rougeurs, comme des ondes, coloraient ses joues et son front. Sa grande bouche, par toute sorte de moues, exprimait l'embarras, l'irritation, la joie, le dédain, et ses yeux gris tour à tour étincelaient ou se fermaient à demi, selon qu'il était attentif, enthousiaste, plein d'espoir, ou, au contraire, déçu et attristé par ce qu'on lui disait. Il avait peu parlé, mais avec une netteté et une franchise qui avaient ravi le peintre : ce garçon-là ne savait, ni ne voulait rien dissimuler. Ravens avait souri plus d'une fois à le trouver si sensible, suggestionnable, frémissant à tous les souffles comme un jeune tremble.

Il était bien forcé de s'avouer qu'il s'était attaché à ce garçon et qu'outre les devoirs du maître, il avait assumé, sans y songer, ceux d'une amitié presque paternelle. Rien, sans doute, ne l'intéressait plus, dans ce Philippe, que son précoce talent de peintre ; cependant il aimait cette char-

mante nature d'adolescent, ardente et soumise, scrupuleuse, délicate et secrètement libre. Il avait été singulièrement touché que le lycéen, (Jean Philippe était toujours auditeur au collège) surveillât avec patience un de ses camarades qui avait tenté de s'empoisonner avec de l'arsenic ; il fondait beaucoup sur ce caractère d'humanité qui spiritualise et approfondit dans l'amour les œuvres du talent, et, si miraculeux qu'il trouvât l'art d'un Manet, il était troublé, presque scandalisé qu'il lui manquât cette dimension spirituelle.

Mais Jean Philippe n'allait-il pas changer ? N'avait-il pas changé déjà ? Cette conscience si transparente semblait s'obscurcir et se brouiller. « Je me suis conduit comme un sot de faire l'aveugle, se disait Ravens. Trouverai-je maintenant les mots qui lui rendront son ouverture de cœur ? »

Il alla passer sa soirée chez Renaud. C'était la première fois qu'Olivier réunissait ses amis depuis qu'il avait avoué sa double passion. Ravens ne l'avait qu'entrevu durant les dernières semaines. Cependant il éprouvait une étrange impatience mêlée d'appréhension à se retrouver auprès de lui pour l'étudier. Dans cette avidité, il entrait de la haine, de la curiosité, de l'admiration et, plus profond, cette vaste nappe d'amitié pour un homme depuis dix ans si mêlé à sa vie que tout ce qu'il y avait de plastique en eux deux, ils l'avaient modelé l'un sur l'autre.

Olivier Renaud habitait seul avec sa mère et une vieille bonne un grand appartement dans une assez belle maison de style empire. Ravens trouva réunis dans le salon, autour d'une table que chargeaient des verres, des flacons, une assiette de pâtisseries, Vitus, Courvoisier (pourquoi cette attention à ne point manquer au rendez-vous ?) et Juliette Corti,

la fiancée de Renaud. Il s'assit à sa place habituelle, à côté du piano et face à une magnifique tapisserie flamande qui tendait toute une paroi.

— Voilà, dit-il, un horizon où l'on aime à reposer ses yeux.

Il regarda Juliette.

— Ah ! la jolie robe ! Où avez-vous déniché cette étoffe, magicienne ? Vous avez des ouvriers tisserands à votre service particulier ? Vous écumez la ville ! Où vous avez passé, il ne reste plus rien que de commun. Je dénoncerai un jour vos rapines !

Juliette lança un éclat de rire cristallin.

— Oh ! comme vous vous trompez, mon petit Ravens ! C'est le hasard qui est mon bon serviteur. Je ne sais vraiment pas comment je suis tombée sur ce vilain vieux reste d'étoffe. Je ne sais pas pourquoi elle m'a plu. Vrai ? Vous la trouvez, jolie ? N'est-ce pas que j'ai eu raison de l'acheter !

— Elle donne envie de la peindre. Ah ! la jolie gamme de bruns ! J'aurai le tournis à m'escrimer sur toutes ces sections, ces re-sections, ces intersections. Qu'importe ? On a du courage. Dis donc, mon vieux Coucou, admire-moi cela ! C'est ici que triomphe ton Picasso.

Courvoisier jeta un coup d'œil sur la robe, puis haussa les épaules :

— Tu plaisantes.

— Non, je ne plaisante pas… Et quel joli col ! Ah ! la gracieuse inflexion !… Olivier, tu me prêteras Juliette pour

quelques séances, qu'il subsiste un témoignage du chef-d'œuvre !

— Un témoignage éternel ! s'écria Vitus en riant.

— Prends-la, concéda Renaud, si cela te fait plaisir. Tu veux bien, Juliette ?

Elle se remit à rire et, avec des minauderies :

— Oh ! moi, je veux bien. C'est très amusant, tu sais, de poser pour Ravens. On ne reste pas toujours immobile, et il permet de bavarder. Et il raconte des histoires à donner la chair de poule et à mourir de rire… Je suis très fière, vous savez, ajouta-t-elle avec une fausse gravité. On veut me peindre dans ma vilaine vieille robe.

Ravens se leva et alla se planter derrière elle. Elle brodait sur la soie, à la japonaise, une *Nativité* dont elle avait demandé au peintre de lui faire le projet.

— Voyons un peu, dit-il, ce que vous faites.

Elle souleva son carré d'étoffe.

— Je tremble, vous savez, quand je montre mon travail à Ravens. Il est si sévère.

Ravens lui prit la broderie des mains, l'examina en souriant.

— Elle est étonnante ! s'écria-t-il. Elle ne fait pas un point qui ne trahisse mes intentions. C'est ainsi, petite dévergondée, que vous observez votre modèle ? Je vous en ferai, des projets, comptez-y !

Juliette pencha la tête. Ses yeux s'attristèrent.

— Je savais bien, dit-elle d'une petite voix d'enfant plaintive, je savais bien que vous me gronderiez. Mais aussi, c'est trop difficile. Je me donne beaucoup de peine. Je crois avoir réussi. Et voilà, voilà que je n'ai rien fait qui vaille.

— Allons ! C'est beaucoup mieux ainsi. Et vous le savez bien, coquine. Voilà ce qui s'appelle une heureuse adaptation. Hein, Vitus ? Que dis-tu de cela ?

— C'est délicieux ! prononça le sculpteur avec conviction. Sais-tu, Ravens, qu'elle est créatrice autant que toi ? Elle invente tout ce qu'elle croit fidèlement copier.

— Parbleu ! C'est bien ainsi que je l'entends. Si elle ne collaborait pas avec moi, je dénoncerais le pacte. N'est-ce pas, Juliette ?

— Oh ! vous allez me rendre vaniteuse. Vous parlez trop ingénieusement. Moi, je fais le mieux possible. Mais n'est-ce pas, la soie, ce n'est pas la même chose que l'aquarelle.

Ravens contemplait pensivement la broderie.

— C'est une primitive, dit-il. Oui, c'est ainsi que les primitifs traitent la nature.

— Une primitive plutôt raffinée, objecta Vitus.

— Et où as-tu appris que les primitifs sont sans raffinement ?

Durant toute cette petite scène, le peintre n'avait cessé d'observer Renaud à la dérobée. Olivier souriait d'un air si heureux et ingénu, son regard brillait si limpide, que Ravens, soumis de nouveau à cette grâce presque enfantine de son ami, se sentit un moment tout apaisé. « Que Juliette, pensait-il, a de ressources pour le lier ! Il se nourrit de cette pré-

sence. La vie, la spontanéité de cette femme, son innocence comédienne l'occupent tout entier. A-t-il, en cet instant, une pensée pour l'autre ? »

Il s'était rassis à sa place, auprès de Renaud. Vitus, souvent contredit, entreprenait d'expliquer son sentiment sur les primitifs. Ils se jetèrent de là sur les copies de tableaux de maîtres exécutés par de grands peintres modernes. L'*Hélène Fourment* de Renoir les occupa un moment, puis ils en vinrent à l'éloge de l'art français. Courvoisier, qui n'entendait rien à la peinture, se taisait et semblait absent. Juliette travaillait silencieusement, les yeux sur son ouvrage. Quant à Renaud, il était fort attentif à la conversation, à laquelle il mêla quelques remarques.

— Ce qui me frappe, dit-il, quand j'étudie cette admirable suite de peintres, c'est qu'ils ont tous un sentiment exquis, personnel, intense et mesuré de la réalité, de la vie, de la nature. Tous semblent attentifs aux limites où ils doivent se contenir. Pas d'évasion dans l'irréel ou le surréel ! Si j'excepte Delacroix, je ne trouve pas chez eux d'héroïsme, pas d'appétit pour les beaux périls. Ils ne délirent pas et tentent l'aventure avec sagesse.

— C'est à bon droit, jeta Courvoisier, que l'on dit que les Français font l'éloge de la folie.

— De quoi prétendez-vous les blâmer ? s'écria Ravens. De ce qui fait leur plus authentique vertu de peintres. De cette délectation sensuelle qui les tient amoureusement au plus près de la matière. Est-ce que je vais m'imposer de peindre de pures idées pour être consacré grand artiste ?

— Cependant, objecta Vitus, tu semblais approuver Derain, quand il jugeait Vlaminck et disait de son œuvre qu'elle manque de drame.

— Eh bien ! ce drame, quel est-il ? demanda Ravens avec colère. (Ces « beaux périls » dont avait parlé Olivier, le ramenaient à la pensée de Fanny et à sa jalousie). Tu n'en sais rien ? Je parie que tu n'en sais rien.

— Je crois que je soupçonne ce que c'est…

— Quel est-il ? répéta Ravens.

— Mais…

Vitus, interloqué, se tut. Il ne savait trop à quoi attribuer cette subite irritation de son ami. On l'avait mis en contradiction avec lui-même. Mais il y avait autre chose.

— Cela ne me paraît pas mystérieux, dit Renaud, bien que j'éprouve un peu de peine à l'exprimer très clairement.

— Ah ! tu as de la peine à l'exprimer ? ricana le peintre.

— J'essayerai cependant, poursuivit Olivier sans se troubler. Il n'y a, pour le grand artiste, qu'une seule forme de drame. Heureux qui le peut mener jusqu'au dénouement.

— Fatal ? interrompit Ravens en jetant un regard menaçant à son ami. Renaud leva ses grands yeux étonnés et un peu tristes. Il reprit avec calme :

— Le théâtre de ce drame, c'est la pensée. Il naît dès que s'impose à elle le besoin d'un ordre idéal. Voilà de quoi Vlaminck ne s'est jamais soucié, si je ne me trompe.

— Tu te trompes, en effet, assura Vitus. Cette étonnante transposition de la nature…

— Ceux de sa race, continua Renaud en s'échauffant, ont l'épiderme trop épais pour qu'à se vautrer sur la terre, ils craignent d'en être écorchés. Les choses ne les blessent pas. Mais la pensée des plus grands se nourrit d'un douloureux amour, d'un amour désespéré de la nature, de ce qu'on nomme le réel. Le drame, il est dans ce furieux effort pour s'arracher des choses qui continuent de plaire et de se faire aimer, soit qu'elles vous trahissent, soit plutôt qu'on ait besoin de se délivrer d'elles pour leur insuffisance, ou simplement qu'on ne puisse se satisfaire du fugitif et de l'instantané des impressions qu'elles donnent. Allons ! mon cher Ravens, pourquoi cette grimace ? Je sais que tu es d'accord avec mot. C'est d'entre les impressionnistes que devait se lever Cézanne, le constructeur, pour la raison qu'il pensait davantage. De son œuvre, on ne dira pas qu'elle manque de drame. Mais je songe à des destins plus dramatiques, à Michel-Ange, à Dante, à Platon lui-même. Ils sont loin, ceux-là, des faux idéalistes, ceux qui, sans appétit pour la réalité, se contentent de schèmes décharnés. C'est de voir trop bien la nature et de l'aimer que ces grands ont gémi ; leur héroïsme a été de se contraindre à croire en un ordre que réclamait le souci de leur guérison, c'est-à-dire, au fond, de croire en eux-mêmes et de se soutenir dans cette foi.

Ravens resta un moment songeur. Il lui semblait reconnaître sa propre pensée, à mesure que l'autre la développait. Il faisait effort, cependant, pour retrouver l'image de Fanny au fond des méditations passionnées de son ami. « C'est son drame à lui qu'il confesse, pensait-il. Mais que de bigarrures, que de fuites et de symboles ! Va, va, artificieux Olivier, joli penseur, déguise-toi ! Nous finirons bien par nous trouver ».

— Il me semble, dit-il enfin, que le drame dont tu nous parles, n'est pas tant celui de l'artiste que de toutes les cons-

ciences humaines, dès qu'elles se lient à la contemplation de la mort.

— La mélancolie, dit Vitus, de trop aimer la beauté périssable.

— Vous êtes affreusement banals, décréta Courvoisier. Ce romantisme d'arrière province est à faire vomir. L'art de ce temps-ci sera…

— Assez ! cria Ravens. Assez raisonné ! Toutes ces théories me fatiguent. Il faut faire, faire, faire.

— Cependant, essaya d'intervenir Vitus.

— On ne fera jamais rien avec cet hamlétisme de campagne, affirma le musicien.

Ceci visait Renaud, que Courvoisier n'attaquait jamais en face. Olivier ne sourcilla pas. Mais Ravens se sentit blessé et riposta avec violence. La conversation tournait à l'aigre. Le peintre et le musicien se défiaient hargneusement et se jetaient à la face les plus cruelles vérités. Ils étaient l'un et l'autre, autant que Juliette et Renaud, tourmentés par la pensée de cette absente que personne n'osait nommer, par égard pour la jeune brodeuse. Elle ne laissait pas de deviner le sujet véritable de la querelle et n'eût peut-être pas beaucoup plus souffert s'ils avaient avoué leur jalousie. Elle sentait jusqu'à l'angoisse la contrainte qu'ils s'imposaient de ne point parler de ce qui les occupait si constamment.

Tous avaient assisté au dernier concert de la saison, que Fanny avait donné dans notre ville, ils étaient allés féliciter l'artiste dans sa loge. Ravens se rappelait avec bonheur qu'elle avait paru le distinguer entre tous et, comptant pour rien le suffrage des autres, et même celui de Renaud, ne

s'était montrée avide que de la seule admiration du peintre : il est vrai qu'il savait louer et inventait à ceux qui lui avaient plu des mérites dont personne ne s'avisait que lui. Les faveurs, très douces à son orgueil, que Fanny lui accordait en retour, durant les rares instants qu'ils se voyaient, entretenaient la passion de Ravens : en affectant de le mettre toujours à part, elle avait préparé la naissance de son amour, avant qu'il connût celui de Renaud, avant qu'il se connût lui-même.

Juliette, toujours habile à calmer ses amis, introduisit une diversion au milieu de la dispute, et, prenant le temps d'une pause :

— Oh ! Rinaldo, s'écria-t-elle soudain, quelle est, dis-moi, cette jolie histoire que tu me lisais l'autre jour ?

— Je t'en ai lu plusieurs, Juliette. Peut-être un conte des *Mille et une Nuits*.

— Non, non, ce n'est pas cela.

— Ou l'aventure de Villon et d'Étienne Tappecoue ?

— Non, Rinaldino, tu sais, l'histoire de cet acrobate qui se fait moine.

— Comment ? Mais c'est le *Tombeur Notre-Dame*. Tu ne t'en souviens plus ?

Elle parut réfléchir, un peu anxieuse, comme une petite écolière, puis gazouilla :

— Tu sais bien, Olivier, que je n'ai pas plus de mémoire qu'un petit oiseau. Pourtant je crois me souvenir…

Et elle se mettait en devoir de raconter l'histoire du tombeur. Mais elle confondait, peut-être à dessein, plusieurs récits, qu'elle amalgamait de la façon la plus imprévue.

Vitus riait aux éclats. Tous les autres s'égayaient et oubliaient un moment leurs chagrins et leurs ressentiments. Renaud la reprenait du ton d'un professeur bonhomme :

— Elle est étonnante. Elle ne se souvient de rien. Elle a toujours à rapprendre les mêmes choses.

Rien ne le ravissait comme l'enfant que cette femme, involontairement et savamment, entretenait en elle. C'est qu'elle avait aussi, sans mémoire et sans aucune science, une culture véritable. Si les faits matériels lui échappaient presque toujours, il lui restait des formes, et son esprit allait toujours en s'affinant. Ravens assurait qu'elle eût fait un peintre : il n'avait rencontré personne, disait-il, qui observât si bien et regardât tant de choses, qui eût un sens plus exquis de la couleur et de la ligne. Elle n'exerçait son génie, peut-être à l'imitation de son fiancé, qu'en des vers d'une facture raffinée, dont la rigueur précieuse se voilait d'une apparence de caprice et de liberté : poèmes où se confessait une nostalgie sereine, une félicité grave et assourdie, un ravissement inquiet hanté d'ombre et fidèle à la pensée presque voluptueuse de la mort : tous les objets auxquels elle touchait, les plus familiers et les plus rares, elle les baignait dans cette *aura* surnaturelle ou cette lumière d'outre-tombe. Elle ne songeait pas à rien publier, toute soumise à l'admiration que lui inspirait son ami, humble et innocente comme si elle eût ignoré ce qu'elle valait, et cependant tourmentée de perfection.

Personne ne savait mieux qu'elle encourager, juger, soutenir Renaud, le consoler du mépris des bourgeois, qui rail-

laient un écrivain impénétrable à leur ignorance et à leur insensibilité. On le prenait pour un amateur impuissant et un oisif, sa fortune même lui nuisait dans notre ville très affairée. Il la gérait, d'ailleurs, avec beaucoup d'attention. Ravens et, après lui, Vitus étaient peut-être les seuls à faire crédit à son talent. Mais Juliette mettait dans son admiration une chaleur auprès de laquelle les sympathies masculines lui semblaient languissantes.

Renaud lui faisait lire à ses plus intimes amis de ses vers à elle. Il était fier qu'ils en fussent charmés, il consentait qu'on y trouvât des qualités qui lui manquaient à lui, parce que cette femme était sienne et que les êtres ou les choses avaient droit aux faveurs dans la mesure où ils lui appartenaient ; il montrait lui-même son plaisir et son étonnement quand Juliette, de sa voix chantante, avec une simplicité enfantine et pourtant comédienne (mais c'était sa nature) récitait ses derniers poèmes ; il en soulignait les beautés et s'y attardait avec délices ; du reste, il se jugeait très supérieur à cette femme, et l'idée ne l'effleurait pas que l'admiration des gens de goût pût jamais élever Juliette au même rang que lui. Ses amis, tant il savait leur en imposer, n'osaient, en dépit d'eux-mêmes, décerner à la jeune fille qu'un second prix et, doutant de leur propre enchantement, – car enfin ils n'étaient pas du métier – ils voulaient se persuader qu'elle ne brillait que par des qualités agréables, les plus hautes et les plus fortes vertus étant réservées au seul Renaud. Mais comme il était, en certaines matières, extrêmement déguisé et secret, par pudeur, par orgueil, par complication, on peut se demander si, dans le temps qu'il jouissait d'être placé par ses amis au-dessus d'elle, il ne les méprisait pas, au fond, de n'être pas assez touchés des beautés qu'il découvrait, en vrai connaisseur, dans les vers de Juliette, et de leur timidité qui

leur défendait de changer l'ordre des valeurs que, tacitement, dans sa suffisance de sultan, il avait établi.

Comme elle affectait, ce soir-là, de s'attrister du ton amicalement grondeur de son fiancé :

— Allons ! s'écria Renaud, que le plaisir rendait imprudent, dis-nous ton dernier poème, celui que tu ne m'as pas encore montré. Tu en étais contente, n'est-ce pas ?

Elle lui jeta un regard comme une flèche, avertisseur et prolongé en interrogation. Renaud comprit et n'insista pas. Mais Ravens aussi devina que ce morceau était de ceux où se confessait la douleur de Juliette, il eut l'impression que Fanny venait d'entrer, invisible, dans la chambre, occupée du seul Renaud, il sentit se réveiller sa jalousie et s'assombrit. Juliette, cependant, s'excusait de son air de modestie puérile, où il était difficile de distinguer ce qui était sincère et ce qui était joué. Peut-être ne le savait-elle pas elle-même.

Elle n'était pas assez sûre, disait-elle, que ce morceau valût quelque chose, elle voulait d'abord en essayer l'effet sur le seul Olivier, puis, s'il le jugeait à propos, elle le montrerait aux autres.

— N'est-ce pas, Rinaldo, que cela vaut mieux ainsi ? Moi, je ne sais jamais ce qui est supportable dans ce que je fais. Et quand je crois avoir réussi, voilà ce savant Olivier, cet enfant de Minerve, qui me dénonce trente-six fautes. Et alors je suis toute triste.

Elle mit tant de drôlerie dans l'accent de ces derniers mots que tous se mirent à rire. Elle-même conclut par un éclat de rire cristallin son petit discours plaintif.

La conversation reprit un cours plus paisible. Juliette, ayant reposé sa broderie, prit à tâche de s'y intéresser : elle redoutait, de ses amis, un retour de cette aigreur qui l'effrayait et lui rendait présente l'image de son malheur. Quel courage elle montrait, quelle adresse à jouer une gaîté qui était bien dans sa nature heureuse, mais devait lui coûter, ce soir-là, de grands efforts à rappeler ! Elle pétillait de drôleries, de railleries tendres, selon que le dialogue l'y excitait, elle faisait héroïquement son devoir de rendre les heures agréables aux amis de son fiancé. Ravens l'observait avec admiration. Elle se sentait étudiée ; mais comme elle le savait instruit de tout, quand elle était bien sûre de n'être vue que de lui, elle composait moins son beau visage de Vierge flamande et parfois y laissait flotter, comme une brume, une expression fugitive de tristesse et de désespoir qui faisait doublement souffrir le peintre, en le ramenant à ses propres inquiétudes et en réveillant sa sympathie pour le malheur de Juliette. Parfois aussi, quand on l'interrogeait, elle semblait s'éveiller d'un abîme de pensées et, ramenée brusquement du monde où elle s'était égarée, elle disait, en minaudant avec cette grâce qui, toujours, attiédissait le cœur de Renaud :

— Oh ! je n'ai pas bien entendu ce que vous disiez ! Vous me pardonnez ? N'est-ce pas que vous me pardonnez, mon petit Ravens ? Voilà que j'ai perdu quelque chose de bien intéressant. Vous êtes pleins de belles idées. Moi, je n'en ai pas une. Que je vous envie ! Je ne sais pas même écouter. Mais aussi ce travail m'a un peu fatiguée. Je rêve aux tons que je vais choisir pour la tête de l'âne.

Vitus dut remarquer l'attention que ses amis mettaient à ne point se souvenir d'un concert qui les avait si fort émus, à chercher si loin des sujets d'entretien que rien ne les pût ra-

mener à ce point brûlant qui était au centre de leur pensée. Il dut soupçonner qu'il y avait quelque raison à cela. Mais bien qu'il fût assez indiscret, il se soumit à l'espèce de convention qui s'était établie et ne chercha point à jeter la sonde pour mesurer à quelle profondeur ses camarades étaient perdus dans leur passion. Cette discrétion ne le préserva pas des foudres de Ravens.

Juliette s'étant un peu relâchée de sa vigilance et remise à son travail, le peintre, malgré qu'il en eût, se refit agressif et contredisant. Ils disputaient du *Tondo* de Michel-Ange. Vitus en critiquait la couleur, « acide, soutenait-il, à faire grincer des dents. » Ravens l'accablait de sarcasmes, et si Renaud ou Courvoisier se hasardaient à intervenir, ils étaient rabroués durement :

— Écoute, mon petit, tu n'y entends goutte, tu n'es pas peintre, n'est-ce pas ? Tu raisonnes comme un tambour crevé.

Ou bien :

— Laissez-moi rire ! C'est à se tenir le ventre, quand on entend développer cette esthétique de garçon coiffeur.

Soudain, Juliette déclara qu'elle était fatiguée. Elle voulait rentrer. La vérité est qu'elle n'y tenait plus. Les jeunes gens en étaient venus aux injures. Et si Vitus essuya le gros de l'orage, par une perverse injustice de la passion de Ravens, peut-être aussi par une dissimulation à demi calculée, Juliette sentait fort justement que la seule haine que le peintre choyait pour ses deux rivaux moins maltraités lui inspirait cette fureur d'humilier son innocent ami. Pour Vitus, s'il parut fort piqué des mauvais traitements dont on le régalait, et s'emporta jusqu'à hurler, ce ne fut pas faute de

percer à jour le furieux Ravens, il le connaissait assez ; mais aussi son orgueil s'offensait de n'être point élevé, dans l'estime du peintre, au même rang que les autres et d'en souffrir toujours les pires rudesses.

Il n'était pas tard, et d'ordinaire, les quatre amis prolongeaient leurs veillées jusqu'à une heure fort avancée. Renaud annonça qu'il allait reconduire Juliette et pria ses hôtes de l'attendre. Juliette dit qu'elle rentrerait bien seule, mais c'était pour éprouver son fiancé : elle se fût désespérée s'il l'avait prise au mot. Renaud le comprit et partit avec elle sans écouter ses protestations.

Le dialogue reprit après cette diversion, mais la mauvaise humeur de Ravens se trouva toute désemparée par ce double départ. Il se mit à plaisanter avec bénignité ; il était prêt à accorder que Vitus n'était pas aussi absurde qu'il avait cru d'abord et que, jugeant des choses en sculpteur, peut-être son camarade, en effet, ne jugeait pas si mal.

— Mais, disait-il, tu regarderas encore ce morceau de sculpture peinte, et tu verras qu'il est assez bien peint, qu'il ne pouvait pas être peint autrement.

Renaud les retrouva donc, après une assez longue absence, dans des dispositions conciliantes. Courvoisier en profita aussitôt pour expliquer ce qu'il projetait. Il allait partir définitivement pour Paris et il invitait ses copains à un souper d'adieu, dans une petite auberge de la campagne où les quatre s'étaient rendus souvent, dans le temps qu'ils étaient plus jeunes, plus insouciants et bohèmes, pour jouer aux quilles et boire. C'est ainsi qu'il voulait prendre congé de sa jeunesse, au moment de se jeter dans la grande lutte pour la fortune et pour la gloire. Cette inspiration toucha ses amis et ils prirent rendez-vous pour le samedi suivant.

La douceur inusitée de l'air printanier permit aux jeunes gens de souper sur une petite pelouse protégée par des haies et ombragée d'érables dont les feuilles commençaient à percer. Ils y arrivèrent comme le soleil se couchait derrière les montagnes françaises qui dominent le Doubs. Ils plongèrent dans un paisible crépuscule qu'animaient les dernières strettes des oiseaux. Une lampe s'alluma au-dessus d'eux, sous les branches. Ils la firent éteindre quand la lune, ayant acquis sa force en s'élevant, commença de répandre sur le jardin ses archipels de clarté.

La rencontre ne fut pas, au commencement, aussi cordiale que Courvoisier eût souhaité. Peu à peu, cependant, l'air du lieu, les souvenirs qu'ils évoquaient, la douceur de cette soirée d'avril, la chère et le vin produisirent leur effet. Ils se firent tendres, émus, affectueux ; les trois qui demeuraient comblèrent l'émigrant de leurs vœux et lui bâtirent, en riant, un prodigieux avenir. (Mais leur fantaisie, qu'ils croyaient bien lâcher, n'allait pas encore assez loin, et Courvoisier devait passer les plus audacieuses promesses de ses amis.) Il accueillit tous leurs oracles sans en paraître étonné, avec une simplicité que les autres prirent pour la candeur de son orgueil.

Il était plus de neuf heures, ils avaient fini de souper, ils se sentaient débordants de bienveillance et d'un bonheur léger, quand Wild se dressa devant eux comme un revenant, à quelque distance de leur table, le visage dans l'ombre des branches, le torse éclairé par la lune. Il se tint immobile un instant, fort embarrassé de se rapprocher et fit mine de s'installer seul, à l'écart. Mais Courvoisier, s'étant retourné, l'aperçut le dernier, se précipita sur lui, lui saisit les deux mains, l'attira vers la table et le fit asseoir à côté de Ravens en le rassasiant de paroles d'accueil.

Le peintre recula sa chaise, sans dire un mot, et regarda fixement Courvoisier, essayant de deviner les raisons d'une si étrange conduite. Renaud salua le pianiste d'un air un peu hautain, Vitus avec une feinte distraction. Courvoisier, aussitôt, fit apporter un verre et le remplit en observant Ravens à la dérobée.

— Quel bon vent vous amène ? demanda Vitus, comme il eût dit : « Le diable vous emporte ! » Je vous croyais au *Valencia*.

Wild tressaillit et expliqua humblement :

— Je suis libre aujourd'hui. Il y a spectacle de variétés. La belle soirée m'a tenté. Je voulais aller aux Graviers.

— C'est loin, les Graviers, dit Vitus.

— Oui, je ne m'arrêterai pas longtemps. Je n'ai passé ici que pour me rafraîchir.

— Souhaitons-le ! grommela Ravens en jetant à Courvoisier un regard irrité.

Mais Vitus poursuivait :

— Vous aimez les promenades nocturnes ?

— Oui, murmura Wild en soulevant ses paupières, qui retombèrent aussitôt.

Il se levait. Courvoisier le retint.

— Reste encore un moment. Tu n'es pas si pressé.

Et il ajouta légèrement, comme s'il se fût agi d'une chose qui allait de soi :

— Tu pourras faire ta paix avec Ravens.

— Si j'y tiens, déclara le peintre en fronçant les sourcils. Le soupçon l'effleura que cette rencontre avait été arrangée par les deux compères pour l'obliger à une réconciliation où il répugnait. Il se révolta à cette pensée et se tint prêt à éclater.

Mais Wild commençait déjà d'une voix étouffée :

— Oui, Monsieur, il y a longtemps que je voulais vous demander pardon de m'être oublié en votre présence. Mais je n'étais pas maître de moi.

— C'est à votre mère qu'il faut demander pardon, ce n'est pas à moi qui ne vous suis rien.

— Oui, j'ai été trop dur pour ma mère. Mais vous êtes pour moi…

— Quoi ? Plus que votre mère ? Ce serait monstrueux.

— Et pourtant c'est vrai, murmura le jeune homme, la tête basse. Mais vous ne voulez pas de moi.

Des deux, lequel était à ce moment le plus dominé ? Où Wild puisait-il ces inflexions de l'insondable tristesse qui, malgré lui, enveloppaient Ravens, le liaient et soumettaient sa raison à son orgueil ? À quelles profondeurs leurs deux solitudes se cherchaient-elles pour se faire complices l'une de l'autre ? Que le pianiste avait bien deviné certaine lâcheté du peintre devant la corruptrice douleur ! Ravens dut se surmonter pour répondre :

— Et que ferais-je de vous ?

Mais si rude qu'elle voulût être, sa voix trahissait son émotion. Wild reprit après un silence :

— Vous feriez, si vous le vouliez, ce que personne n'a pu faire de moi. Vous me rendriez à ma mère et à toutes les bonnes affections.

Courvoisier crut habile de brusquer les choses :

— Allons ! s'écria-t-il, serrez-vous la main, et que tout soit dit !

Wild jeta au musicien un regard furieux, puis demeura comme accablé. Il se désespérait que son protecteur eût interrompu l'incantation. Tout allait être à recommencer. En effet, Ravens se ressaisit et se retrouva avec toute sa défiance et son ressentiment.

— Attendons encore un peu, gronda-t-il.

Courvoisier haussa les épaules, persuadé que le peintre était apaisé et que son seul orgueil lui défendait de se rendre trop vite. Ravens garda le silence, et ce fut Vitus qui entreprit de faire jaser le pianiste. Il savait admirablement, quand il le voulait, mettre les gens à l'aise. Wild corrigea pour lui sa mine lugubre et lui adressa des sourires reconnaissants.

Cependant les questions de Vitus n'étaient pas pour plaire à Ravens.

— On dit que vous êtes un parfait accompagnateur. Est-ce que ce rôle, un peu subalterne, vous enchante vraiment ?

— Oh oui !

— Mais vous aimez mieux jouer seul ? Il y a bien de la gêne, n'est-ce pas, à s'asservir au sentiment d'autrui ?

— Oh ! c'est selon…

Il répondait de sa voix douce, avec un air de parfaite franchise et une prudence de paysan. Il jetait à Ravens des coups d'œil furtifs, effrayé de son silence, et, chaque fois que son sourire s'éteignait, il semblait plonger dans une désolation irritée.

— Oui, reprit Vitus, vous trouvez agréable de jouer avec Mlle Dowland ? Mais votre plaisir tient peut-être à quelque chose d'assez étranger a la musique ?

Ni Courvoisier, ni Ravens ne paraissaient prendre intérêt à cette conversation. Renaud riait d'un air tout à fait bon enfant. Et cette tranquillité irritait le peintre. Wild répondit sans embarras :

— Elle chante Schumann supérieurement. Ne trouvez-vous pas ?

Il invoquait le témoignage de tous les assistants. Mais Ravens sentait bien que la question ne s'adressait qu'à lui. Ce fut Courvoisier qui répondit :

— Il a raison. Mais qu'est-ce qu'elle ne chante pas bien ?

Wild lui asséna un regard méprisant.

— Pardon, déclara le peintre, il y a des choses qui ne lui conviennent pas du tout, Mozart, par exemple, encore que, par snobisme, elle se croie obligée de l'inscrire à presque tous ses programmes. Et d'autres chantent Schumann mieux qu'elle.

Il ne vit pas bien l'effet de ses paroles sur les visages de ses amis : les ombres noires, bizarrement découpées sur ces faces pâlies en altéraient l'expression. Il n'aurait certes pas souffert qu'un autre fît de telles réserves sur le talent de Fanny.

Wild, pour le coup, crut que Ravens l'autorisait à lui parler.

— Ah ! que je voudrais les connaître ! s'écria-t-il.

Le peintre ne lui répondit pas et ne desserra pas le cercle d'où il le tenait banni.

Cependant le pianiste ne songeait plus à s'en aller ; et sa présence devenant de plus en plus insupportable à Ravens, c'est à peine s'il mêlait quelques répliques exaspérées à la conversation. Wild semblait plein de rancune et de haine contre Courvoisier, coupable, avec les meilleures intentions, d'un peu de maladresse : il le contredisait avec une douceur rageuse. Le musicien n'en paraissait point offensé. Avait-il l'habitude de ce ton ? Obéissait-il à un vœu d'avoir pour Wild toutes les indulgences ? Se donnait-il l'air de ne point remarquer ce qui, au fond, était si humiliant pour lui ? Ou si, vraiment, il ne se sentait pas atteint, trop altier pour ne point négliger les impatiences d'un gamin qu'il protégeait ? Pour Ravens, malgré le dégoût que ce Wild lui inspirait, il ne put se défendre de jouir des insolences dont le jeune drôle payait la sollicitude et le vin de Courvoisier.

Vitus, qui pouvait être le plus spontané des quatre, comme il était, en d'autres occasions, le plus calculateur, après une réplique particulièrement hargneuse de Wild, proféra d'une voix tranchante :

— Vous me paraissez nerveux, ce soir, mon petit monsieur.

Le pianiste jeta à Vitus un regard haineux, puis repartit avec un sourire :

— Non, pas particulièrement.

Il se réfugia dans le mutisme, buvant pour se consoler. Courvoisier affecta de ne rien comprendre à la réprimande de Vitus.

— Mais non, mais non, s'écria-t-il. Il a bien le droit d'avoir son opinion, n'est-ce pas ? ce jeune homme. J'aime cette liberté, cette franchise de la jeunesse. Il ne m'offense pas en me contredisant, même si j'estime qu'il a tort.

— Il y a le ton, reprit Vitus. Et un pareil ton m'offenserait.

Ravens n'y tenait plus. Il allait prier Wild de décamper, quand Renaud se mit à parler, en général, de la jalousie et de l'envie qui peuvent corrompre les plus belles amitiés. Il débitait des maximes, attestait d'illustres exemples. Ravens prit tout cela pour lui. Il avait tort. Renaud moralisait à propos de Wild, qu'il devinait jaloux de son bienfaiteur. Le peintre crut découvrir mille allusions perfides sous les développements érudits de son ami. Il détestait ces leçons indirectes, dont Renaud était assez coutumier. Ravens l'interrompit brutalement :

— Qui est-ce que tu entends viser ici ? Tu peux parler clairement. Tu feras ton petit Montaigne une autre fois.

Olivier resta un moment interdit, interrogeant le visage de son ami.

— Sois bien sûr, dit-il, que je ne songeais pas à toi. Mais peut-être que, maintenant, tu m'as averti d'y penser.

Ravens ne s'arrêta qu'à la première déclaration de son ami, il affecta de se calmer :

— J'aime mieux cela, dit-il avec une bonhomie un peu brusque. Mais tu pourrais t'exprimer sans tant de détours.

— Où sont les détours ? je dis nettement ma pensée. Je soutiens que l'amitié résiste rarement à l'envie, et peut-être moins encore à la jalousie.

— Quelle jalousie ?

— De l'amoureux, s'il faut absolument le dire.

Il avait jeté le mot comme une provocation.

Ravens pâlit.

— Écoute, dit-il, nous causerons entre quatre yeux.

— À ton gré !

Le peintre l'eût volontiers écrasé. Courvoisier s'interposa et, d'une voix pleurarde, les conjura de ne point gâter par leurs querelles cette soirée dernière qu'il passait avec eux et qu'il voulait consacrer à l'amitié et au souvenir. À ce moment Wild se renversa en arrière et se mit à ricaner. Il retrouvait les inflexions et l'accent de la pègre parisienne.

— Regardez-moi cet être à lunettes d'écaille, ce pitoyable sujet. Il va faire la conquête de Paris, lesté des millions de son papa. Il est plus faiblard qu'une femelle. Et dire qu'il réussira ! Dire que les millions de son papa vont lui faire un perchoir d'où il pourra tout agripper ! Regardez-moi cette mazette ! Il a la galette et la roublardise ! Des amis pour le pousser ! Il pleure comme un veau. Et dire que cet être à lunettes d'écaille, cette chouette de salon, arrivera à quelque chose ! qu'il sera sur le rayon des articles de luxe ! tandis que moi, je n'ai rien ! Pas un rond ! Pas un ami ! Rien que ça ! (il se frappait la poitrine) et ça ! (il se touchait le front). Et dire que des êtres à lunettes d'écaille, qui n'ont pas plus de tempérament qu'un poteau indicateur, vont prendre notre place là-bas, à nous qui avons ça… et ça !

Courvoisier pleurait bien réellement, cette fois ; il se mit à supplier son ingrat de protégé.

— Ah ! Wild, comment peux-tu parler ainsi ? Souviens-toi, Roger, souviens-toi de ce que j'ai été pour toi à Paris. Est-ce que tu ne te souviens pas ? Tu ne parles pas sérieusement ? C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

Cependant que Wild continuait à grogner :

— Je ne suis pas un paillasson. Qu'on se le dise ! J'en ai sec, de ta haute protection ! Monsieur aurait voulu faire de moi son nègre. Je m'en balance, de tes services intéressés, et de tes conseils à la noix ! Je veux être moi !

Ravens mit fin à cette scène grotesque et triste.

— Tais-toi, Courvoisier ! s'écria-t-il. Comment peux-tu perdre une parole pour ce chenapan ? Vous, monsieur, nous ne vous retenons plus. Vous allez me faire le plaisir de déguerpir.

Wild parut se réveiller. Son visage, vraiment affreux, exprimait une stupide terreur. Il bredouilla des excuses qui tournaient aux supplications. Il n'était pas toujours normal, il fallait le traiter en malade. Il ne s'expliquait pas ses accès de rage, il ne les reconnaissait pas comme étant de lui. Il savait bien ce qu'il devait à Courvoisier et ne l'oublierait pas. Qu'on eût pitié de sa malheureuse nature ! Qu'on ne l'abandonnât pas à lui-même !

Ce discours attendrit singulièrement Courvoisier :

— Je savais bien qu'il n'était pas si mauvais, qu'il parlait, contre sa pensée. C'est un autre que lui qui parlait tout à l'heure.

Wild s'empara avidement de cette idée :

— Oui, murmura-t-il. Il y a en moi un étranger qui me conseille toutes les folies. Je suis comme un possédé. Mais il ne faut qu'une parole sensée comme la vôtre, Monsieur, pour me délivrer.

Et, cependant, il ne pouvait se défendre de jeter à Courvoisier des regards chargés de haine.

— Je ne me soucie pas, répondit Ravens, d'exercer les fonctions d'un exorciseur. Abrégeons ! Vous n'avez plus rien à faire ici, et j'espère ne jamais vous revoir.

Courvoisier eut beau intercéder. Le peintre se levait :

— C'est donc moi qui m'en irai.

Wild baissait la tête. Il se souleva avec effort, appuya sur Ravens un regard d'une étrange fixité, puis murmura : « Au revoir » et s'éloigna lentement, suivi de tous les yeux. Dès qu'il fut sorti du jardin, il se mit à courir sur le sentier qui descendait à la rivière. Courvoisier s'effraya :

— Il va se noyer. Nous l'avons désespéré. Nous devrions le suivre.

— Non, non, déclara Ravens, il ne se noiera pas. Il va aux Graviers, ou ailleurs. Il est bien plus disposé à étrangler l'un de nous, toi, peut-être, malgré ton absurde bonté.

Les quatre amis demeurèrent un moment silencieux, comme accablés par cette étrange scène.

— Un joli monstre ! commença enfin Vitus.

— Non, ce n'est pas un monstre, répondit Courvoisier avec embarras. Il avait trop bu, et le vin…

— Mais pourquoi le fais-tu boire ? s'écria Vitus.

— C'est vrai, j'ai eu tort. Mais je ne prévoyais pas…

— Allons, allons ! Il est heureux qu'il ait bu, protesta Ravens. Il se fait connaître. Il ne trompera plus personne. *In vino veritas.*

— Ah ! voilà qui est faux ! dit Olivier. La sagesse des nations n'est qu'un tissu d'erreurs. Un homme aviné ne vous apprend rien de plus sur lui que ce qu'il est en état d'ivresse.

— Quoi ? Tu prétends défendre cette canaille ? s'écria Ravens. Alors, il n'était pas lui, tout à l'heure, et plus lui-même qu'en aucun autre moment ?

— Il était lui-même. Il l'est aussi quand il a sa raison. Ce garçon est double, ou plutôt multiple, comme chacun de nous.

— C'est un monstre, répéta Vitus.

— Un monstre, oui, je ne le nie pas. Nous sommes tous des monstres.

Cette indulgence froide révoltait Ravens. Il soupçonnait que son ami jouissait de voir Courvoisier humilié.

— Tu ne sais pas ce que tu dis. D'ailleurs, tu ignores tout de ce drôle. Tu ne te doutes pas de ce que Félix a fait pour lui.

— C'est vrai, murmura Courvoisier. Je ne lui ai jamais fait que du bien.

— Et quel bien ! De quel état il l'a retiré !

— Oui, sans moi, il était perdu.

— Je sais tout cela, dit Renaud.

— Et tu penses qu'il ne couvait pas depuis longtemps cette haine et cette rancune ?

— Je le pense aussi.

— Et ce n'est pas le vin qui nous l'a révélé ?

— Il nous a révélé cela, pas autre chose.

— Que faut-il de plus ? Ainsi, toi, tu serais capable d'une aussi monstrueuse ingratitude ? Tu es rassurant !

— Je ne dis pas que j'en fusse capable. Et pourtant… Il y a des malheureux, et ils sont plus nombreux qu'on ne pense, en qui les bienfaits n'éveillent que de la haine, un sentiment intolérable d'humiliation et de servitude. En multipliant les services, on envenime leur ressentiment. On ne peut espérer de les vaincre par la bonté. Et qui ne s'est senti diminué, un jour, de devoir de la reconnaissance ? Une nature un peu fière souffre une grande cruauté s'il ne lui est pas permis de s'acquitter de ses dettes, et c'est un jeu raffiné de l'orgueil que d'accabler, sans rachat possible, un homme d'une chaîne de bienfaits. Mais un être sociable que chargent de tels liens endort sa révolte et ne la réveille que si on prétend exploiter sa dépendance. Il faut que Wild soit vraiment fou pour lâcher toute sa fureur accumulée dans le moment qu'on le comble d'égards. Mais, Courvoisier, vous le connaissiez ?

— Qu'est-ce que tu nous rabâches ? interrompit Ravens. Wild est une affreuse canaille, c'est tout ce qu'il y a à en dire. Je l'avais flairé dès le premier jour.

— Il y a en lui autre chose qu'une canaille, et tu devrais le savoir mieux que personne. Tu l'as vu assez souvent.

— Quoi ? Tu vas me reprocher, maintenant, de l'avoir reçu ? Quand tu tolères…

— C'est un monstre ! reprit Vitus.

La querelle allait s'envenimer. Courvoisier s'interposa encore et pria ses amis de ne lui point corrompre les derniers instants qu'il passait avec eux. La colère de Ravens se tourna contre lui. Il l'accusa d'avoir lui-même gâté cette soirée en invitant si follement ce Wild. Les excuses du musicien ne furent pas très nettes.

— Je ne l'ai pas invité à venir, dit-il.

— Comment ? Il ne savait pas qu'il nous trouverait ici ? Courvoisier hésita.

— Il le savait, murmura-t-il.

— Bon ! Et tu espérais qu'il viendrait ?

— Je ne le jugeais pas impossible.

— Tu l'attendais ? C'est admirable !

— Je ne pensais pas qu'il viendrait si tôt.

— Tôt ou tard, il était indésirable. Te voilà bien récompensé ! Et pourquoi est-ce que tu souhaitais si ardemment ce drôle ?

— J'espérais qu'il se réconcilierait avec toi, que tu lui resterais, en mon absence, pour le protéger et le sauver de lui-même. Il a besoin de toi. C'est un enfant.

— Ah ! tu prétendais escamoter ma bienveillance ? J'admire ce procédé. Et tu as vraiment bien pris ton temps ! Il serait cruel d'insister.

Malgré sa promesse de ne point insister, Ravens ne tarissait pas sur l'imprudence et la désinvolture de son ami, sur l'énormité de la conduite de Wild. Il eut la satisfaction de remarquer que Courvoisier revenait assez vite de son indulgence. De fait, il voua depuis à Wild une haine et un mépris implacables ; et, pour avoir été lent à sentir l'horreur de l'offense, il en ancra le souvenir au plus profond de lui-même.

Ravens s'apaisa peu à peu. Secrètement, il trouvait belle et touchante la conduite de Courvoisier, il admirait une fidélité si résistante. Les quatre amis se séparèrent dans une grande cordialité.

— Au revoir, frère, et triomphe ! cria Ravens devant la porte de son camarade.

Le lendemain, Courvoisier quittait notre ville pour aller édifier, avec une volonté et une suite étonnantes, sa fortune. Ses amis ne le revirent que rarement et il n'écrivit presque jamais. Ravens fut plus déçu que les autres de cet oubli où il les repoussait. Il lui croyait une vraie tendresse, malgré tout ce qu'il en disait. Mais cette tendresse n'était que par accès : émotion physique et passagère, quand ce n'était pas la tête seule qui s'échauffait. Dès que les objets s'étaient éloignés, cette tête se libérait, et le musicien recouvrait alors toutes ses facultés de calcul et son génie de la combinaison.

VII
Tutti.

Les semaines se passèrent sans que Ravens cherchât avec Renaud l'occasion d'une explication qui les eût peut-être divisés pour longtemps. Non point pour toujours : entre eux, le souvenir des querelles (ils l'avaient éprouvé souvent) devait toujours se fondre, à la fin, dans cet océan d'amitié qu'avaient formé des années d'habitude, de services, d'émotions partagées, l'estime réciproque, les encouragements qu'ils se donnaient, et leur commune persévérance, et les pensées dont ils s'étaient nourris ensemble ; en vain leur affection, un moment menacée, se chargeait et s'obscurcissait de haine, il fallait qu'elle reparût sous les griefs, de même qu'envahissent, à travers les glacis, certaines couleurs dévorantes.

Le samedi qui suivit le départ de Courvoisier, ils se rencontrèrent chez Vitus. Le sculpteur leur montra des aquarelles charmantes de spontanéité et de fraîcheur, et un torse de jeune fille modelé en glaise, à la fois abstrait et tourmenté, où la recherche systématique d'un ordre, l'effort de transposer la nature, les simplifications et les déformations arbitraires ne parvenaient pas à triompher dans une harmonie, dans l'unité d'un style, tant, en dépit de toute vigilance, se trahissaient dans ce morceau, touchantes, mais désaccordées, les lâches tendresses du sensuel.

— Toi, dit Ravens, il faudra qu'un jour je te confesse. Ou, plutôt, ta confession est là, sous nos yeux.

— Que veux-tu dire ? demanda Vitus en rougissant.

— Tu m'entends fort bien. Si tu crains qu'on ne te découvre, pourquoi nous montres-tu ceci ? Je crois que tu fais fausse route. Serait-ce que tu as peur d'être toi ? Il te faut t'accepter, et du pire de toi-même composer la bonté de l'œuvre. Ton Freud ne t'a-t-il pas appris quelque chose de cela ?

— Merci, dit Vitus. J'avais besoin de cette leçon ! Je m'accepte et veux m'exprimer tout entier. Mais c'est toi qui me simplifies ; il te plaît de ne m'accorder que le plus grossier de moi-même.

— Pour le vrai artiste, il n'y a plus rien de grossier.

— Nous le savons. Ce n'est pas là le point. Tu me refuses une pensée et une volonté.

— Allons donc ! Tu ne réfléchis que trop. Tu prémédites trop consciemment ce que tu fais. Tu ne sais pas être heureusement surpris.

— Eh bien ! alors ?

— Je dis que tes constructions volontaires, au lieu de t'exprimer, te déguisent. Ta pensée te reste encore étrangère, elle est une pièce mal rapportée dans le mouvement de ta vie, elle tourne à vide et ne parvient pas à engrener. Et cela vient de ce qu'elle ignore ou désavoue une part essentielle de toi.

— Il faudrait, pour être vrai, céder à ses plus bas instincts ? Et la sensualité la plus veule serait le trait du génie ?

— Ai-je dit cela ? Sois donc honnête ! Non, mais que le plus obscur, le plus indéterminé de nous-mêmes se laisse

pénétrer de pensée et consente à embellir ! Hors de là, rien à espérer !

— C'est justement ce que je veux faire. Et c'est pourquoi tu me querelles.

— Mon cher Vitus, si je trouvais que tu as réussi, je ne te querellerais pas. Ne sens-tu pas, vraiment, la division qui est en toi ? Est-ce que tu n'en souffres pas ?

— Parlons d'autre chose.

— Non, non, dis-moi si je me trompe. Je t'assure qu'il t'importe beaucoup de te connaître. C'est même la seule chose qui importe à qui veut être un créateur.

— Je me connais, va ! Je ne me connais que trop ! Parlons d'autre chose, veux-tu ? Où en est ta décoration ?

— Non, tu ne te connais pas bien, tant que ta connaissance n'est point active. Ce n'est que dans une œuvre qui soit toute à toi que tu t'éprouves et te découvres. À quoi te sert de raisonner sur tes puissances bonnes ou mauvaises ? Il faut faire, il faut faire.

— La vraie connaissance de nous-même, dit Renaud avec une sentencieuse douceur, c'est la conscience de notre mouvement. Il faut marcher.

— Est-ce que je ne marche pas ? cria Vitus. Est-ce que je ne fais rien ?

— Pas assez, répliqua Ravens. Je crains surtout qu'en t'agitant, ce ne soit pas vraiment toi que tu remues. Méprise certains moyens empruntés qui ne sont pas à ta mesure. Ils te laissent immobile et ignoré de toi. Apprends à ne rougir de

rien. Mais cherche la forme qui te révèle sans que personne ait à rougir de te voir nu.

— Quelle abondance de banalités ce soir !

— Non, reprit doucement Renaud. Ravens a raison. Il faut que l'esprit institue un ordre dans le flux de nos énergies aveugles qui, sans cela, s'écoulent en vain et se dégradent.

Durant toute la discussion, qui se prolongea à bâtons rompus, Olivier secourait ainsi Ravens, habile autant que le peintre l'était peu à manier la langue des philosophes et des savants. Il s'évertuait à plaire à son ami, à l'approuver, à mettre en valeur ses rencontres heureuses. Il exaspéra ainsi le dépit et la jalousie de Vitus.

— Toujours, se plaignait le sculpteur, vous êtes ligués contre moi. J'ai observé que dans les moments où vous vous querelliez, il me suffisait de changer de place, de façon que je ne fusse plus entre vous, pour que votre violence cédât aussitôt.

Les autres se moquèrent de cette subtilité. En y réfléchissant, plus tard, Ravens se demanda s'il n'y avait pas une ombre, au moins, de vérité dans la remarque de Vitus. Ne subissait-il pas, à son insu, comme une influence magnétique émanée de Renaud, et Olivier ne subissait-il pas, quoique plus faiblement, une influence analogue ? De sorte qu'il n'était pas indifférent au ton de leurs humeurs qu'un tiers fût, ou non, entre eux deux pour intercepter l'échange de leurs sympathies. – « Sans recourir, se disait-il, à aucun principe occulte, ce phénomène, assez souvent observé ne pourrait-il pas s'expliquer assez simplement ? La disposition de nos corps dans l'espace, pour peu que nous soyons quelques-uns réunis et sensibles à la figure des choses, au tableau que

nous composons, exprime un ordre symbolique de sentiments et de relations. Les peintres d'histoire, les grands illustrateurs ont très bien compris cela. Qu'on nous unisse, ou nous sépare, ou nous oppose dans un salon, autour d'une table, nous voilà secrètement dociles au sens de la scène que nous figurons, coalisés, ou divisés, ou hostiles ; et pour changer le cours d'une discussion, il suffit souvent de changer le système des voisinages : des trêves succèdent aux querelles, et nous traitons en adversaires, sans bonnes raisons apparentes, ceux que nous avions pour alliés. »

Quant à ce magnétisme de Renaud, auquel, volontiers, Vitus faisait appel, Ravens se persuada que ce n'était là qu'un nom dont le sculpteur parait son ignorance ou sa paresse, en se flattant d'expliquer ainsi ce qui lui demeurait incompréhensible.

Le samedi suivant, chez Ravens, Olivier marqua au peintre la même bienveillance. Il accorda à ses derniers tableaux une longue attention et en parut ravi.

— Il me semble, disait-il, que tu saisis de plus en plus les choses dans leur intimité profonde, que tu refuses de leur demeurer étranger. J'aime cette tendresse, cette fraternité attentive, pleine d'égards et de délicatesse, de l'artiste et de son modèle ! Regarde, Vitus, la matière de cette feuille, de ces deux anémones, à droite. Que cela est affectueusement touché !

Il ne pouvait faire à Ravens un éloge plus agréable. Le peintre n'était hanté, vers cette époque, que de l'amour, de l'innocence de Raphaël, de l'universelle pitié ou piété de Rembrandt ; et il ne croyait pas se tromper en unissant dans une commune admiration ces deux génies si différents.

Que Renaud lui semblait séduisant dans ses jours de douceur et de sérénité ! Il offrait alors le vrai portrait de la force calme et heureuse. Et Ravens eût trouvé presque sacrilège de la troubler, si généreusement son ami savait, autour de lui, faire rayonner sa bonté. Et pourtant, ce qui le rendait si tranquille et bienveillant, n'était-ce pas ce qui devait donner au peintre le plus d'inquiétude ? Cette aménité presque paternelle ne lui venait-elle pas de ce qu'il se sentait triompher dans sa double passion ? Vainement Ravens se le disait. Il ne pouvait pas être amer avec Olivier, qui savait si bien se faire pardonner son bonheur.

Fanny ! elle l'aimait donc, et il était assuré d'elle ? Le peintre la voyait de courts instants chez les Moranges : elle ne lui disait rien que d'insignifiant et, cependant, l'énervait par des silences chargés de langueur.

Au commencement de juillet, Mme Moranges, avant de partir pour la mer, s'avisa d'offrir chez elle une petite fête au groupe d'artistes qu'elle honorait de son amitié. Elle voulait surtout faire plaisir à Fanny, dont elle s'était coiffée depuis que la cantatrice avait brillé dans plusieurs villes de Suisse et de l'étranger. Elle avait prié Renaud, Juliette, Vitus, et, par une attention que Ravens trouva touchante, elle lui dit d'amener Jean Philippe, heureuse, disait-elle, de connaître un jeune homme qui promettait tant. Le peintre l'avertit que Jean Philippe n'avait pas d'usage du monde et qu'il demeurerait fort timide et silencieux.

— Cela ne fait rien, dit-elle. Mes neveux sauront bien le dérouiller.

Il fut plus difficile de persuader Juliette d'accompagner ses amis. Renaud s'y employa avec sa douceur de tyran. Il

savait bien réduire les résistances féminines à force de séduction impérieuse, et sa fatuité lui persuadait qu'une femme devait toujours finir par lui céder. Juliette s'était déjà rencontrée avec Fanny, mais elle pleurait en songeant qu'on la condamnait à s'exhiber publiquement en présence de sa rivale, elle jurait à son ami qu'elle ne résisterait pas à sa douleur, qu'elle ne répondait pas de se contenir. Qu'il l'épargnât, qu'il lui permît de pleurer seule, tout un soir, son abandon. Il serait aisé de l'excuser : elle était souffrante, on ne devait pas trouver étrange qu'elle fût malade un jour.

Renaud connaissait bien le courage de sa fiancée. À tout cela, il répondait que rien n'égarerait plus sûrement les soupçons que si elle paraissait avec sérénité devant Fanny. Mme Moranges serait déçue si Juliette, qu'elle aimait, ne se montrait pas. Il conclut par un argument qui devait ébranler l'amoureuse :

— Tu préfères me savoir avec elle, tout un soir, loin de toi, plutôt que d'y être avec moi ? Et que n'insinuera-t-on pas si j'y vais seul ? On dira que tu es abandonnée et trahie.

Elle était à demi vaincue. Elle tenta un dernier effort :

— Et si, toi-même, tu t'excusais ?

Renaud poussa les grands cris :

— Sois donc raisonnable. Tu sais que cela est impossible. De quel prétexte veux-tu que je colore mon refus ?

— Tu serais inquiet pour ma santé.

Elle eut beau supplier, elle vit bien qu'elle ne le réduirait pas. Renaud tenait à ses relations mondaines : le plaisir de voir Fanny brillante au milieu d'un cercle d'admirateurs balançait ses scrupules et le disposait à toutes les duretés pour

Juliette. Surtout il attendait je ne sais quelle cruelle et grisante volupté à se sentir envelopper et pénétrer de ces deux adorations rivales qui se tourmenteraient de leur mutuelle présence.

Juliette dut se rendre en gémissant. Peut-être la curiosité de le voir avec Fanny dans son éclat, l'amère satisfaction de le surveiller et d'empêcher que ses regards mêmes ne parlent trop éloquemment finirent-elles par la soumettre. Du reste, son imagination lui représentait l'horreur de rester dans sa chambre à savourer, instant par instant, les plaisirs, si pénibles pour elle, qu'il devait goûter sans interruption durant cette fête.

Le soir venu, Renaud et Ravens allèrent la reprendre chez elle. Ils la trouvèrent devant sa glace qui étudiait ses yeux rougis où naissaient encore des larmes. Elle avait mis une robe noire, simple comme un costume antique, et semblait une Iphigénie qu'on va mener au sacrifice. À la vue de cette robe et de ces larmes, le visage de Renaud se rembrunit. Mais il se força à sourire. Il effleura d'un geste caressant l'épaule de sa fiancée, la baisa sur le front et sur un ton de tendre reproche :

— Pourquoi cette robe, Juliette ? Faut-il que tout le monde devine que tu viens aux fêtes de la douleur ?

— Il me semble qu'aujourd'hui, dit-elle ingénuement, c'est ainsi que je serai la plus belle.

— Tu es toujours belle pour moi, répondit Renaud.

— Et pour d'autres que toi, ajouta le peintre.

Olivier regarda son ami en souriant :

— Ah ! cela n'est pas de jeu ! Tu ne vas pas, maintenant, me suborner ma femme ? Allons, Juliette, je vais rendre mes hommages à ta mère. Elle se plaint que je la méprise et ne m'occupe que de toi.

Il sortit.

— Allons ! dit Juliette, il faut être courageuse.

Et, cependant, de nouvelles larmes coulaient sur ses joues.

Ravens lui prit les mains.

— Oui, oui, s'écria-t-il, soyez courageuse ! Il vous aime, il vous aime plus que l'autre.

— Je le sais bien, qu'il m'aime. Je suis si sotte, voyez-vous ? je ne puis me faire une raison. Si vous saviez comme je suis faible ! Oh ! je me dis bien, parfois, que tout cela n'est qu'un mauvais rêve, que je vais me réveiller, bien heureuse que tout soit passé.

— C'est cela, dit Ravens, c'est bien cela. Dites-vous qu'il est maintenant ébloui. Mais cela ne durera pas. Je le connais, je sais ce que vous êtes pour lui. L'autre ne l'attachera pas longtemps, c'est impossible. Il faut qu'il se reprenne. Il sait trop ce que vous valez. D'ailleurs, l'autre lui échappera. Vous la connaissez. Allons, allons, ma bonne Juliette, soyez bien sage, ce soir. Je sais que tout finira par bien tourner pour vous, je vous le jure, je vous en donne ma parole.

— Oui, reprit-elle, déjà calmée et souriante, et, cependant, ses larmes continuaient de couler, oui, je sais qu'il m'aime plus que tout au monde. Mais elle, la fée !… Ah ! si je pouvais retenir ces maudites larmes ! Je vais être atrocement laide. Est-ce qu'on voit que j'ai beaucoup pleuré, dites ?

— Bientôt il n'y paraîtra plus, et vous serez toute jolie.

— Vous voudriez me rassurer. Je sais bien que je ne suis pas jolie.

— Ne dites pas de bêtises, Juliette. Vous êtes beaucoup plus que jolie. Et je connais Renaud. Vous êtes telle qu'il n'en rêve point d'autre qui puisse l'émouvoir davantage. Vous verrez bien, un jour, que j'avais raison, et alors vous vous souviendrez que je vous aurai dit cela.

— Oh ! je vous crois. Que vous savez bien m'endormir, mon petit Ravens ! Vous êtes un véritable ami.

— C'est vrai, Juliette, du moins je le désire.

Renaud entra. Il vit tout de suite que la jeune fille était calmée et, souriant avec douceur :

— Je crois que c'est l'heure, dit-il. Il nous faut partir.

Il la baisa sur les lèvres. Elle jeta un dernier regard anxieux sur le miroir, passa son mouchoir sur ses yeux, plutôt pour s'assurer qu'ils étaient secs. Ils se mirent en route.

Ils avaient pris rendez-vous avec Vitus et Jean Philippe et ils les trouvèrent en chemin, qui attendaient. Juliette, quoique silencieuse, ne trahissait pas trop son émotion.

Ils n'avaient pas franchi le seuil du salon des Moranges qu'ils aperçurent Wild ; Wild, négligemment appuyé au piano et qui causait avec Fanny, la tête basse, le visage souriant. Ravens s'arrêta interdit, presque effrayé. Quel malin génie, ou quelle funeste nécessité lui jetait toujours dans les jambes ce chien trop fidèle ? Il commençait à craindre superstitieusement que jamais plus il n'en serait délivré, que ce Wild, une fois accueilli, adhérait mystérieusement au groupe de

ses amis, qu'ils étaient destinés à le retrouver partout à l'improviste. Le peintre regarda Renaud : Olivier ne paraissait ni surpris, ni embarrassé de cette rencontre ; sans doute, il savait que Wild serait de la partie, il avait arrangé cela avec Fanny et les Moranges : ne fallait-il pas à la cantatrice un accompagnateur ? Quant à Jean Philippe, il rougit en voyant le pianiste et ses yeux brillèrent de bonheur.

Mme Moranges vint à leur rencontre, vive et gracieuse ; et, comme le peintre restait en arrêt sur le seuil, derrière les autres, doutant s'il n'allait pas se retirer sur le champ :

— Allons, entrez, Ravens ! lui cria-t-elle. Est-ce que vous rêvez des fossés ou des murailles ?

— Je crois rêver en effet, répondit-il assez haut, quand je trouve ici qui je ne pensais pas rencontrer.

— Et qui voulez-vous que je proscrive pour vous être agréable, austère despote ? Ce n'est pourtant pas Fanny ?

— Non, mais son insupportable acolyte.

— Qui dites-vous ?

— L'out-law (il prononçait *outlave*) le sauvage. Que fait-il ici ?

— Wild ? J'ai cru que vous vous aimiez bien. Lui, du moins, ne fait que des éloges de vous. Allons, venez avec moi. Nous discuterons de cela plus tranquillement dans ma bibliothèque. Ici, ce n'est pas l'endroit.

Renaud s'était avancé avec sa compagne, et Ravens put voir comment les deux femmes se saluaient de sourires gelés, Fanny avec une aisance assez altière et même une sorte de bienveillance protectrice, Juliette avec une réserve fa-

rouche et contractée qui ressemblait à de la timidité. Il vit aussi que Renaud échangeait quelques mots à voix basse avec Fanny, qui, tout de suite, vint à Ravens, lui tendit la main en riant, serra très fort les doigts du jeune homme, l'attira dans le salon, malgré un semblant de résistance, en disant de sa voix étrangement sombrée :

— Voilà encore une de vos lubies ! Quelle mouche vous pique ?

— Oui, une mouche, répliqua le peintre, ou plutôt un frelon, et je ne sais pas ce qu'il vient faire parmi les abeilles.

— Les abeilles aussi savent piquer, dit Fanny avec un petit rire énigmatique.

Il se laissa conduire dans la bibliothèque. Là, explications, prières, résistances. On ne voulait pas apercevoir l'énormité du procédé de Wild envers Courvoisier et, en admettant que le musicien eût à se plaindre, on ne comprenait pas que Ravens dût épouser la fureur de son ami, lui qui n'était pas offensé, mais oui, plutôt adoré par le pianiste. Le peintre se défendait bien, partagé qu'il était entre deux sentiments également forts ; si son orgueil lui représentait combien il serait beau de ne point céder, de se refuser aux plaisirs de cette soirée, en donnant à tout le monde une leçon d'honneur, de fidélité, d'indépendance, – d'autre part, Fanny était là qui le liait de coquetteries ironiques et tendres ; et sa raison avait beau lui persuader que ce n'était pas bon argent, qu'elle mettait sa vanité de femme à le vaincre, Ravens était tellement brisé par le charme de cette empoisonneuse qu'il dut bien, en grondant contre la violence qui lui était faite et protestant que ce n'était que par politesse envers la maîtresse du logis, se laisser fléchir et ramener au salon. Ravens rencontra aussitôt les regards anxieux de Jean Philippe, qui

sourit quand il le vit s'asseoir à côté de Fanny. Elle lui posa deux ou trois questions banales sur ses travaux, et, comme leurs fauteuils se touchaient, elle glissait parfois, avec une feinte distraction, sa main sous celle du peintre, sollicitant une petite pression amicale. Que cette femme savait le troubler et qu'elle voulait lui rendre difficile la sagesse ! Il se demandait ce que pouvaient bien signifier avec lui ces manières de courtisane, qui l'indignaient en le corrompant et le remplissaient d'une joie et d'une vanité perverses. Il se souvenait des étranges paroles de Renaud sur la vertu de Fanny et les premières larmes qu'il lui avait fait verser.

Elle s'était mise avec une recherche de simplicité fastueuse qui devait faire paraître pauvre le deuil de Juliette. Elle portait une longue robe gris d'argent, qui se niellait de précieux reflets. Beaucoup de bijoux de style, exotiques pour la plupart : sur la gorge, un grand lapis-lazuli enchâssé dans du platine et qui affectait la forme d'une petite lampe d'autel, aux poignets, des bracelets espagnols ou mauresques articulés comme de bizarres chenilles ou scolopendres.

Ravens ne savait presque rien d'elle et de sa famille. Elle avait quitté toute jeune l'Angleterre et longtemps erré sur le Continent avec un père veuf qui hantait les casinos et les stations climatériques, dissimulant de son mieux, sous des façons de grand seigneur, le délabrement de sa fortune. Elle avait rencontré Véra Janacopoulos, qui fut frappée de sa voix et perfectionna ce que d'autres avaient ébauché. Déjà Fanny se posait en rivale de la grande artiste. Véra, qui était venue dans notre ville, s'était plainte de l'ingratitude de son élève. Mais, sans doute, elle voyait avec amertume le succès grandissant de Fanny, dans le temps que certains indices lui annonçaient déjà que sa voix à elle, la maîtresse dédaignée

et triste, était destinée à lentement et irrémédiablement s'éteindre.

La jeune Anglaise faisait, entre ses tournées de concerts, de longs séjours dans notre petite ville écartée, où la retenait Mme Moranges, qui s'était prise pour Fanny d'une espèce de passion, et, plus invinciblement, sans doute, Renaud.

Ravens ne pouvait se rassasier de regarder cette tête admirable : la Dowland avait le visage assez plein, les traits largement dessinés, comme certains profils de la Renaissance, le nez grand, un peu busqué, les tempes en voûte du plus pur élan, les yeux gris sombre et dont l'éclat changeait comme une onde où se mirent les heures et les saisons. Son expression habituelle était un mélange de langueur et d'ironie ; et, sans qu'elle eût besoin d'ouvrir la bouche, elle savait combien sa physionomie, sa stature, sa démarche étaient parlantes. Qu'elle jouait bien de ses mélancolies, cette créature glissante et nerveuse, qui avait les lenteurs d'une panthère capable de brusques et violentes contractions !

On se leva pour le dîner. Fanny se trouva, à table, entre Renaud et Ravens, en face de Mme Moranges, flanquée elle-même de Vitus et de Juliette. Les jeunes gens occupaient les bouts, où trônait, un peu isolé, M. Moranges : il présidait au service des vins et envoyait verser l'un de ses neveux, ministre attentif, qui témoignait aux artistes une déférence très flatteuse. Il s'entretenait habituellement avec Jean Philippe, finit par l'accabler de questions sur la peinture, et parfois sollicitait timidement l'avis de Ravens, quand le jouvenceau, distrait, ne lui répondait pas avec assez de précision et de détails. C'est que Wild était à l'autre bout de la table, entre ses deux élèves. Il restait silencieux et les yeux habituelle-

ment baissés ; il se servait avec gaucherie et souriait à tout ce qui se disait. Malgré son air effacé et timide, il ne perdait pas un mot, pas un regard, pas une expression des visages, et Ravens souffrait impatiemment les coups d'œil furtifs de cet espion, qui, sans doute, méditait une nouvelle horreur. Le peintre affectait d'ignorer la présence du jeune homme : l'un et l'autre étaient également intrigués par les manèges de Fanny.

Elle ne s'occupait ostensiblement que de Ravens et affectait de bouder Renaud, à qui elle reprochait son insolence.

Mme Moranges avait mis ses hôtes sur Paris, sur les dernières nouveautés littéraires, sur les expositions qu'elle avait vues, sur les gens en passe de parvenir. À tout cela, Olivier répondait par une manière de persiflage détaché et traitait comme choses sans importance et sans lendemain ce que la patronne jugeait le plus considérable. Il semblait dédaigner la société et ne la point trouver digne d'une parole sérieuse. Sans doute, Fanny eût souhaité que son ami se montrât plus soucieux de séduire. Ravens n'en brilla que plus aisément : échauffé par la présence de cette femme étonnante, il parlait de tout avec une conviction qui entraînait ; sa passion, et parfois sa violence, toujours, faisaient rebondir la conversation, au lieu que les remarques sèches et le scepticisme de Renaud l'eussent abattue. Vitus aussi était fort animé et souvent se faisait durement rabrouer.

Du reste Ravens eût été fâché qu'on ne lui laissât point diriger le dialogue. Il excellait à y jeter des motifs conducteurs, qu'il reprenait sans cesse. Il avait, ce soir-là, raconté certain combat d'alligators acharnés à la curée d'un buffle et qui finissaient par se dévorer entre eux. Ce récit d'un voyageur lui avait paru admirable, et il en faisait les applications

les plus imprévues. De quoi ne se flattait-il pas, alors que tous les yeux étaient tournés vers lui et qu'il avait la satisfaction de prononcer toujours en dernier ressort ? Renaud se moquait de ses emballements. Mais les tout jeunes gens, avec leur curiosité généreuse et un peu serve, ne se lassaient pas de l'écouter : ses opinions leur étaient rassurantes et mettaient fin à tous leurs doutes. Wild lui-même s'enhardissait à le dévisager longuement, le visage grave et triste, mais Ravens détournait les yeux chaque fois qu'il rencontrait ceux du pianiste ; il s'en voulait d'être flatté, malgré sa haine, de cet hommage persévérant. N'était-il pas, en ce moment, pour le jeune homme, comme un paradis perdu ? La sagesse, la félicité d'une pensée vivante, le chemin du salut refusé ? Il jouissait de tourmenter ainsi cet ingrat.

Juliette était bien résolue à paraître gaie ; elle fut charmante à force de courage et de vigilance. Mais à ceux qui la connaissaient bien, elle ne sut pas donner le change, et son rire battait des ailes faiblement, pour retomber aussitôt ; les inavertis la trouvaient discrète et timide. De sa place, elle surveillait Renaud sans qu'il y parût ; il ne lui donna point sujet de prendre ombrage. Mais qu'elle devait se torturer de voir sans cesse, l'un près de l'autre, son fiancé et sa rivale ! Et s'ils ne se parlaient presque pas, elle n'en était que plus inquiète en songeant à cette entente, à cette communication inexprimée qui prend dans un invisible réseau deux êtres qui se connaissent et qui s'aiment.

Mme Moranges, qui était fort dans la confidence de Fanny, avait sans doute ordonné les places pour être agréable à son idole, peut-être aussi pour jouir curieusement d'une situation aussi piquante. Elle était bonne, pourtant, point cancanière ni médisante. Mais faut-il s'étonner qu'une femme trop désœuvrée se fasse même un peu cruelle pour lutter

contre le démon de l'ennui ? Elle allait être divertie au delà de ce qui s'accordait avec son amour de la décence et du repos.

Comme la patronne se levait, Ravens offrit son bras à Fanny pour passer au salon. Mais elle lâcha presque aussitôt le peintre et s'avança vivement vers Wild, hésitant et embarrassé. Elle le prit par la main, le fit asseoir à côté d'elle et se mit à l'entretenir à voix basse, en l'enveloppant de sourires. Wild, qui n'avait pas dit deux mots de tout le dîner, se donna aussitôt un air rayonnant et avantageux. Ravens regarda Renaud : il était entré avec Juliette, un peu après les autres, et paraissait fort satisfait, il s'installa avec elle non loin de Fanny.

Cette indifférence n'aurait pas dû surprendre le peintre, mais il avait de la peine à mettre de l'ordre dans ses passions contradictoires. Il haïssait Wild pour tous les instants que lui vouait cette femme, mais elle, il s'échauffait à la haïr autant, ou plutôt, ce qu'il éprouvait était un mélange douloureux d'admiration et de mépris. Et il méprisait Renaud de demeurer si tranquille, de tolérer cette prostitution perpétuelle de sa bien-aimée, de n'être pas plus jaloux. Que lui accordait-elle, à ce Renaud, de plus qu'aux autres, cette femme restée pure au milieu des frôlements de l'impudicité qu'elle tolérait, qu'elle sollicitait ? Pure ? « Ah ! qui la fixera ? Ah la belle et noble proie ! Sang précieux, antique et rare ! ». Il se souvenait qu'un musicien ami de Shakespeare se nommait Dowland. Ô prestiges, sur une âme de roturier poète, de l'exotisme, de l'aristocratie véritable ou supposée !

Vitus vint s'asseoir près de lui et lui souffla dans l'oreille :

— Crois-tu qu'elle le cajole assez ?

Il n'était pas des plus calmes, et Ravens se demanda si la magicienne ne l'avait pas envoûté, lui aussi.

Après le café, Mme Moranges pria Fanny de chanter. Elle se leva avec une lenteur majestueuse, invita Wild d'un sourire et se plaça tout à côté du piano, comme une statue d'argent. Wild attaqua le *Dialogue dans la Forêt*, de Schumann, où elle sut mettre un extraordinaire accent dramatique et, dans les répliques de la fée, une violence contenue à faire frissonner. L'admiration de Ravens se trouvait pourrie par le dégoût d'entendre cette voix pathétique soutenue par le jeu de Wild ; il enrageait de penser que, de tout le soir, il ne pourrait adorer le talent de Fanny que secouru par les mains de ce drôle.

— Il n'accompagne pas mal, tu sais ? murmura Vitus.

Ravens fit la moue :

— Quelconque ! répliqua-t-il.

— Mieux que cela.

— Tu n'es pas difficile.

On applaudit. Tout de suite, Wild préluda à *Un soir au bord de la mer*, et le peintre fut bien obligé de reconnaître qu'il jouait avec plus de discipline et un sentiment plus juste que de coutume. Il en attribua tout le mérite à Fanny, il lui fut pénible de songer qu'elle faisait l'éducation musicale de ce scélérat.

À peine les dernières notes de l'accompagnement eurent-elles expiré qu'elle s'approcha de Renaud, affectant de dédaigner tous les autres suffrages ; elle lui demanda d'une voix assourdie, mais très distincte, et qui dût sonner dans toute la pièce comme une provocation :

— Êtes-vous satisfait ? C'est à peu près cela ?

Juliette lui décocha un regard perçant, puis ne cessa de la fixer, immobile et la taille droite, les yeux grands ouverts, avec un durcissement tragique de son visage.

Renaud loua Fanny modestement ; son sourire, ses regards en disaient plus long que ses paroles. Il se rabattit aussitôt sur l'éloge de Schumann et de ces *lieds* en particulier. Elle regarda Juliette, puis alla s'assoir à côté de Wild, dans un murmure de compliments. Le jeune homme avait observé toute la scène et se passait la langue sur les lèvres.

On se remit à causer. La conversation, inévitablement, dut rouler sur Schumann. Le peintre se fit une tâche de le diminuer : il ne lui pardonnait pas de se laisser admirer aussi fanatiquement par un Wild. Le pianiste se taisait ou ne hasardait que des réflexions sans portée, tantôt souriant, tantôt sombre et, durant de courts instants, presque hagard. Le dialogue mettait aux prises Ravens et Vitus, qui défendait Schumann très subtilement : ils donnaient aux autres le spectacle de leur dispute, avec des répliques impatientes ou irritées, au grand amusement de Mme Moranges et surtout des jeunes gens de la maison, sûrs de s'instruire à cette joute.

Comme il se faisait un silence, Fanny, se tournant vers Wild :

— Jouez-nous, dit-elle avec son impérieuse langueur, le *Concert sans Orchestre*.

Il s'excusa :

— C'est bien long, et je craindrais d'ennuyer.

En disant ces mots, il regardait Ravens. Il eût été trop heureux de lire sur le visage du peintre un assentiment, ou,

tout au moins, un mouvement de curiosité. Ravens affectait de n'avoir pas pris garde à l'invitation de Fanny et voulait reprendre la discussion avec Vitus.

Fanny haussa un peu la voix :

— Non, vous n'ennuyerez pas. Vous jouez cela très bien.

Elle se conduisait toujours chez les Moranges en souveraine despotique et sûre d'être obéie. Vitus n'osa pas lui déplaire et se tut. Wild, ayant demandé la permission à la maîtresse de maison, se mit au piano et lança à Ravens un regard singulier, comme s'ils étaient en confidence sur certain article secret. Ravens crut le moment venu d'humilier son admirateur importun.

Dès que Wild eut attaqué, assez crânement, les premières octaves, le peintre se tourna vers Vitus, résolu à bavarder sans ménagement, tant que durerait le morceau. Aux premiers mots qu'on lui dit, Vitus s'effraya de cette audace :

— Écoutons ! murmura-t-il.

— Écouter ce singe ? Si tu te figures qu'il saura mettre là dedans une ombre de sentiment personnel… J'aime autant le pianola métrostyle. Ou plutôt, je l'aime beaucoup plus.

— Tu es injuste. Écoute donc un peu. Ce n'est pas si mal.

— Pas si mal ? Il y a un million d'éphèbes au monde qui ne jouent pas mal. La belle affaire ! Il faut jouer supérieurement ou ne s'en pas mêler… Écoute ceci. C'est admirablement faux.

— Comment ? Faux ?

— D'expression. Ce garçon est comme tous ceux qui n'ont pas de tempérament, ni de vraie intelligence. Il se rabat sur les petits moyens. Il est précieux et grandiloquent… Aucune raison de précipiter le mouvement, ici… Voilà un éclat disproportionné… Bon pour le *Valencia*… Il pourra suer encore quelques années avant de savoir ce que c'est que le style…

Il ne cessa de censurer ainsi, avec une malveillance assez injuste et cruelle, l'exécution de ce fameux *Concert sans Orchestre*. Il parlait assez haut pour que ses voisins pussent saisir quelques-uns de ses propos. Parfois il riait. Mme Moranges, bien qu'elle eût l'habitude de telles sorties, parut fort contrariée. Il ne lui était pas agréable qu'on démolît devant le monde le professeur de ses enfants, elle trouvait ce procédé d'autant plus étrange qu'elle avait engagé Wild sur la recommandation de Ravens.

Le pianiste affecta de ne point s'apercevoir de cette hostilité. Il eut la constance d'aller jusqu'au bout de la première partie. Mais alors il parut soudain comme brisé de lassitude, et, laissant retomber ses mains sur ses genoux, il murmura d'une voix rauque :

— Je crois, décidément, que cela ne va pas. Je ne suis pas en forme, ce soir.

— En effet, cela suffit, dit Ravens.

— Oui, balbutia le pianiste, je sens que ce n'est pas encore tout à fait dans le style.

— Tu vois ? Il en convient ! jeta le peintre à Vitus.

Mais Fanny reprit :

— Vous vous trompez. Vous n'avez jamais mieux joué cette partie. N'est-ce pas, Renaud ? Vous ne trouvez pas cela très bien ?

Juliette eut une crispation du visage. Renaud avait écouté tout le morceau sans souffler mot, mais assez distraitement. Il parut se réveiller.

— Tout à fait bien, s'écria-t-il. Il est vrai que cette sonate est un peu ingrate. Elle attache difficilement l'attention.

— Quand on ne sait pas la rendre intéressante, acheva Ravens.

— Que vous êtes méchant ! soupira Fanny. Vous ne jugez pas impartialement.

— Il a peut-être raison, dit Wild d'une voix blanche.

— Non, non, intervint Mme Moranges, il ne faut pas l'écouter. Il est prévenu.

— Ne nous occupons pas de lui, conclut Fanny. Jouez les *Variations*.

Wild restait sur son tabouret, les bras inertes.

— Je ne m'en sens pas la force, dit-il.

Fanny se mit à rire :

— Ah ! mon ami, je ne vous savais pas si facile à désarçonner. Est-ce que vous ne me croyez pas, quand je vous dis que c'est très bien ? Est-ce que vous ne vous en croyez pas vous-même ?

Elle n'avait pas encore autant parlé de toute la soirée. Cette insistance n'était pas pour faire désarmer Ravens.

— Il ne s'en croirait que trop, répliqua-t-il, s'il osait. Mais il sait bien que là où manque le cœur, rien ne saurait y suppléer.

— C'est vous, s'écria Mme Moranges, qui manquez de cœur. Je suis furieuse. Vous allez nous empoisonner cette soirée. Allons ! Monsieur Wild, ne vous faites pas prier.

— Tout le monde ne me prie pas.

— Est-ce que la voix de M. Ravens est la seule qui compte ? C'est gentil pour nous tous !

Wild, résigné, attaqua le thème de Clara Wieck. Il apparut tout de suite qu'il le jouait sans assurance, d'une main tremblante et inefficace, comme finissent par jouer de vieux pianistes ataxiques. Tantôt il appuyait trop lourdement et jetait un accent insolite, tantôt il ne donnait pas la force qui eût convenu. Il s'arrêta brusquement au milieu de la seconde variation.

— Je ne peux pas, je ne peux pas, dit-il tout tremblant. Plus tard, peut-être.

Alors il se passa quelque chose d'extraordinaire. Jean Philippe se leva, comme pris d'un malaise, et se précipita vers la porte en jetant à Ravens un regard de fou. Le neveu des Moranges sortit après lui. Il le rattrapa devant la porte d'entrée, le chapeau sur la tête.

— Vous nous quittez déjà ? Et si brusquement ?

— Je… Je ne peux plus rester… Il faut que je parte…

— Vous êtes malade ? Nous avons tout ce qu'il faut pour vous soigner. C'est l'estomac ?

— Non, non ! Laissez-moi, laissez-moi ! Je veux partir.

— Vous ne vous en irez pas ainsi. Dites-moi ce que vous avez.

— Rien, rien. Ah ! laissez-moi.

— Attendez !

Moranges rentra et dit à l'oreille de Ravens :

— Votre élève veut absolument partir. Je ne sais pas ce qu'il a. Nous rendriez-vous le service d'aller voir ?

Le peintre se leva fort irrité et apostropha rudement Jean Philippe, qui essayait d'ouvrir la porte. Mais sa main tremblait et il ne découvrait pas le système de fermeture.

— Que signifie cette incartade ? Est-ce que tu es tout à fait fou ?

— Oui, je suis fou ! s'écria l'enfant. Grâce à vous !

Ravens s'effraya de cette insolence, qui s'accordait mal avec la timidité ordinaire de Jean Philippe.

— Allons ! dit-il. Tu te repentiras de ta conduite. Rentre.

— Non, je ne rentrerai pas avec vous.

Mme Moranges était accourue. Elle essaya, de le vaincre par toute sorte de cajoleries. Il disait toujours :

— Je ne peux pas, je ne peux pas.

Alors parut Wild. Il toucha l'épaule du jeune garçon et, d'une voix caressante :

— Viens, Jean Philippe. Ce n'est rien. Ne me quitte pas ainsi.

En même temps, il passait dans la boutonnière de l'enfant un des deux œillets qu'il portait à la sienne. Le fugitif céda aussitôt. Il sourit, un peu tristement, au pianiste et se laissa ramener. Mme Moranges, ne sachant trop que penser, suivait des yeux les deux jeunes gens.

Jean Philippe s'abandonnait au bras de son guide comme un enfant aveugle. Ses pieds semblaient tâtonner : on eût dit qu'ils n'éprouvaient pas la résistance du sol. Ravens croyait rêver. Un remords le tourmenta. Il se promit, cette fois, de parler à son élève et, s'il le fallait, à Wild.

Jean Philippe retourna à sa place, les yeux brillants de fièvre. Fanny le dévisagea longuement, d'un air rêveur. Il ne semblait pas la voir. Elle s'était assise à côté de Juliette, et les deux femmes, la noire et la blanche, causaient à voix basse. Elles semblaient s'interroger et se répondre avec une douceur attentive et toute sorte de précautions. Renaud les regardait et semblait heureux. Il s'entretenait avec le maître du logis, un homme assez cultivé, quoiqu'il parût toujours effacé, fort curieux de littérature et de musique ; il était heureux de discuter avec un jeune homme aussi savant. Mais Renaud s'interrompit et demanda à Fanny de chanter.

— C'est vrai, dit M. Moranges, nous ne vous avons presque pas entendue.

— Que voulez-vous que je vous chante ? Encore du Schumann ?

— Non, prononça Ravens. Assez de ce Schumann. Duparc, si vous voulez, ou Moussorgsky.

Fanny se leva avec un petit rire étouffé et, mi-caressante, mi-ironique :

— Ses désirs sont des ordres. Allons.

Elle tendit à Wild un livre ouvert.

Alors sonnèrent doucement les premiers accords de *l'Invitation au Voyage* qui, à eux seuls, dépaysent la pensée, ouvrent des mers, des terres inconnues et réveillent toutes les nostalgies. Elle chanta, tournée vers Renaud et, dès le début, quand elle jeta l'exhortation, d'une voix qui montait comme un flot lent :

Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble…

— Ah ! songea Ravens dans une espèce d'égarement, terrible suborneuse ! C'est pour lui seul que tu chantes ce soir. Mais tu ne le raviras pas, tu ne le raviras pas… Pas lui… Personne, non personne… Cela doit être ainsi…

Et, tandis qu'il baignait dans le chant, hors du monde, hors de la durée, que d'heures, que de siècles ne s'écoulèrent pas au cours de cette minute où le réel s'abolissait en lui, autour de lui, où il se consolait d'une nourriture de rêves. Il ne voyait rien qu'à travers un nuage, sa main tremblait imperceptiblement sur le dossier de son fauteuil. Il s'en aperçut, essaya vainement de la fixer.

Cette femme ne lui était précieuse que d'être l'inconnue, l'inaccessible. Quelles vertus secrètes, quel insondable passé battaient dans ces veines, modelaient ce corps étranger, troublaient ces yeux détournés de notre vie ? En cet instant n'était-elle pas à lui autant qu'à personne, cette créature offerte à tous, refusée à tous ? – Non, pas elle, mais le fantôme qu'elle engendrait dans son cerveau.

— Ai-je jamais, songeait-il, été assez heureux pour aimer une femme qui ne fût pas née de moi ?

Il était bien de la race du vieil Adam.

Renaud se tenait à côté de Juliette, dont il serrait fiévreusement la main. Il avait les yeux brillants ; un sourire presque douloureux illuminait son beau visage. À quoi songeait-il ? Lui aussi était l'insaisissable, l'homme des profondes réserves.

Les derniers arpèges mouraient sous les doigts de Wild, que Ravens était encore perdu, rêvant de quelque paysage héroïque et tropical où le tourmentaient les silences de cette fille des rois anciens. Il avait presque oublié que c'était son odieux admirateur dont l'accompagnement, comme une vapeur de songes, prolongeait l'incantation.

Le jeune pianiste s'était bien ressaisi : il ne tremblait plus, et, quand le peintre revint de son absence, il vit un sourire triomphant sur les lèvres de Wild. Où puisait-il sa nouvelle fermeté ?

Tout le monde se trouva aussi ému que Ravens. Les jeunes gens seuls applaudirent, après une hésitation. Heureuse de cette faveur, Fanny chanta aussitôt la *Vie antérieure*, puis un *Trépak* de Moussorgsky. Et ce n'était plus, déjà, la même grâce ; pourtant il semblait que, d'instant en instant, elle perfectionnait sa technique. Ravens l'en loua. Elle remercia d'un sourire qui enveloppait un monde de promesses.

— Vous trouvez ? dit-elle. Moi je ne sais pas.

Renaud se taisait. À son air rayonnant, on devinait le plaisir d'orgueil qu'il prenait à voir si brillante celle qui le distinguait entre tous les hommes. Ravens se souvint alors

qu'Olivier lui avait jadis parlé de la Duse comme s'il en avait fait sa maîtresse, comme si, du moins, il n'attendait qu'une femme de cette race pour goûter un amour digne de lui. Songes naïfs, pensait-il alors. Mais si le bonheur de Ravens pouvait trouver sa forme achevée dans le rêve, il ne soupçonnait pas alors avec quelle force, chez Olivier, le rêve aspirait à l'acte, à se faire réalité.

Il n'avait pas encore vu éclater dans la vie de son ami, après un obscur cheminement, pareille à une montée de sève, telle aspiration, à la fois idée et sentiment, dont la source se perdait dans sa profonde adolescence. Cette vaste imagination ne pouvait se rassasier de la pure image ; sa nature le forçait de créer sans cesse, bon ou mauvais, mais toujours admirable à ses yeux, tout ce qu'il avait une fois rêvé d'être.

Ravens fut illuminé de ces réflexions, et sa jalousie les teinta de mépris. « La voici donc, se disait-il, cette Duse qu'il attendait. Et lui… Ah ! D'Annunzio, ah ! *le Feu !* Grandiloquence pourrie, tragique de parade foraine ! C'est là, Renaud, ton modèle ? C'est à ces feux d'artifice que tu t'es allumé ? » Depuis qu'Olivier s'était résolu à écrire, Ravens l'avait toujours vu tourmenté de grandeur, hanté par la vie des hommes extraordinaires et jaloux de régler la sienne sur de beaux exemples. Les influences creusaient en lui des lits profonds, d'autant que sa pensée se faisait passion ou principe d'action. Il s'annexait despotiquement ses modèles, se découvrait en eux. Pour un peu, il se fût flatté de les avoir inspirés. « Julien Sorel ! Je comprends maintenant pourquoi tu le défendais avec tant de colère, comme si tu avais été personnellement attaqué. C'est de l'amour des femmes que tu attendais, comme lui, l'ordonnance d'un singulier destin. Te voilà comblé ! Comblé ! Mais d'Annunzio après Stendhal » –

Et qu'Olivier pût se complaire dans sa cruauté orgueilleuse, dans ce fatal fastueux et faux, qu'il eût peut-être froidement cherché une situation où il se glorifiait d'être en en souffrant, cela le diminuait aux yeux de son ami. Ravens eût bien voulu connaître les débuts de la passion de Renaud pour Dowland, et il se maudissait de n'avoir pas été plus indiscret. Mais le temps des confidences était passé. D'ailleurs, Olivier eût-il bien résolu d'être sincère qu'il ne l'aurait pas pu, tant il mêlait toujours dans son esprit l'œuvre de sa volonté libre à celle de la nécessité qu'il subissait, ou, comme on disait autrefois, les conseils et les fortunes.

Ravens regarda Juliette, que, si près de lui, Renaud semblait, en ce moment, reléguer dans la plus affreuse absence. Mais ce n'était pas cela ; et plutôt il atteignait au fond de la volupté à faire resplendir aux yeux de sa fiancée, comme un signe de sa puissance, les perfections de sa nouvelle conquête. Juliette causait avec Mme Moranges, mais n'était attentive qu'à surveiller Renaud. Lui suivait des yeux Fanny, qui allait s'étendre à demi sur un divan, au fond de la pièce.

— À quoi penses-tu ? demanda Vitus à Ravens. Tu as l'air songeur.

— Je songe que nous pourrions prier Juliette de nous dire quelques-uns de ses vers. Elle aussi a le droit d'être applaudie.

— C'est vrai. Pourquoi ne nous en sommes-nous pas avisés ? Elle dit très bien.

Il prit le temps que la conversation languissait un peu et s'écria :

— Je parie que presque personne, ici, ne connaît les poésies de Juliette.

Aussitôt Mme Moranges et les jeunes gens de demander :

— Non, vraiment. Ne pourrait-on pas en entendre quelques-unes ?

Et Fanny d'ajouter avec une amabilité très bien jouée :

— Oh ! quelle aubaine inespérée ! Il y a si longtemps que je voudrais les connaître.

Et il est vrai qu'elle témoignait à sa rivale, quand elle l'observait, beaucoup moins de haine que de curiosité.

— Ce sont de pures merveilles, prononça Vitus. Allons, Juliette ! Nous soupirons après votre poésie.

Elle se tourna vers Renaud, qui souriait. Il lui fit un signe de tête encourageant, sans prononcer une parole. Le visage de Juliette s'attrista. Elle eût souhaité une invitation plus pressante.

— Non, dit-elle en riant et minaudant comme une petite fille timide, demandez plutôt à Renaud. Il est si fort. Moi, je suis une ignorante. Ce que je fais ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe.

— Allons ! dit Renaud heureux. Allons, Juliette, tu sais bien que ce n'est pas vrai. Tu peines bien, et ce n'est pas au hasard. Tes derniers poèmes sont parfaits, je te l'ai dit.

— Mes derniers ? Ils ne plairaient pas ici, n'est-ce pas, Rinaldo ?

— Peut-être que non, en effet. Mais dis-nous l'*Écharpe*, *la Clef*, *l'Anémone*.

Fanny proféra avec une nonchalance d'impératrice, d'une voix qu'elle savait délicieusement voiler :

— Et pourquoi pas les derniers, s'ils sont les plus parfaits ? Allons, Renaud, usez de votre autorité pour que nous nous rafraîchissions de ces merveilles.

Juliette rougit :

— Je doute, dit-elle, qu'ils vous rafraîchissent, si, du moins, vous êtes capable de les comprendre.

Fanny eut un petit rire sec.

— Je crois que je les comprendrais. Mais nous ne pouvons pas vous forcer.

Soudain elle se leva et toucha l'épaule de Ravens.

— Venez, dit-elle, il faut que vous m'expliquiez quelque chose.

Le peintre sentait bien qu'il céderait à son caprice, mais il hésitait à la suivre. Allait-elle l'interroger sur Juliette, sur Renaud ? Et que répondre alors ? Elle jouissait de sa propre audace, de l'embarras de Ravens, de l'étonnement des autres.

— Notre cher Ravens, reprit-elle, peint comme un ange. Mais il y a ici un de ses tableaux qui m'intrigue. Il va me dire ce que cela signifie.

— Et nous, s'écria Mme Moranges, nous ne saurons pas le secret ?

— Vous le saurez si on peut le dire. Venez, Ravens.

Comment lui résister ? Le peintre se trouvait très ridicule, il se laissa emmener dans le petit salon, dont la porte vitrée resta entr'ouverte. Elle l'arrêta devant les *Iris gris*.

— J'aime beaucoup, murmura-t-elle, cette peinture. Mais qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont des iris, ne le voyez-vous pas ?

— Je le vois. C'est autre chose que je voudrais savoir.

— Je ne vous entends pas.

Elle rit.

— Comment vous le faire comprendre ? Pourquoi, d'une peinture de fleurs, avez-vous fait quelque chose de si orageux, de si sombre et pathétique ?

— C'est le motif lui-même qui me l'imposait, Madame.

— Dites-moi Fanny, voulez-vous ? Mais ce n'est pas une réponse. Ces fleurs sont un symbole, n'est-ce pas ?

— Je n'y songeais guère en peignant. Mais peut-être que vous avez raison.

— Oui, c'est vous-même que vous avez peint. Je ne vous savais pas si tourmenté. Vous connaissez enfin les orages du cœur ? C'est ainsi qu'on dit ?

— C'est ainsi que dit Chateaubriand. Oui, je les connais depuis longtemps, depuis toujours. Pourtant je me croyais assez calme dans le temps que je peignais ces iris.

— Vous vous croyiez et vous ne l'étiez pas ? Qu'est-ce qui troublait si secrètement votre vie ? Vous m'intéressez davantage depuis que j'ai vu vos iris.

— Je préfère moi-même cette peinture à beaucoup d'autres.

— Pourquoi ?

— Elle est la promesse de quelque chose que je n'avais pas encore aperçu.

— Oui, le drame, comme vous dites, et… Satan. N'y a-t-il pas, dans cette peinture, comme un appétit du danger ?

— Vous la caractérisez assez bien, dit Ravens d'un air un peu sombre.

— Et quel est, demanda-t-elle, le nouveau danger qui vous tente ?

Ravens hésita à répondre, déchiré entre l'espoir, la défiance et un scrupule qui le retenait de trahir Renaud. Il s'avisa soudain qu'elle l'égarait bien loin de la peinture, qu'en cédant à la tentation de parler de ses sentiments à propos de ce tableau, il était aussi lâche qu'absurde. Dans les réflexions de cette femme, qui n'étaient pas tout à fait sottes, il découvrait quelque chose de bas et de vulgaire. – « Ah ! qu'elle ne parle point ! se disait-il. Qu'elle nous laisse adorer la bête-déesse qui frémit en elle ! Qu'elle se réduise au chant, à la danse, à la musique raffinée et barbare de son corps pour s'exprimer ! ».

— C'est un drame, dit-il enfin, que de peindre, un perpétuel danger dès qu'on soupçonne ce que c'est que la bonne peinture. Le jeune Chardin en est mort. Le drame est de vouloir toujours une expression plus vraie, plus unique. Le danger, c'est l'erreur où l'on tombe par impuissance ou témérité.

Elle se reprit à rire.

— Votre existence n'est-elle pas riche d'un autre drame ? Je serais déçue si je le croyais.

— Vous seriez déçue ? N'aimez-vous pas assez la musique pour comprendre ce que je vous dis ? C'est moi, alors,

qui serais déçu. Il faut aimer dramatiquement son art. Et pour qui l'entend bien, cela revient à aimer toute la nature d'une grande passion.

— Je vous savais bon peintre, dit-elle. Je ne vous savais pas moraliste.

— C'est, Fanny, que vous me connaissez mal.

À ce moment, Vitus, qui n'y tenait plus, se montra dans l'entrebâillement de la porte.

— Je suis délégué, dit-il, pour savoir si la consultation est terminée.

— Pas encore, repartit Fanny. Au fait, nous ne ferions pas mal de rentrer. Vous me direz une autre fois le secret de votre peinture.

— Eh bien ! s'écria Mme Moranges, vous avez le mot de l'énigme ?

— Je ne l'ai pas, dit Fanny. Je viens, pourtant, d'apprendre quelque chose.

Elle se fit prier pour expliquer :

— Notre Ravens est le premier moraliste de ce siècle.

— Nous le savions, hasarda le neveu des Moranges, et c'est pourquoi il nous intéresse.

— Ah ! vous avez des goûts singuliers à votre âge, répliqua Fanny en riant.

Elle attira Ravens sur le divan, dans une pénombre propice aux murmures et à l'inspection qu'elle faisait à chaque instant, sans qu'il y parût, des invités.

— Vous ne comprenez rien, lui dit Ravens, à nos adolescents.

— C'est qu'aussi ils ne m'intéressent pas. Ils ont quelque chose de pauvre et de mou. Vous, j'aurais plaisir, je crois, à vous étudier.

Ils disputèrent sur l'adolescence, mais elle revenait toujours à lui, avec une insistance qui effrayait et enchantait le jeune homme. Il prenait pour une promesse cette attention choisie qu'elle lui témoignait ; il était assez aveugle pour se flatter qu'il sauvait Renaud d'une situation sans issue et Juliette du désespoir. Il était amolli et vaincu par ses furtifs serrements de mains, par ses sourires, quand elle se donnait l'air d'être toute perdue en lui et de n'attendre qu'un mot de sa bouche pour consoler des jours mystérieusement affligés. Elle était revenue à sa manière laconique, qui intriguait et séduisait. Ses brèves questions résonnaient comme des plaintes, et elle laissait, toujours souriante et tendrement moqueuse, écouler de longs silences après les réponses de Ravens. Vitus ne tarda pas à les rejoindre sur le divan, et la conversation, bien qu'à voix basse, se fit plus animée.

Renaud leur tournait le dos et ne paraissait pas tranquille. Il prit le prétexte de voir une partition de musique que Wild tourmentait entre ses doigts pour s'asseoir de façon à regarder le divan. Juliette remarqua cette manœuvre, elle jeta un coup d'œil à son fiancé ; tout la faisait souffrir, et, plus la soirée se prolongeait, plus la sensibilité de cette pauvre enfant s'exaspérait. Ravens s'indigna de cette indiscrétion comme si, déjà, il était le maître de Fanny et l'autre le menaçant suborneur.

Wild, qui se tenait auprès du piano et semblait le garder comme un chien à la chaîne, épiait le peintre avec une atten-

tion qu'il essayait de dissimuler à force de baissements de paupières. Jean Philippe était assis derrière lui, tout près de la fenêtre, triste et silencieux ; il ne quittait pas des yeux son ami et quêtait humblement un mot, un sourire, un regard, dont le pianiste, occupé d'autre chose, était fort parcimonieux.

— Je pars demain, dit soudain Fanny. Je vais en Espagne. Je chanterai aux fêtes d'Aranjuez, devant la cour. À mon retour, je vous danserai la *jota*.

— Et vous serez absente longtemps ? demanda Ravens, presque effrayé.

Elle sourit :

— Un mois, peut-être plus. Je m'arrêterai au retour dans le Midi de la France. Vous m'écrirez, n'est-ce pas ? Je me sentirai si abandonnée là-bas. Écrivez-moi. Vous ne savez pas ce que c'est que la tristesse des visages officiels. Vous me le promettez, n'est-ce pas ?

Elle serrait la main du peintre, qu'elle avait cherchée avec des glissements félins de la sienne.

— Et vous aussi, dit-elle à Vitus avec une négligence un peu blessante.

Pendant ce temps, Renaud faisait aux jeunes Moranges l'éloge du bolchévisme. Ravens dressa l'oreille.

— Il nous faut, s'écriait Olivier, un ordre, une société, une humanité nouvelles. Nous languissons sous le fardeau d'une vieille culture qui a épuisé ses vertus. Ce monde est désaccordé. Nous faudra-t-il dépérir longtemps encore et nous châtier par un lent suicide ? Déjà la crise est menaçante. Ah ! une économie, une morale, une mystique nou-

velles ! Un art nouveau, un nouvel amour ! Nous sommes lassés de ce qui est. Je ne puis m'attacher avec passion qu'à ce qui n'est pas encore et qui doit être.

Ravens l'interrompit avec violence :

— Il te sied bien de jouer ici au pétroleur ! J'admire ces communistes millionnaires ! Tu n'as pas honte d'étaler un dilettantisme aussi vain ? Prends garde qu'un jour tu ne te réveilles victime de ton jeu.

— De mon jeu ? Comment sais-tu que je parle en dilettante ?

— Allons, allons ! Regardez-moi cet enfant mal élevé dans le coton, cet individualiste ombrageux ! Il ferait beau le voir au réfectoire commun, attablé avec des électriciens et des plombiers !

— Et pourquoi non ? La liberté ne consiste pas à sucer une aile de poulet avec des gens du monde.

— Pauvre petit ! Le voyez-vous descendre dans la rue et faire le coup dur ?

— Eh bien ! protesta Renaud avec passion, s'il fallait cogner, je cognerais !

Tout le monde regardait Olivier. Wild le dévisageait avec une espèce de stupeur joyeuse. Une ardeur extraordinaire transfigurait, embellissait Renaud. Les Moranges se taisaient, un peu effrayés, pendant que Ravens continuait de ricaner :

— Poseur, va ! Pourquoi ne commences-tu pas demain ? Va t'inscrire au parti !

— Ici, dit Renaud embarrassé, pas grand'chose à faire, pour le moment.

— Ah ! l'artiste ! poursuivait Ravens. Va, tu aurais peur de te salir les mains !

Ce n'était pas tout à fait la première fois que Renaud et lui discutaient de la politique. Jamais Olivier n'avait fait une profession de foi aussi nette, bien qu'il eût parfois exprimé son admiration pour Lénine et de confuses aspirations à un changement. Le peintre n'en demeurait pas moins persuadé que son ami ne parlait en révolutionnaire que pour étonner et scandaliser. Un mot, pourtant, lui revenait et l'inquiétait : « Un nouvel amour ». Peut-être bien cet enthousiasme n'était-il pas tout à fait factice.

M. Moranges, attentif et ingénieux, sut mettre un terme au débat, qui menaçait de s'envenimer. Déjà Ravens entamait une discussion de faits qui tendait à prouver qu'un artiste ne pouvait, sans inconséquence, se déclarer bolchéviste.

— Je crois, dit le patron, que nous ne ferions pas mal de prendre un verre de champagne pour calmer les esprits.

Il remplit les coupes et pria ses invités de se rapprocher. Le ton de la conversation changea et tourna à la plaisanterie.

— Bois ! disait Ravens à Olivier. Il n'y en aura point de pareil dans le Paradis que tu nous promets.

À la tension assez pénible succédait un heureux relâchement, très agréable aux jeunes gens, qui ne demandaient qu'à s'égayer. Cependant le neveu des Moranges se rapprocha de Renaud et lui posa des questions embarrassées. Il était, dans l'usine de son oncle, jeune ingénieur, fort inquiet

d'améliorer l'exploitation et tourmenté de questions sociales. Le juriste Olivier lui paraissait de bon conseil. Renaud lui répondit assez distraitement.

Ravens observa que Wild vidait d'un coup, en riant, sa première coupe. Il s'en réjouit. Le jeune pianiste n'allait-il pas se livrer, selon sa coutume, à quelque extravagance qui le perdrait dans cette maison ? Le peintre fut déçu : Wild garda jusqu'au bout une tenue modeste et, quoique fort animé par le vin, comme il se tenait avec Jean Philippe et les jeunes gens de la maison, qui composaient un groupe séparé, il ne devait point attirer l'attention par une de ses sorties atroces.

Juliette ne buvait presque pas, naturellement sage et discrètement surveillée par Renaud. Ni Fanny, ni Ravens n'usèrent de la même modération. Ils ne tardèrent pas à confondre leurs coupes. Vitus se tenait auprès d'eux, et propos plaisants de trotter.

Juliette les observait avec une sorte de joie ; mais Renaud aussi les regardait, et bien qu'il affectât le ton badin et parût détaché de tout, son irritation était visible à qui le connaissait un peu. Il jetait à Fanny des regards furieux qui voulaient être avertisseurs. La jeune femme n'y prenait pas garde ou plutôt se divertissait à le braver.

Soudain elle héla Wild, toujours avec une négligence de souveraine qui se sait obéie dès qu'elle remue un œil.

— Roger, jouez la vingt et unième mazurka de Chopin.

Renaud parut anxieux et tendu. Juliette souriait à lèvres pincées. Wild, sans hésiter une seconde, comme si tout cela eût été préparé d'avance, s'assit au piano et attaqua le mor-

ceau. Fanny s'était avancée dans l'espace du grand salon que laissaient libre, en avant, les chaises et les fauteuils.

Il n'y avait que peu de place, mais elle mesurait si exactement ses pas qu'elle ne semblait point gênée par les limites qui la contenaient. Elle n'avait rien, sans doute, d'une professionnelle. Elle dansait d'instinct et d'imagination et s'inspirait librement des figures de quelque danse populaire qui avait dû la charmer un jour. Cependant il semblait qu'une science raffinée réglât ses mouvements et l'on demeurait saisi par le monde de pensées, le drame intérieur, l'espèce de confession qui se lisait dans la complexité de ses attitudes et de ses pas. À cette époque, Fanny songeait à faire du théâtre. Tout son corps n'était que sourire, ou plutôt le sourire que suscitait invinciblement sur toutes les lèvres l'harmonie diversement inspirée de cette statue d'argent, de ces bras nus qui appelaient, suppliaient, accueillaient, refusaient, oubliaient, de ces chevilles, de ces pieds impatients, ou qui encore effleuraient le parquet d'une hésitante caresse et comme d'un regret, le sourire de toute l'âme à cette musique d'un corps embelli par le mouvement, calmait ce qui pouvait, aux profondeurs de la chair, remuer et s'inquiéter de naissantes brûlures ou d'espérances inconsolées, la révélation de la grâce émoussant les pointes de la douleur. Ravens regardait avidement et, luttant contre le plaisir qui l'enveloppait, s'efforçait d'interpréter le langage de ce corps. « Offerte et refusée. Ne le savais-je pas ? Oui, c'est là le sens de cette muette parole. » Il jeta un coup d'œil à Renaud. Lui aussi entendait ce discours ; son sourire et ses yeux trahissaient plus d'anxiété que de bonheur. Quand, après les dernières mesures ralenties, elle se fut retirée, comme insatisfaite, jusqu'au fond de la pièce, où elle demeura un moment suspendue, les bras levés, le visage d'Olivier s'assombrit. Il

souffrait de ces aveux à demi conscients de la danseuse et que d'autres yeux que les siens avaient pu lire.

Fanny alla s'asseoir, toute rieuse et frivole, elle recueillit un murmure de félicitations, et la conversation reprit sur un ton uni, mi sérieux, mi badin. On parla des diverses danses et des plus modernes, Fanny indulgente à tout ce qui est rythme et mouvement. Vitus se vanta d'exceller à imiter certaine danse nègre, d'une curieuse lascivité. Aussitôt Fanny souhaita qu'il fît la preuve de son talent. Déjà Vitus se disposait à s'exécuter, et Fanny recourait aux offices de Wild. Renaud, qui redoutait le grotesque et l'indécent de cette exhibition, avertit son ami de s'en abstenir. Soudain Juliette s'écria d'une voix aiguë à faire frissonner :

— Laissez-le faire, laissez-le ! Je voudrais le voir humilié. Je me baignerais dans son avilissement.

Renaud pâlit, mais se contint ; il se tourna vers Juliette, essaya doucement de la calmer. Elle, toujours plus féroce et comme démoniaque, glapissait :

— Oui, oui, il y a de la volupté à voir les autres s'avilir. Qu'il danse, qu'il grimpe sur le piano pour danser !

Et elle poussa un éclat de rire déchirant. Renaud posa sa large main sur les doigts tremblants et entrelacés de Juliette. Elle se calma. Personne ne commenta ce rapide éclat, qui brisait si brutalement le calme de ce cercle d'amis, et la scène aussitôt passée parut profondément oubliée. Vitus, très rouge et désemparé, avait balbutié quelques mots inintelligibles. Bien qu'il souffrît de cette cruauté gratuite qui l'accablait à l'improviste, il en devinait trop bien l'origine pour s'y arrêter. Il demeura fort sombre le reste de la soirée.

Il aimait et admirait Juliette autant qu'aucun des amis de Renaud ; mais cette injure le rappelait à l'amertume de se savoir, ou de se croire méprisé.

Au premier cri de Juliette, Fanny avait saisi la main de Ravens et, toute penchée contre lui, semblait se mettre sous sa protection. Bien que la douceur de ce contact l'émût, il songeait avec humeur qu'elle ne lui demandait d'autre service que de couvrir et de défendre son amour pour Renaud, et, plein de révolte, il gémissait intérieurement du rôle que cette femme imposait à sa faiblesse.

Longtemps il ne répondit que fort distraitement aux questions qu'on lui posait, cependant il retenait la main qu'elle lui avait abandonnée. Quand ils se levèrent, il gardait encore, tout honteux, cette main dans la sienne, mais l'étreinte se relâcha peu à peu. Comme ils gagnaient la porte, serrés l'un contre l'autre, leurs doigts, à peine enlacés, se touchaient toujours. Ravens s'égarait à songer que ce contact devait durer éternellement, que l'ordre du monde y était intéressé ; il se perdait dans un bonheur que sa raison lui représentait comme un fantôme.

Au moment de prendre congé (Fanny logeait alors chez les Moranges), elle trouva le moyen d'attirer Ravens à l'écart, sa main tenant toujours celle du peintre.

— Souvenez-vous, murmura-t-elle, que vous avez promis de m'écrire. Je serai si seule, là-bas.

Elle savait Ravens instruit de son amour pour Olivier. Que signifiaient ces câlineries d'enfant pourrie de tendresses et qui eussent paru indécentes dans une autre ? Peut-être choyait-elle seulement l'ami préféré de Renaud.

Le peintre observa avec chagrin les regards pénétrants qu'elle plongea, murmurant un adieu plaintif, dans les beaux yeux d'Olivier, quand il s'avança le dernier avec Juliette frémissante.

VIII
Fausses relations.

Le lendemain, Jean Philippe ne se montra pas dans l'atelier de Ravens. Il ne parut point les jours suivants. Ces absences permettaient au peintre de travailler avec plus de suite et de liberté. Il s'indignait que son élève ne songeât pas à s'excuser. L'adolescent était gravement malade d'une grippe infectieuse qui le faisait parfois délirer. Son père, un petit professeur d'allemand, assez stupide et bigot, n'écrivit pas à Ravens. Il avait contrarié tant qu'il avait pu la vocation de son fils et tenait les artistes pour des gens perdus de vices et incapables de gagner honnêtement leur vie. Le peintre attribua ce silence à la haine de Philippe. Peut-être l'enfant méditait-il de ne plus revenir.

Ravens décida d'ignorer cette insolence. Puis, comme l'absence de Jean Philippe se prolongeait, il lui envoya un mot très dur et lui signifia qu'il ne s'occuperait plus de lui. L'adolescent entrait en convalescence. Ce jeune garçon qu'il avait empêché de mourir se trouvait auprès de son lit quand il ouvrit la lettre. Philippe la lut à haute voix et ajouta :

— Tant mieux ! C'est ce que je désirais.

Le mot fut rapporté à Ravens. Il pensa que c'était pure fanfaronnade et, comme il s'était attaché à son élève, il se disposait à lui pardonner après lui avoir fait sentir quelque temps le poids de sa sévérité. Mais le petit malheureux s'obstinait et ne fit rien pour préparer une réconciliation.

« Voilà, se disait Ravens, l'effet des leçons de Wild ! Comment n'ai-je pas su découvrir le mufle qui se dissimulait sous un air de candeur et de sensibilité ? D'un faible comme Philippe pouvais-je attendre autre chose ? »

Vitus voyageait en Italie. Il se rappelait au souvenir de ses amis, de semaine en semaine, par une vue de Toscane, Florence, Prato, Sienne, San Geminiano, Arezzo.

Ils le suivaient dans ses pérégrinations et ne le perdaient pas de vue : ses cartes postales étaient un extrait du journal de ses découvertes.

Renaud, contre sa coutume, ne s'était pas éloigné cet été-là. La santé de Juliette lui donnait de l'inquiétude et il n'osait pas l'abandonner. Ravens et lui se voyaient, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Ils ne faisaient point mystère de parler de Fanny. Renaud s'expliquait librement sur l'artiste, il affectait de la juger comme il eût fait une indifférente ; certaines inflexions attendries qu'il ne pouvait éviter sonnaient péniblement aux oreilles de Ravens. Du reste jamais une allusion directe aux sentiments d'Olivier.

Le peintre écrivit à l'exilée ; il pesa tous les termes de sa lettre, il la voulait assez tendre sans que rien y ressemblât à un aveu. « Il faut, se disait-il qu'elle me devine et ne puisse cependant s'assurer d'être aimée ». Il déchira dix brouillons. Son chef-d'œuvre demeura longtemps sans réponse. Fanny le remercia enfin par un billet griffonné à la hâte, d'un ton fort neutre, qui le jeta dans un violent dépit. Prétendait-elle le rappeler au bon sens ? Cela lui convenait, vraiment, après qu'il avait éprouvé les savantes manœuvres d'une main suborneuse ! Le prenait-elle pour un chien de salon, un de ces imbéciles qu'elle chargeait de flatter sa folie d'être désirée et cajolée du monde entier ? Cette femme savait-elle aimer ? Et

Renaud était-il aussi sûr qu'il affectait de l'être de l'avoir profondément remuée ?

Un soir qu'ils étaient les deux seuls dans l'atelier de Ravens, Olivier se mit à parler de Fanny, non point comme il faisait depuis quelques semaines, mais comme à un confident de sa passion. Il avait dû recevoir une lettre d'elle, peut-être aussi lisait-il ce qu'elle écrivait aux Moranges. Il était troublé de ce qu'il apprenait. La Dowland s'était subitement coiffée de philosophie, elle rabâchait des abstractions confuses et se persuadait qu'à ce jeu stérile, son art gagnerait en profondeur.

— N'est-ce pas une pitié, disait Renaud, de voir cette femme échouer dans le cérébralisme, elle qui chante par plaisir, par besoin, comme un oiseau…

— Avec seulement plus de style, interrompit Ravens.

— Eh quoi ? Les oiseaux n'auraient-ils pas de style ? Ils en ont un, mais il n'en changent guère. Fanny est femme et non pas oiseau. Elle invente constamment son style. Son instinct est infaillible dans les choses qui lui conviennent. Que les raisonnements s'en mêlent, la voilà incertaine, sourde à ce qu'elle percevait le mieux. Elle va se démontrer, par de bons arguments, qu'il faut absolument chanter faux.

— Qu'en sais-tu ? J'attendrais de voir ce qu'elle fera de sa nouvelle manie !

— Attendre qu'elle soit irrémédiablement gâtée ? Tu en parles à ton aise : attendre… Tu ne la connais pas. Elle a naturellement, pour tout comprendre, des antennes d'une sensibilité étonnante. Mais aussi, dès qu'elle s'est butée dans un système, elle brouille et confond tout. Les idées claires et distinctes la précipitent dans l'obscurité. Il lui suffit d'une

belle déduction pour se persuader que ses meilleures inspirations l'ont trompée.

— Je n'ai jamais remarqué qu'elle eût du goût pour les abstractions. Cela lui est venu bien subitement. Elle aura rencontré en Espagne ou ailleurs un philosophâtre parisien qui la tient envoûtée.

Renaud saisit l'intention de son ami et s'assombrit. Il rêva un instant.

— Non, reprit-il avec humeur, tu ne la connais pas. Elle a toujours été superstitieusement éprise de l'intelligence. C'est le nouveau snobisme. Autrefois les sots étaient éblouis par l'aristocratie et tenaient registre des diarrhées d'un homme titré.

— Et maintenant, comme tu dis, on ne s'intéresse qu'aux diarrhées des cerveaux.

— Je lui ai souvent reproché cette vanité. Tu te souviens comme elle écoutait le petit Verdon ? Elle attendait de ce savant imbécile la révélation du grand art.

— Je ne l'ai jamais vue avec Verdon, murmura Ravens.

« Serait-ce lui, se demandait-il, qui donne de l'ombrage à Renaud ? » Cette conversation était assez cruelle et mortifiante pour le peintre. Renaud s'en doutait-il ? Il semblait prendre plaisir à faire sentir que Ravens n'était rien pour cette femme, qu'il n'avait aucun droit sur elle et ne la connaissait pas. Au lieu que lui, Renaud, s'en déclarait responsable, se flattait de la diriger. Le peintre ne trouvait rien que d'orgueilleux et d'outrageant dans une telle prétention.

— Est-il bien sûr, reprit-il, que ces idéologies vont lui nuire ? Elle ne peut être touchée que superficiellement. Si ce-

la l'amuse, je te trouve indiscret de vouloir lui interdire ces plaisirs.

— Non, je ne suis pas indiscret, s'écria-t-il. Il faut qu'on la gouverne, qu'on la mène le bâton haut, autrement elle dissipera ses dons. Qu'elle travaille comme une esclave, comme une brute !… Non pas comme une brute… Qu'elle travaille avec amour et sentiment, mais sans raisonner ! Songer qu'elle perd son temps à s'occuper de psychologie, d'esthétique ! Dieu sait de quoi elle est capable de s'aviser encore ! Cela est dangereux. Ces curiosités la désagrégeront.

« Ah ! se disait Ravens, comme il craint que sa Duse ne lui échappe ! Il ne se croit un si grand homme que pour avoir inspiré de l'amour à une femme supérieure qu'il se trouverait diminué si elle le trahissait, si elle se trahissait elle-même en consentant à la médiocrité ! Tremble, Renaud ! Cette étoile de neige pourrait bien te fondre sur le cœur ».

La vérité est que Renaud commençait de craindre un rival dont on ne lui parlait pas et qu'il ne voulait pas nommer.

— Pourtant, continua-t-il après un silence, elle a la vraie intelligence de la femme, et celle qui convient à son art. Elle est douée de la divination des choses humaines. Toute l'étendue et les nuances des passions se découvrent à elle. Qu'elle pourrait être grande et émouvante dans le drame lyrique !

Ravens était sombre, il se sentait inférieur.

La conversation se prolongea sur ce sujet.

— Sais-tu, dit soudain Renaud, qu'elle te connaît comme tu ne croirais pas être connu, comme, peut-être, tu ne te connais pas toi-même ? La longue expérience que j'ai de ton

caractère ne m'a pas fait découvrir ce qu'elle a aperçu du premier coup. Il est vrai que je ne m'occupe pas de cela comme elle.

— Et qu'est-ce qu'elle a trouvé de si étonnant ?

Ravens s'efforçait de sourire, mais il était fort anxieux.

— Je te dirai cela plus tard. Tu es trop pressé. J'attendrai de l'avoir vérifié mieux.

Renaud ne revint pas de longtemps sur le sujet de Fanny. Vers le milieu d'août, Vitus rentra et se trouva désormais en tiers dans leurs entretiens.

Comment l'amitié de Ravens résista-t-elle à tant de soupçons, à tant de blessures ? Il se sentait insulté par les propos les plus indifférents d'Olivier. Mais l'amitié a ses secrets comme l'amour. Le jeu visible des intérêts, des besoins, des ambitions, des goûts, de l'habitude est déjà si complexe, pour qui veut être attentif, qu'il dissimule peut-être le plus mystérieux de cette affection.

À cette époque de sa vie, quand Ravens pensait à Olivier, quand il parlait de lui, et même pour le louer, il lui semblait qu'il n'éprouvait plus pour son ami que de la haine. À chaque instant, il faisait le compte de ses griefs, de ceux qu'il avouait, de ceux qu'il tenait secrets. Renaud n'avait pas dit un mot devant une de ses peintures que Ravens estimait le plus, il n'avait point remarqué un changement qui en améliorait une autre. Cet homme n'avait donc pas d'yeux ! Que Vitus était plus attentif et plus sensible ! Cependant Renaud prenait de jour en jour plus d'assurance, il prétendait imposer la tyrannie de sa pensée. N'avait-il pas traité le peintre d'ignorant au milieu d'une assemblée de sots où l'on n'avait de considération que pour l'argent ? Sous toutes ces plaintes

de son orgueil résonnait la plus profonde : Olivier avait su se faire aimer de Fanny, la belle artiste s'était laissée vaincre par le génie caché de son ami, par la force et la capacité de son sentiment. « Pourtant, se disait-il, que cette puissance produit peu ! ». Renaud n'avait presque rien publié, tandis que le peintre étonnait par la régularité de son travail. Mais Olivier avait écrit plusieurs ouvrages et des morceaux dont il ne parlait point à ses amis ; il les jugeait trop imparfaits pour paraître au jour. Juliette seule voyait à peu près tout, et il choisissait parfois quelques pages éclatantes dont il éblouissait Fanny.

Ravens défendait toujours Renaud si on le dénigrait, il se sentait atteint par les flèches qui visaient son ami. Qu'est-ce qui l'attachait tellement que, tourmenté de la volonté de rompre, résolu à envenimer une de leurs querelles jusqu'à créer une tension insupportable, jamais il n'eut le courage d'aller jusqu'au bout ? Il envisageait avec effroi son humiliation, le jour où il lui faudrait avouer que ce Renaud, si constamment et si longtemps aimé, loué, défendu, n'était plus rien pour lui, qu'il s'était trompé en l'aimant ! Privée de la société de cet homme, toute sa vie devait changer, le système de ses relations serait troublé ; la rupture embarrasserait ceux qui voyaient, ceux qui recevaient ensemble Ravens et Renaud. Il se représentait tout cela, et dans ses plus mauvais moments, il en acceptait la chance. Il se tenait prêt à accabler son ami des plus mortifiantes injures. Pourtant, quand il lui semblait que tout allait se déchirer, il suffisait d'un mot de Renaud, d'un mot qui n'était pas toujours conciliant, pour briser soudain la volonté que le peintre nourrissait de le quitter. C'est que Ravens devinait dans ce mot, dans l'intonation qu'on y mettait, combien, malgré sa colère, Renaud tenait encore à lui, avait besoin de lui. Le peintre, rendu à lui-même, frissonnait en mesurant le malheur où il allait

se précipiter, il respirait en bénissant une Providence attentive qui l'avait préservé dans ce danger. Ainsi durait, à travers les révoltes et les accès de rage, la plus violente et orageuse amitié qu'il eût éprouvée de sa vie.

Renaud se doutait-il de tant de combats ? Oui, sans doute, et son orgueil en était content.

La première fois que Ravens se rendit chez Vitus, après le retour du sculpteur, il eut une aventure assez étrange.

Vitus demeurait seul, dans une belle et ancienne maison un peu écartée de la ville. Il recevait tard, et Ravens se rendait chez lui en flânant par les rues désertes et tout livré à ses pensées. Ce soir-là, comme il passait, non loin de la « belle maison », sous les arbres d'un jardin dont les branches s'étendaient par dessus le trottoir et rendaient cet endroit fort obscur, il vit se détacher du recoin le plus sombre, où se trouvait l'enfoncement d'une porte à claire-voie, une stature d'homme qui s'avançait à sa rencontre. La démarche du rôdeur nocturne était incertaine et comme titubante, Ravens le prit pour un ivrogne et, sans le regarder, fit un pas de côté. De nouveau, il le trouva dressé devant lui.

— Vous allez me laisser passer ! dit le peintre.

En même temps, il levait la tête et reconnaissait Jean Philippe qui tremblait nerveusement, un couteau ouvert dans sa main. Comme le garçon levait le bras lentement et par saccades, Ravens saisit le poignet et le serra vigoureusement. Jean Philippe poussa un gémissement étouffé. Le couteau tomba.

— Que fais-tu ici ? demanda le peintre d'une voix contenue et cependant menaçante.

L'enfant ne répondit pas. Ravens tenait toujours le poignet.

— Allons ! Parle ! Que viens-tu faire ici à cette heure ? L'autre finit par bredouiller :

— Vous… vous m'avez tourmenté… Vous m'avez tourmenté… Mais… Je… Je ne voulais pas vous tuer.

Ravens ramassa le couteau sans ajouter un mot, il le ferma, le fourra dans sa poche et poursuivit son chemin. Ayant fait une cinquantaine de pas, il se retourna. Jean Philippe se tenait immobile à la même place, puis, soudain, s'enfuit en courant.

Cette rencontre remplit le peintre d'inquiétude et aussi de pitié pour son élève. Non qu'il eût craint un instant pour sa peau. Ce garçon lui était plus cher qu'il n'avait cru ; et qu'il eût pu se résoudre à guetter tout un soir, grelottant de fièvre, à aborder son maître, sans courage, d'ailleurs, pour exécuter son projet, s'il en avait un bien arrêté, tout cela trahissait un étrange désordre dans l'esprit de l'adolescent. Il fallait agir et le sauver d'une pire déchéance. C'est alors que Ravens se reprocha de n'avoir point parlé comme il devait, le jour qu'il avait conçu les premiers soupçons. Il ne doutait guère que cette action insensée n'eût été inspirée par Wild.

Ce soir-là, il écouta un peu distraitement Vitus, qui parlait avec feu de son voyage. Le sculpteur avait invité son amie Lucienne Digiez, une élève qu'il avait eue et qui lui était demeurée passionnément fidèle. Il fut piqué du dédain que Ravens montrait en présence de cette jeune fille.

— Je t'ennuie ? dit-il.

— Point du tout. Continue. Tu es on ne peut plus intéressant.

— Fort bien ! Je me tairai ! Quand c'est Renaud qui parle, tu écoutes autrement !

Ravens se mit à ricaner. Vitus haussa la voix. Renaud ne bronchait pas. Reproches, sarcasmes, injures. Lucienne essaya de les calmer.

— Comprenez donc, dit-elle au peintre d'un air de gaîté un peu forcé, que Vitus est heureux de tout ce qu'il a découvert. Pourquoi voulez-vous le refroidir ? Ce n'est pas bien. Allons, Vitus ! L'enthousiasme est ce que vous avez de meilleur. N'en rougissez pas. Si vous le perdiez, vous seriez bien malheureux. Oui, reprit-elle tristement, bien malheureux.

Ses grands yeux noirs étaient humides. Cette femme était pour Vitus l'attention et la bonté mêmes.

— Ho ! pour cela, avoua Ravens, vous avez raison. C'est le signe que notre Vitus vaut quelque chose. Il a de l'ardeur. On peut fonder là dessus.

— Pourquoi vous donnez-vous l'air de le censurer ? Est-ce que Vitus ne parle pas bien ? Je trouve ses récits très vivants, très attachants.

Elle avait témoigné assez par ses regards, par l'expression heureuse de son visage, qu'elle en était ravie.

Ravens se défendit d'être un « coupeur d'ailes », comme le lui avait reproché un jour Vitus. Le peintre s'était indigné de l'accusation.

— Je ne l'ai pas encore digérée ! dit-il en s'échauffant.

Il remarqua le chagrin de Lucienne et ne poursuivit pas. Il ne voulut point avouer qu'il était préoccupé. On eût fait mille suppositions. Il fit effort pour ranimer la verve de Vitus et, peu à peu, y réussit. Il vit le plaisir qu'il faisait à Lucienne et en fut content.

— Vous êtes un bon type, lui dit-elle en le quittant. Vous êtes fort !

Que cette femme aimât Vitus éperdument, cela sautait aux yeux. Le sculpteur semblait ne la payer que d'une amitié assez tendre et constante. Ce sentiment est bien languissant pour celle qui a tout attendu d'un homme. Elle s'était méprise aux premières marques d'intérêt que Vitus lui avait accordées et dont il n'était que trop prodigue envers ses élèves. Beaucoup de jeunes filles se détachent aussi facilement qu'elles ont été conquises, et les premiers traits de l'amour ne pénètrent pas très profond. Elles flottent de tendresse en tendresse avant de se fixer. Lucienne, comme Juliette, était de ces femmes qui ne savent aimer qu'une fois et souffrent tout de celui qu'elles divinisent. Elle admirait Vitus candidement avant de le connaître, de le plaindre et de se faire pour lui maternelle et consolante. Vitus se conduisait honnêtement avec elle, il avait des attentions, il exigeait que tout le monde en eût, il faisait parfois le chevaleresque et le généreux. Il la désolait aussi par d'affreuses distractions et des cruautés dont elle se plaignait, devant Ravens et Renaud, avec un air d'enjouement qui ne trompait personne.

— Vitus est un monstre d'égoïsme. Les hommes sont tous ainsi.

Elle feignait d'en avoir pris son parti. Les amis de Vitus savaient que cette situation sans issue n'allait pas sans orages. Renaud affectait de s'indigner.

— Comment ? disait-il. Vous nous calomniez.

— Allez ! reprenait Lucienne. Vous êtes le pire de tous.

Il avait prévu cette réponse et en riait.

— Oui, poursuivait-elle, vous avez la plus exquise des fiancées. Vous n'êtes pas assez bon pour elle.

Ils plaisantaient un moment sur ce sujet. Renaud n'était pas fâché qu'on le tînt pour un peu scélérat. Lucienne, avec sa finesse de femme, devinait que le bonheur de Juliette était troublé. Sans doute aussi que Vitus lui avait confié ses soupçons. Cette disgrâce de Juliette, secrètement, lui était douce. Non qu'elle s'en réjouît. Elle se sentait moins humiliée, moins isolée dans sa propre détresse. Juliette, par son malheur, lui semblait plus près d'elle. Lucienne avait toujours aimé la séduisante fiancée de Renaud, elle l'aimait davantage depuis qu'il lui était permis de la plaindre. Juliette l'accueillait avec une grâce parfaite et mille caresses, où Vitus, fort attentif à ce qu'il se croyait dû, percevait une nuance de dédain. Quand Juliette s'écriait : « Ah ! voilà ma petite Mademoiselle Digiez ! Que vous êtes gentille d'être venue ! etc. », Vitus enrageait. « Juliette est fière », se disait-il. Lucienne n'avait ni éclat, ni beauté. Ses yeux seuls plaidaient pour elle. Elle était pauvre et presque toujours malade. Elle supportait ses souffrances avec courage, elle les oubliait en faisant du bien. Cette femme si digne de pitié se croyait supérieure à sa misère dès qu'elle découvrait d'autres déshérités et les pouvait aider. Ainsi se rassurait, se contentait cet orgueil souffrant qu'une femme n'étouffe jamais, mais peut convertir à la générosité.

Elle était vive, sensible, ardente. Ses yeux avaient toute leur expression dans les moments où elle était affligée. La

tristesse faisait l'attrait de son visage et lui donnait une espèce de grâce. Ainsi la nature signifiait sa prédestination.

Vitus, sans amour, s'était fort attaché à elle ; il la retenait, il s'emparait d'elle avec un affreux et candide égoïsme. Elle l'admirait follement, elle l'excitait à travailler et l'encourageait. Avec elle, il jouissait de sa supériorité, elle le dédommageait de l'espèce de condescendance qu'il croyait toujours apercevoir dans l'attitude de ses amis. Il finit par ne plus pouvoir se passer d'elle. Et, se sentant si nécessaire, elle espérait toujours qu'elle saurait lui inspirer un sentiment plus tendre, que, peut-être, il finirait par l'épouser. À certains signes, qui l'abusaient, parfois elle se croyait aimée. Il ne la trompait pas volontairement et s'expliquait avec une entière franchise.

Peu de jours après la scène que je viens de rapporter, comme Ravens se mettait au travail, on frappa timidement à sa porte. C'était Jean Philippe. En découvrant à l'improviste, dans la pénombre du corridor, le visage pâle de son assassin, le peintre hésita un instant. L'enfant baissait les yeux, tout défait et tremblant.

— Tu viens réclamer ton couteau ? demanda Ravens.

Il ne voulait pas que son élève devinât l'intérêt et la sympathie qu'il inspirait. La main de Jean Philippe flotta dans l'air, comme si l'adolescent eût cherché où s'appuyer.

— Non, murmura-t-il. Je voudrais vous parler. Est-ce que vous me permettez d'entrer ?

— Entre ! dit le peintre assez brusquement.

Jean Philippe se laissa tomber sur la première chaise qui s'offrit. Il demeura silencieux, le visage détourné. Ravens ne savait trop par où le prendre. Il résolut de l'attaquer en face.

— C'est Wild, n'est-ce pas, qui t'a conseillé d'aller m'attendre là haut ?

— Oh non ! s'écria l'enfant avec une vivacité inespérée. Ne croyez pas cela. Il vous aime, il vous aime, malgré tout ce que vous lui avez fait… Vous ne le connaissez pas… Il serait capable de se sacrifier pour vous… Pour vous… Pour vous… répéta-t-il avec un accent douloureux.

Ravens se radoucit un peu.

— Tu aimes donc bien ce Wild ?

— Oui, dit-il dans un souffle.

— Et tu ne crains pas que cette affection ne soit dangereuse ?

— Je sais que les forts, comme vous, doivent la réprouver. Moi, je ne peux plus souhaiter de m'en délivrer. Je la trouve belle.

— Belle ?

— Oui, oui, vous ne comprenez pas. Elle est toute ma vie. Elle me fait travailler. Elle m'exalte.

— Jusqu'à t'inspirer des velléités d'assassinat.

— Il n'est pas responsable de cela. Il ne l'a pas désiré. N'accusez que moi…

Il ajouta, après une courte hésitation :

— C'est lui qui m'a dit de venir vous trouver.

— Lui ? Qu'est-ce qu'il trame encore ?

— Vous êtes injuste, Monsieur. Vous êtes injuste. Il se damnerait pour vous.

— Il est damné, va ! Qu'il ne s'occupe pas de moi ! N'est-il pas content de t'avoir perverti ? Je l'écraserai, si je le rencontre sur mon chemin.

Jean Philippe fouilla, comme hébété, dans la poche intérieure de son veston et en retira un portefeuille. Il l'ouvrit, tourmenta quelques papiers, puis le referma et le remit dans sa poche. Ravens eut pitié de lui. Il l'interrogea d'une voix presque tendre :

— Allons ! Jean Philippe, dis-moi. Depuis quand es-tu ainsi envoûté ?

L'enfant ne répondit pas et se mit à pleurer. La vue des larmes donnait toujours à Ravens un insupportable malaise. Il croyait cependant avoir cause gagnée. Il se rapprocha de son élève, lui mit la main sur l'épaule.

— Allons ! Allons ! Dis-moi comment cela a commencé !

L'autre redoubla de sanglots. Ravens attendit que la crise fût passée. Comme l'enfant continuait de se taire, il l'encouragea :

— Va, mon bon Philippe, raconte-moi tout. Cela te fera du bien.

Il se décida brusquement.

— Cela a commencé tout d'un coup, je crois… Mais il me semble que je devais y être préparé, sans m'en douter… Un soir, je revenais de peindre au Creux des Olives… Vous

avez vu mon paysage, vous ne le trouviez pas très bon… J'ai rencontré Wild sur mon chemin… Il m'a abordé… Nous sommes rentrés ensemble… Il m'a parlé avec une bonté, une douceur qui me donnaient une joie extraordinaire. Je n'avais jamais rien éprouvé de pareil… Il me semblait que la vie commençait pour moi, que, jusqu'à cette minute, j'avais été comme un mort.

— Et il ne s'est rien passé de plus ?

— Ce jour-là ?

— Oui, ce jour-là.

Philippe rougit. Sa franchise l'emporta sur la honte.

— Si, quelque chose, je n'ose pas vous le dire. Vous me mépriseriez.

Ravens l'exhorta doucement à poursuivre. L'enfant gardait le silence. Le peintre en venait à souhaiter que son élève lui mentît pour ne pas entendre l'aveu qu'il redoutait. Il était confus aussi que l'autre pût le croire tourmenté d'une vile curiosité de l'infâme. Il finit par demander à voix basse effrayé de s'entendre poser une telle question :

— Est-ce que vous auriez fait ensemble des choses honteuses ?

— Non, jamais ! s'écria-t-il. Nous nous sommes juré que nous ne le ferions jamais.

Évidemment Jean Philippe savait de quoi il s'agissait. Ravens était déconcerté par ce bizarre serment.

— Qui est-ce qui a eu, le premier, l'idée de jurer ?

— C'est lui.

— Ah ? Mais toi, est-ce que tu étais tenté ?

Il hésita un instant :

— Oh ! non… puisque nous avions juré.

« Ô rouerie de l'innocence ! » pensa Ravens. Jean Philippe ajouta :

— Avec lui je ne pourrais pas. Je n'y songerais pas. Non, non, jamais nous n'avilirons notre affection.

Le peintre feignit d'être rassuré.

— Voilà qui va bien, dit-il. Écoute, Jean Philippe. Tu vas revenir chez moi prendre tes leçons. Mais tu ne reverras plus ce Wild.

L'enfant murmura :

— Je ne peux pas.

— Si, si, tu peux revenir. J'oublie ce qui s'est passé.

Jean Philippe s'obstina dans sa plainte :

— Non, je ne peux pas.

— Mais si je te pardonne tout ?

— Je ne peux pas quitter Wild. Vous ne me pardonnez pas de l'aimer.

— Ah ! petit malheureux ! Tu ne comprends pas que cet homme te perdra, te détruira ? C'est un monstre. Vois déjà où il t'a mené.

— Ce n'est pas lui. Il a été consterné quand il a su ce que j'avais fait. Il m'a dit de venir vous demander pardon.

— Il n'en vaut pas mieux. Il a agi par intérêt. Dieu sait ce qu'il complote maintenant ! Crois-moi donc ! Cet homme ne t'aime pas. Il n'aime personne. Comment a-t-il pu te deviner ? Cela me confond.

Jean Philippe concéda :

— Il y a quelqu'un, en effet, qu'il aime plus que moi.

— Eh bien ?

— Vous le savez bien. Je vous l'ai dit. Et vous le faites souffrir… Il ne s'est jamais plaint, mais je le sais.

— S'il ne se plaint pas, c'est qu'il ne sent rien.

— Il n'est que trop sensible. Il a des gestes d'une grande délicatesse. Il est tendre, au fond.

— Non, il est dur.

— Oui, admit l'enfant avec sa bonne sincérité, il est dur, parfois. Mais je l'aime ainsi.

— Il est dur et vulgaire.

— Il peut être vulgaire, c'est vrai. Il ne l'est pas toujours. S'il était autre, je l'aimerais moins. Ah ! vous devriez bien l'aimer un peu.

Ravens se mit à rire. Jean Philippe poursuivit avec feu :

— Il ne m'écrit pas une lettre où il ne me parle de vous.

— Vous vous écrivez ? À quoi cela rime-t-il ?

— Il sait que j'ai du plaisir à lire de son écriture. Et puis, quand je ne le vois pas, je suis encore avec lui.

De nouveau, il tira son portefeuille de sa poche et tendit à Ravens, en tremblant, une page de cahier pliée en quatre.

— J'ai tort, peut-être, de vous montrer ceci. Mais il faut que vous sachiez.

Ravens ne bougea pas. La main de l'enfant tremblait de plus en plus fort.

— Vous ne voulez pas la voir ?

— Donne ! dit le peintre brusquement.

La feuille était couverte d'une écriture régulière, lourde, sans grâce, sans bonté, sans égards à rien, avec des majuscules orgueilleuses. Ravens lut et relut ce singulier morceau, se défendant de vouloir comprendre et cependant effrayé :

« Comment peux-tu t'imaginer, mon Iollas, que j'aie la moindre affection pour cette personne ? Elle m'est utile. C'est pourquoi je la vois si souvent et me refuse, malgré mon chagrin, à toi, mon doux ami. Cette personne, je la destine dans mon cœur à faire la félicité d'un autre, le plus extraordinaire, le plus rayonnant de nous tous, et à qui je vouerai toute ma vie un culte, malgré ses rigueurs, que j'ai, hélas ! trop méritées. Il a su me favoriser, malgré lui, de cet inappréciable bienfait ; une admiration passionnée. Tu ne sais pas, mon Iollas, quelle émotion sublime est l'admiration, et combien semblent faibles et insipides, à côté, tous les autres sentiments. Que je voudrais te l'inspirer, cette émotion, que je voudrais l'inspirer au monde ! Un jour viendra, mon Iollas, et peut-être n'est-il pas loin, où je saurai submerger dans ce ravissement des salles populeuses comme des villes, et alors toi, mon Iollas, toi, le premier dans mon âme, toujours ! tu communieras avec moi dans l'adoration de la beauté que

j'aurai créée. Mais Lui, déjà, sur le clavier de nos cœurs, il sait faire chanter l'accord rare et précieux. Je l'admire, je l'admire éperdument, et je le juge digne de tous les bonheurs. À son insu, je travaille pour lui, et puisse le Ciel, qui est juste, récompenser mes efforts ! Car j'aurai fait du bien à plus d'une âme. Mais ne crois pas, mon Iollas, que rien approche de la tendresse que j'ai pour toi. Je t'embrasse sur tes deux yeux.

Ton Mélibée pour la vie.

Ravens n'était point surpris des divagations orgueilleuses de Wild. Que pouvait-il bien intriguer du côté de Fanny ? Mais ce qu'il insinuait ne tenait-il point du même délire fanfaron que tout le reste ? Jean Philippe regardait le peintre avec anxiété. Enfin Ravens prononça :

— Il est fou.

— Oui, il est fou, accorda l'adolescent… Comme moi.

— Non, pas comme toi. Détrompe-toi vite. C'est lui qui t'a suggéré de me montrer cette lettre ?

— Oh non ! Il sera peut-être fâché que je vous l'aie fait lire. Mais je ne pouvais pas être moins généreux que lui, et il fallait…

— Pauvre enfant ! Il n'y a pas la moindre générosité dans son cas, ni dans le tien. Tu m'apportes une lettre qui me remplirait de fureur, si je croyais qu'elle contient un mot de vérité. Tu ne comprends rien à tout cela. Tu es trop jeune. Et c'est par générosité aussi que tu as songé à me tuer ?

Jean Philippe se remit à sangloter.

— Ah ! Monsieur, gémit-il, je vois bien que vous ne m'avez pas pardonné.

Ravens lui posa la main sur l'épaule.

— Si, si, rassure-toi. Je t'ai pardonné. Mais je ne peux pas supporter de t'entendre délirer ainsi.

Il s'écria à travers ses larmes :

— J'étais encore malade… Je ne savais pas bien ce que je faisais. Vous aviez trop humilié Wild… Et puis… il vous aimait trop.

— Calme-toi. Wild ne n'aime pas du tout. Pas plus que toi, d'ailleurs.

— Vous voulez dire que je ne vous aime pas ?

— Non, mais que Wild ne t'aime pas. Il ne peut aimer personne, c'est sa damnation.

— Il dit, dans cette lettre, qu'il vous aime plus que tout au monde.

— Il dit qu'il m'admire. Peut-être que ma nature l'étonne et qu'il m'envie. Le secret de tout ceci, c'est qu'il se flatte que je pourrai lui être utile.

— Et vous ne le voudrez pas ?

— Je ne le pourrais pas si je le voulais.

— Oh ! ce n'est pas un service vulgaire qu'il demande de vous. Il m'a laissé entendre une fois que vous seul pouviez le

sauver. Mais le sauver de quoi ? De quelque chose qui l'effraie, cela, je le sais. Quand il se met à y penser, il est dur avec moi. Il me rudoie, il me repousse, il me dit : Ce n'est pas toi qu'il me faut.

— Oui, je sais. Il voudrait apprendre de moi le moyen de devenir un homme.

— Il voudrait, dit Jean Philippe effrayé, apprendre à ne plus m'aimer ?

— Non, non, ce n'est pas cela. Il voudrait, au contraire, apprendre à aimer quelqu'un, ou quelque chose. Il s'efforce en vain. Personne, il ne peut aimer personne, ni toi, ni moi, ni rien, ni la musique, ni aucune occupation. Il te balaiera, le jour où tu ne lui seras plus bon à rien. Il abandonnera la musique quand il désespérera de s'en servir.

Jean Philippe ne comprenait pas. Quoi ? Wild n'aimait pas la musique ? Ni rien au monde, lui qui était plein d'enthousiasmes ?

Ravens renonça à le convaincre et, bien qu'il ne pût lui arracher la promesse de ne plus revoir le pianiste, il lui permit de reprendre ses leçons régulièrement. Il ne voulait point l'abandonner. Il se flattait de le surveiller, de le guérir peu à peu, d'empêcher tout au moins, qu'il ne commît des fautes irréparables. L'adolescent était resté, après tout, sincère avec son maître.

IX
Love's labours lost.

Fanny revint à la fin de l'été et demeura chez les Moranges.

Peu de temps après son retour, elle rendit visite à Ravens. Elle était accompagnée de son amie. Mme Moranges montra un plaisir de surprise en voyant les dernières peintures de l'artiste. Il avait modifié sa manière en restant lui, la touche se faisait plus expressive et véhémente, les *Iris gris* tenaient leurs promesses. Ce changement, qui déconcertait les bons peintres du pays, enchantait cette femme sensible. Elle trouvait dans les toiles récentes de Ravens quelque chose de plus vivant, de plus ardent que dans les autres.

— Oui, expliquait le peintre ravi, chacune de ces toiles baigne, en quelque sorte dans une atmosphère morale qui lui est propre.

Il était heureux qu'on le louât devant Fanny, dont le souvenir ne le quittait guère et qui était comme la Parque de ses nouvelles générations.

La Dowland examinait tout avec une nonchalance curieuse et intriguée ; silencieuse et souriante, comme elle était presque toujours, elle se bornait à désigner du doigt ou du regard tel bibelot, tel vase ou morceau d'étoffe qui traînait dans l'atelier et qu'elle s'amusait de retrouver sur l'un des tableaux. Par toute sa contenance et ses rares paroles murmurées, elle laissait entendre qu'il y avait entre elle et Ravens une intelligence secrète : elle semblait avoir pénétré un

mystère qui échappait à d'autres yeux que les siens. Le peintre n'avait pas répondu à ce billet dont la froideur le désolait. Il n'avait point espéré que cette femme serait si impatiente de le revoir. « A-t-elle relu ma lettre ? se demandait-il. Sans doute, elle vient pour entretenir une adoration dont se soûle son orgueil. » Que pouvait-il se promettre de sa faveur, si la prudence interdisait à Fanny d'écrire un mot un peu tendre ? « Oui, oui, se disait-il encore, elle a pour moi la seule affection que, sans songer à trahir Renaud, elle peut témoigner à son plus intime ami. »

Il ne savait pas lire dans cette âme décevante. Souvent, au cours de ses plus cruelles réflexions, il avait traité la Dowland d'allumeuse insensible, il s'était juré, non pas tant de l'oublier, que de la perdre et de l'outrager ; – toujours finissait par se lever tel souvenir, telle image touchante de la femme aimée qui la rendait inaccessible aux entreprises d'une brutale douleur. Oui, quelle que pût être, vers ce temps-là, l'instinctive et l'innocente perfidie de Fanny, elle avait su composer en lui sa sainteté, il la voyait ornée d'une si suave souffrance qu'il ne songeait plus alors qu'à s'immoler à son bonheur.

Elle s'arrêta longtemps devant un bouquet de narcisses peint sur un fond clair. Ces fleurs, d'un dessin nerveux et tourmenté, étaient, malgré les apparences, de la même veine que les ténébreux iris. Ravens s'était, Dieu sait pourquoi, enchanté du problème de peindre blanc sur blanc.

— Ils vous plaisent ? dit-il.

Elle soupira :

— Oui. C'est trois fois candide et vierge. Et pourtant… Ces narcisses me ressemblent.

Elle avait prononcé les derniers mots très bas et comme se parlant à elle-même ; il douta d'abord de les avoir entendus.

Il eut un éblouissement. Jamais Fanny ne l'avait invité, par un seul mot, à plonger ainsi dans les ombres de sa conscience. Mais que voulait-elle dire ?

— Je vous les donne, s'écria-t-il, puisqu'ils vous plaisent. Elle le regarda, un peu surprise.

— Merci, dit-elle simplement.

— Je vous apporterai la peinture quand je l'aurai vernie.

Mme Moranges avertit Ravens qu'elle invitait ses amis pour le jeudi suivant. Ravens déclara qu'il ne se souciait pas de passer une soirée sous les yeux de Wild. On l'assura que le pianiste n'y serait pas.

— Fanny a besoin de repos. Elle soupire après une paisible réunion d'amis où il lui serait permis de ne point chanter.

— Venez-y, dit la Dowland d'un ton presque suppliant, en serrant les doigts de Ravens.

Elle ajouta à voix très basse :

— Si vous n'y étiez pas, qui y aurait-il ?

— Renaud.

Il la regardait au fond des yeux.

— Renaud, murmura-t-elle, ce n'est pas vous.

La soirée chez les Moranges commença dans un calme extraordinaire. Wild, en effet, n'était pas là. Juliette, sérieusement malade, cette fois, n'avait pas été priée. Ravens avait apporté ses *Narcisses*, que Vitus examina curieusement et loua avec enthousiasme.

Il était tard quand Fanny se trouva, par quel artifice ? entre Ravens et Renaud, sur le divan, dans la pénombre. Vitus s'échauffait à démontrer aux Moranges et aux jeunes gens curieux les qualités de Piero della Francesca, qu'il avait découvert à Arezzo. Il y perdait sa peine. On ne connaissait point ce peintre, on n'avait qu'une confiance médiocre dans le goût du sculpteur. Vitus selon sa coutume, proclamait ses sentences d'une voix claironnante ; il ne persuadait pas ces sourds et le sentait. Il n'était pas si absorbé dans son éloge qu'il n'eût la liberté d'épier ses amis ; et, tandis qu'ils se croyaient bien tranquilles à l'abri de son vacarme, lui, de son côté, se couvrait de son bruit pour les observer sans qu'il y parût.

Il ne se passa guère de temps que Ravens se sentit prendre la main. Fanny la serra avec une douceur nerveuse et féline. Il ne douta pas qu'elle ne serrât, d'autre part, avec la même impérieuse tendresse, celle de Renaud. Olivier souffrait ce partage… Il voulait, c'était son orgueil et la preuve qu'il faisait de sa sûreté, de sa supériorité, il voulait ne point paraître jaloux ; il voulait se persuader qu'avec toutes les libertés que Fanny prenait avec d'autres hommes, elle le mettait tellement au-dessus, dans son admiration et son amour, que jamais l'ombre d'une inquiétude ne devait ramper autour de lui. C'était sa paisible et passive manière d'insulter à la passion de Ravens. « N'est-ce pas aussi, se disait le peintre, une assez profonde tactique de sa tendresse alarmée ? Il veut

me décourager de rien espérer. Son repos apparent me démontre que Fanny m'amuse de faveurs trompeuses. »

Il remâchait d'amères réflexions en imaginant cette autre main dont la Dowland devait jouer savamment avec celle de Renaud ; lui-même sentait glisser sur sa paume et le long de son avant-bras, les doigts mobiles, un peu froids encore. Il se souvint d'une remarque d'Olivier : « La main est le plus obscène de tout ; elle l'est plus que le… » Sans doute, songea Ravens, il entendait la main de Fanny.

Parfois le peintre dégageait ses doigts avec une violence qui eût été un aveu, si Dowland avait encore douté. Presque aussitôt cette main se repentait d'avoir conquis sa liberté, elle rusait le long de la robe pour se faire ressaisir ; et quand il la sentait bien prisonnière, il trouvait moins insupportable que son rival broyât, avec une imparfaite volupté, des doigts avides d'être tourmentés davantage. Il était presque consolé en vérifiant que Fanny ne prescrivait point de limites aux modulations de ses caresses.

Que tenait-il, qu'une main que cette femme lui retirerait dès qu'elle se sentirait lasse et ennuyée de ce jeu ? C'est la pensée qu'il eût fallu fixer ; et alors, au lieu de tenir superstitieusement et de suspendre sa joie à ce précaire enlacement, il se fût assuré de posséder, même lointaine, toute la personne de Fanny, liée à lui, esprit et chair, par des fils d'une élasticité et d'une résistance infinies, et que la mort seule pouvait rompre. Renaud, justement, ne se sentait-il pas si maître de cette pensée que les infidélités des doigts de Fanny, de ses yeux, de sa parole devaient le laisser indifférent ? Ravens en était à cette absurde réflexion, (car enfin un homme vraiment épris ne souffre pas que la femme aimée dévoue à un autre un atome de sa chair), quand Fanny,

comme si elle eût suivi l'ordre des pensées de son voisin interprétées selon un mystérieux alphabet par les pressions variées, les relâchements, les brusqueries de la main qu'elle tenait, tourna sis beaux yeux sombres vers ceux du peintre et, le dévisageant avec une attention étrange, murmura de sa voix de blessée :

— Vous êtes un homme extraordinaire.

— Je l'espère bien, Madame.

Il y avait plus d'orgueil véritable qu'il ne soupçonnait dans cette parodie de son orgueil.

— Pourquoi ne m'appelez-vous plus Fanny ?

— Je vous appellerai Fanny, puisque vous le souhaitez. En quoi me trouvez-vous extraordinaire ?

— Vous vous faites passionnément admirer, peut-être aimer de ceux qui auraient le plus de raisons de vous haïr. Il faut qu'il y ait en vous une force et une séduction qui attachent les plus révoltés contre votre domination.

Incapable d'entendre correctement ces paroles, il se flatta qu'elle parlait d'elle, qu'ayant vainement lutté contre un amour dont elle devait se défendre par égard pour Renaud, elle s'avouait contrainte d'y céder. Brisé par cet espoir mêlé d'une obscure et pourtant douloureuse appréhension, il se mit à trembler et fut près de laisser tomber sa tête sur l'épaule de Fanny. Ce vertige ne dura qu'un instant. Avant de se reprendre, Ravens flotta dans une demi-stupeur et proféra cette phrase assez niaise, qui, du moins, ne le compromettait pas :

— Je pense que vous vous moquez de moi.

Elle le regarda, surprise.

— Non, dit-elle.

Il y eut encore un silence. Renaud paraissait écouter Vitus. Fanny, tournant vers Ravens son visage grave et attendri :

— Pourquoi, reprit-elle, êtes-vous si dur pour Wild ? Le peintre tressaillit, de dépit, de colère, de crainte.

— Quoi ? dit-il brusquement. Encore lui ? C'est une conspiration ?

La main de Fanny se fit plus molle et indifférente, puis, soudain, se crispa.

— Vous êtes brutal, dit-elle. Je ne vous comprends pas.

— Je ne suis pas brutal. Je m'effraie de me sentir investi par cette canaille. Qu'est-ce qu'il vous a dit ? Vous aurait-il aussi subornée ?

— Vous êtes brutal et grossier, soupira Fanny.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Rien qui ne puisse flatter votre orgueil, même si, comme je le suppose, il est très exigeant.

— Il l'est, n'en doutez pas ; et même assez pour que les éloges de ce monstre ne me touchent pas.

— Ces éloges ne sont pas si banals que vous pourriez penser…

Elle prit un temps et ajouta :

— Puisqu'ils m'ont rendue curieuse de vous connaître mieux.

Durant quelques instants, Ravens cessa de trouver ce Wild aussi odieux ; il lui prêtait une espèce de pénétration et presque du cœur. « Ainsi, songeait-il, ce garçon aurait le pouvoir de m'asservir la pensée de Fanny ? Étrange entremetteur d'âmes ! » En vain son orgueil et son amour conspiraient à l'engager dans une honteuse complicité, au fond de lui-même une répulsion plus essentielle et plus durable répudiait cette confiance en un si dangereux allié. Que Wild fût sincère dans son admiration, peut-être ardemment désireux de servir son idole, le peintre avait beau n'en point douter ; il était humilié qu'il lui fallût un tel interprète pour que Fanny s'occupât vraiment de lui.

— Je crois, reprit-il plus doucement, que vous ne connaissez pas du tout Wild. Seriez-vous éblouie au point que vous ne distinguiez pas ce qu'il y a en lui de monstrueux ? Ou si c'est le monstre, justement, qui vous séduit ?

— N'abusez pas des grands mots. Vous êtes toujours excessif. Dieu sait comment vous me jugez.

— Oh ! vous, reprit-il avec effort, je ne vous juge pas… Je… je ne pourrais pas… du moins pas en cet instant… Enfin, il est question de Wild. Vous ne savez pas combien il est néfaste. Ce n'est point sa faute. Il est né tel. Il est prédestiné à nuire en se détruisant lui-même. Comprenez donc que je cherche à le fuir, à en préserver mes amis, puisqu'enfin je ne peux pas l'écraser.

— C'est vous qui le connaissez mal. Il parle parfois comme un ange tombé. Où trouve-t-il de telles paroles ?

— Hypocrisie !

— Non. Vous êtes sa vivante nostalgie. Comment pouvez-vous le haïr ? Il ne vous fait que du bien. Du moins, il ne songe qu'à vous en faire.

« À quel jeu se livre cette femme ? » pensa Ravens. Elle avait mis une inflexion fort tendre dans ce : « Il ne vous fait que du bien. » L'amour interpréta ces paroles. Mais le correctif qui suivait tendit le peintre à sa méfiance.

Elle se tourna vers Renaud.

— Est-ce que vous trouvez ce Wild si monstrueux ? Olivier répondit d'un air indifférent et ennuyé :

— Moi ? Point du tout. Je n'ai pas à me plaindre de lui.

Il ne vint pas alors à l'esprit de Ravens que toute cette conversation pouvait n'être que pour Renaud, que Fanny l'avait adroitement conduite pour rassurer son ami du côté de Courvoisier. Sa simplicité lui persuada qu'Olivier n'avait pas écouté un mot de tout ce dialogue. Il savait que Renaud voyait Wild assez souvent, sans plaisir, mais sans colère. Fanny avait su le lui imposer. Le drôle devait être suspect à Olivier et souffert impatiemment. Ravens s'indigna de ce qu'il prit pour une lâcheté.

— Quoi ? s'écria-t-il. Après ce qu'il a fait à Courvoisier, tu prends sa défense ?

Renaud répondit avec le même flegme :

— Il n'avait pas toute sa raison aux Joux.

— Quoi ? Il était gris ?

— Oui.

— Et alors ?

— Alors il est excusable. Il le serait encore s'il n'avait pas été gris.

— Est-ce que tu parles selon ta conscience ?

— Me forceras-tu de parler selon la tienne ?

— C'est ainsi que tu es du parti de tes amis ?

— Courvoisier n'est pas mon ami.

— Ah ! C'est donc un ennemi ?

Renaud ne répondit pas. Le peintre insista :

— C'est un ennemi ?

Renaud haussa les épaules. Vitus avait terminé sa conférence et tout le monde écoutait.

— De qui parlez-vous ? demanda Mme Moranges.

— De Wild, cria Ravens, un sujet dont vous feriez bien de vous défaire.

— Un assez triste sire, en effet, souligna Vitus.

Mme Moranges se mit à rire.

— Toujours cette marotte ? Même quand Wild n'est pas ici, il faut qu'on se querelle à propos de lui. Moi, je l'aime bien. C'est vous et Courvoisier qui me l'avez recommandé. À propos, savez-vous que Courvoisier paraît très bien réussir à Paris ?

— On le dit. Vous devriez lui demander ce qu'il pense maintenant de Wild.

— Et qu'est-ce qu'il en pense ?

— Ce que nous en pensons tous, sauf, naturellement, M. Renaud, qui n'a, dit-il, qu'à se louer de lui.

Renaud dévisagea son ami avec insistance. Le peintre crut qu'il allait parler. Il se borna à un petit ricanement.

— Oh ! le lâche ! s'écria Ravens. Écoute-moi bien ! Je te prédis ici que tu regretteras ta conduite. Et plus tôt, sans doute, que tu ne supposes.

Olivier se leva sans dire un mot, s'inclina devant Mme Moranges et gagna la porte. La patronne, désolée, se précipita pour le retenir. Tout le monde, sauf le peintre et Fanny, s'était levé. On s'employait à le calmer. Pendant qu'on entourait Renaud, la musicienne disait de sa voix plaintive :

— Vous êtes brutal.

— Fallait-il prendre parti pour Wild contre Courvoisier ? Témoigner de la complaisance à l'insulteur de mon ami ? Non ! Il en a fait d'autres. Ses maléfices s'exercent même en son absence. Il suffit que son nom soit prononcé.

— Allons ! Je vois que vous êtes superstitieux. Il n'est pas besoin du spectre de Wild pour que vous querelliez quelqu'un.

Renaud se laissa ramener. Il s'assit dans un fauteuil assez loin de Ravens. On s'efforça d'apaiser les deux amis. On affectait de traiter cette querelle de plaisanterie. Renaud demeura contracté. Il se composa un sourire glacé et ne parut voir ni entendre personne. Ravens surmonta mieux sa colère ; il lui semblait être le vainqueur. La conversation reprit sur un ton assez naturel, malgré le malaise qui persistait.

Fanny ne soufflait presque plus mot. Elle savait se réfugier dans un silence qui ne paraissait pas trop calculé, toutes les fois qu'elle s'était mise dans une situation embarrassante.

Ce soir-là, Ravens et Renaud se quittèrent froidement. Ils ne devaient pas se revoir d'assez longtemps.

Ravens fut souvent appelé chez les Moranges. On le consultait s'il fallait choisir un tapis, un encadrement, une reliure, désigner la meilleure place d'un tableau. On le retenait parfois à déjeuner. Il voyait Fanny, presque jamais seule : elle se croyait abandonnée s'il n'y avait pas foule autour d'elle. Le peintre se demandait quelle pouvait être la vie intérieure de cette femme qu'effrayait tant la solitude. Il ne l'entendait jamais chanter.

Elle lui demanda un jour s'il s'était remis avec Renaud. Elle devait le savoir.

— Non, dit Ravens, je ne ferai pas un pas pour me rapprocher de lui.

— Je le regrette.

Le plus souvent, ils ne se disaient rien que d'insignifiant. Vitus était là ou d'autres, qu'elle traitait en domestiques, non sans révoltes des plus fiers. Parfois elle tirait le peintre à l'écart, elle le troublait par des paroles énigmatiques.

Un jour, on lui dit qu'elle était malade : une petite bronchite sans gravité ; mais elle devait être attentive à sa gorge, il y allait de sa voix. On le fit monter dans sa chambre. Elle était allongée sur son lit, les cheveux répandus sur une montagne de coussins. Il y avait là trois ou quatre jeunes gens, qui se tenaient respectueusement à distance. Le soleil entrait par la fenêtre, jetait sur le parquet une flaque dorée. Ravens

approcha sa chaise du chevet de la malade. Elle l'y souffrit quelques instants, visiblement impatiente. Lui la dévorait des yeux, il regardait se soulever sa poitrine sous la fine chemisé boutonnée jusqu'au cou. Soudain elle prononça :

— Ravens, mettez-vous là-bas. Je vous verrai mieux.

Elle lui désignait une place dans le cercle distant de ses adorateurs. Comme il hésitait :

— Oui, insista-t-elle, là. Le coup d'œil d'ensemble sera plus heureux.

Ravens rougit. Il se leva.

— Ho bien ! dit-il. Je ne faisais que passer. Vous me faites souvenir que j'ai à travailler.

Il prit congé. Fanny ne le retint pas. « Quelle altière coquette ! se disait-il en sortant. Elle prétend me confondre avec ces morveux. Nous verrons cela !

Le surlendemain, comme il était seul dans la bibliothèque, occupé à décorer une paroi de figures à la détrempe, elle entra sans qu'il l'entendît et, se tenant derrière lui, s'amusa à le regarder. En tournant la tête, il aperçut son reflet dans une vitre de la croisée ouverte.

— Il y a longtemps que vous êtes ici ?

— Non ! je vous regardais travailler. Vous êtes très beau.

Il descendit de son petit échafaudage. Elle vint à sa rencontre, lui prit les mains qu'elle serra longtemps, et, cependant, attachait sur ses yeux des regards si troublés, si avides de consolation qu'il crut deviner ce qu'elle attendait de lui. Il attira violemment à lui cette belle taille flexible, ses lèvres

cherchèrent celles de Fanny. Elle renversa la tête en arrière, se détendit violemment, avec un râle étranglé, et s'échappa… Elle s'arrêta, toute droite, sur le pas de la porte, et, avec l'accent du plus affreux mépris :

— Vous aussi ? dit-elle.

Il demeura consterné et craignit d'avoir tout perdu par son impatience. En réfléchissant à ce terrible « Vous aussi ? », il finit par le trouver rassurant. Cet *autre*, qui était-il ? Renaud ? Un libertin vulgaire ? Non, non, c'était Renaud, il n'en fallait point douter. « Ne serait-il pas mieux traité que moi ? On ne lui accorde donc rien ? » Il était plein d'une joyeuse confiance. « À nous deux ! se disait-il encore. Nous verrons qui l'emportera. » Il se préparait à la lutte avec une sorte d'ivresse.

Comme il retournait à son atelier, il trouva devant la maison Vitus et Lucienne Digiez qui semblaient l'attendre. Il fronça les sourcils. « On ne me laissera pas travailler, » pensa-t-il. Il surmonta vite son accès d'humeur, sourit à Lucienne et les fit monter.

Il leur montra ses dernières peintures. Les deux visiteurs parlaient peu, ils semblaient embarrassés et tristes. La jeune fille avait les yeux brillants et humides et jetait à son ami de longs regards. Lui faisait des remarques à voix basse, comme s'il eût été effrayé ou accablé de ce qu'il découvrait dans les toiles de Ravens.

— Que vous êtes fort ! disait Lucienne. Quel dessin volontaire et nerveux ! Vous faites toujours ce que vous devez ? Vous êtes toujours maître de vous ?

— Oui, murmurait Vitus.

— L'art est difficile, répondit Ravens. Non, je ne suis pas encore maître de moi, de mon style ; je ne me posséderai peut-être jamais tout entier. Calme… Calme… Est-ce que je le désire vraiment ? L'ordre, l'achèvement, la perfection… Oui, je sais, il faudrait y atteindre. Il faudrait !… Cela est facile à quelques-uns… Trop facile. Ils ne me touchent pas. Non, je ne veux pas de ce repos sans lutte. Ils simplifient le problème de la peinture. Et ils font bien, ils font mieux que moi… Oui, parbleu, ils font mieux, je le sais. Moi, je ne veux pas. Je veux faire autre chose, peut-être ce qui est impossible. Il n'y a que l'impossible qui soit vraiment tentant. Peindre avec des couleurs ! Cela est beau. On peint toujours avec des couleurs. Et les couleurs peuvent être belles. Et l'on dessine… Ce n'est pas assez… Il faut être un homme…

— Oui, murmura encore Vitus.

Il se fit un silence, tous les trois absorbés dans leurs méditations.

Lucienne leva lentement la tête, regarda le sculpteur avec insistance, anxieuse, haletante, attendant quelque chose qui ne venait pas. Ravens les observait, très intrigué.

Soudain la jeune femme avança sa main, cherchant celle de Vitus, et quand elle l'eut atteinte, elle la serra nerveusement. Ses yeux exprimaient une grande inquiétude.

— Je crois, dit-elle doucement, qu'il faut parler, maintenant.

— Oui répondit Vitus en rougissant.

— Tu as quelque chose à me dire ? demanda Ravens avec bonté. Je m'en doutais un peu.

Le sculpteur s'effraya :

— Est-ce que tu sais déjà ?

— Non, je ne sais rien. Qu'est-ce qu'il y a ?

Vitus commença avec effort :

— Je voulais te parler de ce qui m'arrive, pour que tu ne l'apprennes pas d'un autre… pour que tu ne puisses pas me reprocher… Barrelet, mon collègue, tu sais…

— Ah ! l'affreux bigot ! qui n'a pas honte d'exposer ses infâmes petites aquarelles ! Je te dirai un trait de sa façon. Va, continue.

— Il raconte que mon attitude à l'égard des jeunes filles de ma classe est des plus suspectes, que j'ai des manières déshonnêtes et qui soulèvent contre moi l'indignation générale.

— Ah !

— Il ajoute une abondance de détails ; que, sous prétexte de corriger leurs dessins, je m'abandonne à des frôlements indécents, que je retiens après la leçon mes favorites et ne me résous pas à les quitter, que l'une de ces filles aurait conseillé à sa voisine de me gifler si je faisais mine de me rapprocher trop…

— Ah ! la canaille ! Et tu n'as point parlé au directeur ? Comment sais-tu tout cela ?

— Ces propos ont été entendus dans un wagon de chemin de fer et m'ont été rapportés.

— Il faut te plaindre, et sans tarder. Le directeur te défendra. Il est intelligent, il t'estime, je le sais. Il ne voudrait pas te perdre. Il sait qu'il te remplacerait difficilement.

— C'est que… Je crois…

— Allons, Vitus, prononça Lucienne avec une douce fermeté, cependant que des larmes brillaient au coin de ses paupières, il faut tout dire. Il faut aller jusqu'au bout. Sinon à quoi servirait tout ceci ?

— Comment ? s'écria Ravens effrayé. Ce serait vrai ? Vitus reprit d'une voix sourde :

— Il y a quelque chose de vrai dans ce que raconte Barrelet. Je pense que mon goût pour mes jeunes élèves doit être assez visible. Je ne crois pas m'être oublié jusqu'à offenser leur délicatesse. Je les regarde avec une complaisance qu'on peut trouver indiscrète… Je ne les fuis pas… Mais…

— Ah ! Vitus, interrompit Lucienne, vous ne vous voyez pas. Je sais bien, moi, quelle sorte d'intérêt vous pouvez témoigner aux jeunes filles. Ah ! oui, je le sais.

— Et ce conseil d'amie ? demanda Ravens. C'est vrai ?

— C'est peut-être vrai. Je ne sais pas.

— Qui est cette préférée ?

— Je n'ai pas *une* préférée. Toutes celles qui ne sont pas trop laides m'attachent également.

— Oui, reprit Lucienne. Est-ce que cela n'est pas horrible ?

Cependant elle paraissait un peu soulagée de n'avoir pas *une* rivale.

Ravens sourit. Elle poursuivit :

— Si le conseil a été donné, c'est qu'il y a une fille jalouse de n'avoir pas été distinguée. Elles sont toutes flattées de son attention. Il est le seul professeur qui ait du talent, n'est-ce pas, Ravens ?

— Oui, oui.

— Et Vitus a beaucoup de charme… Ah ! s'il en avait moins, je serais plus tranquille, pour lui.

Ravens sourit encore.

— Est-ce que le directeur sait quelque chose ?

— On lui a déjà rapporté ces propos. Il n'en croit pas un mot, ou il n'y attache point d'importance. Je crois qu'il me défendra si on m'attaque.

— Le directeur est très généreux, s'écria Lucienne avec enthousiasme. Je l'aime de savoir estimer Vitus. C'est un homme, un caractère. Vous devriez le reconnaître, Vitus.

— Je le reconnais.

— Mieux, mieux que vous ne faites. S'il se trouvait, un jour, qu'il ne puisse plus vous défendre ?

— Cela n'arrivera pas.

— Oui, dit Ravens pensif, si on lui adressait une plainte motivée. Allons ! le mal n'est pas trop grand encore. Ce Barrelet n'a de crédit nulle part. Souviens-toi que tu ne vis pas à Rome, dans les beaux siècles de l'Empire. Tu n'es pas libre comme moi. Je l'ai toujours regretté. Tu ne pourrais pas être plus chaste ?

— Je suis un sensuel.

Vitus avait l'air désespéré.

— Nous sommes tous des sensuels, reprit Ravens. Mais il est beau de se vaincre. Cela ne me paraît pas si dur.

— Se vaincre ! dit Vitus en s'exaltant. Se laisser vaincre par le monde, par ses lois et ses conventions ! Je suis un irrégulier. Je veux l'être. Je me trahirais en me changeant. La chasteté ne me paraît pas une vertu.

— À moi non plus. Mais je suis maître de mes sens.

— Si je parvenais à me dompter, ce ne serait point par un choix libre. Je céderais à une contrainte que ma raison ne saurait avouer.

— Écoutez-le ! s'écria Lucienne, désolée. Oui, c'est ainsi qu'il parle. Il s'encourage à se perdre, à se détruire. Vous me devriez au moins cette charité de ne pas étaler devant moi vos principes.

— La force est toujours belle, dit Ravens. Si le monde te gêne, oublie-le. Songe à toi. Es-tu un artiste ? Veux-tu l'être ? Et tu choisis le parti de la facilité ?

— Faire un pacte de dupe avec le monde qui voudrait me forcer ?

Ravens regarda son ami d'un air songeur.

— Oui, ton esprit est malade. Et que ta position est fausse !

— Je le sais bien. Et j'ai déjà songé à me libérer.

Lucienne s'effraya :

— Ne croyez-vous pas, Ravens, que cette contrainte, au fond, lui est bonne ? S'il n'avait plus de frein…

— Peut-être. Je ne sais pas. Il faut être franchement, courageusement ce qu'on est. L'équivoque, le mensonge… Ah ! je sais bien, mon pauvre Vitus, ce qu'il te faudrait… Ce serait peut-être le salut…

— Eh bien ?

— Est-ce que tu en es encore capable ? Cela aussi, c'est une espèce de puissance, une plénitude.

Lucienne pâlit. Elle se mit à pleurer doucement. Vitus la regarda, étonné. Il n'avait pas compris. Ravens toucha l'épaule de la jeune femme.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il.

Elle fit un grand effort pour refouler ses larmes.

— Non, non, il fallait le dire. S'il pouvait se sauver, croyez-vous que je n'aurais pas assez de courage et de raison pour disparaître ?

Elle éclata en sanglots. Vitus lui prit la main, la retint, ta serra dans la sienne. Ravens essayait de sourire. Il jetait bouleversé par cette grande douleur.

— Allons ! dit-il. Il ne s'agit pas de cela.

Il jeta à Vitus un regard chargé de reproche.

Lucienne se calma, elle essuya ses yeux, sourit tristement à Vitus.

— Je crois, murmura-t-elle d'une voix de petite enfant, je crois qu'il nous faut nous en aller.

Ravens les reconduisit. Il serra longuement la main de la jeune femme et, en quittant Vitus, il lui jeta ce seul mot :

— Attention !

— Ravens est bon, dit Lucienne quand ils furent sortis. Il est fort et il est humain.

Le peintre revit son ami quelques jours après. Il lui reprocha sa dureté.

— Comment as-tu pu flatter une telle passion ? Est-ce que tu ne vois pas qu'elle est malade d'amour ?

— Je le sais.

— Et tu peux lui parler de tes désordres, de ta sensualité indisciplinée ? Ce sont des choses que ne supporte pas une femme qui aime comme elle.

— J'ai cru qu'en ne lui cachant rien, je la détacherais de moi.

Ravens se mit à rire.

— Quoi ? Sérieusement, tu as pensé cela ? Allons, réponds-moi. Tu as pensé cela ?

Vitus garda le silence. Ravens poursuivit :

— Tu serais à ce point naïf et inconscient ? Est-ce ainsi que tu connais les femmes ?

— Je n'avais pas besoin de le lui dire pour qu'elle le devinât.

— Oui, oui, je sais. Il n'y avait qu'un parti honnête, celui de la fuite.

— Trop tard. J'ai bien essayé. Nous restions parfois longtemps sans nous voir et sans nous écrire. Elle finit toujours par revenir.

— Il fallait l'éloigner quand il était encore temps. Tu as vu naître sa passion ?

— Je ne l'ai pas vue naître. Je m'étais un peu occupé d'elle, par pure charité. Elle est pauvre et assez douée. J'ai longtemps attribué ses visites à la politesse, à la reconnaissance, au plaisir qu'elle avait à parler des beaux-arts. Rien, dans sa contenance, ne me faisait pressentir son amour. Elle était d'humeur égale et gaie.

— Heureuse. Elle se croyait heureuse. Aveugle, va. C'est ton égoïsme qui te rend si stupide. Et tu prétends au grand art !

Vitus rougit.

— Tu aurais été trompé comme moi.

— Non.

— Non ? Tu ne la connais pas.

— Et tu as fini par découvrir qu'elle t'aimait ? C'est admirable !

— Oui, un soir qu'elle était chez moi, je n'ai plus douté. Sans se déclarer nettement, elle m'a fait sentir qu'elle attendait un aveu, une caresse. Il a fallu m'expliquer. Je l'ai fait sans brutalité, je crois, mais en des termes qui devaient la tirer d'incertitude. Je lui ai laissé entrevoir mon goût du désordre, mon essentielle infidélité, tout ce qui devait la détacher de moi et me faire mépriser d'elle. Ne me demande pas de te peindre la scène qui a suivi mon explication.

— Je la devine.

— Non, jamais je n'ai été témoin d'un désespoir aussi affreux. Cette femme attendait tout de moi. Je lui ôtais les illusions qui avaient soutenu sa vie. Des cris, des larmes ! Et moi-même, je me sentais si malheureux, si humilié, que je ne pouvais supporter la vue de ce chagrin. Je me tenais dans l'embrasure de la fenêtre, le regard détourné. Ah ! qu'elle avait compté sur moi ! Je l'ai reconduite, je l'ai presque portée jusqu'à la gare. Je crois bien qu'elle trouvait encore une espèce de douceur, une consolation à s'appuyer sur moi. Quand je l'ai eu quittée, j'étais bien sûr que nous ne nous reverrions plus. Et pourtant elle est revenue.

— Pauvre fille, dit Ravens. Tu t'es conduit comme un brutal. Il fallait… il fallait puisque les choses étaient si avancées, tâcher de la détacher doucement de toi.

— Je ne le pouvais plus. Elle se faisait trop pressante. Son insistance me forçait d'être dur.

— Oui, et maintenant, avoue que tu as besoin d'elle, que, sans l'aimer, tu ne voudrais pas en être complètement séparé. Elle t'admire, elle te flatte.

— Elle fait mieux, elle me soutient dans mes pires moments.

— Et elle espère toujours qu'elle sera le moyen de ton salut.

— Je le crains.

— Que tout cela est triste ! Et que tu te conduis mal avec cette femme ! Quelle vie ployée et courbée que la sienne ! Elle manque de tout ce qui pourrait l'épanouir, de tout élément de richesse qui fait les belles existences. Elle n'est pas

une grande artiste, elle aurait peut-être trouvé le bonheur si elle ne t'avait pas rencontré sur son chemin. Et tu vis de sa soumission, sans lui rien donner.

Vitus fut sur le point de se fâcher.

— Comment ? Je ne lui donne rien ? Me crois-tu si pauvre ? Je vis (il souligna le mot avec emphase.) Elle a besoin de moi autant et plus que moi d'elle. Sinon elle ne reviendrait pas.

Il ajouta, après un silence :

— Il est vrai qu'elle me trouve moins généreux qu'autrefois. Il arrive un âge, et tu le sais bien, Ravens, où l'on n'éprouve plus le besoin de se tant communiquer. On se concentre davantage et l'on règle les graves questions avec soi-même. Elle me croit peut-être moins riche, quand je le suis plus. J'étale moins ce que je possède.

Ravens sourit. Ce n'est pas ainsi que Vitus lui était connu. Ils parlèrent insensiblement d'autre chose.

X
Éblouissements et terreurs.

La querelle de Ravens et de Renaud n'avait pas fermé à Wild la porte des Moranges. Fanny le protégeait ; elle voulait le retrouver chaque fois qu'elle revenait dans cette maison. Mme Moranges payait de quelques gratifications les séances d'accompagnement. Souvent aussi la Dowland s'exerçait à danser et Wild avait acquis assez vite le rythme ferme et souple, avec les balancements et les détentes, qui plaisait à la cantatrice. Il ne jouait plus au *Valencia*. La liberté dont il croyait jouir augmenta son arrogance. Il déplut et ne tarda pas à le sentir. On le revit timide, soumis, balbutiant. La comédie de l'humilité ne lui réussit guère. En vain il se surveillait : il trahissait par un geste, une inflexion de voix, une grimace ou un regard sa fureur, sa souffrance de se voir traité en subalterne. On le devinait tourmenté de faire reconnaître sa valeur, désespéré de n'y point parvenir.

Il nourrissait un grand dessein. Un festival des musiciens suisses devait se célébrer l'automne suivant dans notre ville. On mettait au concours la composition d'une cantate illustrant le pays, les hommes et leurs travaux. Les musiciens qui voulaient soumettre leur œuvre au jury demandaient un texte à un poète de leur choix. Les productions jugées les meilleures devaient être exécutées durant les fêtes par un chœur, un orchestre et des solistes. Wild était persuadé que Fanny serait engagée à cette occasion.

Il avait résolu de concourir, et il ne faut pas s'en étonner. Des croque-notes plus ignorants que lui n'eurent pas

honte de produire leurs monstres ; et les plus impuissants, quand ils se virent évincés, ne furent pas les moins fiers, ni les moins offensés ou les moins venimeux à dénoncer l'iniquité des juges.

Pour Wild, avant d'avoir écrit sa première portée, il se flattait déjà que son chef-d'œuvre, distingué entre les premiers, serait joué devant un peuple immense. Il étourdissait de ses visions le pauvre Jean Philippe, qui ne songeait pas à élever des doutes, trop heureux que son ami se plût à le voir si souvent et si longtemps.

— Tu verras ! s'écriait le pianiste. J'enfonce tous les pompiers ! J'ai des idées épatantes. Rien ne pourra tenir là devant. Il faudra que tout déménage. Ah ! Reverdin ! Ah ! Le pauvre homme ! De quoi auront l'air ses élégances de boudoir, ses petites mélodies cochonnes ? Je te le demande. Il sera tué, écrasé…

Il lui était agréable de songer qu'il pourrait à loisir étudier l'interprétation des airs avec Dowland à laquelle il destinait le premier rôle. Il songea d'abord à s'assurer le concours de Renaud, persuadé que le jeune poète ne rêvait point de plus grande félicité que d'entendre ses vers chantés par cette bouche divine.

Renaud ne faisait pas crédit au génie de Wild ; il ne pensait pas qu'il fût flatteur de fournir un prétexte aux inventions de ce débutant. Il était, de plus, fort inapte à certain genre de poésie facile, officielle et populaire, qui devait seule convenir. Il travaillait avec une extrême lenteur et, malgré sa conversion, peut-être sincère, mais platonique, au communisme, n'éprouvait point les grands sentiments élémentaires dont est émue l'âme des foules ; ses raffinements de mandarin, ses obscurités, la dure et laborieuse perfection de sa

forme le disqualifiaient, là où il fallait de la simplicité, et ce don de communier avec le peuple, dans l'enthousiasme qu'excitent les thèmes les plus rebattus. Il savait tout cela et l'expliqua au pianiste, qui ne voulut pas se rendre à de si bonnes raisons. Renaud lui conseilla Pierre Bessire : ce garçon écrivait facilement des vers agréables et sonores, tels que pouvait les souhaiter un musicien sans audace.

Wild sourit de cette proposition comme d'une bonne plaisanterie. Il méprisait Bessire sans le connaître et s'était infatué du talent de Renaud parce que Ravens l'aimait. Il se flatta de le vaincre à force d'insistance et de flatteries. Renaud tint bon et n'eut pas besoin de courage : il se fût mis au supplice en s'attelant à un tel ouvrage. Cependant le temps passait.

Dès que tomba la première neige, Fanny s'envola. Pour peu de temps. Elle chanta à Vienne et à Munich. Elle revint pour s'éloigner encore. À Paris, elle séjourna plusieurs semaines. Genève, Strasbourg, Zurich. Elle n'avait jamais eu une aussi brillante saison. Notre petite ville perdue dans ses montagnes était au carrefour de ses divers chemins. Il lui fallait venir s'y poser pour recouvrer la force de fuir. Rien que l'air glacial et pur de ce pays ne pouvait rendre à sa voix fatiguée l'éclat, le mordant et la pathétique douceur dont les publics étaient saisis. Elle le disait, on devait le croire.

Renaud était toujours instruit de ses retours. Elle venait parfois le surprendre chez lui. Il passait chez les Moranges de longues soirées. Quand elle pouvait lui parler en tête à tête, elle le pressait de quitter cette affreuse ville et d'aller se fixer à Paris.

— Comment pouvez-vous demeurer ici ? L'on doit y étouffer sous la sottise et l'ennui. L'on n'y sait point ce qui se

fait, toutes les horloges y retardent, et les événements n'y retentissent que lorsqu'ils sont oubliés là-bas, comme si la nouvelle en venait de Sirius.

Elle insinuait parfois que la figure et l'esprit du jeune homme feraient merveille dans le monde. Elle ne parlait pas de sa fortune, bien que, sans doute, elle y songeât.

— Vous savez bien, disait Renaud, que je ne puis partir maintenant.

— Et pourquoi, reprenait-elle en souriant, ne le pourriez-vous pas ?

Il la regardait d'un air sombre :

— Vous êtes cruelle ! Faut-il vraiment que je vous le dise ?

— Ce n'est point être cruelle que de songer pour vous à votre fortune ! Je vous trouve bien coupable de la négliger, et plus encore de négliger vos dons. Mais vous ne m'aimez pas.

Il la rassurait par ses caresses, si elle avait vraiment douté. Alors elle poursuivait son avantage :

— C'est là-bas que votre beau talent s'épanouirait. L'intelligence prend feu aux idées qui éclatent et fusent de toutes parts.

— Ah ! l'intelligence ! soupirait Renaud.

— On dirait que vous avez horreur de ce beau mot.

— Pour vous, Fanny, ce n'est qu'un mot. Mais il vous fait le plus grand mal. Il vous détruira, si vous ne vous défendez pas.

Elle riait de ce qu'elle prenait pour une sottise.

— Tandis que vous vous faites une tâche de détruire votre intelligence pour vous sauver. Vous la laissez s'éteindre et dépérir faute d'aliment. Au lieu que là-bas, dans cette chaleur fertile et saturée de pensée…

— Votre mépris est bien cruel, disait Renaud. Me croyez-vous sans ressources ? Ne puis-je vivre que de l'esprit des autres ? Je sens bien, Fanny, que vous ne savez pas m'aimer. Vous n'êtes éprise que de l'éclat dont vous voudriez me voir paré. Il faut être brillant pour vous plaire.

— Ingrat ! Je voudrais que votre mérite se montre enfin et soit reconnu de ceux qui sont dignes de l'admirer. Personne, ici, ne vous comprend ni ne vous estime.

— Vous savez bien, Fanny, que ce n'est pas vrai.

— Vous ne voyez plus le meilleur de vos amis.

— Je le reverrai.

— Et il sera heureux de vous reprendre ? Oui, oui, ajoutait-elle en riant, vos yeux ne manqueront pas leur effet.

Renaud se sentait bien malheureux et déchiré. Il commençait à craindre que cette femme ne le quitte s'il ne se décidait pas à la suivre. Courvoisier l'attendait, sans doute, il l'éblouirait de sa renommée grandissante. Non, Fanny n'était pas d'un caractère à s'attacher à un provincial, encore qu'il eût du feu et du talent, s'il s'obstinait à demeurer obscur. Elle avait besoin de la ville et de ses illuminations, de ce pétillement des idées qui est une fête pour l'esprit, peut-être aussi de fêtes moins spirituelles, dont elle n'avait encore jamais avoué le goût.

Il eût fallu abandonner Juliette. Mais cela était impossible. Juliette ne s'était pas remise de sa dernière maladie, qui avait semblé bénigne. Une fièvre persistante et légère peu à peu l'épuisait. Les médecins multipliaient leurs observations et leurs analyses : ils ne pouvaient déterminer la cause du mal. Tantôt ils l'attribuaient aux poumons, tantôt au sang, puis aux glandes et aux sécrétions internes. Ils prescrivaient le repos et un régime, ils ordonnaient des remèdes, essayaient des injections. Le traitement semblait réussir. Elle se levait, travaillait un peu ; sa gaîté, sa vivacité enchantaient Renaud. Bientôt la reprenaient sa fatigue et sa langueur. Renaud avait une peur superstitieuse, une sorte d'horreur de la maladie, de tout ce qui, du plus loin, lui rappelait la mort. Non qu'il se représentât distinctement celle de Juliette ; mais cette faiblesse de sa fiancée lui était insupportable ; il eût voulu pouvoir la guérir tout d'un coup. Le spectacle de cette vie diminuée lui rappelait péniblement, à lui qui avait toujours joui d'une santé de fer, la fragilité de la créature. Il lui paraissait presque sacrilège de se représenter comme mortel l'être qu'il aimait le plus au monde.

Pour la première fois de sa vie, il avait menti à Juliette et il se tourmentait de remords ; c'est-à-dire qu'il inventait mille raisons pour se persuader que le mensonge était nécessaire et charitable, qu'il n'était point une faiblesse, mais une libre décision de sa volonté et de sa raison. La malade avait été instruite du départ de Fanny. On ne lui parlait pas de ses retours. Il fallait qu'elle se reposât dans la confiance que Renaud ne voyait plus la rivale, que, peut-être, il allait l'oublier. Prudence bien imprévoyante.

Juliette essayait souvent de parler de Dowland. Olivier n'allait point jusqu'à jurer qu'il ne l'aimait plus. Il ne mentait que par omission et s'ingéniait, tant qu'il était au chevet de

la malade, de la distraire des images qui la tourmentaient. Lui, qui était d'ordinaire assez silencieux, ne tarissait pas d'inventions tendres ou plaisantes. Et cette attention même ne devait pas laisser de paraître suspecte. Les craintes de la jeune femme renaissaient toujours. Mais quelle douceur aussi de se laisser rassurer !

Un soir qu'il revenait de chez les Moranges, l'esprit fort troublé de ce que lui avait dit Fanny, il observa qu'un homme le suivait depuis quelque temps. Il ralentit le pas pour laisser passer le fâcheux. Wild le rejoignit.

— Bonsoir, Monsieur, dit le pianiste de sa voix morte.

— Bonsoir.

Ils firent quelques pas en silence. Wild reprit avec embarras :

— Le temps est doux, pour la saison.

— Oui.

Nouveau silence. Le musicien se rapprocha de Renaud.

— Est-ce que vous avez réfléchi à la proposition que je vous ai faite ?

— Quelle proposition ?

— Vous le savez bien.

Olivier ne répondit pas. L'autre poursuivit :

— Je veux composer ma cantate… Il me faut un texte… Vous me le ferez, n'est-ce pas ?

Renaud fut surpris du ton à la fois impératif et suppliant.

— Je vous jure, Monsieur, que j'en suis incapable.

— Incapable ? murmura le pianiste avec un étrange sourire.

Il jeta un coup d'œil à son compagnon.

— Je le regrette, ajouta-t-il. Oui, vraiment, je le regrette.

Il souriait toujours. Ils marchèrent quelque temps sans parler.

— Vous rentrez tard, reprit Wild avec effort. On dit que votre fiancée est très malade.

Les sons s'étranglaient dans sa gorge. Renaud pâlit. Ses traits se crispèrent. Wild regardait devant lui et ne s'en aperçut pas.

— Est-ce que vous ne craignez pas, dit-il très bas, que Mlle Corti n'apprenne où vous passez vos soirées ?

Renaud s'arrêta soudain, la main levée.

— Allez-vous en ! gronda-t-il.

Wild fit quelques pas de côté et s'arrêta, indécis, au milieu de la chaussée. Il articula d'un air humble, en baissant la tête.

— Je ne voulais pas… Vous ne m'avez pas compris…

Mais comme Renaud demeurait toujours aussi menaçant, il prit le parti de s'éloigner en murmurant : Au revoir, Monsieur !

Olivier crut saisir dans ces derniers mots une nuance d'ironie et de défi. Une terreur irraisonnée, absurde, l'envahit : « Oserait-il ? Et comment a-t-il pu tout deviner ? Cet

homme est un sorcier, le génie du mal. » Ces pensées folles l'occupèrent longtemps. Il ne dormit pas cette nuit-là.

Le lendemain, il alla frapper à la porte de Ravens. Le peintre se mettait au travail. Quand il reconnut son ami sur le palier, il hésita à le faire entrer, tant il avait encore de ressentiment.

— C'est toi ? dit-il.

— Oui. Veux-tu me permettre de te dire deux mots ?

Cette humilité commença de désarmer le terrible Ravens.

— Cela dépend de ce que tu as à me dire.

— Tu veux des excuses ? Va, il ne s'agit plus de cela. Je t'apporte bien mieux.

— Entre.

Renaud se laissa tomber sur le divan. Le peintre s'assit en face de lui.

— Il faut que tu m'aides, dit Olivier. Je suis sur le point de désespérer.

La pitié, l'inquiétude éteignirent aussitôt toute la rancune de Ravens.

— Quoi ? Qu'est-ce qui arrive ? demanda-t-il.

— Il faut sauver Juliette.

— Comment ? Son mal s'est aggravé ? Elle est en danger ?

— Oui, elle est en danger. Mais ce n'est pas cela. Le monstre veut la tuer.

Ravens ouvrit de grands yeux. Il pensa que son ami déraisonnait.

— Quel monstre ? De qui parles-tu ?

— De Wild.

Déjà Ravens ne trouvait plus si étrange la frayeur de Renaud. Olivier raconta assez confusément la rencontre qu'il avait faite. Le peintre devina tout plutôt qu'il ne comprit.

— Ah ! l'abominable canaille ! s'écria-t-il. Qu'il essaie !

— Est-ce que tu crois, demanda Renaud, qu'il pourrait ?

— Oui, il pourrait. C'est un fou.

Il était gagné par la terreur de son ami.

— Que faire ? reprit Olivier. Je ne puis pas lui céder, m'astreindre à cette affreuse besogne.

— Jamais ! Ce serait une lâcheté.

— Je n'y ai pas songé.

Il reprit après un silence :

— Si tu allais lui parler ?

— À qui ? À Juliette ?

— À Wild. Tu es le seul qu'il écoute. Un mot de toi, il obéirait.

— Moi ? Que j'aille parlementer avec le diable ? Tu n'y as pas songé.

— Tu pourrais faire ce miracle d'adoucir le fauve.

— Non. Cela ne sera pas. Cherche un autre Orphée.

— Il faut donc que Juliette meure ?

Ravens ne put s'empêcher de sourire. Il recouvrait un peu de raison. Il se demandait si le seul orgueil ne dictait point à Renaud sa démarche, s'il ne tremblait pas que Juliette ne le méprisât d'avoir menti.

— Allons ! dit-il. Nous n'en sommes pas encore là.

Ils convinrent de faire intercepter les lettres dont l'adresse serait d'une main inconnue. Renaud ferait aisément agréer cette précaution à Mme Corti, qui avait la phobie des microbes.

Olivier se rassura et se mit à sourire, tant cet avis si simple, et peut-être trop simple, lui paraissait merveilleux.

— Il n'est pas sûr, ajouta Ravens, que Wild tente quelque chose. Sans doute il ne voulait que t'intimider. Attendons.

Ils demeurèrent un moment silencieux. Le peintre était sombre.

— Tu vois Fanny souvent ?

— Je la vois.

— Pourquoi, reprit Ravens, après avoir longtemps rêvé, ne dirais-tu pas la vérité à Juliette ?

— Non, non, c'est impossible, maintenant.

— Faut-il qu'il y ait du mensonge entre vous ?

— Plus tard, je lui avouerai tout. Oui, oui, elle saura tout… Plus tard… Il faut qu'elle guérisse… Je ne peux pas… Je n'ai pas le droit… Pourtant je voudrais être sincère… Il ne faut pas… Tu n'imagines pas combien cette maladie mystérieuse me tourmente. Les médecins n'y entendent rien. Ah ! quels ignares !

« Pauvre Renaud ! se dit Ravens. Il craint d'être la cause du mal de Juliette. Mais il ne le reconnaîtra jamais. Il ne s'avoue pas cette crainte à lui-même. Cependant il applique le mensonge comme un remède. »

Il regarda son ami d'un air sérieux.

— Est-ce que tu aimes vraiment Juliette ?

— Tu me demandes cela à moi ? Je ne l'ai jamais tant aimée. Et Fanny le sait bien, que Juliette menacée me devient plus précieuse, que je m'attache davantage où il y a le plus à craindre. Elle aussi veut me faire trembler… Elle tente de me lier, de m'enlever…

— Tu pourrais ne plus mentir à Juliette.

— Oui, oui, je sais. Il faudrait ne plus voir l'autre. C'est cela que tu veux dire ?

— Oui.

Renaud baissa les yeux. Il eut l'air de méditer.

— Je crois, dit-il enfin, que j'aurai cette force. Des moments comme celui-ci sont trop durs. C'est trop payer les heures que je passe auprès de Fanny. Il faut faire ce sacrifice à la santé de Juliette. Ah ! que la peur est un terrible maître ! Songer que je pourrais une seconde fois rencontrer dans l'ombre ce démon… Je ne le supporterais pas.

Ravens secoua la tête.

— Tu le rencontreras ailleurs et avec un autre visage. Ce matin, tu trembles. Bientôt tu ne trembleras plus. Le démon que tu as à craindre ne s'appelle pas Wild.

— Et quel est son nom ?

— Je ne te le dirai pas aujourd'hui. Un jour tu le reconnaîtras et tu n'hésiteras pas à le nommer.

— Je crois savoir ce que tu veux dire.

— Va ! retourne chez Fanny.

— Non, je te jure…

— Ne jure pas. Il te faudra plus d'une épreuve pour t'assagir, mais il sera peut-être trop tard.

Ravens songeait (pourquoi cette pensée lui était-elle venue ?) aux aventures de certain brochet que Renaud lui avait expliquées un jour. On divise un aquarium en deux compartiments au moyen d'une cloison de verre. Dans le premier, on introduit le brochet, dans l'autre de petits poissons dont il se nourrit. Le brochet, pour saisir une proie, se jette furieusement contre la vitre. Et dès qu'il est revenu de son étourdissement, il recommence. La douleur finit pourtant par le dresser. Il renonce à sa chasse. On retire la cloison transparente. En vain. Le brochet se laissera mourir de faim. Le peintre se disait : « Combien de matins d'angoisse comme celui-ci faudra-t-il à Renaud pour qu'il renonce à sa double poursuite ? Peut-être Juliette alors sera-t-elle morte. Le brochet veut-il mourir de faim ? »

— Il faudrait, dit-il, fermer à Wild la porte des Moranges. Il faudrait surtout le ruiner dans l'esprit de Fanny. C'est elle

qui règne dans cette maison. Ce sera facile. Quand elle connaîtra les procédés de son accompagnateur…

Renaud se taisait, la tête basse, et semblait incertain. Ravens s'interrompit, regarda fixement son ami. Il eût voulu chasser le soupçon qui, soudain, l'occupait.

— Quoi ? murmura-t-il. Est-ce que Fanny serait…

— Non, non. Que vas-tu supposer là ?

Olivier se levait.

— Sais-tu, lui dit Ravens toujours assis, que Courvoisier paraît déjà fort bien lancé à Paris ?

— Je le sais.

— Et qu'il se fait fort de procurer à Dowland un engagement très avantageux ?

— Je le sais.

— Et que penses-tu qu'elle fasse ?

— Je suppose qu'elle ne méprisera pas cette occasion.

— Tu sais aussi que Courvoisier travaille à une cantate et concourra avec nos musiciens ?

— Il ne méprise donc pas tant ce petit pays ? Qui lui a fourni un texte ?

— Je l'ignore. Il a assez de relations pour pouvoir solliciter un auteur connu.

— Combien y a-t-il en Suisse de vrais poètes ?

Ravens sourit :

— Il y en a un auquel il a dû songer, et qui ferait fort bien.

— Oui, je sais, dit mélancoliquement Renaud. Moi, je ne pourrais pas. Et quand je pourrais…

— Il ne songerait pas à toi.

— Non.

Il parut s'absorber dans des réflexions assez tristes, puis il tendit brusquement la main à Ravens.

Le peintre demeura tout déconcerté. « Voilà, songeait-il, tout ce que j'ai gagné à lui parler de Courvoisier. Je lui inspire le regret de ne point écrire pour le musicien arrivé un texte que Fanny serait destinée à chanter. »

Il s'indignait contre son ami : « Cet enfant gâté par la fortune défie le malheur de l'atteindre jamais. Il se fera un devoir de braver le danger. L'orgueilleux ! Il s'applaudit de son sort. Que sa nouvelle vie a d'attraits pour lui ! Qu'elle est riche et pleine ! La crainte donne une nouvelle force à ses sentiments. »

Peu à peu, sa rêverie prenait un autre cours. Il imaginait Juliette guérie. Renaud l'épousait. Et lui, Ravens, suivait Fanny, il la disputait à Courvoisier. Et si cette femme n'était touchée que par l'éclat d'un nom célèbre, ne saurait-il s'illustrer comme le musicien, porté par l'espoir d'une si belle récompense. « Mais non, se disait-il, puisqu'elle a pu aimer l'obscur Renaud… Si elle l'a aimé… Que peut-on se promettre de fixer d'elle ?… Et de quoi n'est-elle pas capable ? »

Ravens se persuadait que Wild tout seul n'avait pas inspiré à son ami tant de craintes et de remords, il prêtait à

Fanny des intentions meurtrières : elle voulait faire périr lentement de jalousie la pauvre Juliette. Et peut-être sans aimer vraiment Renaud.

Cette femme en devenait plus attrayante. Elle était pour lui un beau péril, un beau devoir. Toujours inconsciemment imitateur de Renaud, ou plutôt des sentiments qu'il lui prêtait, il se promettait d'une existence ardente des enfantements de merveilles. Il se croyait déjà tout renouvelé depuis qu'il aimait.

Tels étaient les jeux de son orgueil et de son imagination. Entrait-il rien de plus dans son amour que ces étranges constructions ?

Il était surpris, quand il essayait de se représenter un peu vivement l'apparence de Fanny, pour en attiser sa passion, de ne trouver dans son souvenir qu'un profil de visage et parfois une stature offerte à des centaines d'yeux, plus dignes d'inspirer l'admiration que le désir, une voix, une main surtout où semblait s'épuiser toute la fertilité des caresses dont cette femme était capable. Tels étaient les fétiches de sa passion.

XI
Le Dialogue dans la Forêt.

Olivier eut le courage de ne point retourner pendant quelques jours auprès de Dowland. Fanny s'étonna de cette absence. Elle le supplia, elle le somma de revenir. Finalement on fit savoir qu'on partait le surlendemain. Serait-il assez cruel pour refuser d'aller prendre congé ? Non, il n'eut point cette dureté. Il revit Fanny tendre, plaintive et secrète. Elle partit : ce fut pour revenir bientôt, et soirées de reprendre chez les Moranges. Olivier n'en manquait presque pas une.

Ravens avait cessé de donner des leçons régulières à Jean Philippe. L'adolescent venait voir son maître deux fois par mois et lui montrait ce qu'il avait fait. Le maître donnait quelques conseils sans rien retoucher. Jean Philippe développait ses qualités sans suppléer à ce qui lui manquait. Sa couleur se faisait de plus en plus rare et précieuse, il lui arrivait de composer avec bonheur. Le dessin demeurait sans caractère, et les reproches, les gronderies de Ravens n'y pouvaient rien.

Le jeune homme changeait, plus timide et farouche qu'il n'avait jamais été. Ravens se prenait à le regarder longtemps sans lui rien dire, essayant de pénétrer dans cette conscience qui se fermait. Que l'expression de Philippe, dans ces moments, lui était pénible ! L'adolescent soutenait le regard de son maître avec une sorte de crainte honteuse qui voulait se durcir jusqu'à en paraître provocante. Ravens en éprouvait

tant de malaise que c'était lui, le premier, qui détournait la tête. Il ne doutait point que l'enfant ne continuât à voir Wild et qu'il ne passât, avec son ami, par tous les degrés de la joie et du désespoir. Il découvrait cela, dès l'entrée de Philippe, à son air tantôt radieux, tantôt abattu. Personne ne savait, moins que cet adolescent trop sensible, dissimuler ses humeurs, et cela, du moins, lui était resté de sa première sincérité ; il avait beau, dès qu'il se sentait observé, essayer de se composer un masque.

Il parut chez Ravens quelques jours après la visite de Renaud. Le peintre était plein encore du dégoût de Wild. Il ne vit point sans répugnance cette âme damnée de celui qu'il méprisait. Jean Philippe s'en aperçut et fut encore plus désagréablement cabré que de coutume. Ravens résolut de rompre les chiens :

— C'est Wild, dit-il, qui t'inspire de prendre avec moi ces airs hautains et…

— Non, s'écria-t-il, ce n'est pas lui.

— Ne mens pas. Ouvertement ou non, il te donne cette méfiance…

— Non, Monsieur, je vous le jure. Il ne dit jamais que du bien de vous. Mais vous m'avez pris en dégoût parce que je ne puis m'empêcher de l'aimer.

— Ce n'est pas cela, Jean Philippe. Tu me fais peine et pitié. Où te mènera cette absurde passion ? Si tu étais tombé sur un être sensible et droit, tu ne serais pas si malade. Mais ce Wild…

— Il est sensible et droit.

— Après ce qu'il vient de faire ? Écoute, ou bien tu cesseras de le voir, ou bien c'est moi que tu ne verras plus. Il m'est insupportable que tu viennes chez moi au sortir de chez lui. Je ne saurais être l'ami de celui qui fait sa société d'un tel homme.

— Que vous a-t-il fait ?

Le ton de la question était presque insolent.

— Qu'importe ce qu'il a pu faire ? Je ne saurais rester indifférent au mal qu'on fait à mes amis.

— Il n'en fait point à vos amis. Je le sais, je le jure, vous vous trompez.

— Brisons là. Tu sais mes conditions. Montre-moi ta peinture.

— Ce sera donc la dernière fois, murmura-t-il avec une vraie tristesse.

Ravens lui parla de ses tableaux comme les autres fois. Au moment de partir, Jean Philippe s'écria avec désespoir :

— Vous ne pouvez pas condamner un homme sur des apparences. Vous êtes dans l'erreur, vous êtes injuste. Wild ne vous veut que du bien, à vous et à vos amis…

— Nous le saurons bientôt. Songe à ce que je t'ai dit. Au revoir.

Il le poussa doucement dehors, puis, soudain, le rappela.

— Et souviens-toi bien de ceci, lui cria-t-il. En continuant de hanter ce triste sujet, tu te perds. Je voudrais être un mauvais prophète. Va.

Jean Philippe partit sans répondre. Le peintre demeura un peu troublé par l'ardeur que mettait ce garçon à défendre son ami.

Il n'était plus retourné chez les Moranges depuis le jour que Fanny avait paru si fort offensée : Dowland s'étonna de cette longue absence, elle lui fit dire qu'elle l'attendait. Il ne se fit point désirer longtemps et s'en fut passer auprès d'elle la première soirée qu'on lui indiqua. Il la trouva au milieu d'un cercle de jeunes gens, Vitus parmi eux, fort animé et bavard. Elle semblait se moquer doucement du sculpteur, et à tout ce qu'il pouvait dire répondait en souriant :

— Vraiment ? Vous croyez ?

Et s'il insistait :

— Oh ! il est admirable !

Renaud n'y était pas et le peintre se demanda si réellement il avait cessé ses visites. « Sans doute, se dit-il, elle lui réserve d'autres heures plus tranquilles ».

Il se tint d'abord assez éloigné d'elle et ne cessa de l'observer avec une attention presque haineuse. Il s'échauffait sur cette pensée que peut-être elle ne l'avait fait venir que pour se jouer publiquement de lui : « Cela ne sera pas, se disait-il. Qu'elle essaie de me traiter comme Vitus ! »

Cependant il crut s'apercevoir bientôt qu'elle n'accordait d'attention qu'à lui. Elle ne cessait de lui jeter des regards chargés d'inquiétude et de tendresse. « Est-ce qu'elle se repentirait de son mouvement d'humeur ? » Elle s'était mise avec une extrême recherche, la gorge fort découverte, elle portait de grosses boucles d'oreille, et ses doigts tourmentaient un collier de corail, dérangeant son ajustement jusqu'à

dénuder son épaule, qu'elle avait un peu sèche. Ses bagues, cependant, jetaient des feux assez doux, dont le peintre ne pouvait détacher les yeux. « Allons ! C'est donc pour toi qu'on s'est mis en frais, ce soir ? » Cette pensée le faisait sourire. Presque aussitôt l'irritation, le dépit succédaient à ce plaisir de vanité. « Est-ce qu'elle prétend que je sois sensible à ces artifices de fille ? » Il fronçait les sourcils. Ces jeux de sa mobile physionomie n'échappaient point à Fanny. Elle l'interpella de sa voix brisée et plaintive.

— Vous êtes trop loin de moi. Venez vous mettre ici. Elle lui désignait un siège libre à côté d'elle.

— Pourquoi ? Je vous vois très bien, je vous entends.

— Venez, j'ai quelque chose à vous dire. Je ne peux pas vous parler à cette distance.

Ravens hésita un instant, il promena à la ronde, sur les assistants un sourire assez désagréable, puis se leva.

— Vous voyez, dit-il, comme on me tyrannise ?

— Le pauvre ! s'écria Mme Moranges. Vous vous laissez faire, allez !

— C'est que je suis un homme poli.

— Poli ! ricana Vitus.

Ravens s'assit à côté de Fanny en continuant de sourire. Elle semblait déjà avoir oublié qu'elle eût quelque chose à lui raconter. Il se mit à disserter d'un ton goguenard sur sa propre galanterie, sur les devoirs qu'il s'imposait pour n'y point manquer, sur la servitude où il était réduit. Puis la conversation ayant glissé insensiblement vers d'autres sujets, il se mit à louer le régime monarchique, seul capable de con-

tenter l'élite d'une nation. Vitus professait des opinions démocratiques et fut cruellement raillé.

— C'est pour les paveurs et les plombiers que tu sculptes ? L'art de Monsieur est à l'usage des chauffeurs de taxi !

— Les gens du peuple, cria Vitus, ont parfois plus de sensibilité que les gens du monde. Je le sais par expérience. La vraie élite n'est pas celle que tu crois. Ôtez à certains connaisseurs toutes les opinions apprises, il ne leur reste rien que leurs absurdes prétentions. Au lieu que la naïveté des ignorants a parfois des intuitions, des divinations… Ceux-là ne sont pas empêchés d'aller au vrai… Ils ne s'embarrassent pas des préjugés à la mode. Ils reconnaissent naturellement ce qui est bon… Et leur humilité même est quelque chose de touchant…

Ravens, en toute autre occasion, et avec un autre que Vitus, eût peut-être défendu les même idées. Qui sait même si le sculpteur ne les lui avait pas empruntées ? Mais rien n'est plus désagréable que de reconnaître sa propre pensée, légèrement déformée, dans la bouche d'autrui. On s'irrite de n'en être plus le maître, de ne la pouvoir plus fléchir à son gré. Elle s'est détachée de vous, émancipée. Elle s'aventure là où, précisément, on eût voulu la retenir d'aller. Quel miracle qu'on la traite en fille ingrate, en révoltée, qu'on la combatte avec passion ? Ravens était de bonne foi quand il se reniait ainsi lui-même. Il revenait au point de départ de sa méditation sur le sujet, sauf à retendre de neuf une chaîne à laquelle ne serait point mêlée de trame étrangère.

Cette querelle, qui semblait amuser les jeunes gens, lassait Mme Moranges et Fanny. Celle-ci se leva et, suivie de tous les regards, alla, d'une main paresseuse, essayer

quelques accords au piano. Elle fredonna, d'une voix étouffée et encore délicieusement limpide, une petite phrase simple, où l'art le plus raffiné semblait embellir une inspiration populaire. Ravens la reconnut aussitôt.

— *La Violette*, s'écria-t-il. Est-ce votre réponse à nos débats ?

Fanny sourit.

— Vous pouvez le prendre ainsi, dit-elle, si cela vous plaît.

— Chantez-nous cette merveille.

Déjà elle s'était éloignée du clavier.

— Et qui m'accompagnera ?

Le plus jeune des Moranges, un adolescent d'une quinzaine d'années, s'avança.

— Moi, dit-il avec la naïveté et la fatuité charmantes que lui donnaient ses récents progrès.

Fanny le toisa avec un sourire moqueur.

— Vous ?

— J'essayerai.

— Vous n'êtes pas assez subtil, mon petit. C'est plus difficile que vous ne pensez.

— Ravens s'indigna.

— Allons ! Vas-y, Gérard. Ça, c'est de la musique pour les anges et les enfants.

Gérard avait rougi jusqu'aux oreilles. Il demeurait indécis, et, tour à tour, regardait Ravens et Fanny. À qui devait-il obéir ? La Dowland, qui n'avait pas envie de chanter, reprit, toujours railleuse :

— Mozart est comme votre Raphaël.

— Ah ! pardon ! intervint Vitus. Raphaël est le plus difficile des peintres.

— Je ne vous le fais pas dire, conclut Fanny.

— Le plus difficile ! Le plus difficile ! gronda Ravens. Apparemment Monsieur le sculpteur démocrate tutoie Michel-Ange ?

Vitus fit une grimace et allait protester. Fanny ne lui en laissa pas le temps.

— Venez donc, Ravens. Je voudrais vous montrer quelque chose.

Elle le précéda dans le petit salon. Sur un bahut reposait une pile de livres de musique. Elle en choisit un et, d'entre les pages, retira un dessin qu'elle mit sous les yeux du peintre.

— C'est un Michel-Ange, n'est-ce pas ?

Ravens jeta un regard sur la feuille et tourna vers la jeune femme un visage sévère.

— Vous savez lire ? dit-il. Le dessin est signé Despiau. Voudriez-vous vous moquer de moi ?

Elle sourit :

— Vous ne m'avez pas comprise. Celui qui m'a donné ce dessin soutenait qu'il valait un Michel-Ange.

— Ah ! Trêve de confusions ! Laissons Michel-Ange dormir en paix. Il l'a bien mérité. D'où tenez-vous ce dessin ? Il est beau.

— Un de vos amis m'en a fait cadeau. Vous jugez que le cadeau est de valeur ?

— Oui.

Il cherchait à deviner qui était cet ami. Renaud ? Courvoisier ? Sans doute Courvoisier. Cependant Fanny lui demandait à voix basse :

— Vous êtes réconcilié avec Renaud ?

— Pourquoi cette question ? Est-ce que vous ne savez pas où nous en sommes ?

— Non. Eh bien ?

— Est-ce que vous désirez que nous soyons réconciliés ?

— Je ne sais si je dois le désirer. Il vaut peut-être mieux pour moi…

— Que nous restions ennemis ?

Elle sourit.

— C'est donc que vous l'êtes encore ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Et… Olivier ne vous manque pas ?

— Non. Que voulez-vous dire ?

Elle le regarda en riant doucement.

— Rentrons. Je suppose qu'on nous attend.

Ravens prit le dessin.

— Eh ! sculpteur ! Eh ! démocrate ! Regarde-moi ça ! Vitus affecta un air de suffisance.

— Je le connais. Il est beau, hein ?

Le peintre rougit. « Serait-ce lui, le donateur ?

Il rendit le dessin à Fanny. Vitus se rapprocha.

— Il fait songer, dit-il, à ce que les grands siècles ont produit de plus parfait, et pourtant il ne rappelle exactement rien. C'est l'équivalent du meilleur, et c'est autre chose.

— Il ne faudrait pas, interrompit Ravens, confondre ceci avec un Michel-Ange.

Il était de fort méchante humeur et accabla de sarcasmes la jeune école de peinture qui prenait pour modèles Vermeer et Piero della Francesca. Il jugeait stérile de s'adresser là.

— Que ces enfants sont sages ! Assez de ruades ! Le beau métier ! La chose bien faite ! La soumission à l'objet ! Que c'est triste, un pompier de vingt ans ! De beaux périls ont tenté la précédente génération. Maintenant on ne veut plus courir de risques. Plus d'héroïsme, plus d'aventures ! Que tout cela est bas !

Et comme Vitus essayait de défendre ces jeunes gens, il le traitait de snob, de niais encenseur de l'enfance. Cependant il ne cessait d'observer Fanny, assise, ou plutôt étendue dans un fauteuil profond, non loin de lui. Elle gardait le si-

lence et semblait absente. À peine un faible sourire, de temps en temps, révélait qu'elle avait saisi quelque chose. À onze heures, on renvoya les plus jeunes gens. Ils sortirent à regret. On fit apporter une collation. Ravens se radoucit peu à peu, et la soirée se termina assez agréablement.

En prenant congé du peintre, Fanny lui murmura :

— Revenez.

Et, selon sa coutume, elle lui serra longuement les mains.

Quelques jours après, chez Renaud, Ravens apprit des nouvelles.

— Savez-vous, dit Vitus, que Wild a demandé à Bessire un texte pour sa cantate ? Et que Bessire a été très flatté qu'on s'adressât à lui ?

Le visage soucieux de Renaud s'éclaira. Il sourit, délivré soudain d'une inquiétude.

— Voilà qui est bien, murmura-t-il.

Le peintre demanda brusquement :

— Comment sais-tu cela ?

Vitus prit un air mystérieux :

— Je le sais.

Ravens se fâcha.

Vitus finit par déclarer que Dowland le lui avait appris la veille.

— L'événement est considérable, ajouta-t-il. Il faut s'attendre à une révolution dans les beaux-arts.

Le peintre pâlit et lui jeta un regard venimeux. « C'est lui, pensa-t-il, qui a donné le dessin. Il tente de la séduire. » Il se sentait déçu, dépouillé. « Quel néant, se disait-il encore, que cette femme ! Elle ne fait point de différence de lui à moi. Il ne faut qu'un dessin pour la corrompre ». Bien qu'il l'eût toujours sue coquette, il mesurait en un instant combien il l'avait, malgré lui, grandie et idéalisée. « Un Vitus peut la charmer. Il a le pas sur moi. Il la voit plus souvent et plus aisément que moi ». Cette pensée le remplissait de haine et de mépris. Tout cela était fort absurde.

Le sculpteur poursuivit :

— Je puis vous apprendre encore, si cela vous intéresse, que Wild est à peu près réconcilié avec ses parents et leur rend visite. Cela, je vais vous le dire tout de suite, je le sais par Lucienne Digiez, qui est la voisine des Belrichard. Le pauvre garçon a su l'apitoyer. C'est elle qui a préparé le retour de l'enfant prodigue.

— C'est toi, demanda Ravens soupçonneux, qui a parlé de Wild à Lucienne ?

— Jamais. Il est allé la voir. Il la connaît depuis longtemps.

— Dieu sait, reprit le peintre, ce que présage cette paix à la Borgia !

— Allons ! Tu perds la tête. Tu ne vois que drames et noirceurs calculées dans ce Wild. Il n'est pas ce que tu penses.

— Ah ! Parlons d'autre chose. Ce sujet ne m'intéresse pas.

— Soit ! Mais j'aurai encore à te parler de lui. Quand tu m'auras entendu, tu jugeras.

— Bien ! Je t'écoute.

— Non, pas maintenant.

Renaud fit mine de se lever. Ravens le retint.

— Ne bouge pas. Je prie M. Vitus de s'expliquer.

— Je m'expliquerai quand il me plaira.

— Est-ce que tu ferais le jeu d'un traître ?

— Je fais ce que je crois bon. Nous ferions mieux, en effet de changer de sujet.

Il y eut un moment de silence. Renaud, très adroitement, entama une discussion sur la littérature. Ravens, toujours menaçant, évita d'abord de s'y mêler. Il y fut entraîné pourtant et eut l'air d'oublier un moment ce qui l'avait irrité. Il était surpris du calme de Renaud.

Dès qu'ils eurent quitté leur ami, le peintre interrogea Vitus du regard. Vitus ne le fit pas attendre.

— Écoute, Ravens, tu devrais voir Wild. Il prétend avoir à te dire quelque chose qui t'intéresse, toi, et d'autres avec toi.

— C'est lui qui t'a confié cela ?

— Il est venu me trouver chez moi.

— Et tu l'as reçu ?

— Pourquoi pas ? Il ne venait pas m'assassiner.

— Tu n'en sais rien. Il venait peut-être d'abord dans ce dessein. Il a pu se raviser. Et il ne t'a pas dit ce qu'il avait à me révéler ?

— Il ne veut parler qu'à toi.

— Je ne le verrai pas. Ce serait ignoble après tout ce qu'il a fait. Je flaire là-dessous un nouveau piège.

Vitus s'efforça de persuader son ami, qui résista. Vitus était instruit de beaucoup de choses qu'il avait observées lui-même ou apprises de Wild, ou de Lucienne Digiez, peut-être de Fanny. Il ne parlait point ouvertement de ce qu'il savait ou soupçonnait : la double passion de Renaud, ses visites à Dowland, la rencontre nocturne qu'il avait faite de Wild (il se persuadait que le pianiste n'avait voulu qu'avertir et non menacer). En dépit de ses réticences, Ravens le pénétra assez bien et détesta son indiscrétion. « Il n'y a point de doute, pensait-il, Vitus s'est pris de goût pour Fanny. Voilà ce qui le rend si curieux. » Il est juste de reconnaître aussi que le sculpteur, comme Ravens, s'inquiétait pour le bonheur de Juliette.

— Je ne verrai pas Wild, répétait le peintre avec colère. Dieu sait ce qu'il complote ! Il n'a pas l'odeur d'un être humain. Il ne sait ce que signifie le nom d'ami ou de parent. Tu te souviens que je l'ai insulté, chassé comme un chien ?

— Il a pour toi une fidélité de chien. Il s'est buté dans sa loyauté, comme ailleurs il a pu se buter dans sa haine. Tu as dompté la bête par ton magnétisme. Tu ne soupçonnes pas tous tes pouvoirs.

Ravens éclata de rire.

— Tu en es toujours là ? Tu ne vois pas que ton magnétisme est une grande sottise ?

Au fond, il était assez fier qu'on le trouvât « magnétique ». D'ailleurs, il ne se rendit pas.

Il devait pourtant rencontrer Wild.

Par les belles soirées de printemps, il se promenait jusqu'à une heure tardive dans les côtes abruptes qui dominent le Doubs. Le paysage lunaire, les rochers qui luisaient faiblement à travers les forêts, et, au fond des précipices, l'eau noire couvant on ne sait quels prodiges, tout y était accordé à ses sentiments. Il écoutait, sous les arbres, les cris des oiseaux effrayés par quelque bête de proie, déchirants ou plaintifs, ou brisés par une tendre angoisse. Il passait en revue l'abondance de son chagrin, et s'élançait de là dans des consolations imaginaires, triomphant par la pensée des dégoûts essuyés. C'est alors qu'il humiliait ses ennemis et ses rivaux, qu'il se faisait admirer, qu'il était superbe de générosité et de dédain. Il réhabilitait Fanny dont il s'était pris à douter. Il ne voulait plus se souvenir que des moments où elle avait chanté, comme possédée d'un dieu. Non cette femme n'était point médiocre. Il saurait la rendre à sa vraie nature, à cette grandeur que, parfois, elle semblait oublier. Il revoyait ses regards, ses sourires qui annonçaient un monde d'innocence et de bonheur. Souvent il se surprenait à monologuer d'une voix étouffée, enchaînant les discours ardents dont il persuadait, ravissait, dominait l'absente. Rarement il rencontrait quelqu'un à cette heure tardive, un douanier faisant sa ronde, un riverain aviné ou une carriole de paysan qu'annonçait un maigre bruit de grelots. Il passait toujours par les mêmes endroits et rarement changeait d'itinéraire. Il

avait besoin de retrouver le cadre familier de ses méditations.

Une nuit, comme il revenait, mais était encore loin de la ville, il aperçut devant lui, à un coude de la route illuminé par la lune, un homme qui marchait lentement tout au bord, dans la frange d'ombre dont se bordait la forêt. Des taches de lumière couraient parfois le long de son dos et le modelaient aux yeux du promeneur. Celui-ci ne tarda guère à reconnaître Wild. Le pianiste s'arrêta un instant, se retourna, eut l'air d'hésiter, puis se remit à marcher plus lentement encore, d'un pas qui semblait mal assuré et presque titubant, comme si le jeune homme eût été recru de fatigue. Ravens fut surpris, presque effrayé de cette rencontre. L'image de Jean Philippe levant son couteau traversa rapidement sa pensée, et il songea à rebrousser chemin. Il surmonta vite cette tentation de sa lâcheté, il pressa le pas et arriva bientôt au niveau de Wild, résolu à le dépasser sans dire un mot. Mais le pianiste se rapprocha brusquement et, le saisissant par un pan de son habit :

— Bonsoir, Monsieur ! murmura-t-il d'une voix étrangement douce et triste.

— Lâchez-moi ! s'écria le peintre, ivre d'exaspération et de dégoût. Lâchez-moi, ou je vous tue.

Il se dégagea, fouilla dans sa poche et en retira un trousseau de clefs, prêt à lui en asséner un coup en plein visage. Si Ravens était assez robuste, l'autre aussi paraissait singulièrement râblé.

Wild bondit dans le fourré. Le peintre l'entendit qui froissait des branches, écrasait sous ses pieds des rameaux morts, puis s'éloignait en courant. Il émergea dans la clarté

une trentaine de pas en avant. Il laissa Ravens s'approcher un peu, puis se remit à marcher sur l'autre bord de la route, et, jetant au peintre de fréquents coups d'œil, il parla de sa même voix sourde et pourtant distincte dans le silence de la nuit.

— Écoutez-moi, disait-il. Il faut que vous m'écoutiez… Ne me craignez pas… Je suis votre ami. Vous n'en avez pas de plus soumis… Il m'est pénible que vous me craigniez… Je sais bien que cela vous est indifférent… Vous ne voulez pas m'écouter ?

Ravens ne répondit pas. Il se sentait amollir, malgré lui, à la détresse qu'exprimait cet accent. Cependant il craignait encore d'être la dupe d'un raffiné cabotin.

— Vous ne voulez pas m'écouter ? reprit le pianiste. Je vous assure que vous ne vous en repentirez pas.

— Vous pouvez parler.

Wild sourit. Il se rapprocha aussitôt.

— Vous ne le croyez pas, que je vous aime, malgré vos duretés, que j'ai parfois méritées. Et pourtant cela est… Cela est…

Ravens s'écarta brusquement.

— Oh ! ne craignez rien. Ce n'est pas d'une affection qui doive vous offenser. Je vous admire parce que… parce que…

Il s'interrompit, puis acheva dans un souffle :

— Vous pourriez me sauver.

Ravens le regarda sans répondre. Il reprit avec effort :

— Je veux dire que vous pourriez me ravir hors de moi-même. Non, ce n'est pas encore cela… Vous pourriez exciter ce que je sens qui dort en moi, depuis longtemps, depuis toujours, et ne veut pas s'éveiller… Je vous l'ai déjà dit une fois… Le monde et les hommes, tout m'est indifférent. Pour vous seul, je ne suis pas insensible. Que vous m'avez bien saisi, en m'effrayant !… Et dès la première fois que je vous ai vu, à Paris, vous savez ? Par vous, je sais ce qui me manque. Ou, du moins, je le soupçonne. Est-ce que je suis maudit dès ma naissance ? Mais vous, vous savez des paroles pour briser cet enchantement. Vous pourriez les dire, si vous vouliez. Quel malheur pour moi… et pour d'autres, si vous ne vouliez pas !

Il s'excitait peu à peu. Ses yeux brûlaient de fièvre. Ravens le considérait avec étonnement, presque avec effroi, et ne savait trop que répondre. « Il est fou », pensait-il. L'idée lui vint aussi que Courvoisier ne s'était pas trompé en considérant Wild comme un enfant. Des admirations si exaltées se rencontrent chez les adolescents. Eux seuls mettent une confiance aussi absolue en l'homme qu'ils ont choisi pour guide, eux seuls attendent ainsi d'un maître les suprêmes révélations ; ils asservissent tellement leur pensée qu'il n'est point pour eux de vérité qui ne leur ait été proposée ou du moins confirmée par lui. Il se trouve parfois des disciples adultes presque aussi soumis. C'est qu'en eux persiste, à travers les passions viriles, le caractère de l'enfance.

— C'est pour me dire cela, demanda le peintre, que vous êtes venu me guetter ?

— Je ne vous guettais pas… C'est le hasard…

Il se reprit soudain :

— À quoi bon mentir avec vous ? Oui, je vous attendais. Je vous avais suivi plus d'une fois, le soir. Je savais que vous passeriez par ici. Essayez donc de me comprendre. N'est-ce pas Platon qui dit qu'Amour est fils de la Pauvreté ?

— Je n'en sais rien. Mais je vois que vous avez des lettres.

— Ne vous moquez pas de moi. Je voudrais vous faire comprendre… Vous êtes riche de ce qui me manque le plus, et de ce qui me paraît le plus beau au monde. Je suis le pauvre qui viens à votre porte… Non, ce n'est pas cela. Je viens pour être délié. Sauvez-moi. Sauvez-moi. Je me donne à vous.

Il avait, en parlant, de singulières crispations des doigts. Il eût bien voulu saisir la main de Ravens. Mais il craignait d'offenser ou d'effaroucher son idole. Le peintre était plein de pitié et de crainte. Il éprouvait surtout un sentiment d'impuissance qui l'humiliait et l'irritait. Ces paroles victorieuses que Wild attendait pour être délivré, il était consterné de ne les point savoir. Il demeura un moment silencieux, la tête baissée, pendant que l'autre le dévorait des yeux. Pour mettre fin à son malaise, il résolut de changer de sujet.

— Soit ! Nous parlerons de cela plus tard. N'aviez-vous pas autre chose à me dire ?

Wild parut accablé par cette espèce de refus.

— Si, reprit-il en hésitant. Mais comment espérer que vous me croirez et que vous ne me jugerez pas indiscret ?

— Allez toujours. Nous verrons bien.

Il se tut encore, ne sachant par où commencer. Enfin :

— Est-ce que vous ne craignez pas Mlle Dowland ?

— Pourquoi la craindrais-je ?

— Comme vous me craignez, moi ?

— Vous ? Qui vous a dit que je vous craignais ? Et qu'y a-t-il de commun entre elle et vous ?

— Elle me ressemble… Pas en tout… Elle est femme…

Ravens se mit à rire. Wild n'y prit pas garde.

— Je la devine très bien. Elle aussi me devine… Vous n'avez pas peur d'une vie dangereuse ?

Le peintre s'arrêta, stupéfait.

— Qu'est-ce que vous me racontez-là ? À quoi tout cela rime-t-il ?

Wild se troubla, mais il se rassura bientôt.

— Vous le savez bien, reprit-il de sa voix douce.

— De quoi vous mêlez-vous ? éclata Ravens.

Le pianiste s'éloigna d'un pas, la tête basse, observant son compagnon à la dérobée. Il reprit :

— Je m'y trouve mêlé malgré moi… Non, pas tout à fait malgré moi… Je voudrais que vous fussiez heureux. Et cela ne serait pas impossible… Il faut qu'on vous aime, même si on ne se l'avoue pas.

— De qui parlez-vous ?

Wild sourit et ne répondit pas à la question. Il garda un moment le silence.

— D'ailleurs, reprit-il soudain, ce n'est pas cela que j'avais à vous dire. Il faut sauver Mlle Corti.

— C'est l'affaire des médecins.

— Les médecins ne pourront rien contre…

— Contre ?

— Le diable… s'il a juré qu'il la ferait mourir.

Ravens avait beau s'affirmer que Wild divaguait. Cet étrange garnement lui en imposait avec ses mystérieuses allusions.

— Que me parlez-vous du diable ?

— Vous savez bien ce que je veux dire.

— Et vous-même, que savez-vous ?

— Je l'ai observée, j'ai entendu des choses. Surtout je la devine. Il me semble parfois que j'habite en elle, que je pense et sens à sa place. Elle voudrait que Juliette fût tourmentée jusqu'à en mourir. Et cela sera si on n'y veille.

Ravens pâlit.

— Prenez garde, dit-il, de calomnier une femme que j'admire.

Il faisait un grand effort pour rester lucide, pour ne point plonger dans la crainte superstitieuse que Wild savait répandre autour de lui, pour séparer, dans les propos du musicien, ce qui était de la pénétrante intuition, ou de la construction, délirante, ou du mensonge calculé. Il était déchiré entre toutes les méfiances qui se disputaient en lui la première place. Que Fanny fût un monstre d'insensibilité, le be-

soin, qu'il avait encore d'elle lui défendait de le croire. Mais son intelligence, mais la part même la plus cruelle, la plus désespérée de son amour lui criaient que cela pouvait être vrai, que cette femme sans cœur était capable de tout. Mais ne connaissait-il point Wild aussi, et ne pouvait-on craindre de cet espion, de ce suiveur quelque profonde perfidie ?

— À vous, Monsieur, s'écria le jeune homme, je ne peux pas mentir. Je vous ai dit la vérité que je sais. Et bien que ce ne soit pas ma coutume, je veux pour vous me faire bienfaisant. Cela aussi, peut-être, m'aidera à me sauver.

— Comment avez-vous appris ce que vous prétendez si bien savoir ?

— Elle m'a dit quelque chose, et je suis sûr, maintenant, qu'elle a songé à m'employer.

— Oh ! que vous savez mal mentir ! Comment, si elle est aussi profonde que vous dites, aurait-elle commis une telle imprudence ?

Wild détourna la tête et, comme s'il n'eût parlé qu'aux arbres de la forêt ou à quelque esprit dont il eût été escorté, il murmura d'une voix sans timbre :

— Moi aussi, je puis être perfide et profond.

— Vous me dites cela à moi, et vous voulez que je ne me défie pas de vous ?

— Si j'avais l'intention de vous tromper, je ne vous aurais pas dit cela.

— Elle vous a parlé, dites-vous ?

— Oui, dans le temps que je sollicitais en vain un texte de Renaud, elle a dû croire que je serais heureux de me venger des dédains de votre ami. Comme je lui parlais de mes embarras, de ma déception, elle a observé sur un ton singulier : « Il ne peut pas travailler pour vous. C'est un bonheur qu'on ne sache pas qu'il vient ici trop souvent. Il faut du repos aux malades ».

— Elle ne vous a pas dit cela ! cria Ravens hors de lui.

— Si ce ne sont pas les termes, c'en est le sens. Et j'ai compris d'abord.

— Vous êtes bien sûr d'avoir compris ?

— Tout à fait sûr. Je n'ai pu douter un instant.

Le peintre se mit à ricaner :

— Et vous avez naturellement repoussé cette suggestion avec horreur ?

— Je vais être tout à fait franc. Non, je ne l'ai pas d'abord repoussée.

— Ah ! canaille ! Le soir que vous avez menacé Renaud, vous avez vraiment songé…

— Moi ? J'ai menacé Renaud ? Je l'ai averti.

— Et vous ne voulez pas mentir avec moi ? Quel tissu de contradictions que vos discours ! Allons ! C'est vous qui avez inventé toute cette machination, ce n'est pas Fanny.

— Monsieur, je vous jure…

— Pourquoi êtes-vous venu me parler ce soir ? je donnerais beaucoup pour voir une fois clairement en vous. Quels gouffres se découvriraient.

Wild murmura après un silence :

— Oui, mais pas ce que vous supposez.

— Je ne suppose rien. Je crains tout.

Wild s'écria alors avec l'accent d'un vrai désespoir :

— Ne voulez-vous donc pas me comprendre ? Ne pourrai-je jamais, jamais être sincère ? Faut-il que je ne sois jamais cru de personne, pas même de moi quand je me parle ? Comprenez que j'essaie, ce soir, de me créer une sincérité, que c'en est fait de moi si vous me repoussez. Il faut m'écouter.

Le peintre ne répondit pas. Il poursuivit avec effort :

— Est-ce que je sais exactement ce que je voulais quand j'ai attendu Renaud ? Vous êtes heureux si vous démêlez toujours les mobiles de vos actions. Moi, j'en fais tous les jours que je ne puis m'expliquer, ou que je m'explique de plusieurs façons. Et celle-là, cette conversation avec Renaud ? Non, je ne songeais pas à faire souffrir Juliette. Déjà je n'y songeais plus. Est-ce que j'y avais jamais songé ? Je voulais peut-être effrayer Renaud pour qu'il me cédât. Non, non, ce n'est pas vrai. Faut-il, pour vous paraître sincère, que je me noircisse ? Le mal est-il toujours plus croyable que le bien ? Je voulais avertir Renaud, oui, l'avertir, l'avertir. Dites-moi que vous ne croyez pas impossible qu'à ce moment j'y aie pensé. Et pensé à vous, qui vous condamnez à aimer si dangereusement. Mais de cela aussi je vous admire.

— Brisons là. Je ne me soucie pas de votre admiration.

— C'est vrai. Je n'ai pas mérité que vous vous occupiez de moi.

Ils marchèrent un bout de chemin sans parler. Ils étaient sortis de la forêt, et déjà paraissaient les premières lumières de la ville. Le peintre reprit enfin :

— Pourquoi avez-vous jugé nécessaire de me rencontrer. Vous ne m'avez rien dit d'utile.

Wild le regarda, étonné.

— Rien, vraiment ? C'est vrai. Tout cela ne compte pas. Et pourtant…

Il hésita.

— Ne pourriez-vous pas empêcher Renaud de voir Fanny ?

— Ils continuent de se voir ?

Ravens le savait bien, mais il lui était si pénible de le croire qu'il essayait encore d'en douter.

— Oui, assez souvent.

— Le brochet ! murmura le peintre.

Wild, interloqué, l'interrogea du regard. Puis il reprit :

— Et il faudra bien qu'un jour Juliette l'apprenne. Fanny le sait, elle y compte. Par orgueil de femme peut-être plus que par cruauté. Encore qu'elle puisse être dure et insensible.

— Et comment Juliette l'apprendrait-elle ?

— Est-ce que je sais ? Quelqu'un le trahira. Et ce ne sera pas moi. Peut-être se trahira-t-il lui-même. Fanny s'attend à la parole imprudente qui désespérera Juliette. Avertissez Renaud. Est-ce que je ne parle pas raisonnablement ?

— Peut-être, dit le peintre.

Wild fit un geste de découragement. Soudain il saisit la main de Ravens et la retint avec une sauvage énergie.

— Je vais vous quitter. J'ai fait ce que j'ai pu. Est-ce que je ne vous reverrai plus ? Vous ne voulez rien faire pour moi ?

— Je suis peintre, répondit tristement Ravens, je ne suis pas guérisseur.

Wild lâcha la main, qui retomba aussitôt, demeura un moment immobile puis jeta d'une voix rauque :

— Au revoir !

Il fil mine de prendre un chemin qui passait au-dessus de la ville. Ravens le rappela :

— Attendez. J'ai quelque chose à vous demander.

Wild se rapprocha aussitôt.

— Vous n'aimez pas Jean Philippe ?

— Non.

— Vous ne l'avez jamais aimé ?

— Non.

— Pas même de bonne amitié ?

— Je ne le crois pas. Il n'a pas de caractère.

— M'expliquerez-vous votre conduite avec lui ?

Wild rougit.

— Je n'ose pas, bégaya-t-il. Je ne peux pas.

— Vous n'osez pas ? C'est donc que vos intentions étaient bien viles.

— Non, ce n'est pas cela. Je… je vous offenserais en vous disant…

— Vous m'offenseriez, moi ?

Wild, très rouge, baissait la tête. Ravens était à peine moins troublé que lui. Il insista :

— Vous voulez être franc avec moi ?

— Oui, je le voudrais. Oh ! Je m'étais trompé… Je m'étais trompé… Vous ne me pardonnerez pas de m'être trompé…

Ravens attendait. Wild reprit en bredouillant :

— J'ai essayé de l'aimer par imitation. En voyant… Je pensais que cela devait être très beau…

Le peintre ne bougeait pas. Il pressentait la vérité. Il éprouvait le besoin, de l'entendre crûment, cruellement énoncer.

— Qui prétendiez-vous imiter ?

Wild demeurait sans répondre, la tête basse. Il tremblait.

— Qui ? répéta Ravens. Qui ? insista-t-il avec une angoisse et une irritation croissantes. Qui ? Je vous le demande.

Le jeune homme leva la tête et planta dans les yeux du peintre un regard dur et terrifié. Cela dura moins d'une seconde. Les paupières retombèrent.

— Ah ! gémit Ravens.

Puis, soudain furieux :

— Parlerez-vous ? Parlerez-vous à la fin ?

Le pauvre garçon frissonna.

— J'avais cru que vous… Renaud… Pardonnez-moi…

— Oh ! Allez-vous en ! Allez-vous en ! Je vous… Je vous…

Wild s'éloigna en courant. Le peintre, immobile à sa place, le regardait s'enfuir. Il passa la main sur son front et se remit en marche.

XII
Présages.

Quand Bessire eut achevé le texte de sa cantate, il voulut montrer son ouvrage à Renaud et à ses amis, afin, disait-il, de profiter de leurs conseils. Étrange Bessire ! Bon garçon, au fond, un peu réticent et timide, mais ingénument fidèle à ses camarades qui ne le voyaient presque plus. Et quelle orgueilleuse modestie était la sienne ! Il louait Renaud à tout venant, il semblait se ranger fort au-dessous de lui. Mais les observations d'Olivier sur les faiblesses de son admirateur ne semblaient jamais le toucher. Il les écoutait en souriant, et, parfois, du haut du ciel où il était ravi, daignait répondre sans amertume comme sans embarras :

— Vous n'aimez pas ce vers ? C'est le plus heureusement cadencé de tout le morceau.

Et il le répétait deux ou trois fois, martelant les accents avec une touchante et risible satisfaction.

Sa poésie était pourrie par la superstition du mot noble et de la mélodie chantante ; et l'on pouvait se demander ce qu'il sentait encore dans l'état d'étourdissement où le tenaient les torrents de syllabes sonores. Pourtant Renaud n'avait pas mal conseillé Wild en l'adressant à Bessire. Que faut-il que des sentiments généraux et généreux rendus en paroles harmonieuses pour inspirer une bonne musique de fête ? Le ronflant et le banal n'y sont pas trop déplaisants si l'oreille n'est point blessée.

Les jeunes gens lui accordèrent volontiers d'entendre son *Ode lyrique* (c'est ainsi qu'il avait intitulé son poème, d'accord avec Wild, dont la passion un peu niaise du Romantisme avait fait un fanatique du *lyrisme*). Ils savaient bien qu'ils ne pourraient lui suggérer aucune correction et qu'en demandant conseil, il était dupe de lui-même : aussi bien il avait remis à Wild, à mesure qu'il les achevait, les principaux morceaux de son ode. Bessire avait besoin, comme il vivait le plus souvent seul, d'une approbation qui l'endormît sur ses propres insuffisances, qu'il soupçonnait, et de rencontrer un écho, un intérêt sensibles, comme une image dérisoirement réduite de la gloire où il avait aspiré.

« J'ai des cœurs inconnus où la muse m'écoute », avait chanté l'heureux Lamartine. À défaut de ces inconnus, Bessire avait, trop rarement, l'audience de ses anciens camarades et celle de quelques amies qui lui étaient plus nécessaires que son pain de chaque jour.

Bessire lut donc son poème chez Renaud. Ravens n'avait pas revu son ami depuis sa conversation avec Wild. Il en était demeuré fort troublé et se demandait encore, en venant chez Olivier, s'il lui parlerait de ce qu'il avait appris.

L'Ode lyrique était du genre élégiaque et pastoral : on y célébrait, en des tableaux un peu arrangés, les diverses régions du pays, les occupations de la ville et des champs, les naïves et les innocentes amours.

Vitus, selon sa manie, multiplia les remarques subtiles, sans malveillance, mais de façon à déconcerter souvent Bessire. « Pourquoi lyrique ? avait-il demandé. Est-ce que cela ne fait pas double emploi ? Y a-t-il des odes qui ne soient pas lyriques ? » À quoi on lui répondit que cela faisait mieux ainsi, qu'ode tout court était trop général et ne disait rien.

— Ne pourrait-on pas choisir un autre adjectif qui définirait mieux le caractère de l'œuvre ?

Il en proposa quelques-uns que Bessire rejeta modestement : il tenait à son *lyrique* parce que c'est un beau mot. Vitus accorda aux vers du poète un intérêt vraiment flatteur, découvrant mille rapports cachés, mille intentions auxquelles Bessire n'avait jamais songé. Mais c'est la louange la plus agréable à un auteur, quand on croit percevoir, dans son ouvrage, des résonances insoupçonnées de lui-même. Il ne laissa pas de dénoncer aussi des accords fâcheux et qui lui suggéraient parfois les images les plus saugrenues. Il critiquait le ton de certains morceaux, l'opposition des valeurs, le mouvement et l'architecture de l'ensemble, comme il eût fait d'un tableau exposé au salon, et usant d'un jargon d'atelier où le rimeur n'entendait rien.

Ravens trouvait ces remarques inutiles ; il se fit un malin, et d'ailleurs charitable plaisir de défendre les endroits incriminés. Il en résulta une discussion fort animée, rafraîchissante pour le poète : il se convainquait dans la fumée des arguments, de l'intérêt et de la portée de son ouvrage. Il souriait à cette illusion que ses camarades tissaient autour de lui et ne s'inquiéta que du silence de Renaud, à peine rompu par quelques remarques vagues.

— Je crois que cela ira très bien… C'est justement ce qu'il fallait faire. Moi, je n'aurais pas pu. J'envie votre facilité.

Renaud, ce soir-là, était en proie à d'autres soucis, dont il ne parvenait pas à s'arracher. Ravens, qui l'observait, décida de lui parler ce soir même.

Ils tombèrent bientôt sur le chapitre de Wild. Bessire, qui avait eu une jeunesse des plus dures, dit toute la sympathie que lui inspirait le musicien. Il lui suffisait, pour l'aimer, de savoir que Wild avait été dans la misère à Paris, abandonné et méprisé de ses parents. Il ne doutait point de son talent de pianiste ; Bessire manquait du sens des perspectives et des valeurs, il ne séparait point le grand et le parfait du médiocre spécieux.

— L'homme ne me revient pas, objecta Ravens. Il est impossible d'être un vrai artiste avec un caractère aussi vil.

Il accusa son cœur fermé à toutes les affections humaines, ses basses et lâches duretés. Le naïf Bessire s'étonnait, il parla d'indulgence, d'oubli et de pardon, soutint que la bonté était plus facile à de moins éprouvés que Wild, assura qu'il était sensible, au fond, et tendre comme une femme, que ses âpretés n'étaient que pour déguiser de trop vives émotions. Bref, il se flatta de le deviner très bien. Il parut à Ravens que Bessire, dans sa connaissance des âmes, accusait les mêmes faiblesses, le même défaut de pénétration que dans sa connaissance poétique du monde.

Tous les discours du librettiste ne tendaient qu'à obtenir en faveur de Wild la même faveur dont il avait joui lui-même et que l'on consentît à entendre la musique de quelques morceaux de la cantate. Ravens ne promit rien et marqua sa lassitude et son ennui. Il lui tardait que cette séance prît fin. Lui-même comptait rester seul avec Renaud.

Vitus et Bessire se levèrent assez tard. Ravens les accompagna jusqu'à la porte. Il jeta un coup d'œil à Renaud et remonta avec lui.

Dès qu'ils furent rentrés :

— Tu te souviens, dit brusquement le peintre, de l'aventure du brochet ?

Renaud le regarda, inquiet et rougissant.

— Assieds-toi, murmura-t-il.

— Le brochet a-t-il envie de mourir de faim ?

— Je ne sais pas ce que tu veux dire.

— Si, Renaud, tu le sais. Voilà donc que toutes tes craintes sont oubliées ? Déjà ? Et ta terrible faim ne te laisse pas de répit ? Tu veux tourmenter, jusqu'à ce qu'elle meure, celle qui t'a si uniquement aimé ?

Olivier garda le silence. Il avait le regard fixe, de petites crispations lui pinçaient les lèvres.

— Que veux-tu que je pense de ton caractère ? Ce sont là tes grandes résolutions de franchise ?

Renaud se taisait toujours.

— Tu sais, reprit le peintre, combien ce que tu fais est dangereux ?

— Je le sais.

— Alors ta conduite est affreuse.

— Il faut que je vive dangereusement.

— Ce n'est pas toi que tu exposes.

Renaud se tut encore. Silence accablant pour les deux amis. Enfin il reprit :

— Je ne puis éviter que mon sort s'accomplisse. Je suis né pour faire souffrir et me déchirer moi-même par ce qui

donne aux autres le plus grand bonheur. Depuis que j'ai rencontré ce Wild, tu ne sais pas quelles terreurs, quelles superstitions me harcèlent, quand je suis revenu de chez Fanny et que s'est dissipée l'ivresse. Pourtant, à l'heure où je sais qu'elle m'attend, l'image se fait despotique du plaisir que je prends à la voir, à l'entendre, il n'y a plus de place pour la crainte. Je suis comme un homme ivre qui braverait tout de gaité de cœur. J'invente alors je ne sais quelle puissance serviable et tutélaire qui désarme les intentions perverses et nous garantit du malheur, Juliette et moi. Oui, je crois qu'une telle protection nous est due.

— Lâcheté de l'orgueil. Te voilà buté dans un sombre consentement au malheur. Ton génie tutélaire n'est qu'un artifice du désespoir. Tu n'es donc plus capable d'une résolution ? Tu te laisses vaincre par les démons de l'heure et de l'instant ?

— Non, dit Renaud avec irritation. Tu ne comprends pas. Ce que je fais, je le veux. C'est cela que je veux. Je ne puis vouloir autre chose.

— Quand tu auras perdu Juliette, quel bonheur attends-tu de Fanny ?

— Et qu'en espères-tu toi-même ?

Ravens pâlit de rage et d'humiliation. Jamais Olivier ne s'était permis d'allusion aussi directe au propre délire de son conseiller. Ne l'accusait-il pas de le reprendre par intérêt, de ne songer qu'à soi en se donnant l'air de venger la fidélité de Juliette ? Le peintre ne voulait pas s'avouer qu'il avait cru Wild, quand le pianiste avait insinué que Fanny l'aimait inconsciemment, et peut-être en dépit d'elle-même. Pourtant cela était : il se fiait à la divination d'un gamin. Il se flattait

que l'obstacle seul, en irritant cette femme impatiente de régner, entretenait sa superstition pour Renaud, il espérait la plier à son vouloir quand son ami marié, peut-être plein de haine et de ressentiment contre elle, l'aurait rejetée de sa vie. Mais non, il n'attendait point d'elle le bonheur, il s'obstinait par l'imagination dans son amour, par vanité aussi, il était ébloui par le tableau d'un dramatique tourment, par des splendeurs de détresse traversées de voluptés où son talent se multiplierait en se nourrissant d'inspirations qui l'égaleraient aux grands maîtres.

En développant à Renaud les principes d'une moyenne et humaine félicité, il ne se croyait pas en contradiction avec lui-même. Il ne jugeait pas son ami de force à profiter, pour la majesté de son art, des sévères leçons que donne une rare infortune. La stérilité apparente du poète s'opposait au besoin qu'avait le peintre de travailler, de produire quelque chose, bon ou mauvais. Cette stérilité n'était-elle pas le signe d'une indigence essentielle et que déguisaient à peine les raffinements d'un art compliqué ?

À l'attaque de Renaud, le peintre riposta d'une voix rauque :

— Que veux-tu dire ? Il me semble que tu déplaces la question.

Olivier prit un air de politesse froide :

— J'essaie de te suivre sur ton terrain.

— Veille, cria Ravens, à ne pas confondre nos rôles. Je ne manque à mes devoirs envers personne. Au lieu que ta conduite avec Juliette est atroce, je te l'ai toujours dit.

— Oui, mais il ne te convient peut-être plus de me le répéter.

— C'est bien. Tu ne m'entendras plus parler de cela. Tu peux te détruire. Adieu.

Ravens s'en alla. Olivier le regarda sans bouger de sa chaise. Au moment où son ami allait franchir le seuil :

— Arrête ! cria-t-il. C'est moi qui ai tort.

Le peintre resta debout devant la porte. Il hésitait à revenir.

— Oui, dit Renaud avec effort. Tu avais le droit de m'avertir. C'est moi qui t'ai parlé spontanément de mes craintes et je t'avais juré de ne plus retourner chez Fanny.

Ravens fut vaincu par cette loyauté. La discussion recommença, dialogue pénible, aucun des deux ne se sentant sur un terrain très solide. La position de Ravens était meilleure. Il parla de la rencontre qu'il avait faite dans la forêt, des intentions que Wild prêtait à Fanny. Renaud parut vivement frappé ; sans doute son ami ne lui apprenait pas grand'chose, il devait soupçonner tout cela. Il passa sa main sur son front, comme pour écarter de fâcheuses pensées.

— Tout cela, dit-il avec ennui, ce sont des superstitions. Je la connais. Elle n'est pas féroce.

Ravens reconnut le grand enfant mal élevé, dont les parents avaient choyé tous les caprices. Il s'endormait dans la confiance que la vie lui serait bonne mère et que tout, autour de lui, s'ingénierait à lui épargner les grandes douleurs.

Le peintre ne prolongea pas l'entretien. Il désespérait de Juliette, de son ami et, très obscurément, de lui-même.

Depuis sa conversation avec Wild, il avait fait d'étranges réflexions. Ce que le pianiste lui avait avoué en le quittant l'avait d'abord bouleversé. « Voilà, se disait-il, le comble de l'odieux. Ce drôle éveille et entretient une inconsolable affection, pourquoi ? pour essayer de me ressembler, pour me flatter, pour avoir sûrement mon audience. Il fait un malheureux pour s'emparer de moi. C'est donc cette forme qu'il a prêtée au *satanique* de mes iris ? » À l'indignation succéda peu à peu un autre sentiment : un subtil et complexe plaisir d'amour-propre, auquel se mêlait l'idée de confuses obligations qui l'engageaient envers cet égaré. « Il a voulu m'imiter, pensait-il. Ne lui proposé-je pas d'autres exemples ? Lui proposé-je celui-là ? » Il se souvenait des insinuations de Vitus. « Il veut voir plus que de l'amitié dans mon attachement pour le bel Olivier. Vitus a le goût et la curiosité de ce qui est trouble. Il veut être ingénieux. Son erreur est naturelle. » Ravens était bien tranquille sur la qualité de son sentiment pour Renaud. Il était presque flatté qu'on pût interpréter comme l'avaient fait Wild et Vitus certaine chaleur qu'il avait mise dans son affection. « Quand cela serait ? Je ne suis point tenté par la débauche brutale. Il faut qu'on suspecte tout ce qui est riche et intense. Ils sentent trop peu et croient que je sens trop. Il n'est peut-être pas de grand artiste dont la pensée n'unisse les qualités de l'homme et celles de la femme. » Il ne prenait pas la peine d'approfondir les caractères de cette union. Il lui plaisait que l'on remarquât son étendue. C'est ainsi qu'après avoir été troublé par le soupçon qu'enveloppait l'aveu réticent de Wild, il se trouva bientôt qu'il ne fut pas trop mal disposé pour son admirateur. Il prenait pour une espèce d'hommage encore ce qui lui avait paru d'abord une horrible accusation.

Quand Jean Philippe reparut un soir, il l'examina longtemps avec plus de mélancolie et de pitié que de colère.

« Pauvre enfant ! se disait-il. Comment lui faire entendre qu'on le trompe ? Il le sait bien et ne veut pas s'en croire. Ce n'est pas moi qui le guérirai. Tout ce que je pourrais lui dire ne ferait que l'irriter. »

L'adolescent venait en ambassadeur de Wild. Après un préambule embarrassé :

— Vous savez, dit-il, que Roger travaille à sa cantate ? Elle est déjà fort avancée.

— Qu'est-ce que cela me fait ? Je ne veux plus m'occuper de ton sauvage. S'il te plaît d'être scalpé…

Jean Philippe sourit :

— Peut-être cela me plaît-il. Je crois que je n'aimerais pas un homme trop doux. Vous ne voudriez pas entendre quelques morceaux de la cantate au piano ? Je vous assure qu'ils sont très beaux.

— J'en doute. Est-ce qu'il a appris l'instrumentation ?

— Il l'a apprise seul dans Berlioz et Strauss.

— Ce ne sont pas de mauvais maîtres. Il faudrait savoir comment il a entendu leurs leçons.

— Il a très bien compris. Vous ne le croyez pas intelligent ?

— Intelligent ? Il ne s'agit point de ce qu'on entend communément par intelligence.

— Il le sait bien. Vous pourriez le juger. Il dit que toutes les opinions lui sont indifférentes, sauf la vôtre. Il n'a songé qu'à vous en composant. Il dit que vous êtes son public idéal.

Ravens ne voulut point s'engager : l'idée seule de cette corvée le remplissait d'ennui, d'impatience et d'appréhension. Il ne mit point à son refus cette sécheresse abrupte qui eût découragé le musicien de jamais revenir à la charge. Wild soupçonna, au rapport que lui fit Jean Philippe, qu'il n'était pas rejeté sans recours. Il fit d'autres tentatives qui n'eurent pas un meilleur succès.

La santé de Juliette semblait s'améliorer un peu, et déjà l'on prévoyait qu'elle pourrait sortir, quand éclata la scène violente avec Renaud. Elle avait tout appris par Mme Moranges, mais d'une façon qui eût été difficile à prévoir. Cette femme sensible et bonne fut consternée quand elle sut le mal qu'elle avait fait sans le vouloir. Sa finesse naturelle avait été si adroitement surprise qu'elle devait tomber dans le piège que lui tendit Juliette. Tout l'art de Fanny avait été de persuader à Mme Moranges que Juliette était instruite des visites de Renaud, qu'elle était raisonnable et ne s'en offensait plus. Dowland n'avait pas les intentions meurtrières que lui prêtait Wild : son terrible orgueil la rendait insensible au mal qu'elle pouvait faire, elle voulait que sa rivale fût instruite de l'empire qu'elle avait conservé sur le cœur de Renaud. Ses adresses eussent été inutiles, et Mme Moranges n'aurait jamais parlé, si Juliette, cruelle à elle-même, ne s'était faite la complice inconsciente de son ennemie. Depuis assez longtemps elle se défiait de la sincérité de Renaud, et quand il venait chez elle, plein de remords et d'appréhensions, l'excès même de ses tendresses, comme s'il eût eu beaucoup à racheter, ou si elle l'interrogeait sur l'autre, son indifférence affectée, enfin sa vigilance de tous les instants pour ne se point trahir, tout cela confirmait, loin de les égarer, les soupçons de cette femme attentive et pénétrante. Elle avait assez de

loisirs pour méditer durant ses longues journées de repos ; et même aux heures où elle semblait avec Renaud la plus calme, la plus heureuse et enjouée, ces soupçons étaient là et la douaient d'une cruelle clairvoyance : c'était une sorte de double vue qui lui faisait remarquer mille détails imperceptibles à une autre qu'elle, mais que sa jalousie, aspirant à un perpétuel supplice, savait interpréter pour la consterner. Elle interrogeait Olivier le plus naturellement du monde, lui demandait compte de tous ses instants ; elle notait les hésitations, les légères contradictions : cette Juliette, qui avait si peu de mémoire, avait celle de sa passion, de son délire. Ah ! que Renaud avait mal calculé, s'il avait cru qu'il pourrait longtemps se cacher d'elle !

Un jour, par une inspiration perverse, et tentée maladivement de s'assurer dans son désespoir, elle eut la force de demander à Mme Moranges, après mille questions qui devaient faire paraître celle-ci toute naturelle :

— Ce doit être bien gentil, les soirées chez vous, avec une artiste comme Mlle Dowland. Renaud me dit qu'elle chante toujours mieux.

Mme Moranges fut d'abord étonnée.

— Vraiment, Renaud vous a dit cela ?

— Oui. Est-ce qu'il se trompe ?

— Oh ! pour cela, il a raison. Elle devient tout à fait merveilleuse. Hier, elle a été divine.

Le visage de Juliette s'altéra. Mme Moranges s'en aperçut et ajouta très vite :

— Je ne devrais pas vous dire cela. Je vois que je vous fais de la peine.

Juliette sourit, et, avec l'enjouement d'une petite fille insouciante et gâtée :

— Que voulez-vous ? Quand on est malade, qu'on ne peut pas sortir et qu'on n'est jamais de rien, on a envie de tout. Que c'est stupide, n'est-ce pas, une femme malade ? Je trouve que Renaud est bien heureux, lui, il est si fort…

Elle continua un moment de gazouiller avec une incohérence charmante et puérile. La conversation se prolongea assez longtemps pour que Juliette fût instruite de toute cette vie secrète de Renaud, qu'elle avait tant brûlé et tremblé de connaître. Elle soutint jusqu'au bout son rôle d'amoureuse confiante et avertie de tout. C'est à peine si elle éveilla, une fois ou deux, par une question singulière, une ombre d'inquiétude chez Mme Moranges. Cette fragile créature avait, par moments, une force d'âme peu commune, et ceux-là s'en étonneront qui n'ont jamais observé de ces êtres qui vivent intensément, en qui tout est ardeur et passion.

Ce qui peut sembler extraordinaire, c'est que Renaud n'eût jamais mis en garde Mme Moranges contre une imprudence possible. Peut-être l'avait-il fait, mais il fallait lutter contre la finesse de Fanny. Plus tard, il s'en excusa faiblement, déjà résigné, semblait-il, à son infortune et, ce qui parut plus grave, à la douleur de Juliette. Mais c'étaient sa pudeur et la honte qui l'empêchaient de s'attarder sur ses chagrins.

Il eut, le lendemain, avec Juliette une explication terrible, dont il demeura longtemps comme brisé et qu'il essaya vainement de cacher à ses amis, tant ce souvenir le harcelait.

Dès qu'elle le vit entrer, Juliette se dressa sur son séant :

— Te voilà, traître ! cria-t-elle. Va-t-en ! Je ne veux pas te voir.

Il s'approcha, consterné. Elle se rejeta en arrière.

— Ne me touche pas. Va-t-en, assassin ! Va retrouver ta sorcière. Va retrouver ta fée, ta garce ! Menteur, menteur ! Abominable menteur ! Meurtrier !

— Juliette…

— Ne m'appelle pas Juliette. Appelle-moi ton rebut, ta vomissure ! Tu seras vrai une fois au moins. Oh ! je te méprise, je te méprise ! Je te hais ! laisse-moi ! Ne me touche pas ! Tu me fais horreur !

Il avait l'habitude de ces explosions de la passion la plus sauvage, la plus déréglée dans son expression, qui empruntait les injures au langage de la crapule, puis fondait en brûlante poésie, avec des larmes, des cris, des litanies d'enfant plaintif, des bouillonnements de rage qui se terminaient parfois dans une raideur voisine de la catalepsie. Cette femme d'imagination savait, pour se tourmenter, multiplier l'offense des hommes et des choses et, s'enivrant de ce qu'elle inventait à mesure, découvrir de criminelles folies dans les maladresses les plus innocentes. Habituellement, Renaud faisait le dos rond et laissait passer l'orage. Qui sait s'il ne goûtait pas un secret plaisir dans ces tempêtes si variées d'épisodes ? Elles manifestaient une richesse et une ardeur de la sensibilité qui le ravissaient dans sa fiancée et lui prouvaient en même temps combien il était démesurément aimé.

Cette fois, les délires de la malade, les fureurs impossibles à calmer ou même à interrompre, les cris de haine : « Lâche ! Être vil et dégradé ! Tu voudrais que je fusse morte, tu forniquerais avec l'autre sur ma tombe ! », les spasmes, les

instants de stupide rigidité, tout cela, qui annonçait une raison égarée et présageait une aggravation de la maladie lui fut horrible et insupportable. Il ne trouvait rien à répondre à ce débordement de violences.

À la fin, les plaintes et les larmes succédèrent aux clameurs. Juliette se renversa, tordue, sur son oreiller. Elle se laissa prendre les mains.

— Mourir, mourir ! gémissait-elle. J'ai tout perdu. J'ai tout perdu, tout perdu. Il ne me reste plus qu'à mourir. Ah ! tu ne sais pas ce que je souffre. Misérable Olivier. J'ai tout perdu. Tu m'as tout ravi. Ma confiance en toi. Tu ne sais pas ce que je souffre à te mépriser. Oh ! que tu es déchu, Olivier ! J'ai aimé un indigne. C'est plus cruel que tout.

Renaud put parler. Il entreprit de se justifier. Il sentait qu'il lui fallait, avec douceur, trancher du maître et de l'arbitre. Il avait cru être bon juge de ce que la malade pouvait supporter. Il lui aurait tout dit le jour qu'il l'aurait crue assez forte. C'était son inquiète tendresse qui lui avait fait cacher quelque chose.

— Je ne suis pas le maître de mon cœur. Fallait-il tourmenter ma Juliette affaiblie ? Juliette ne doit-elle point guérir ? Comme tu fais mal ton devoir, enfant !

Elle ne semblait pas l'entendre. Elle entremêlait ses litanies aux protestations de son ami :

— Je n'ai plus rien, plus rien. Tout m'abandonne. Ah ! que la vie m'abandonne ! Il était toute ma vie. J'aimais un homme généreux. Il n'y avait point d'homme généreux. Ces yeux trompaient. Il n'y a plus de lumière au monde. La lumière s'est retirée de ses yeux. Oh ! que cela est douloureux ! Maintenant tout appui me manque. Je me sens précipitée. Je

vais me briser. Ah ! que je me brise ! Plonge, brise-toi, pauvre Juliette ! Tu m'as menti ! reprit-elle en un dernier sursaut de fureur. Scélérat ! Tu as cru qu'on pouvait me mentir ?

Elle délivra ses mains, se tordit les bras, puis se remit à sangloter.

— Regarde, regarde ce que tu as fait de moi ! Que vais-je devenir ? Oh ! ce vide, ce vide !

Il s'était agenouillé, il lui baisait les mains, qu'elle lui abandonnait, comme insensible.

— Je suis là, Juliette, je serai toujours là ! Essaie de comprendre.

— Comprendre, murmura-t-elle d'une voix mourante, comprendre ? Je ne comprends plus rien. Je souffre.

— Juliette, tu sais que je t'aime. Je ne t'ai jamais plus aimée.

— Ce n'est plus lui. Ce n'est plus lui, lui… Ses yeux…

Sa voix s'éteignait. Elle glissait dans une espèce d'assoupissement.

Olivier la regarda longtemps, tenant toujours une de ses mains. Elle parut se réveiller, murmura comme en songe :

— Tu es là, ami ?

Il pressa un peu cette petite main moite et amaigrie.

— Je suis là, Juliette. Toujours, toujours.

— Oui, oui.

Elle retomba dans un sommeil agité.

Renaud la quitta au moment où le médecin entrait, vers le soir. Mme Corti, qui était sortie, n'avait rien entendu. Pour le père de Juliette, il était sourd. Ce fut heureux pour ces pauvres gens que tout alarmait.

Les jours suivants, Renaud fut assidu au chevet de la malade. Il mit tout en œuvre pour reconquérir, non pas l'amour de Juliette, (il ne pouvait le perdre, quoi qu'il fît) mais l'estime et l'admiration qu'il avait pu ébranler, cette autorité absolue sur l'esprit de sa bien-aimée, qui leur était si douce et si nécessaire à tous deux. La douleur de Juliette ne s'était pas épuisée dans cette crise. Renaud essuya de nouveaux reproches, de nouvelles plaintes. Il n'y eut pas d'accès aussi violent que le premier. La jeune femme s'abandonnait à sa faiblesse, elle se laissait plonger, avec des révoltes de plus en plus rares, dans une habitude de souffrir qu'elle considérait comme son lot. L'image de l'autre la hantait, elle voyait Renaud occupé autour de sa rivale, et les heures mêmes qu'il passait auprès de son lit, attentif à la distraire, à l'amuser, à lui faire oublier Fanny, se trouvaient empoisonnées pour Juliette. Elle fatiguait son attention à dépister sur le visage de son ami, dans ses propos les plus insignifiants, dans ses silences, le passage furtif du souvenir de l'autre. Et cette chambre de malade, dès que Renaud y était entré, se peuplait pour elle d'une troisième présence, qui prenait par instants une inquiétante et cruelle réalité.

Ce qui est affreux à dire, c'est que Juliette ne se trompait pas en supposant que, même dans le temps qu'il tremblait le plus pour elle, Renaud n'avait pas la force de lui sacrifier l'autre. Il avait besoin de ce déchirement, il s'applaudissait de cette infortune privilégiée. L'orgueil le plus romantique, ce principe de tout péché, le rongeait.

Il vit Fanny une ou deux fois avant son départ, et durant des instants assez courts, mais qu'il savait bien remplir. Il lui avait reproché son inhumanité, sa perfidie, avait menacé de l'abandonner. Elle sut l'engourdir de si énervantes excuses et de la plus persuasive et flatteuse à son cœur de lâche, en lui multipliant les marques d'un violent et inquiet amour, qu'il se trouva aussi asservi que jamais, sans courage d'être brutal à cette douleur si savamment renouvelée ou jouée.

La malade le devinait, se désolait de cette tendresse impure où se mêlait une autre pitié que pour ses maux à elle. Mais de ce cordial empoisonné, elle n'eût point voulu se priver, elle se fût déchirée de désespoir si Renaud, une seule fois, avait manqué à venir à l'heure où elle l'attendait.

Ravens aussi revit Fanny avant qu'elle s'éloignât. Elle était allée le surprendre dans son atelier. Elle se montra insinuante, attentive et curieuse de tout ce qu'il faisait ou projetait, avec un besoin de pénétrer toutes les intentions du peintre, et les morales autant et plus que les picturales (car elle ne jugeait guère en artiste, toujours en femme, et même en femme fort indiscrète). Ravens n'eut point de peine à se persuader que cet intérêt si flatteur pour son œuvre en cachait un plus profond pour sa personne et ; qu'elle n'eût point été fâchée de découvrir dans ces tableaux les indices d'une passion qu'elle ne méprisait point. Ils y étaient, sans doute, bien que déguisés, et elle devait les soupçonner. Qu'il le voulût ou non, toutes ses toiles de cette époque se sentaient de l'humeur où il était quand il peignait, et cela lui plaisait ainsi : le sujet, la facture, la composition, la lumière trahissaient ou son orgueil, ou son abattement, ses hésitations, sa confiance, son désespoir. De plus en plus il avait l'horreur d'un art purement formel et sans contenu humain. Il se persuadait que les grandes pensées et les émotions dont

nous vivons peuvent devenir, pour un peintre sensuel et amoureux de la matière les plus féconds prétextes à l'invention des belles formes. Il pensait que le grand art suppose quelque vaste et efficace conception du monde, et plutôt un peu confuse que trop claire, quelque sentiment profond de la vie et de l'univers où se reconnaisse celui qui n'est ni peintre, ni poète, ni musicien, mais seulement homme. Il lui fallait vivre avant que de peindre.

Fanny souriait de ces réflexions qu'il lui développait.

— Tout cela est beau, disait-elle. Mais où cela mène-t-il ?

Elle l'écoutait pourtant, et sans ennui. Au moment de le quitter, elle lui dit d'un air mystérieux, comme si elle lui faisait une promesse :

— Venez à Paris.

C'est alors que le petit mot de Wild : « Il faut qu'on vous aime, encore qu'on ne se l'avoue pas » résonna distinctement à son oreille. Il entretenait une espérance trop nécessaire à son enthousiasme d'artiste pour qu'il ne se fît pas un devoir de la choyer. Il n'était pas loin de prêter superstitieusement à son fidèle et insensible Wild une clairvoyance supérieure où n'atteint pas le commun des hommes enveloppés dans leurs opaques affections.

Comme Juliette ne cessait de décliner, le médecin, qui se perdait dans son cas, ordonna la montagne à tout hasard, et un spécialiste appelé confirma cette sentence, la plus atroce qu'on pût inventer contre la tranquillité de l'amoureuse. Elle se refusa d'abord à partir, criant qu'on l'envoyait à la mort, qu'elle ne résisterait pas à l'atmosphère

d'une station climatérique et à la vue de centaines d'agonisants. On finit par lui trouver une petite pension dans une contrée alpestre que ne profanait pas encore le snobisme de la maladie. Elle inventa d'autres excuses. Vitus s'avisa de suggérer à Renaud l'idée d'accompagner sa fiancée : Olivier était assez riche pour que ce séjour ne le gênât point et il travaillerait à la montagne aussi bien qu'à la ville. Renaud avait bien songé un moment à prendre ce parti, mais il crut que le conseil venait de Ravens et il lui parut aussitôt suspect. Il répondit à Vitus, avec une ironie assez déplaisante, que s'il ne manquerait pas à ses amis, ils ne laisseraient pas, eux, de lui manquer, qu'il tenait à des habitudes très nécessaires à sa pensée, que, d'ailleurs, il ne pouvait pas abandonner sa mère ; qu'il ne voyait pas que sa présence perpétuelle, là-haut, dût améliorer l'état de Juliette, qu'elle se retrouverait et s'apaiserait dans la solitude, qu'il irait la voir très souvent, qu'enfin il ne devinait pas pourquoi on tenait tant à ce départ, qu'on se faisait illusion sur le bien qui en résulterait « pour les uns et pour les autre ».

Il s'arrêta à un moyen terme : il devait demeurer quelques semaines avec Juliette pour qu'elle ne se sentît point trop dépaysée à la montagne ; il reviendrait auprès de sa mère dès qu'il serait sûr de laisser là haut une Juliette paisible et soumise à sa nouvelle existence. Il ne voulait point manquer le retour de Fanny. Il craignait Ravens plus qu'il ne se l'avouait ; il en craignait peut-être plus un autre, qu'il ne nommait jamais.

Après s'être longtemps révoltée contre la violence qu'on lui faisait, Juliette, soudain raisonnable et patiente, se laissa enlever, à la fin du printemps, avec mille promesses d'être sage et calme et de ne songer qu'à sa guérison. Et pour Renaud, qui obtenait ce succès à force de ténacité et d'adresse,

elle déploya aux Mayens de Sion, où ils séjournèrent, toutes les séductions de son esprit merveilleusement innocent, toutes les suavités de la confiance rétablie, riant, jasant à se fatiguer, et se bâtissant des merveilles des promenades qu'elle ferait avec ses amis dans la vallée du Doubs et des truites au bleu qu'on mangerait à la Rasse, sous les grands arbres de la cour.

Elle se sentit bientôt assez forte pour faire de courtes promenades sur le plateau. Renaud l'accompagnait, il s'efforçait de la distraire s'il la voyait retomber dans sa mélancolie et y parvenait facilement, tant cette naïve créature savait se laisser ravir à la grâce et à la nouveauté des choses, à la houppe d'une graminée alpestre, au chant d'un petit berger, aux monstres variés qui se formaient et se défaisaient rapidement dans les nuages, au filet d'argent d'une fontaine, aux profils des cimes. Si la poésie est un art de saisir les subtiles et les rares correspondances entre les choses, elle inventait toute la nature poétiquement, découvrant dans une ancolie un conciliabule de colombes, prêtant d'étranges pensées à la flamme immobile des lampes à pétrole, dans les chalets, imaginant des royautés ténébreuses devant les sceptres des aconits.

Vers la fin de son premier séjour, Olivier osa lui dire avec un mélancolique enjouement :

— Tu n'auras plus à craindre longtemps cette autre. Elle se détache de moi, et de saison en saison davantage. Si elle m'a aimé, peut-être, elle n'aime plus que la gloire et ceux qui la dispensent ou en sont comblés. Elle épousera Courvoisier et alors nous serons bien tranquilles, ma toute bonne et fidèle.

— Sera-t-elle capable de nous rendre ce service ? répondait Juliette. N'est-elle point l'ennemie de tout repos ? Et le seul aliment dont elle ait faim n'est-il pas l'inquiétude et la douleur des autres ? Elle reculera devant un mariage qui flatterait sa vanité, rien qu'en songeant qu'il pourrait être un bienfait pour nous.

— Non, non, rassure-toi. Je la connais. Elle me trouve trop lent à m'illustrer. Nous serons bientôt heureux.

— Ce n'est pas toi qu'elle aime, c'est ton déchirement et le mien. Elle aurait dû ne jamais naître. Ou très loin, très loin d'ici, dans une toute petite étoile, une étoile de sang, tout au fond du ciel, et dont nous ne sentions pas l'influence.

Renaud ne mentait pas à Juliette en lui disant qu'il redoutait l'abandon de Fanny. Elle était allée voir à Paris Courvoisier et diverses personnes qui pouvaient favoriser sa carrière. Le musicien venait d'achever un oratorio d'une formule très nouvelle et audacieuse. Il voulait que Fanny y chantât le premier rôle. Intrigues, négociations. Dowland brillait dans un monde nouveau. On la vit à Pontigny. Courvoisier surveillait l'étude qu'elle faisait de sa partie. Il la préparait aussi à la musique de sa cantate de fête. Car il ne doutait guère alors qu'elle ne remportât le premier prix.

Renaud soupçonnait tout cela ; et lui, qui affectait toujours une orgueilleuse sécurité, ne sut pas bien cacher à ses amis, quand il se retrouva parmi eux, son déplaisir et sa préoccupation. Sans doute, les lettres de cette femme se faisaient ou plus froides, ou plus dédaigneuses, ou plus rares. Il

craignait la comparaison qu'elle devait faire de la société où l'introduisait Courvoisier à ce petit milieu d'artistes provinciaux, où, pour vivre et travailler ardemment, on était lent à suivre le courant des modes parisiennes, si l'on n'y demeurait pas tout à fait rebelle.

XIII
Déchéances et triomphes.

Le peintre revit le jeune Wild, il entendit quelques morceaux de sa composition. Ce fut chez Mme Moranges, qui l'invita avec ses amis pour fêter le retour de Fanny.

Ravens la trouva, malgré ses coquetteries et ses grâces prodiguées par habitude, absente et détachée, lointaine au delà de tout ce qu'il eût pu craindre, vivant déjà de cette autre vie qu'elle attendait et dont l'image la faisait parfois sourire, alors qu'elle renversait en arrière sa belle tête de souveraine rêveuse. Quel retour elle lui imposait de la région qu'attiédissait une espérance de bonheur et où il s'était laissé emporter par son imagination, par les attentions, les sourires de la coquette, et la fausse divination de Wild ! Qu'il détestait Courvoisier et ces gens à la mode dont elle empruntait le jargon !

— Ce qui est admirable dans ce livre, disait-elle c'est qu'il se compose d'une succession d'échecs.

Qui lui avait enseigné le secret de pareilles formules où Ravens reconnaissait un écho du mot de La Fresnaye : « Il est vain de lui faire un grief de ses réussites. »

Renaud n'était pas moins troublé. Il ne parlait guère et interrogeait sans cesse le visage de son amie. Comme elle laissait tomber négligemment dans la conversation des aphorismes sur la musique pure, qui n'est point expression, mais architecture :

— Et que vous fait, à vous, la musique pure ? s'écria-t-il avec vivacité. Vous voilà donc pourrie par vos philosophes ? Votre talent, je vous le jure, n'a rien à y gagner !

Elle tourna la tête vers lui, sans répondre, en souriant comme on sourit aux incartades d'un enfant gâté.

Ce fut bien pis quand elle essaya de dénigrer Beethoven :

— Il n'est pas intéressant, disait-elle. Il n'est peut-être pas même musicien. Et qu'il compose mal pour la voix !

— Comment ? protesta Ravens en colère. Serait-ce que plus rien ne compte pour vous que les tristes cerveaux de bois dont vous prenez conseil ? Et vous êtes-vous, à quelques semaines, inhumanisée à ce point ? Allons ! vous ne parlez pas selon votre cœur ou vous seriez bien à plaindre. Vous parlez selon les imbéciles patentés par une certaine opinion. On les appelle intelligents, sans doute parce qu'ils ne comprennent et ne sentent rien. Patience ! Tout ce givre d'abstractions fondra aux premières chaleurs du printemps que nous espérons.

Elle ne parut point blessée.

— Qu'il parle bien ! s'écria-t-elle avec un petit rire.

Elle affectait d'examiner le peintre avec la plus vive attention. « Allons ! pensait-il avec amertume, je ne suis rien de plus à ses yeux qu'un enfant terrible et naïf, un amuseur de plus de ressources que d'autres. » Cependant, du plaisir un peu altier qu'on prenait à ses indignations, l'enfant augurait déjà qu'il saurait reprendre et retenir cette instable créature. Il lui semblait que de ce caractère artificiel, qui pouvait un moment la séduire, elle devait revenir à quelque chose de

plus humain, sinon pour s'y abreuver, du moins pour en goûter le spectacle fortifiant. Et cette âme si difficile à investir, il se flattait encore qu'il finirait par l'enchanter, par l'entraîner dans le torrent de ses propres convictions et de ses ardeurs. N'avait-il point Wild qu'il tenait séduit et doucement tyrannisé sous son autorité ? Et Wild se vantait de ressembler à Fanny !

Il était là, ce Wild, et il regardait le peintre avec dévotion. Jean Philippe aussi était de la fête et nageait dans une sorte d'extase. Wild se souvenait de lui sourire de temps en temps et, chaque fois, les yeux de l'adolescent se mettaient à briller comme s'ils eussent réfléchi toutes les lumières du Paradis. Bientôt le pianiste n'eut plus d'attention que pour Ravens, et le visage de l'enfant oublié exprima toutes les nuances du désespoir. Les jeunes Moranges essayèrent en vain de le distraire de son chagrin.

Fanny ne voulut point chanter. Ravens, au ravissement du musicien, à l'étonnement et presque au scandale de ses amis, demanda à entendre l'*Ode lyrique*. Vitus jeta au peintre un singulier regard : Dieu sait dans quelles conjectures il se perdait. Ravens, accablé par la contrainte qu'il sentait peser sur tout le monde, ne voulait que créer une diversion ; il essayait aussi de donner un peu de joie à son ancien élève, dont il plaignait la solitude. À l'égard de Wild, le peintre était resté le même, toujours aussi défiant et dénué de véritable sympathie. Tantôt l'emportait la haine et tantôt la pitié, selon que le frappait davantage ou la méchanceté du monstre, ou sa détresse.

Wild se mit au piano sans hésiter, et sans ces airs de modestie qu'affectent presque tous les jeunes gens. Il joua son ouverture, puis certains intermèdes d'orchestre, un

chœur et un air, dont il détachait la mélodie, en sacrifiant, disait-il, quelque chose de l'accompagnement. Il donnait des indications sur les instruments de l'orchestre. Après chaque morceau, il regardait Ravens et attendait. Le peintre, porté à l'indulgence, ne dit rien que d'assez insignifiant : il loua une petite mélodie, approuva une modulation ou le rythme de certains motifs. À ses remarques, Fanny, la musicienne, ajoutait ses réflexions décourageantes : « Vous trouvez, vraiment ? » ou bien : « Je ne crois pas » ou encore : « Je ne suis pas si facile à contenter que vous. » Elle avait de petits rires qui eussent été mortifiants pour le pianiste, s'il y eût pris garde. Dédain pour dédain, comme dit l'Espagnol !

Il n'était point si inculte qu'il n'eût su donner à sa composition un accent moderne. Il n'avait pas cette légèreté de main, cet esprit et cette imagination des effets qui asservissent par surprise le jugement et où se reconnaît l'adresse des artistes même peu doués qui ont longtemps respiré l'air de Paris. Il n'évitait point l'emphase, et, ce qui parut au peintre le plus grave, il manquait de cette cohérence profonde, de cette liaison nécessaire et pourtant imprévisible des divers motifs, qui étonne sans cesse en comblant de joie, par où règne et triomphe le véritable musicien. Wild n'avait pas l'intelligence de l'essentiel, et les agréments de détail, comme des fleurs coupées ras et séparées de la tige, semblaient quelque chose de mort et sans vertu pour prospérer. Ravens aurait pu exécuter toute sa partition d'un mot dont on use dans les ateliers : C'était mal établi. Il ne le dit pas. Vitus, fort embarrassé de louer ce qu'il n'estimait point, intimidé par les duretés de Fanny, fit quelques commentaires où personne n'entendit rien et que Wild écouta à peine. Pour Renaud, il ne desserra pas les dents.

— Vous trouvez cela drôle ? demanda Dowland, quand le pianiste eut cessé de jouer.

Le peintre ne sut qui, de lui ou de Wild, était visé par cette insolence. Il s'emporta :

— Il ne s'agit pas d'être drôle, mais de dire des choses justes et nécessaires, pour que je reconnaisse et admire en moi un homme que je ne connaissais pas. Vous ne savez pas comment ce Beethoven, que vous affectez de mépriser…

— Quoi ? toujours Beethoven ? Vous êtes lassant. Nous savons toute son œuvre par cœur.

— Non point par *cœur*. Vous n'avez pas mis votre cœur à l'étudier. Il vous aurait forcée de descendre dans les caves de votre conscience, il ne vous aurait pas laissé de repos que vous n'ayez savouré toute la joie, toute la détresse d'exister, reconnu tous les modes de la clameur humaine, dont le sens général est : Donne-nous la paix ! Mais vous n'avez jamais fait le grand plongeon en vous-même, votre grâce ne fait que glisser à la surface des abîmes. Moi, je connais le chemin qu'enseignent les grands tourmentés. Peu m'importent, après cela, les drôleries de vos faiseurs !

Elle eut encore son petit rire mélodieux comme une plainte étouffée dans sa gorge.

— Vous avez fini ? dit-elle.

— Non, je n'ai pas fini, répondit Ravens d'un air sombre.

— Eh bien ! continuez. Vous êtes très amusant.

— Continuer ? À quoi bon ?

— C'est vrai, dit-elle assez sérieusement. Vous parlez de ce que vous ignorez encore.

— Pourquoi encore !

— Parce que vous le connaîtrez bientôt et vous parlerez autrement.

— Qu'est-ce que je connaîtrai ? Vous êtes bien mystérieuse.

— Vous verrez.

Renaud avait l'air inquiet et malheureux. Il savait bien, lui, que Fanny faisait allusion à la cantate de Courvoisier. Malgré son propre chagrin, Ravens observait avec une secrète satisfaction l'abattement de son ami. « Le voilà, songeait-il, abandonné, ce fier Renaud, son charme et son mystère sans effet. Un autre la surmonte, dont elle saura bien se délier aussi. » Il se persuadait qu'elle ne devait céder qu'à la violence : il fallait l'humilier, l'effrayer, irriter sa faim d'une abondance, d'une plénitude dont on lui donnerait l'avant-goût, sauf à la rejeter ensuite dans son aridité.

— Dites encore quelque chose ! reprit Fanny moqueuse. Vous êtes vraiment instructif.

— Non !

Dowland soupira.

— Vous êtes tristes, dit-elle.

Elle se remit à rire. Soudain elle se leva, prit un livre.

— Allons, Wild, travaillez ! Je vais vous chanter un air d'*Hérodiade*.

Ce fut un tollé.

— Comment ? s'écria Renaud. Vous vous donnez à cela, maintenant ?

— Et pourquoi pas. Vous me reprochiez d'être trop cérébrale.

— Massenet ! s'exclama Vitus.

— Massenet a bien du talent. Apprenez-le si vous l'ignorez. Que ces jeunes gens sont austères !

— Ne chantez pas cela, dit Ravens d'un ton qui tenait de l'ordre et de la prière.

Il aurait pleuré. Ainsi l'idole prenait plaisir à se démolir.

— Entendre cela ! poursuivit-il. De votre bouche ! Je crois que je vais m'en aller.

Wild lui jeta un regard suppliant.

— Vous n'allez pas nous quitter ainsi ? protesta Mme Moranges.

— Reste ! dit Vitus. C'est un jeu ou une gageure.

Le peintre se rassit. Fanny le regardait en souriant.

— Allons, Wild ! Vous résistez ? C'est un insurrection.

Le pianiste demeurait immobile, les mains posées sur le clavier. Fanny s'approcha de Ravens.

— Est-ce que vous autorisez votre esclave à tremper dans cet attentat ? Il se purifiera ensuite.

— Je m'en lave les mains. Fanny, c'est un suicide.

— Eh bien ! vous verrez si je sais mourir avec grâce.

Elle chanta, et avec une rare perfection.

— Est-ce que vous soutiendrez encore que cela n'est pas beau ? s'écria Mme Moranges.

— Wild accompagne cela très bien, vous l'avez remarqué ? ajouta Fanny. Comme vous sentez cela ! Va, mon cher Caraïbe, mon cher Vendredi, nous nous retrouvons sur notre terrain.

Ravens la considéra un moment, incertain. N'avait-elle voulu que ménager une épreuve où le pianiste ambitieux trahirait ses goûts vulgaires ? Il rejeta cette pensée.

— Ce qui m'effraye, dit-il, c'est la conviction que vous avez mise à chanter cette musique lascive et indigne de vous. Je crains que vous ne soyez de ces êtres qui ne savent rien aimer profondément, ni personne. Vous n'aimez que vous. Vous ne savez pas vous donner, faute de savoir vous refuser. Vous finirez par vous détruire. Si vous saviez bien aimer une chose, une seule, par elle vous seriez liée à tout l'univers. Vous réinventeriez Dieu à chaque instant.

— Vous êtes injuste, murmura-t-elle. Elle semblait effrayée.

— Cet air n'est-il pas propre à mettre une belle voix en valeur ? ajouta-t-elle. Et seriez-vous si dédaigneux de la technique ?

— Oui, oui, c'est bien cela. Il flatte votre vanité.

La soirée finit tristement. Rien ne pouvait animer dans leur solitude Renaud, Ravens, Wild, Jean Philippe, tous également désolés de se sentir abandonnés et trahis.

Dans l'antichambre, au moment de partir, Wild se rapprocha du peintre.

— Je voudrais vous demander quelque chose, dit-il de sa voix sourde, un peu tremblante.

Ravens le prit à l'écart.

— Vous vous souvenez de ce que je vous avais dit un jour dans votre atelier ? Que vous pourriez me révéler, après m'avoir entendu, si je suis en état de grâce.

Ravens demeura interdit.

— En état de grâce ? Que voulez-vous dire ?

— Vous le savez bien.

Le peintre médita quelques secondes. Brusquement, cela lui parut clair.

— Non, dit-il fermement, mais sans dureté, vous n'êtes pas en état de grâce.

Savait-il exactement ce qu'il disait ? Et surtout mesurait-il le poids et les conséquences de ses paroles ? Wild le regarda un instant. Son visage se flétrissait, exprimait une affreuse désolation. Un éclair de sauvagerie brilla dans ses yeux, puis ses traits se relâchèrent en un sourire presque bestial. Le monstre qui était en Wild paraissait nu : cette face, que l'homme savait composer pour un siècle poli et sociable, se défaisait en un mufle de bête. Un son rauque s'échappa de sa gorge : il semblait avoir perdu, avec les autres attributs humains, l'usage de la parole articulée.

Il s'éloigna, la tête basse, escorté par Jean Philippe : il avait cette démarche pesante de paysan, qu'il reprenait

chaque fois qu'il ne se surveillait plus. Ravens le regardait, fasciné par cet extraordinaire tableau d'un homme qui rétrograde vers l'animalité. Il revint à lui pour apercevoir, à travers la verrière, Renaud et Fanny, restés dans le salon, qui causaient dans un coin. Olivier était très rouge et gesticulait, ce qui ne lui arrivait guère. Il ne parla point de Dowland quand il sortit avec le peintre.

Courvoisier vint en Suisse peu de jours après. Il avait pris à tâche d'enseigner à toute l'Europe, par des conférences, les promesses et les besoins des temps nouveaux, les conditions d'un art digne de ce siècle extraordinaire. Il expliquait les principes de sa musique, mais il touchait aussi à d'autres questions, développait ses vues sur la peinture, l'architecture, la sculpture, l'ameublement, la danse, le sport. Il se laissait emporter dans des aperçus historiques et rattachait les diverses formes de l'art aux systèmes philosophiques, aux régimes politiques : telle musique était l'expression du matérialisme, telle autre était spiritualiste, telle autre encore révélait des tendances individualistes, ou communistes, ou fascistes ; la démocratie avait eu son style, qui était le grand style symphonique de Beethoven. Il suffisait à tout grâce à ce vernis de culture dont il avait acquis les éléments dans la société de ses amis, le reste au cours de ses voyages et par des lectures hâtives, grâce aussi à son intelligence prompte et lumineuse, à son art de simplifier et de schématiser, grâce, surtout, à cette admirable témérité, à cette assurance qui commençaient par exaspérer et finissaient par conquérir. Il éblouissait par des raccourcis et des formules brillantes, il illustrait ses leçons de projections, d'exemples convaincants qu'il exécutait avec une sorte de roideur impérieuse, Bach, Haendel, au besoin, appelés à la

rescousse, Beethoven, Berlioz, Wagner servant de repoussoirs, mauvais maîtres que le bel aujourd'hui se devait de ne plus écouter.

Son voyage avait, cette fois, un intérêt plus immédiat. Il voulait se préparer, pour forcer la main à un jury pompier, une opinion publique favorable à sa cantate ; il essayait de persuader que sa musique était la grande révélation de ce temps et, se souvenant à propos, qu'il était Suisse, il flattait l'orgueil national de certains esprits d'avant-garde ou qui avaient des prétentions à la modernité, heureux jusqu'au vertige que leur pays eût produit ce prophète.

Tout un parti s'infatua de lui, certains journaux lui consacrèrent des dithyrambes d'un ton messianique et qu'on sentait bien qu'il avait directement inspirés, peut-être dictés. Une réclame si tapageuse, le mépris dont le nouveau dieu accablait les vieux pontifes de l'art irritèrent, remplirent de jalousie et de terreur ceux qu'il avait le plus d'intérêt à ménager, ces pauvres coucous tremblant de se voir déloger de leur nid confortable par le jeune vautour.

Il trouva le temps de faire à Ravens une visite rapide, comme au plus fidèle, au plus juste, peut-être, de ses amis. Il jeta un coup d'œil sur les peintures, en loua quelques-unes et ne voulut rien comprendre aux autres.

— Je ne vois pas très bien où tu veux en venir.

— Je ne me flatte pas, disait Ravens avec une modeste assurance, d'avoir rien fait d'aussi achevé que certains maîtres. Il faut me rendre cette justice, au moins, que je n'esquive aucune des difficultés de la peinture.

— L'ombre, dit Courvoisier.

— L'ombre, justement. Ah ! il est relativement aisé de réussir une peinture sans ombre. Avec le sens de l'arabesque, un don aimable de coloriste, on séduit à peu de frais. Je ne saurais me contenter de cela. C'est contraire à ma nature. Voudrais-tu que je m'appauvrisse pour être à la mode ?

— À la mode d'hier ou d'avant-hier. Tu as raison. Mais pourquoi t'obstiner à demeurer dans un trou ? Tu es le seul, ici qui ait du talent. Tu vas t'user à de pénibles recherches. Tu te débats dans les incertitudes. À Paris, au milieu des excitantes fréquentations, dans cette grande foire aux idées, mille choses que tu cherches te deviendront claires. Je me charge de t'introduire partout.

Il fit une allusion dédaigneuse à Renaud. Puis il ne parla plus que de lui-même, de son œuvre, de sa mission. Il n'osait encore traiter Ravens autrement qu'en égal ; mais le ton retenu et faussement modeste n'empêcha point le peintre d'entendre les fanfares du triomphe qu'il essayait d'étouffer.

— Je suis pauvre, disait Courvoisier. Je ne gagne rien, comme la plupart de mes confrères. Cela importe peu. J'ai, répandus par le monde, six ou sept disciples qui croient en moi et qui travaillent bien, je te le jure.

— Chef d'école ? Oui, cela est beau.

Ravens se sentait jaloux. Il avait songé bien souvent à partir. Il ne pouvait se résoudre à demeurer longtemps perdu dans la foule obscure des peintres parisiens, alors qu'il était le premier dans son village. Des exemples affligeants de carrières rapides et achevées dans un désastre le rendaient prudent. Il ne voulait pas être une victime des marchands.

Courvoisier retrouva, vers la fin de sa visite des accents vraiment cordiaux et, en rappelant d'anciens souvenirs,

quelque chose de cette sentimentalité dont il n'était point guéri. Les deux amis se quittèrent enchantés l'un de l'autre. Le musicien se sauva assez brusquement, ne voulut point dîner avec Ravens en prétextant ses occupations et la brièveté de son séjour.

Il passa la soirée chez les Moranges, où Fanny le fit inviter. Renaud, comme on pense, ne fut point prié ce jour-là.

Malgré toute l'agitation que se donna le grand compositeur, malgré les énormes affiches qu'il fit placarder avec son portrait, dans les villes où il passait pour répandre son évangile, et peut-être justement à cause du tout cela, sa cantate, retenue au premier tour par le jury n'obtint pas le prix. On choisit celle d'un vieux musicien sans invention, sans audace, sans science qu'académique et poussiéreuse. Mais il avait l'expérience des flonflons de festivals ; il exploitait le fonds des mélodies populaires, qu'il défraîchissait par le pénible tarabiscotage de son harmonisation. Courvoisier fut noté de bolchévisme, ce qui le rendait impossible.

Il porta sa composition à un chef d'orchestre de Lausanne, un homme extraordinaire qui consacrait à la jeune musique toutes les ressources de son intelligence, son goût, son courage, sa passion. Il rajeunissait les chefs-d'œuvre du passé en y projetant les lumières acquises dans l'étude de l'art nouveau. Il reconnut aussitôt les mérites de l'ouvrage de Courvoisier. Il s'aida d'un chef de chœur, exténua de répétitions ses musiciens, enflamma tout par sa décision, son autorité, son enthousiasme. Il était prêt avant l'ouverture officielle de la fête.

Mme Moranges, qui avait, par Fanny, trempé dans cette fièvre, retint, à Lausanne, des places pour tous ses amis. Elle les y fit conduire dans les voitures de la maison. Elle était ra-

dieuse et jouissait par avance, comme du sien propre, du succès de Dowland.

La cantate de Courvoisier était, dans son sévère dépouillement, avec la netteté, la transparence de sa couleur, où brillaient quelques alliances de timbres toutes nouvelles, une œuvre vraiment significative. La diversité, les contrastes, la concision d'une langue nerveuse et claire prévenaient toute fatigue et tout ennui. Point d'amplifications, point de transitions, des arêtes tranchantes, de subites révolutions. Cela débutait par une introduction grave et presque anxieuse, sur un rythme pesant et implacable, avec des plaintes psalmodiées, des appels, des clameurs, des bouts d'airs ou de chœurs ; soudain fleurissaient, comme des gerbes de flammes, toutes les fusées des fêtes patriotiques, toutes les bombes des émeutes, puis on plongeait dans une brûlante obscurité que scandait un piétinement de foule en marche ; bientôt s'établissait, comme l'aurore d'un ordre, une lumière sereine, qui augmentait rapidement. La tonalité s'accusait, s'obstinait, bondissait dans un autre plan par une modulation rigide comme une conversion de troupe, puis se divisait, se multipliait, se dissolvait, pour reparaître ailleurs, triomphante. Puis des tons hostiles se heurtaient dans un dialogue pressé entre le chœur et une voix seule, entre deux chœurs. Tout se terminait dans l'allégresse de l'unanimité reconquise. La mélodie, assez peu signifiante par elle-même, empruntait ses éléments aux airs suisses les plus banals, mais si curieusement transformés que des patriotes étroits crièrent à la parodie et au sacrilège. Ici et là, quelque beau chant étrange et plus oriental qu'helvétique.

Les invités de Mme Moranges échangeaient quelques réflexions durant les courtes pauses. Ravens était venu avec des préventions : elles se dissipèrent dès l'ouverture, et, bien

qu'il se défiât de la tendance que cette cantate manifestait avec une si heureuse insolence, il ne put se défendre d'en subir le charme, de se rendre à cet appel d'un ordre inconnu, de s'emporter dans le pays où soufflait le vent d'une si généreuse aventure. Il admirait et s'inquiétait un peu que cette composition, avec ses effets singuliers qui agissaient sans préparation sur les sens des auditeurs même grossiers, avec son économie savante et calculée, la bravoure de ses rythmes, se développât d'abord avec une telle clarté qu'après la première audition il ne vous restait nulle perplexité, qu'on éprouvait à peine le besoin de l'entendre une seconde fois pour en approfondir le sens, qu'enfin elle manquait presque totalement de ce mystère et, pour tout dire, de ce drame, où l'on voit les plus grands lutter avec eux-mêmes et se dégager péniblement de l'ombre, encombrés de leur abondance et, démiurges d'une immense et tumultueuse matière, haletants, désespérés, et parfois ruminant avec rage une obsédante pensée, instaurer avec effort leur ordre toujours menacé et souvent encore mordu par le chaos. La cantate de Courvoisier semblait manquer de dessous, elle proclamait la certitude de son créateur et, se présentant d'abord dans sa lucide et nerveuse nudité, elle séduisait sans troubler, comme certaines femmes qui, une fois connues, ont épuisé le désir qu'on avait d'elles. Œuvre, vraiment de l'heure et de l'instant, qui triomphait en première instance et n'avait pas besoin d'en appeler.

Tout cela, Courvoisier le savait, il l'avait voulu et prémédité, il l'érigeait en doctrine dans ses manifestes. Mais Ravens ne pouvait se défendre de trouver presque monstrueux ce mépris de la durée, cette impatience, cet appétit de gloire immédiate et sans lendemain ; il lui semblait qu'un homme supérieur, sans avidité de se survivre et qui comprimait tout son être, dans la seule intensité du présent, étour-

dissant ainsi, dans une crise aiguë de jouissance de l'esprit, l'humaine et l'éternelle désolation de mourir, – il lui semblait qu'un tel homme devait être une sorte de malade, qui, déjà, se niait et s'anéantissait lui-même, un nihiliste morose ébloui par les éclairs de sa fortune.

Les jeunes gens virent un instant, au milieu d'une foule, Courvoisier et Fanny. Le musicien nageait dans son bonheur, il s'agitait, se déchaînait comme un lutin serviable, se jetait sur ses interprètes, ses collaborateurs, s'épuisait en remerciements, en félicitations.

— Ah ! s'écria-t-il en apercevant Ravens. Que tu es bon d'être venu ! Que c'est bon de se trouver parmi ses amis un tel jour !

Il l'embrassa en pleurant.

— Eh bien ! Es-tu content ? C'est beau ? N'est-ce pas que c'est beau ?

Ravens sourit, le secoua par les épaules.

— Oui, mon vieux. Tu es éblouissant. Ah ! c'est une victoire ! Continue, Félix ! Tu m'as conquis.

— Tu ne me croyais pas quand je te jurais que j'avais la sens de la matière sonore.

— Si, si, je te croyais.

— Et il y a de l'ombre, hein ! vieux frère ? Comme dans ta peinture.

Il salua cordialement Renaud, qui lui fit un compliment un peu apprêté.

— Courvoisier, prononça Vitus, tu es un grand coloriste.

— Je dirais plutôt un luministe, corrigea Ravens.

— Oui, tu as raison, dit Courvoisier. C'est ce que j'ai cherché, avec bien d'autres choses.

— D'ailleurs, pour un peintre complet, accorda Ravens, cela revient au même. Et quel sens de la forme ! Tu as le génie plastique, Félix. Tu plairas toujours aux gens comme nous.

Courvoisier les quitta presque aussitôt et ils ne le revirent plus de la soirée.

Fanny écouta les compliments d'un air rêveur, attentive, pourtant, à tout ce qui se disait.

— Vous voilà bien loin d'*Hérodiade !* Et cette musique-ci, avouez-le, est plus décente.

— Décente ? répondit-elle en riant. Mon cher Ravens, je ne suis pas une vieille prude.

Mme Moranges l'invita à souper. Elle aurait voulu l'enlever sur l'heure.

— Je ne puis, ce soir, m'en aller avec vous. Oh ! que je vous regretterai ! Je vais me sentir bien seule. Ici, je n'ai point d'amis.

— Vous en avez un, dit Renaud avec chagrin.

Elle prit les mains d'Olivier, les serra longtemps.

— Enfant ! soupira-t-elle en souriant malicieusement.

Elle fit à Ravens, en le quittant, les plus tendres agaceries.

Comme ils se retiraient, Vitus, très animé, prononça :

— C'est une œuvre classique, ou qui le sera dans trois ans.

— Non, dit Renaud, la structure volontaire, l'intelligence qui brille partout peuvent faire illusion. D'esprit, cela est profondément romantique.

— Comment cela ? demanda Ravens d'un ton provocant.

— Trop de choses frappent et veulent en imposer. Tout y est en vue de l'effet. Courvoisier ne sait point exprimer le nécessaire et l'éternel, il ne sait point répandre cette lumière égale qui comble la pensée et le cœur. L'orgueil et l'infatuation se découvrent dans cet ouvrage.

Ravens le querella sur cette opinion, qu'il attribua aux préventions d'Olivier, à son antipathie pour Courvoisier. Renaud assura qu'il trouvait cette cantate très remarquable.

— Un vrai art classique, ajouta-t-il, est-il possible de nos jours ?

Ils passèrent une bonne partie de la nuit à discuter dans la voiture qui les ramenait.

XIV
Ceux qui abandonnent.

L'œuvre de Wild ne fut point remarquée. Personne ne le recommandait, et qu'aurait-on cherché dans cette cantate d'un inconnu, si l'on n'était point averti de l'étudier avec attention ? Elle ne trouva jamais d'orchestre ni de chœur qui voulussent l'exécuter, et les hôtes de Mme Moranges sont les seuls à en avoir entendu, un soir, quelques morceaux. Elle méritait à peine cet honneur. Ravens avait bien deviné qu'à moins d'un miracle, Wild ne saurait jamais ce qu'est la vraie musique, il se représenta aussi le désespoir de cet ambitieux hanté par l'idée de sa propre damnation ; il se reprocha bientôt d'avoir contribué, en lui parlant trop durement, à le jeter dans une fureur qui pouvait faire craindre le pire.

Avant cette suprême disgrâce, Wild en avait essuyé d'autres. Un beau jour s'en était venu de Paris, pour donner un concert dans notre ville, un pianiste encore jeune et fort loué par Courvoisier. Il joua, de son protecteur, une suite importante et y mit un brio extraordinaire, mais il semblait qu'il n'eût aucune des qualités qu'estimait le plus Courvoisier. « Vous me rendez, lui aurait dit le compositeur, le service de me trahir », ce qui n'est pas d'un artiste très probe. Il donna aussi une sonate de Beethoven, et la fougue désinvolte où il s'emporta, la liberté qu'il prit avec les mouvements parurent une révélation aux étourdis, mais ne laissa pas d'inquiéter ceux qui avaient du goût. Qu'avait fait ce garçon-là pour se rendre agréable à Courvoisier ? Rien de plus, sans doute, que Wild : le compositeur avait cédé à l'une

de ses bizarres fantaisies quand il s'éprenait soudain, lui qui ne travaillait que par méthode, de ce qu'il appelait le *tempérament*.

Les Moranges, qui reçurent Gerboin après son concert, se laissèrent enchanter par ce singulier garçon, qui avait d'interminables éclats de rire, se livrait à mille enfantillages et parodiait au piano la manière des maîtres. Il y avait en lui un bouillonnement assez sympathique. Ravens était choqué qu'il n'eût point ce sérieux, ce respect du grand, cette probité, enfin, qui étaient pour lui les signes du vrai artiste. On apprit plus tard que Gerboin se sauvait dans cette perpétuelle bouffonnerie pour s'étourdir, pour endormir et oublier, quand il était avec des gens, les symptômes d'une terrible maladie morale qui devait peu à peu désagréger sa conscience et ruiner son talent. Il annonça son intention de venir, une fois par mois, donner quelques leçons dans notre ville. Les Moranges voulurent faire profiter leurs fils de la science et du génie de ce grand homme. Wild fut réduit, dans cette maison, au rôle de subalterne et de répétiteur. Il assistait aux leçons du maître et veillait à ce que ses principes fussent bien appliqués durant sa longue absence. Il accepta ses nouvelles fonctions en rongeant son frein, mais bientôt, incapable de contenir son dépit, il fit un éclat, traita d'impertinents certains conseils du grand artiste. Gerboin se plaignit qu'il n'avait pas un collaborateur et Wild fut congédié.

Il perdait le plus clair de ses ressources. Il aurait pu se réengager dans un orchestre de café, il jugea que cela était désormais indigne de lui. Il fit graver et essaya de vendre de petites compositions du genre burlesque. Cela réussit un moment : ses moyens n'étaient pas trop au-dessous de ces esquisses, où la lourdeur même de sa bouffonnerie le servait.

Il prenait occasion des événements du jour. Bessire, par pure charité, lui rédigea un ou deux textes à chanter, qu'il ne signait pas ; Jean Philippe le fournissait de dessins pour ses couvertures. Singulier attelage que celui de ces trois compagnons ; Wild seul n'avait pas à forcer son talent pour être égal à ces productions venimeuses : il y avait en lui un ironiste cynique et féroce, qui trouvait parfois assez heureusement son expression musicale. Il commentait par des marches funèbres, des tangos et des romances les banqueroutes et les scandales, et la chronique du jour lui fournit, cette année-là une abondante matière. Ces lambeaux de revue, où toutes ses rancunes de déclassé se traduisaient en rythmes bizarrement hachés et en dissonances grinçantes, faisaient songer, ici et là, à quelque Satie à semelles de plomb, quand elles n'étaient pas infectées par l'arrière-romantisme de ce faux schumannien. Il vendit assez bien les premières de ces *Humoresques*. Mais sa méchanceté triste, son nihilisme, sa sombre joie de détruire éclataient dans ses titres et ses légendes au vitriol, si la musique par ses seuls moyens, était impuissante à les exprimer clairement. On se dégoûta vite, on s'effraya de découvrir, peu à peu, les replis d'une âme atroce. La religion, l'État, l'épargne bafoués firent redouter en Wild un de ces esprits dangereux qui ôtent le sommeil aux justes. De petits bourgeois modérés, qui avaient d'abord pris plaisir à ses drôleries, prononçaient avec une gravité comique : « Il va trop loin, » mot qui enferme un monde de crainte et de réprobation. Bessire ne voulut plus collaborer, il essaya de calmer les révoltes de son protégé. Wild délirant d'orgueil, après ses premiers succès, (il s'était rendu presque populaire) se disait prêt à tout oser. Le souvenir de son échec au concours de musique le rongeait. Il l'attribuait à Laverdin, son premier professeur, et il imagina de le bafouer dans une espèce de sonatine fort incohérente.

Il fila, entre les portées, un texte ou commentaire perpétuel des phrases musicales : *Le maître donne sa leçon en fumant un demi-londrès. Le maître va souper au cercle de l'Union démocratique. Écoutez sa harangue.* (Ici des bribes de chansons patriotiques tournées en airs de mirliton et accompagnées à la quinte). *Le maître, repu et satisfait, va retrouver sa maîtresse.* (Ici commençait l'andante, qui parodiait des pièces assez fades de Laverdin.) Suivaient des allusions obscures à la vie privée du professeur et qui étaient, sans doute, autant de calomnies. Le public ne comprit rien à tout cela et n'acheta pas cette composition, qui devait être la dernière de Wild. Quant au maître, il affecta superbement de l'avoir toujours ignorée.

Ravens croisait parfois dans la rue le pianiste, il aurait été enclin à le plaindre, peut-être à secourir sa détresse, si Wild ne lui avait toujours jeté des regards haineux et sournois, et peut-être encore plus honteux et désespérés. Le peintre supposa alors que ce malheureux avait donné congé à son dernier espoir de régénération. Cet insensible s'abandonnait, à sa dureté, il n'essayait plus de jouer la comédie de l'humain, il renonçait à ses exercices, à la méditation des exemples qui devaient, selon son attente, le préparer à l'illumination.

Un jour, il sonna à la porte des Moranges, demanda à voir la patronne et se mit à la sommer, avec des prières des plaintes et des menaces, de le reprendre ou d'assurer autrement sa subsistance. Mme Moranges, effrayée de son air sinistre, lui donna un peu d'argent et s'en débarrassa.

Il vivait d'expédients, empruntait où il pouvait, colportait par les rues ce qui lui restait de ses compositions. On sut plus tard que Jean Philippe volait ses parents pour secourir

son ami. Le jeune artiste commençait à vendre quelques peintures, qui payaient à peine son entretien.

Courvoisier essaya, cet hiver, de lancer Dowland à Paris. Elle eut quelques succès, et l'on put espérer qu'elle serait l'une des étoiles qui consacrent leur talent à la jeune musique, une des favorites adorées de la nouvelle école. Elle devait se fatiguer bientôt et succomber à son invincible paresse. Elle négligea d'entretenir sa technique et de surveiller son style, elle s'abandonna à des effets dangereux et faciles, qui révélèrent un fond de vulgarité et la désignèrent au mépris des délicats. Courvoisier, qui l'aimait aveuglément, croyait à une défaillance passagère, d'autant qu'il lui arrivait de la retrouver aussi parfaite qu'elle avait jamais été ; il mettait ses faiblesses sur le compte de sa santé. Sans doute les idéologies du compositeur, où elle n'entendait rien, firent le plus grand tort à cette femme si naturellement douée, il voulait l'asservir à un genre de musique qui ne lui convenait pas et secrètement la rebutait ; elle était bien trop vaine pour avouer son dégoût. Au fond, elle ne péchait que par défaut d'amour, et Wild ne se trompait guère quand il la déclarait plus semblable à lui qu'on n'aurait cru.

Renaud soupçonnait depuis longtemps quelle déchéance menaçait Fanny. Il essaya de se faire illusion. Si son esprit avait été prompt à découvrir l'infirmité essentielle et vraiment terrible de celle qu'il avait divinisée, il ne persuada que lentement son cœur. Toujours il espérait l'étincelle qui embraserait cette sensibilité dormante, il se flattait que Dowland finirait par prendre feu à ses enthousiasmes à lui, il se mettait en frais quand il la voyait en tête à tête, il essayait de l'emporter dans le mouvement de sa propre pensée. Son orgueil ne pouvait consentir qu'il eût dissipé les trésors de sa

passion, qu'il s'en revînt les mains vides, pour s'être épris du néant. Cet amour même où il s'obstinait par vanité, par fausse honte, parce qu'il se serait méprisé d'y renoncer trop facilement, – à quoi se réduisait-il enfin, loin de Fanny, sinon à une construction de son cerveau ? La tête seule restait enflammée en lui, les sens, par occasion, ou l'imagination : quand il avait le pouvoir de s'examiner, il n'était point dupe de cette imparfaite chaleur. Il voulait aimer encore, par moments il sentait cruellement le besoin de cette femme, il se soutenait du souvenir de certaines heures ardentes ; l'objet même de sa passion se détruisait, se dissipait en lui, il en venait à la douloureuse certitude de n'avoir jamais aimé qu'un fantôme. Au cours de cet hiver, elle reparut deux fois chez les Moranges, il semblait qu'elle ne revînt que pour rompre décemment ses anciennes attaches. La première fois, elle fit appeler le seul Renaud. Fut-ce afin d'éprouver le pouvoir qu'elle avait gardé sur lui ? Elle se plut à le faire attendre dans le salon. Dès qu'elle parut, dans une mise très étudiée, avec ses allures de reine nonchalante, il se sentit repris tout entier, dominé par l'ancienne grâce, il eût voulu l'envelopper de caresses. Elle le sentit, fut flattée de ses regards, elle agaça un moment son désir de mots ironiques et tendres, de serrements de mains, d'abandonnements voluptueux. Bientôt les distractions, les légèretés, les froideurs de cette femme qu'il avait voulue, qu'il avait crue toute à lui le replongeaient dans son désespoir. Il se sentait déshérité, dépouillé, il trouvait consumé un trésor auquel il avait cru avoir droit.

Dans le temps que la femme n'offrait que déceptions son cœur, il cessait d'admirer l'artiste. « Elle est perdue ! » avait prophétisé dans le même salon des Moranges le grand violoniste E., qui l'avait entendue. Il étudiait ce beau visage, ces yeux si spirituels et si parlants, il parcourait du regard cette

noble stature, cependant qu'il songeait avec effroi : « Elle est perdue ! Et d'abord pour moi. »

Ravens voyait le malheur de son ami, son air de lassitude et d'anxiété, il le trouvait plus absent, plus silencieux, plus irritable aussi. Il ne mesura pas d'abord la profondeur de ce chagrin. Il gardait encore des illusions sur Fanny, que Renaud les avait toutes perdues. Une ou deux fois, il lui sembla qu'Olivier allait parler de ce qui le tourmentait : le fier jeune homme s'interrompait au milieu de sa phrase, sans avoir rien confessé : c'était trop d'humiliation que de révéler le châtiment de son erreur. Beaucoup plus tard, quand les derniers remous de cette tempête se furent enfin reposés, Renaud dit tout ce qui lui avait si longtemps pesé sur le cœur. Il y avait dans son accent autant de pitié que de mépris et de colère :

— Tu ne saurais imaginer quelle est la pauvreté morale de cette malheureuse. Elle ne saurait se sacrifier à rien, pas même à la musique. Non, elle n'a jamais eu vraiment l'amour de son art. Elle était vaine de sa belle voix. C'est ce qui a pu un temps la soutenir et créer l'illusion. Que de telles femmes sont à plaindre, et quelle affreuse vieillesse elles se préparent ! Seules, sans affection, sans lumière, trahies par tout ce qu'elles avaient choyé en elles, te représentes-tu leur triste dialogue avec le néant ? Et si elles sont pauvres, que leur reste-t-il qu'à attendre et à souhaiter la mort, peut-être à se la donner ? Ah ! tout était faux en elle, sa punition est juste. Elle m'a trop cruellement trompé.

— Je soupçonnais depuis longtemps quelque chose de tout cela. Pourtant elle avait du talent, une facilité merveilleuse. Souviens-toi de ses premiers concerts. Tout cela perdu ! Il faudrait pleurer sur une telle ruine.

— Qu'est-ce que ce misérable talent sans la conviction, sans l'amour et le dévouement ? Toutes les facilités l'ont perdue. Elle a cru exceller sans effort. Les complaisances, la docilité aveugle des Moranges et… de nous tous l'ont accoutumée à tout exiger sans rien donner d'elle. Sa férocité même à l'égard de Juliette… Ah ! je n'y veux plus songer… Je pourrais la tuer…

Que de fois de telles réflexions avaient dû le tourmenter dans le temps qu'il était encore épris et sentait progressivement se dissoudre ce qu'il avait cru aimer.

La déception qu'il éprouvait du côté de Fanny le rendit plus attentif auprès de Juliette. Il demeura auprès d'elle les dernières semaines qu'elle passa à la montagne. Douloureux écartèlement que celui de cet homme qui, d'une part sentait se détacher, s'anéantir ce qu'il avait divinisé, de l'autre avait à craindre la suprême trahison, celle des êtres chers qui se rendent à la mort.

Il n'en était pas encore à redouter le pire pour Juliette. La santé de la jeune femme s'améliorait à Sion. Elle se reprenait à travailler un peu, et Renaud montra un jour à ses amis deux poèmes d'une inspiration plus rare, d'une forme plus dense et plus précieuse que tout ce qu'elle avait fait jusqu'alors. Il écrivait à Ravens, il l'entretenait de ses inquiétudes, de son tenace espoir ; et, tandis qu'il ne lui échappait que de rares allusions à Fanny, il s'abandonnait d'autant plus librement à parler de Juliette, et le peintre était instruit de tous les actes, même insignifiants et toujours marqués de la grâce, de toutes les paroles merveilleusement candides, souvent profondes aussi, de cette exquise créature. Elle vivait là-haut, avec Olivier, dans une espèce de sérénité où la ravissait irrésistiblement sa nature heureuse. L'image de sa rivale,

dont on ne lui parlait plus, et qu'elle croyait définitivement partie, peut-être renoncée et oubliée, s'éloignait d'elle, se fondait dans une vapeur où elle ne semblait plus menaçante.

Elle revint avant les grands froids. Renaud ne bougeait presque pas d'auprès d'elle. Il lui faisait la lecture, lui racontait mille anecdotes. Il arrangea pour le jour de Noël, une petite fête où furent invités les amis, et il eut le bonheur de la voir animée, rieuse, exubérante de malices, de tendresses, de folies.

— Elle est ressuscitée, disait Ravens émerveillé.

— Plus de méchante maladie, plus de chagrins, n'est-ce pas, Rinaldino ? s'écriait-elle. C'est le jour des miracles. C'est Juliette, aujourd'hui, qui renaît.

Elle se blottissait contre le bien-aimé, abandonnait sa tête sur son épaule, puis, soudain, se levait, voltigeait par la chambre en chantonnant, tirait une oreille ou ébouriffait une chevelure.

— Que tu as de bons amis, Olivier ! Ravens, vous êtes bon. Vous aussi, Vitus, vous êtes bon. Comment va la petite Mlle Digiez ? Aimez-la bien.

Les semaines passèrent. Le mois de février fut, cette année, exceptionnellement doux. Des pâquerettes, des crocus percèrent dans les prés, la respiration du printemps remplissait les bois, de petits bourgeons rougissaient les arbres des jardins. Juliette put faire de courtes promenades. Olivier accueillit comme un présage ce nouveau miracle.

C'est alors que Fanny Dowland revint pour la derrière fois. Elle fit inviter tout le monde et fut, ce soir-là, particulièrement tendre et attentive avec Ravens. Elle donna cours à

tous ses caprices, voulut se promener un moment dans le petit jardin pour jouir, disait-elle, d'une nuit de printemps prise dans les glaciers. Elle fit un tour dans les allées avec Renaud. Un vent puissant, humide et tiède balayait le pays. Elle frissonna et demanda aussitôt à rentrer. Olivier ne lui avait pas dit un mot. À minuit, elle se leva brusquement :

— Allons chez Ravens ! dit-elle. Il faut que je voie sa peinture. Qui m'aime me suive !

On fit quelques objections. Elle partit, escortée des trois jeunes gens. Elle regarda à peine les tableaux. Le peintre fut consterné par ses remarques frivoles.

— Pouvez-vous me préparer du café ? dit-elle soudain. Ce serait charmant.

Il fallut se contenter d'une liqueur. Ils demeurèrent longtemps assis sur le divan, murmurant à voix basse, dans une tristesse et une lassitude indicibles. Ils la reconduisirent enfin, dans le petit jour gris. Une pluie fine mêlée de neige leur cinglait le visage. Le lendemain Fanny s'en allait.

Quelques jours après, la pauvre Juliette fut consternée par une lettre atroce et anonyme où Ravens n'hésita pas à reconnaître le génie de Wild.

On y préludait par des plaintes générales sur l'universelle trahison et sur l'ingratitude dont l'auteur de ces lignes avait fait la dure expérience ; on s'attristait sur la confiance où s'endorment des âmes trop innocentes et trop indignement trompées, on estimait généreux de les éclairer sur les véritables sentiments de ceux qui bafouaient les affections les plus sacrées. On parlait de solidarité dans le malheur et de la sympathie qui avait dicté cette lettre.

« M. Renaud ment, y lisait-on ensuite, s'il vous proteste qu'il vous aime exclusivement, il ment peut-être s'il vous dit qu'il vous aime encore. Je sais mieux quel empire Mlle Dow–land a conservé sur son cœur. Elle vient ici et y fait de longs séjours, malgré toute la gloire qui l'appelle ailleurs, et il est aisé de deviner quel puissant intérêt la retient dans notre ville. M. Renaud lui rend visite presque tous les jours, et ils cachent si peu leur lâche et mutuelle ardeur qu'on peut les voir dans le jardin des Moranges qui se promènent dans l'ombre propice des charmilles, cependant que M. Gerboin, resté au salon avec la société, égrène ses nocturnes et ses barcaroles avec une basse complaisance d'entremetteur. Ce qui paraît plus affligeant, c'est que M. Ravens, l'ami de M. Renaud et le vôtre, favorise et tolère chez lui des entrevues honteuses, au lieu de représenter à M. Renaud, avec une inlassable fermeté, ce qu'il doit à votre amour, à votre état, etc. »

Cette lettre ne tua point Juliette. Mais quelle férocité gratuite que de tourmenter ainsi une créature exquise et déjà condamnée une paisible langueur, au moins, lui était due à l'approche de son terme, et ce ravissement, tissu d'une légère trame d'espérance, où, malgré tout, finit par se réfugier cette enfant. Elle fut d'abord bouleversée. On eut de la peine à lui faire apercevoir les invraisemblances, les contradictions, pour tout dire le délirant mensonge qui éclataient partout dans cette dénonciation. Mais soit faiblesse de son corps incapable de suffire longtemps à une trop violente émotion, soit qu'elle se rendît aux tendresses de Renaud et aux raisons de Ravens, qui accourut à l'appel de son ami, quand on lui représenta cette lettre comme un tissu de calomnies dictées à un insensible par le désespoir, la crise de désolation dura peu, et bientôt succéda, dans les sourires et les larmes, une sorte de douceur honteuse de s'être laissée

surprendre par d'aussi vaines menaces de l'infortune, un dévalement dans la paix de l'âme, qu'à peine troublaient encore, ou quelque remords d'avoir douté, ou quelque soupçon renaissant : faibles palpitations d'une flamme qui avait été furieuse et dévoratrice et qui, déjà, cédait à une chaleur égale, à ce grand apaisement et à d'extase d'une pensée que rassure l'invisible caresse de la mort et qui ne sait accueillir que le bonheur.

Renaud fut enchanté de cette sérénité si tôt rétablie, il loua Juliette d'être raisonnable et de se disposer docilement à recevoir la guérison. Il aurait dû trembler plutôt ; mais il avait besoin de croire à la clémence du sort et il savait interpréter en sa faveur les signes les plus alarmants. Jusqu'à la dernière heure de Juliette, il sembla ne point se douter de la catastrophe qui le menaçait. Donnait-il le change à ses amis par une excessive pudeur de sa nature ? Jugeait-il indécent d'étaler son désespoir ? Ravens l'encourageait dans sa foi ; il y reconnaissait en l'admirant la force vitale qui animait cet homme et le défendait contre toute dépression excessive, où l'être se diminue.

Juliette languissait de certains troubles fonctionnels dont aucune analyse ne révélait bien la nature. Les divers traitements qu'on lui appliqua purent, sans doute, procurer quelques semaines de rémission. Elle fit, par un beau jour de mai, la promenade qu'on lui avait promise. On mangea des truites au bord de l'eau, sous les ormes immenses de la Rasse, et elle rentra, brisée de fatigue, vaincue par cette fièvre de bonheur, ce printemps de la sensation que peuvent goûter les seuls convalescents.

Outre Jean Philippe, quelqu'un encore s'occupait de Wild. Et c'était cette pauvre Lucienne Digiez qui aimait Vi-

tus. Elle avait pris en pitié le pianiste abandonné de tout le monde, elle trouvait du rapport entre le sort de ce garçon, victime de sa malheureuse nature et celui de Vitus, aveugle, égoïste et présomptueux dans ses désordres. Comme elle voyait les Belrichard, ses voisins, elle s'était déjà entremise une fois pour réconcilier Wild avec ses parents, elle avait réussi à le faire tolérer dans la maison de son beau-père. Mais quand il eut été congédié par les Moranges, Belrichard ne voulut plus s'occuper d'un mauvais sujet qui se faisait chasser de partout. Il le renvoya brutalement, un dimanche que Wild, selon sa coutume, venait dîner chez sa mère.

Pendant assez longtemps, le jeune homme ne reparut plus à Frêtes. Un soir, il se présenta, hâve et défait, à la porte de Lucienne Digiez. Il demanda timidement s'il pouvait entrer. Elle le fit asseoir dans la cuisine, plaça devant lui du pain, du fromage, un verre de gros vin. Il mangea silencieusement. Elle l'interrogea sur sa vie, sur ses occupations. Il se plaignit que les temps étaient durs, que tout le monde se défiait de lui. Il ne donna point de précisions sur ses moyens d'existence ou les conditions de sa misère.

— J'ai résolu, poursuivit-il, de changer de vie. Je pourrais encore devenir quelqu'un, si mes parents me le permettaient.

Lucienne le croyait. Vitus ne l'avait-il point habituée aux plus chimériques espoirs ?

— Je ne voudrais, ajouta-t-il, que revoir une fois ma mère. Cette rencontre décidera de tout.

Son intention, qu'il finit, après des détours, par expliquer, était de se faire étudiant en théologie. Hypocrisie, calcul tortueux, ou dernier essai de régénération ? Lucienne fut

surprise. Il lui parla de manière à la convaincre de sa sincérité. L'église manquait de ministres. Il pourrait se rendre utile. Il n'abandonnait pas, sans doute, son dessein de composer de la musique et de s'illustrer par ce moyen. La grande musique n'était-elle pas toute religieuse ?

Il pensait peut-être, par la dévotion, atteindre à ce fond d'humanité vraie, dont Ravens lui avait donné la nostalgie.

Il avait été trouver B., un pasteur influent de notre ville, homme cultivé, à qui son extrême réserve devait interdire toujours de pénétrer au fond des consciences. B. interrogea longuement le jeune homme : les réponses, sages et modestes, plurent à l'ecclésiastique ; il se flatta de procurer facilement le salut de cette âme naturellement pieuse et droite, égarée par une vie irrégulière et de mauvaises fréquentations. Le pasteur voulut savoir jusqu'où le pianiste avait poussé ses études libérales : Wild avait des lectures faites sans suite et sans choix, il manquait de certaines connaissances élémentaires. Le pasteur, qui était aussi professeur à la faculté de N. lui promit qu'il l'y ferait inscrire provisoirement.

— Vous paraissez bien disposé, ajouta-t-il. Il ne dépendra que de votre zèle et de votre conduite de vous y faire admettre régulièrement. Vos études seront sans doute un peu longues. L'église est pauvre. Nous avons, il est vrai, un système de bourses en faveur des jeunes gens méritants et sans moyens de fortune. Mais vos parents sont riches, si je suis bien informé.

— Ils ne me donneront rien.

— Il faut essayer.

Wild vit sa mère chez Lucienne Digiez. Cette femme pleura de joie en retrouvant son fils dans ces heureuses dispositions. Elle osa parler à son mari. Le pasteur vint à son tour plaider pour son protégé. Belrichard demeura intraitable. Non, il ne donnerait pas un sou pour entretenir plus longtemps ce vaurien. Il fit un portrait effrayant de son beau-fils. Voilà le pasteur fort inquiet et embarrassé. Il revit le jeune homme, lui dit de patienter. On chercherait une solution.

Wild mit fin à ses perplexités. Un beau jour, il disparut. Il s'était embarqué pour l'Afrique, sans dire adieu à son fidèle Jean Philippe. Le jeune peintre fut malade de cet abandon. Trois mois après, il recevait une lettre de Wild. Le pianiste avait trouvé un emploi dans un comptoir du Dahomey. Vitus lui avait prêté deux cents francs pour son viatique ; ils avaient été rendus. Wild s'expliquait assez confusément sur sa vie, sur l'espèce du trafic dont il était chargé. Il n'était pas heureux et soupirait après le retour.

XV
Le Chant de la Mort.

Vers la fin de l'été, on apprit le mariage de Fanny Dowland avec Félix Courvoisier. Cet événement ne surprit personne.

Renaud ne montra point d'émotion. Après la dernière visite de Fanny, il s'était senti dégoûté d'elle ; il avait compris que cette femme ne lui serait jamais qu'un capiteux divertissement, dont l'âme se retire insatisfaite, comme d'une débauche plus raffinée et un peu moins ignoble que les autres, qu'enfin Juliette seule était capable de rassasier sa pensée et son cœur. La lettre anonyme, en l'effrayant, l'avait jeté dans de violents remords, et décisifs, cette fois : la chère tête menacée de Juliette avait vaincu la fuyante sirène. Il concevait à peine qu'il eût pu diviser son affection et, en tourmentant sa fiancée, favoriser le lent investissement de la maladie.

Il avait écrit à Fanny qu'il était résolu à épouser Juliette dès qu'elle serait hors de danger. Il la conjurait, au nom de leur ancien amour, de ne plus essayer de troubler son repos.

« Nous ne devons plus nous voir, poursuivait-il. Aussi bien nous quittions-nous chaque fois plus déçus l'un de l'autre. Soyez toujours pour moi la Fanny que j'ai aimée, la grande et généreuse artiste qui m'est apparue une fois en larmes et souffrant d'une vraie passion, celle que j'avais promise à la gloire et qui éveillait par son chant les plus douces et les plus tragiques émotions. Forcez-moi d'oublier, par votre magnanimité, celle que vous êtes devenue et que je

ne saurais point aimer… Insensible, quel plaisir prenez-vous donc à tourmenter, si vous ne sentez point le tourment ? Vous ne savez pas même que vous avez été cruelle, puisque vous ne savez pas souffrir… En vous jouant des belles affections humaines, c'est votre vie, votre talent que vous jouiez. Je crains que vous n'ayez perdu. Vous avez réellement cessé d'être. Comment aimer ce qui n'est point ?… »

Il terminait par des paroles d'indulgence et de pardon, faisait des vœux pour que Fanny, loin de lui, se retrouvât enfin.

Elle répondit une lettre fort digne, où Renaud crut percevoir les accents d'une vraie douleur. Elle se plaignait de la rigueur de l'arrêt qui la bannissait loin de lui, elle rappelait ce qu'ils avaient été l'un pour l'autre ; les heures de leur silencieuse intimité. Enfin elle voulait disposer son cœur à se soumettre. « Vous saurez combien vos accusations étaient injustes. Moi, insensible ? Cet endroit de votre lettre m'a fait pleurer. Mais vous ne croyez pas ce que vous dites. Vous plaidez contre votre sentiment. Faut-il cette dureté pour que vous vous jugiez assez fort ? Si j'avais encore de l'orgueil, je m'applaudirais de votre lettre comme d'une victoire… »

Renaud fut touché, mais il demeura ferme et n'écrivit plus. Fanny lui annonça son mariage en des termes qui devaient la faire regretter. Il la regretta, en effet, mais peut-être ne la jugeait-il pas si perdue qu'elle ne dût lui revenir un jour pour le troubler.

Et Ravens, pareillement, s'obstinait à songer à son retour. « Non, se disait-il, cet aride et trop intelligent Courvoisier ne peut contenter cette femme. Elle se dégoûtera vite d'une lascivité sans puissance et sans véritable chaleur, (car c'est toute la vie amoureuse qu'il pouvait prêter à son ami)

elle soupirera après une plénitude que je pourrai seul lui révéler, et quand sa vanité se sera rassasiée, elle connaîtra le prix d'une vie plus abondante où s'éclairent et s'enflamment de leurs mutuels rayons le cœur et l'intelligence. » Dans le temps qu'il se tenait ces raisonnements, déjà il n'y croyait plus. Cela est étrange à dire : Fanny abandonnée par Renaud se dépouillait, aux yeux de Ravens, de tout prestige et de tout mystère.

Le peintre fit observer à ses amis que cette union lui semblait mal assortie et qu'elle devait se dénouer bientôt. Le malentendu ou le dépit sur lequel se fondait le mariage ne tarderait guère à se dissiper.

— Courvoisier, dit Renaud, aime sincèrement Fanny. Il en est toujours ébloui. Et quant à elle…

— Oui, quant à elle, elle s'intéresse assez à lui pour être curieuse de savoir comment il pourra prendre sa disgrâce.

Renaud haussa les épaules.

Le mariage se rompit après quelques mois de scènes et d'orages, et l'on ne sut trop à quelle partie imputer la faute de ce divorce. Courvoisier parla un jour à Ravens de celle qui avait été sa femme, avec un mélange de colère, de regret, de tendresse et même d'estime. Fanny, de son côté, écrivit à Mme Moranges. Et de tout ce qui se dit ou se murmura, on put conclure que les deux époux s'étaient abusés l'un sur l'autre. Fanny reprochait à Courvoisier sa brutalité, son manque d'égards et de délicatesse. Courvoisier se plaignait de la froideur de cette femme, de sa répugnance aux caresses.

Dowland partit bientôt après pour l'Amérique du Sud avec des compatriotes qu'elle avait rencontrés à Paris. Ses

anciens amis ne surent jamais bien ce qu'elle faisait en ces lointains pays. Peut-être y chassait-elle, comme d'autres, la fortune. Ils la jugèrent perdue pour l'art et souvent s'attristèrent sur cette déchéance.

Courvoisier, dégoûté des femmes supérieures, a épousé un modèle d'atelier, une forte et assez bonne fille de la campagne, avec une espèce de beauté immobile et bovine. Il lui enseigne patiemment le ton et les manières à la mode, et l'on assure qu'il pourra un jour la produire dans le monde.

Juliette déclinait lentement. Elle avait, de loin en loin, un regain de vie qui trompait. À la fin de l'été, il fallut la remettre entre les mains des spécialistes, dans un grand hôpital de Berne. Renaud allait la voir chaque semaine. De ces visites, qu'on le forçait d'écourter de plus en plus, pour ne point fatiguer la malade, il ne parlait presque point à ses amis. Il semblait qu'il voulût leur dissimuler l'état de Juliette. Il se le dissimulait à lui-même. Et l'habitude de la voir lui dérobant le progrès insensible du mal, il ne savait plus reconnaître où en était sa fiancée.

Ravens, qu'inquiétaient les rapports laconiques d'Olivier, demanda à faire une visite à Juliette. Renaud hésita un peu et le lui permit.

— Ne reste pas trop longtemps auprès d'elle. Un petit quart d'heure au plus. Elle est faible, tu sais. Le traitement qu'elle suit l'a éprouvée.

Par un bel après-midi du premier printemps, le peintre frappa à la porte de la malade.

— Entrez, entrez, petit Ravens, lui cria-t-elle. Je vous ai vu venir. Oh ! je vois tout… Savez-vous ? Je vais faire la fière

quand je dirai à la garde quelle visite j'ai eue. Un peintre, un grand peintre.

Elle était assise sur son lit, achevant péniblement son déjeuner. La chair de son visage était comme fondue et retirée, les yeux jaunes semblaient anxieux sous les paupières toujours battantes. Dès les premiers mots, Ravens avait été frappé par l'altération de la voix. Juliette parlait avec difficulté, les paroles n'étaient pas dociles l'appel de sa joie, et cette pénible lenteur, ces hésitations contrastaient douloureusement avec ce reste de vivacité dont elle voulait faire fête à son visiteur.

— Comme vous êtes bon d'être venu ! Oh ! je ne m'ennuie pas, n'est-ce pas ? Il y a tant de choses à regarder. Et puis je somnole. Vous m'avez apporté des fleurs ? Oh ! donnez, donnez, que je les voie !

Elle saisit avidement le bouquet enveloppé de papier diaphane, ses doigts tremblants essayèrent de retirer les épingles, elle déchirait le papier, se piquait.

— Je suis bien maladroite. N'est-ce pas que c'est stupide, une femme malade ? Oh ! je vais mieux. Il faut que je sois bien sage, bien sage. Vous ne resterez pas longtemps, n'est-ce pas, mon petit Ravens ? Une demi-heure, un peu plus. On peut bien me permettre de vous garder une demi-heure, n'est-ce pas ? Quel joli nom vous avez, mon petit Ravens ! Il fait songer aux petites rainettes vertes au bord des ruisseaux. Est-ce que vous aimez le parfum de la menthe ? N'est-ce pas qu'on a la fièvre à le respirer trop longtemps ? Tenez, ouvrez donc ce paquet, vous voulez bien ? Je ne sais plus rien faire de mes doigts ! Oh ! non, je ne m'ennuie pas. Ne dites pas, au moins, à Renaud que je m'ennuie. Le jardin est si beau, sans feuilles, avec les petits bourgeons rouges. Il

y a une si jolie lumière, là-bas. Regardez, penchez-vous un peu, sur ce mur. Oh ! des roses !

Elle les respira longuement, puis continua de babiller.

— Comme elles sont veloutées et douces ! Elles ont des feuilles… Est-ce qu'on dit des feuilles ?… Je ne sais plus… Elles ont des… dites-moi…

— Des pétales ?

— Oh ! que je suis folle ! Des pétales, oui, de petits cœurs un peu froissés, un peu déchirés, n'est-ce pas ? Je puis bien me plaindre avec vous. Cela fait tant de bien de se plaindre ! Avec Renaud, je n'ose pas. Il gronde. Oh ! il est terrible, Renaud. Vous ne le connaissez pas. Il est terrible… Regardez donc la petite bergeronnette. Non, là, sur la branche. C'est ma petite visiteuse, ma petite curieuse. Elle veut savoir tout ce que je fais. Bien sûr que ces bourgeons sont jolis. Vous devriez voir mes arbres, le matin, quand je me réveille. Et cette belle maison, là-bas. On ne sait plus de quoi cela est fait. Les maisons doivent être comme cela au Paradis. Le jour y est toujours jeune… Je vois venir tout le monde, par cette allée. Le facteur, les garçons livreurs avec leurs bicyclettes. Il y en a un qui est mon ami. Il me fait des sourires quand il arrive, et quand il part, il se retourne. Je veux rendre Renaud jaloux… N'est-ce pas que tout est beau quand on sait regarder ?… Que fait Renaud là-bas ? Est-ce qu'il travaille ? Dites-lui de faire vite, vite, un beau livre. Oh ! il est si difficile pour lui-même. Tenez, il m'a envoyé des poésies. Moi, je ne sais pas bien le juger. N'est-ce pas qu'elles sont belles ?

Elle prit, sur sa table de chevet, des feuilles de papier qui se froissèrent entre ses doigts. Ravens y jeta les yeux.

— Je les connais. Oui, les vers sont beaux. S'il pouvait desserrer un peu cette forme si dense et compacte, peut-être écrirait-il plus facilement, et sa poésie y gagnerait de la grâce. Que ne pouvez-vous lui donner votre exquise spontanéité ?

— Oh ! il est si difficile de bien écrire ! Vous le savez bien, mon petit Ravens, vous qui travaillez tant. Moi, voyez-vous, j'ai fait aussi bien que j'ai pu. Mais je vais faire encore beaucoup mieux. Oui, je sens maintenant que je puis faire tout autre chose.

— Et que pouvez-vous souhaiter de plus parfait que vos deux derniers poèmes ?

— Oui, ceux-là ne vont pas mal. Mais que j'étais folle, autrefois, de compliquer et d'obscurcir ! Que d'apprêts inutiles ! On est souvent si bête. Voyez-vous, mon petit Ravens, je me dis parfois, maintenant, qu'il était bien facile d'exprimer la grandeur simple des choses que j'ai gâchées en les embrouillant. On voudrait toujours trop bien faire… N'est-ce pas, poursuivit-elle en se regardant dans une petite glace, n'est-ce pas que vous ne me trouvez pas trop effrayante à voir ? Non, vous n'êtes pas comme certaines de mes visites, vous ne vous effrayez pas de ce vilain teint. Je suis jaune, toute jaune. Et mes yeux… Vous n'avez pas peur de mes yeux, n'est-ce pas ? Il ne faut plus que ma sœur revienne. Elle avait peur de mes yeux. Oui, peur. Elle ne me l'a pas dit. Mais je l'ai bien vu. Vous, je suis bien contente de vous voir, vous ne vous effrayez pas d'une femme malade. On n'est pas très jolie quand on est malade, tout le monde le sait. Il faudrait comprendre cela. N'est-ce pas que vous me permettez de me plaindre un peu avec vous ?

— Oui, oui, Juliette. D'ailleurs, vous ne vous plaignez pas.

— Oh ! je sais bien que je ne suis pas à plaindre. C'est si joli, ici. Regardez ce petit bouquet de fleurs des champs. Je ne sais pas comment on les appelle. Comme elles sont drôles ! Regardez bien. Ce sont des grappes de petits œufs, avec une collerette par le haut. Flairez-les donc ! Ce sont de petites prunes, de petites prunes coquettes. C'est la garde qui me les a apportées ce matin. Et savez-vous de la part de qui ? Devinez, devinez !… Non, vous ne devinerez pas. C'est de mon petit ami le cycliste, vous savez ? Oh ! bien sûr que les roses sont encore plus belles. (Elle s'en caressait amoureusement les joues et les lèvres.) Quel dommage que je ne puisse plus écrire ! On me le défend. Oh ! de temps en temps, une petite lettre à Renaud, oui, cela m'est encore permis. On ne peut pas me refuser cela. J'écris comme un chat. Vous voyez comme mes mains tremblent. Est-ce que Renaud peut lire mon écriture ? Je devrais beaucoup manger. Le médecin n'est pas content si je ne mange pas. Mais quand on n'a pas envie…

— Qu'est-ce que vous avez, au juste ?

— Je ne sais pas. Les docteurs ne disent rien. Vous savez comme ils sont tous. Ils ne disent jamais rien… Je parle trop. Je ne devrais pas parler. Mais voilà comme je suis. Je m'étais dit, quand je vous ai vu venir : Voilà, c'est lui, c'est mon petit Ravens, qui me racontera des tas d'histoires. Vous ne m'avez presque rien dit… J'avais des quantités de choses à vous demander. On oublie tout quand on est malade. Ce sont les remèdes qui font cela… N'est-ce pas que nous retournerons à la Rasse, cet été ? Il y a une si jolie maison au bord de l'eau. Et une roue de moulin qui ne tourne plus. Est-

ce qu'elle ne tournera plus jamais, plus jamais ? Je voudrais demeurer toute ma vie dans cette maison, avec Renaud. Les amis viendraient nous y voir. C'est loin. N'est-ce pas que vous viendriez jusque-là ? Oh ! je sais bien, l'hiver… Est-ce que vous tourneriez un peu la fenêtre ? Ce reflet de soleil m'éblouit. Là, pas trop… Le soleil est un polisson. Je m'amuse avec lui. C'est un curieux, lui aussi. Il voudrait bien me reluquer, et quand il ne me voit pas en face, il m'envoie un reflet pour m'espionner… Qu'est-ce que je voulais vous dire encore ? Il y a un bon petit vieux qui se promène au jardin l'après-midi. Il sort un peu tard quand il a fait son somme, après son déjeuner. Lui aussi est mon ami. Nous ne nous parlons pas. Nous nous comprenons des yeux… N'est-ce pas que le ciel est beau et profond, là, par dessus le toit ? Le soir, il passe de merveilleux nuages, de longs bateaux qui vont très lentement. Où vont-ils, les gentils nuages ? Est-ce que vous croyez qu'ils vont jusqu'au pays des petits Chinois ? Oh je voudrais aller là-bas. N'est-ce pas que les Chinois sont les plus amusants des petits hommes ?… Je vois passer des étudiants sur la route. Leur école est tout près. Ce sont de jolis petits farauds, mais je les aime bien quand même. Il y en a qui ont des uniformes à brandebourgs. Ceux-là doivent être quelque chose de considérable dans leur école. Est-ce que vous savez quoi ? Ils ne pensent qu'à leurs amourettes. Mon Dieu, que cela est bête ! Vous direz à Renaud que je suis bien sage.

— Non, vous n'êtes pas tout à fait sage. Vous avez trop parlé aujourd'hui.

— Oh ! que je suis sotte ! Oui, je parle toujours. Parlez maintenant, vous, mon petit Ravens. Je veux être sage… Dites-moi, n'est-ce pas que les chanterelles au vinaigre sont délicieuses ? Ici, on n'en trouve pas. Dites à Renaud qu'il

m'en envoie un bocal, voulez-vous ? Et dites-lui qu'il vienne me voir dimanche. Savez-vous que nous serons bientôt mariés ? Nous aurons un beau petit appartement à nous. Vous viendrez nous y voir, vous nous aiderez à l'arranger. Vous savez, c'est vous que Renaud aime le plus de tous ses amis. Il me l'a dit souvent : Si je n'avais pas Ravens… Allons ! je veux être raisonnable. Partez, partez vite, mon petit Ravens. Ne n'écoutez plus… Oh ! attendez, je voulais encore vous dire quelque chose. Ma sœur, vous savez, n'est venue me voir qu'une fois. Oh ! elle habite bien loin. Quand on a un mari, des enfants… N'est-ce pas que la petite Charlotte est jolie et intelligente ? Elle dessine déjà comme un ange… Voilà ! Vous pouvez partir maintenant. Vous reviendrez, n'est-ce pas ? À moins que moi, je ne revienne la première. Vous seriez bien attrapé si une bonne grosse femme bien portante venait à l'improviste frapper à la porte de votre atelier. Vous ne la reconnaîtriez pas. Et ce serait Juliette, Juliette Renaud.

Ravens s'enfuit, le cœur serré, et, durant plusieurs heures, la belle journée tiède ne le délivra pas de son angoisse. La lumière qui revêtait les maisons, la rivière, les arbres lui semblait trop blanche, trop crue pour n'être point fausse ; elle était comme détachée des choses, tendue artificiellement au-devant pour en masquer l'ombre honteuse. Tout le printemps lui apparaissait menteur et dissimulant une plaie secrète. N'était-elle point aussi, cette Juliette, un printemps blessé, tout ce qu'elle promettait de miracles déjà perdu dans le bourgeon ?

Olivier n'osa point interroger Ravens trop directement. Ils parlèrent d'abord de choses indifférentes, de la beauté de la ville, de son heureuse assiette, de la chère des restaurants. Le peintre sentait l'anxiété de son ami tendue de partout vers ce seul centre de ses préoccupations où ni l'un, ni

l'autre n'avait le courage d'aborder. Enfin Renaud demanda négligemment :

— Comment l'as-tu trouvée ?

— Je ne puis te cacher qu'elle m'a parue faible et un peu amaigrie. Mais il y a si longtemps que je ne l'ai vue et…

— Oh ! terriblement, s'écria-t-il. Elle n'est qu'une ombre, une vapeur transparente. J'ai des yeux, va ! Et tu peux me parler sans tant de précautions. Oh ! je ne désespère pas. Tu sais ce que c'est que des semaines et des mois d'hôpital.

— Oui, oui, les plus robustes y pâliraient.

— Le médecin qui la traite est une sommité… Et… son esprit… son intelligence ? Vous avez causé ?

— C'est elle qui a parlé. Je ne pouvais pas l'interrompre. Elle avait mille choses charmantes à me dire.

Renaud sourit.

— Ah ! la voilà bien ! Elle est extraordinaire. Elle sait pourtant qu'elle ne doit pas tant bavarder. Cela l'excite et l'épuise. Mais va donc faire entendre raison à une femme ! Tu ne t'es pas attardé trop longtemps ?

— Une petite demi-heure.

— C'est déjà trop.

— Oui, mais comment lui échapper quand elle vous tient par son envie de tout vous dire ?

— Et de quoi parlait-elle ?

— De tout, de sa vie à l'hôpital, de ce qui l'amuse et la distrait, d'un oiseau, d'un rayon de soleil. Elle est là comme

le passager attentif d'un navire en pleine mer. Tout ce qui est en vue devient événement, et d'autant plus que la traversée est longue. Pour apprendre à voir et à sentir de certaines choses, il ne faut que faire un voyage au long cours ou un séjour prolongé dans une chambre d'hôpital, du moins si l'on n'est pas une brute inerte.

Olivier sourit encore.

— Est-ce qu'elle parlait sans trop de peine ?

— Elle s'exprimait avec un peu plus de lenteur qu'autrefois. Parfois un mot lui manquait. Elle passait brusquement d'un sujet à un autre et parfois revenait sur ce qu'elle avait dit. Il ne faut pas t'émouvoir de cela. C'est l'effet des piqûres.

— Oui, oui, je sais, je sais. Il n'y a point de remèdes qui ne soient en même temps des poisons. Cela donne à réfléchir sur notre imperfection. Dire qu'il n'y a presque pas un mal de notre nature qu'on ne puisse guérir sans en fomenter un autre… Elle ne paraissait pas s'ennuyer ?

— Non. Elle est sensible à tant de choses. Je la crois heureuse autant qu'elle peut l'être loin de toi. Elle a un grand désir de guérir. Cela est un bon signe. Elle ne s'abandonne pas et ne veut pas consentir à laisser durer sa maladie. Elle est persuadée qu'elle va nous revenir bientôt.

— Oh ! bientôt ?… Je sais combien ces maladies sont longues, combien l'issue en est incertaine. Les médecins ne me l'ont pas caché. Quel malheur qu'elle se soit donné une telle spécialité ! Ah ! vois-tu, mon cher Ravens, à moins d'un miracle, elle n'en réchappera pas. Je le sais, je le sais. Mais un miracle est possible. Moi, j'y crois, j'y crois. Et pourquoi ne se produirait-il pas de miracle ? La science positive n'a

pas tout dit, il y a des choses qui lui échappent, et peut-être les choses essentielles. Regarde le miracle du génie, celui de l'inspiration, de la personnalité. Nous sommes tous des miracles, des faits singuliers. Et chaque instant de notre vie intérieure en est un, s'il est d'une substance, d'une couleur, d'une résonance uniques et ne doit jamais se reproduire.

Fût-ce pour s'étourdir, pour essayer de se convaincre mieux, il se jeta de là, et non sans confusion, dans de bizarres développements sur la philosophie et les sciences. Ravens avait de la peine à le suivre sur ce terrain, où il manquait de clartés, mêmes élémentaires. Il était heureux de ce tour général que prenait la conversation. Il sentait bien aussi que la pensée de son ami, par des feintes et des détours, revenait sans cesse à ce qui l'occupait exclusivement. Soudain Renaud s'interrompit. Il plaça un disque sur son gramophone : c'était *l'Agnus Dei* de la *Messe solennelle* de Beethoven. Il l'écouta avec une violente émotion, en murmurant :

— Quel gouffres ! Quels gouffres !

Quand ce fut fini, il demanda encore :

— Elle est heureuse, n'est-ce pas ?

— Oui, elle est heureuse.

— Il faut qu'elle soit heureuse. Je l'ai trop longtemps fait souffrir.

Trois jours après, comme Vitus et Ravens sonnaient à la porte de Renaud, la servante, qui leur ouvrit, les regarda d'un air étonné.

— M. Olivier est absent, dit-elle.

La mère d'Olivier accourut toute en larmes.

— Vous ne saviez pas ? Juliette…

Elle ne put en dire davantage. Ils s'en allèrent.

Le lendemain, Ravens fut retrouver Renaud. Il l'embrassa. Ils restèrent longtemps silencieux, la main dans la main. Olivier ruminait de sombres et dures pensées. Enfin il commença de parler et, peu à peu, se détendit.

— C'est mon orgueil qui est puni, dit-il en gémissant. J'ai été trop orgueilleux. Je me croyais au-dessus d'un tel malheur. L'impossible s'est donc produit. L'impossible ?… J'ai trop joué avec cette vie, avec cet immense amour. Aveugle que j'étais ! Maintenant je vois. Je reconnais quel bon et sincère ami tu as été, quand tu me disais que je me devais tout entier à Juliette.

— Ne parlons plus de cela, dit Ravens gêné.

— Je croyais à la richesse et à la capacité de mon cœur. La capacité de mon cœur. Qu'est-ce qui la remplira maintenant ? Je me trouve plus dépouillé qu'un roi mendiant. Je l'ai mérité. Il y a une justice.

— Il est vain, reprit le peintre, de te tourmenter de remords. N'as-tu pas tout réparé ? Elle est morte heureuse, elle n'a point prévu sa fin, elle a vécu ces dernières semaines dans l'attente d'un beau jour. Et pour une âme comme la sienne, l'espérance valait presque l'accomplissement.

— Oui, c'est vrai, cela, qu'elle a fini par être heureuse. Je le sentais bien chaque fois que je la voyais. Le bonheur qu'elle se promettait lui donnait toutes les patiences. Pauvre enfant ! Elle n'aura point connu ce terme de toutes les félicités que je lui devais.

Il se mit à pleurer. Ravens essayait de l'endormir de consolations.

— Songe, disait-il, que sa nature ardente, sa pureté, son innocence la disposaient à exprimer de toutes choses le plaisir. Elle découvrait le monde à chaque instant. Elle a eu des accès de violence, son bonheur semblait luire à travers le tissu d'un deuil mystérieux. Tu te souviens de ces poèmes que nous avons tant admirés et que caressait si légèrement le souffle de l'invisible. Elle n'en donnait que plus de prix aux merveilles du monde, pour les sentir obscurément menacées. Oui, la présence insensible de la mort lui embellissait les jours et multipliait ses tendresses. Quelque chose de grave se mêlait à sa joie et en approfondissait la sonorité, quelque chose de prophétique aussi.

— Non, c'est trop, c'est trop, à la fin, s'écria Renaud, qu'elle soit morte, elle, elle, qui avait quelque chose à dire qui, jusqu'à ses derniers moments, a perfectionné son art et creusé son inspiration. Pourquoi pas les imbéciles encombrés de la vie, encombrés d'eux-mêmes ? Comprends-tu cela ? Non, non, il y a là un plus grand miracle que si elle avait été sauvée, un miracle de l'absurde. Tu as vu ses derniers poèmes ? Je m'y connais. Je découvre là dedans l'annonce de choses toutes nouvelles, qu'elle n'avait jamais dites, que personne n'a jamais dites ni ne dira jamais. Une largeur subtile, une qualité de l'émotion… Elle était née pour reculer les bornes de l'ineffable… Une telle voix réduite au silence, réduite au silence pour toujours, et par ma faute.

Il prit sa tête dans ses mains et prononça comme dans un râle :

— Jamais plus.

— Écoute, dit Ravens, elle laisse une œuvre, que nous allons éditer avec le soin qu'elle mérite. Et si même la foule l'accueillait avec indifférence, il y aura des âmes choisies qui en seront touchées. Juliette n'est pas morte tout à fait.

Il murmura encore :

— Jamais plus. Sais-tu ce que cela veut dire ? Moi, je le sais, maintenant.

Il reprit soudain, un peu calmé :

— Oui, oui, nous y songerons, nous y songerons, quand tout cela sera passé.

Il avait devant les yeux l'horreur des jours qui allaient suivre.

— Que vais-je devenir ? À quoi bon travailler ? Elle était mon premier, mon meilleur juge. Je me fiais d'abord à elle, et ce qu'elle n'avait pas approuvé, ce qui n'éveillait pas d'écho en elle, je me condamnais presque toujours à le refaire, à le supprimer. Oh ! cela n'allait pas sans révoltes, et je l'ai parfois attristée en l'accusant de ne rien comprendre à mes ouvrages. Ah ! qu'il vous pèse d'avoir chagriné un être quand il n'est plus !

— Tu as des amis…

— Oui, je sais que vous me restez, toi surtout, mon cher Ravens. Mais il y a, dans une admiration féminine, une chaleur douce que rien ne remplace. Une femme aimante vous perfectionne et vous enrichit vos ouvrages quand elle les juge avec sentiment. Elle vous révèle à vous-mêmes, elle vous fait mieux voir en vous. Tu n'as pas éprouvé cela, tu n'en as pas besoin, tu es assez fort pour te soutenir tout seul. Tu ne peux pas comprendre de quoi je me sens dépouillé.

— Je l'ai éprouvé comme un autre, mon cher Renaud. Tu ne connais pas toute ma vie. Songe aussi que nous sommes là pour te soutenir, que toi aussi, tu as quelque chose à dire et que maintenant, surtout…

— Non, non, je ne ferai plus rien, je ne me sens plus capable de rien. Jamais plus, jamais plus.

— Comment ? s'écria Ravens avec une certaine véhémence. C'est maintenant surtout que tu dois travailler. Tu paies ta dette à la grandeur, à la supériorité. Dis-toi bien que nous la payons tous. Un être commun ne paie point ; aussi ne lui est-il rien donné.

— Quoi ? travailler ? Exploiter mon chagrin et m'orner indécemment de sa mort, à elle ? Ce serait le comble de l'impudeur.

Pendant que Renaud se lamentait sur Juliette et plaignait une si belle existence détruite, Ravens ne pouvait se défendre de songer à Fanny. Si étrange que cela paraisse, et quoiqu'il n'eût pas été en son pouvoir de rien faire pour la cantatrice, il éprouvait une sorte de remords à la pensée de ce beau talent qui s'avilissait par légèreté, par snobisme, « un talent, se disait-il, que j'aurais pu nourrir et préserver, par mon amoureuse sévérité, de toute complaisance pour le lâche et l'indigne. » Et voici que Renaud aussi allait s'abandonner ? Était-ce donc une loi de la nature qu'entre tous les possibles toujours les jeux de la fortune dussent amener les chances les plus désolantes ? Et le train ordinaire des choses était-il de réduire à l'inertie et à la stérilité l'énergie qui se devait d'être productrice ? Non, cela ne serait pas. Le fort Ravens n'y pouvait consentir.

— Es-tu un artiste ? s'écria-t-il. Il faut, mon pauvre Renaud, que tu acceptes les conditions du jeu. Il n'y a guère d'œuvre forte et neuve qui ne suppose un certain cynisme de son créateur. Tu sais, mon cher ami, quelle part je prends à ta peine. Tu ne me traiteras pas d'insensible, si je te dis qu'il peut y avoir quelque chose d'heureux dans ton malheur même. Il faut enfin que se dégage ce qui est encore trop enveloppé, trop timide dans ta poésie, ce que tu ne voulais pas exprimer par une pudeur qui te tyrannise. Oh ! que tu es bien de ce pays et de cette race ? Protestant, malgré tout ce que tu peux dire. Je ne t'excite pas à de lâches confessions, ni à répudier les vertus de cette forme achevée que tu cherches et qui te préservera toujours de la vulgarité. Mais n'y a-t-il pas un défaut de vaillance à reculer toujours devant le plus profond, le plus sombre et le plus terrible de soi-même ?

Il s'interrompit soudain. Il se rendait compte de l'inutilité, de l'indécence de tels propos en un pareil moment. Plus tard, il trouverait son ami plus disposé à l'écouter, et, sans s'obstiner davantage, il fondait déjà sur cette grande épreuve un rafraîchissement de l'inspiration du poète. Dès que le temps aurait adouci sa douleur, Renaud apprendrait à être lui. « Ce principe de désespoir, pensait-il, qui règne dans l'aveugle matière, cette horrible immobilité où tendent à s'écouler, comme à une mer étale et infertile, toutes les formes heureuses d'agir, il faut que l'esprit y échappe, en affirmant sa liberté. » Oui, quand Renaud serait délivré, il travaillerait.

— Allons, Olivier, reprit le peintre après un instant de silence, ne parlons plus de toi, parlons d'elle et de son bonheur.

Olivier sourit tristement.

— Oh ! son bonheur. Il n'est plus. À quoi sert-il d'avoir été, si l'on n'est plus ?

Il se laissa pourtant conduire, sans résister, par les sentiers du souvenir, et Ravens lui en rendit les perspectives si présentes qu'il en oublia presque la mort et qu'une sorte de joie pâlie et de douceur humble sembla l'éclairer un moment.

Soudain il déclara en se levant :

— Il faut aller la revoir. Viens avec moi.

Ils trouvèrent le père immobile et muet dans un coin du salon, tournant le dos à la fenêtre, sans pensée, sans émotion apparentes. Mme Corti, extrêmement agitée, commença d'assaillir Renaud de questions, de plaintes, de récriminations au sujet des funérailles, dont toute la charge, pourtant, incombait à Olivier, car cette pauvre vieille, incohérente et contradictoire, était incapable d'aviser à rien, et il ne fallait pas compter sur son mari.

— Jamais, s'écriait-elle, jamais je ne consentirai qu'elle soit incinérée.

— Juliette, dit Renaud avec fermeté, en a souvent exprimé le désir. Nous devons accomplir sa volonté. D'ailleurs, c'est chose arrêtée. Ravens, parle. N'a-t-elle pas dit cent fois l'horreur que lui inspirait l'idée d'un ensevelissement ?

— Oui, madame, je le lui ai entendu dire souvent.

Juliette avait été élevée dans le catholicisme. Et bien qu'elle eût depuis longtemps cessé de pratiquer, aussi bien que ses parents, en ce moment suprême les croyances oubliées se ranimaient dans l'esprit de la mère.

— C'est vous, s'écria-t-elle, qui lui avez inspiré ce désir impie. Toute seule, elle n'y fût pas venue.

— Et quand cela serait ? Devons-nous désobéir à une morte ?

Il fut inflexible. Déjà il considérait Juliette comme sa femme, son bien. Il prétendait disposer de son corps. Cet homme d'imagination, ce poète, ce sensuel amant de la beauté, ne pouvait se représenter sans effroi livré aux vers, aux ravages de la pourriture, réduit à la forme ricanante du squelette ce que ses yeux avaient divinisé. Il avait déjà chargé un vieux pasteur tolérant et qui s'intéressait aux artistes d'ordonner la cérémonie funèbre. Un curé consentit à dire des prières dans la maison mortuaire.

Les deux jeunes gens eurent de la peine à se délivrer de Mme Corti. Renaud put revoir le visage bien-aimé. Il baisa le front glacé, frissonna de tout son corps, puis, se tenant debout, comme égaré, devant le lit écrasé de fleurs, il se mit à soupirer, pendant que les larmes coulaient lentement sur ses joues, une sorte de litanie puérile qui semblait le bercer et l'endormir :

— Juliette, Juliette, jamais plus, jamais plus…

À la tombée de la nuit, une femme qui avait ardemment aimé Juliette et avait été sa confidente de tous les instants, entra dans la chambre. Elle veilla toute la nuit au chevet de la morte et ne cessa de prier pour cette âme gracieuse.

Il y a, dans l'office des morts, même selon la liturgie protestante, là où elle ne s'est point trop altérée, une majesté grave et terrible qui fait la loi à notre douleur et, loin de l'envenimer en la ramenant sans cesse à son objet, la ravit, toute étonnée, dans la région de l'universel en la convertis-

sant à une grande pensée. Si l'affligé pouvait y être attentif, les paroles tombées du haut des siècles le délivreraient un moment de sa souffrance égoïste, et, communiant avec la détresse de toute chair créée, de se sentir rouler, avec tout ce qui a pensé et gémi, dans le fleuve tranquille du temps, il trouverait au fond de lui-même, déjà un avant-goût de cette sérénité que doit finalement rétablir le courant des années. Mais l'âme en deuil, tyrannisée par une insupportable présence, n'écoute rien que le cri intérieur et veut se rassasier de son désespoir. L'implacable paix du Verbe éternel n'épand sa consolation que sur les amis qui souffrent par sympathie, pendant que la conscience orpheline, toute brûlante de regrets et de remords, se fait imperméable à la raison et se retranche dans une atroce solitude, séparée de l'ordre universel, comme si elle était, par privilège spécial, la seule et l'unique angoisse du monde.

Ravens faisait ces réflexions en regardant son ami durant la cérémonie de l'incinération. Renaud se tint assez tranquille, un peu hébété, tant que dura la lecture des paroles de la liturgie. Pendant l'oraison funèbre, dite avec tact, mais trop attendrissante, il sembla comme étouffer, il ne se soulageait que par de profonds soupirs, qui, parfois, allaient jusqu'aux plaintes et aux cris. Mais quand le cercueil, peu à peu, se mit à descendre aux sons de l'orgue, quand il disparut finalement sous le dais qui se scella dans le dallage, Ravens dut soutenir son ami, tant parut violent son rigide et orgueilleux désespoir, qui s'efforçait de retenir les larmes et les sanglots. Olivier haletait comme un homme qui se noie, comme un enfant malade du croup, battant l'air de ses bras, qu'aussitôt il contractait furieusement, et, ce qui augmentait encore l'effroi de cette scène, c'est qu'au plus fort de sa douleur, on sentait qu'il avait conscience de se livrer en spec-

tacle, bien qu'il parût ne rien voir autour de lui, et luttait désespérément pour se dominer.

Quand ses amis l'eurent entraîné, quand il fut installé dans une voiture fermée, il resta plongé dans un silence hostile que ni Ravens, ni Vitus n'osèrent troubler. Il regardait fixement par la glace, épiant une fumée qui montait au loin dans l'air pluvieux. Jamais le spectacle d'une solitude si tragique, si impossible à forcer, n'avait frappé à ce point les deux jeunes gens d'une obscure et presque superstitieuse terreur. Il y a de certains déserts de la douleur où personne ne peut nous suivre. Et les vaines entreprises de l'affection ne font qu'irriter notre désespoir d'être seuls, en nous rendant plus sensible et nous faisant paraître plus irrémédiable notre réclusion en nous-mêmes. « Il faut méditer sur les naufragés, sur les condamnés à mort, avait dit un jour Olivier, pour concevoir ce que c'est que d'être seul. » Ravens se souvenait de ce mot. « Il faudra bien, se dit-il, que le naufragé soit sauvé. »

Renaud fut plusieurs mois sans travailler. Il demeurait des heures dans sa chambre, debout, appuyé à son poêle et repassant ses souvenirs. Il finit par prendre dans ces contemplations un sombre plaisir d'orgueil. Vitus et Ravens lui prodiguèrent leur attention. Peu à peu, il consentit à se laisser distraire. Il parlait maintenant de Juliette avec une profonde douceur et trouvait une retraite dans une mélancolie paisible qui le reliait au passé sans réveiller l'ancienne amertume. Pourtant, une fois qu'il causait tranquillement avec Ravens, il rappela que Juliette n'avait rien voulu comprendre à l'un de ses plus longs et ses meilleurs poèmes.

— Même avec elle, ajouta-t-il, j'étais seul. C'est toi qui as raison. Tu n'as pas besoin que personne t'encourage et te

comprenne. Toutes les œuvres fortes s'engendrent dans la fertile solitude.

Il s'était remis à écrire. L'ombre de Juliette errait dans les poèmes de sa convalescence, qui étonnaient Ravens par leur force et leur candeur.

XVI
Fin du Concert.

Moins d'une année après son départ pour les colonies, Wild revint au pays malade et amaigri, léger de biens et riche d'amertume. On murmura qu'il avait été renvoyé pour vol. Lui protestait qu'il était victime d'une erreur ou d'un complot : on voulait se débarrasser d'un intrus étranger. Il se vanta dans les cafés d'horribles sévices exercés sur des indigènes et qu'il attribuait à la fièvre, à la folie où le jetaient la chaleur, les exhalaisons des marais.

Sa pâleur, son air souffrant le rendirent à Jean Philippe plus aimable et plus touchant qu'il n'avait jamais paru. Le jeune peintre s'enivrait de plaindre son ami, de le servir comme il pouvait, de l'assister et de le distraire durant les accès de la maladie. Il supportait patiemment les rebuffades.

Les événements dont j'ai à parler n'ont jamais été bien expliqués. J'essayerai de les reconstituer à l'aide des dépositions faites au cours de l'instruction criminelle qui suivit.

Jean Philippe a raconté qu'un jour qu'ils se promenaient dans la campagne, Wild lui déclara brusquement :

— Écoute, mon cher, je n'y tiens plus. Si cela dure, il ne me reste qu'à crever. Je veux partir, je veux aller chercher la renommée qui m'attend. Il faut que tu m'aides à me délivrer, à être un homme, sinon je ne te tiens pas pour un ami.

— Un peu plus tard, poursuivit le peintre, il m'exposa son projet, qui m'effraya. Il m'accusa de l'abandonner dans

sa détresse. Il me pressa, revint plusieurs fois à la charge. Je finis par consentir quand il m'eut assuré qu'en aucun cas il ne tirerait, que les revolvers n'étaient que pour intimider le vieux (c'est ainsi qu'il disait). Oui, oui, je le jure, je le connaissais, il n'avait pas l'intention de tirer.

Voici maintenant, s'il faut en croire Jean Philippe, comment les choses se seraient passées. Je rassemble les éléments essentiels du récit qu'il fit au juge et qu'il interrompait de crises de désespoir et de sanglots.

— Wild est venu me trouver ce jeudi soir. Il m'annonça que la chose se ferait le lendemain, vers neuf heures, quand sa mère serait sortie pour aller à sa réunion de prière et avant que la porte soit fermée. J'ai encore essayé de le dissuader de son projet, il m'a assuré qu'il n'y avait pas de danger, il allait réclamer ce qui lui était dû légalement ; d'ailleurs le vieux ne se rendrait pas à des raisons et ne céderait qu'à la terreur. Je n'aurais, moi, qu'à monter la garde à la porte de l'appartement pour empêcher sa mère d'entrer, si, par hasard, elle revenait trop tôt. Cela n'était guère à craindre, et j'aurais été bien embarrassé de la retenir. Je devais surtout faire reculer M. Belrichard, s'il tentait de sortir, et, au besoin, survenir à l'improviste pour achever de l'intimider. Je crois, au fond, que Wild avait peur d'agir seul et qu'il voulait me sentir près de lui. Je lui fis encore jurer qu'il ne commettrait pas de crime. Il me traita d'enfant. Oh ! je vois maintenant combien tout cela était insensé. Il avait la fièvre, vous savez. Mais je ne pouvais pas lui résister. J'ai toujours été avec lui comme ensorcelé. Nous prîmes le train pour aller à Frêtes. Il m'avait fait boire des liqueurs avant de partir. Nous bûmes encore dans le petit café où nous entrâmes pour surveiller la maison. Nous vîmes sortir la mère de Wild. Nous attendîmes un peu. Le temps était pluvieux et sombre. Plus l'heure

avançait, plus je tremblais. Mais il me fit boire un grand coup de kirsch en me parlant avec douceur de son affection pour moi, de la beauté qu'il y a à se dévouer pour ses amis. « Dans une année, disait-il, si je réussis, j'aurai fait parler de moi dans toute l'Europe, et il te sera doux d'avoir travaillé à ma gloire. La justice sera satisfaite si le vieux pingre est obligé d'abandonner, pour l'avancement de l'art, ce qu'il détient contre tout droit. Cet argent, c'est le mien. Il me revient sur la part de ma mère. Es-tu un artiste ou un bourgeois, mon Jean Philippe ? » Je me sentis un peu plus léger quand nous sortîmes du cabaret. Il me semblait que ma peur se dissipait à chaque pulsation de mon sang, comme s'atténue le mal de dents quand on a pris de l'aspirine. Je ne voyais plus que mon ami dans la gloire qu'il se promettait. Nous entrâmes dans la maison. Je m'arrêtai sur le palier du premier étage, comme il était convenu. Il monta au second. J'entendis son coup de sonnette, puis un murmure de voix, puis la porte qui se refermait. Je m'étonne que la servante l'ait laissé entrer si facilement. Mais je crois que cette femme avait des sentiments pour Wild. Comme je n'entendais plus rien, je montai au second et me tins derrière la porte, tremblant d'y être surpris. Mais personne n'habitait au-dessus, et il eût fallu que ce soir-là, justement, quelqu'un vînt trouver M. Belrichard. Je savais que Wild avait dû s'assurer que la chaîne était restée accrochée : je n'aurais qu'à tourner le bouton pour que la porte s'ouvrît. J'entendais parfois un murmure de voix irritées, mais je ne reconnaissais pas celle de Roger. Puis il y eut des pas dans le vestibule. Je me jetai de côté. Le pas s'éloigna et revint au bout de très peu de temps.

— Combien de temps, à peu près ? demanda le juge.

— Une demi-minute, peut-être moins. Et tout aussitôt éclata une détonation et le cri horrible de Roger : « Je suis

mort ! Philippe, à moi ! » Ce fut comme si le coup de feu m'avait atteint. Je me sentais touché, sans éprouver immédiatement toute la souffrance de la blessure. Ensuite, je ne me souviens plus très bien de ce qui s'est passé.

— Tâchez cependant de vous en souvenir. Cela est très important pour vous.

— J'ai vu tout à coup mon ami effondré avec une large plaie qui saignait au front.

— Vous êtes bien sûr d'avoir vu cette blessure au front ?

— Oui, je la vois encore quand je veux.

(Ceci trahissait assez le désordre où devait être Jean Philippe durant cette minute terrible : en réalité, Wild avait été atteint au cœur.)

— Et ensuite ? reprit le juge après avoir rêvé un moment.

— Je ne me souviens plus de rien, sinon que je suis revenu à moi dans un lit d'hôpital.

On avait trouvé Jean Philippe étendu dans le vestibule, la tête ayant porté contre l'angle d'un bahut. Quand on le releva, il se débattit avec des mouvements convulsifs et, tandis qu'on l'emportait, il ne cessait de hurler :

— Il est mort ! Il est mort !

Il se calma quand on l'eut couché sur un lit et, revenant à lui peu à peu, il inspecta la pièce d'un regard étonné, puis demanda :

— Où suis-je ?

On ne lui répondit pas. Il répéta la question avec colère :

— Je veux qu'on me dise où je suis.

Un monsieur à lunettes qui semblait plus compatissant que les autres (c'était le commissaire de police,) lui répondit d'une voix douce :

— Vous êtes à l'hôpital de Frêtes. Il s'est passé quelque chose de très grave que vous essayerez plus tard de nous expliquer.

Jean Philippe le regarda d'un air défiant.

— Non, vous ne me dites pas la vérité. Vous vous moquez de moi. J'étais tout à l'heure dans un caboulot de la rue du Marais. Où est Roger ?

Et comme un infirmier s'approchait pour lui faire prendre une potion calmante, il repoussa brusquement le verre :

— Non, non, ne me faites pas boire. J'ai assez bu. Je ne me sens pas bien. Oh ! je ne rentrerai pas à pied ce soir. Je pense que le dernier train n'est pas encore parti.

Un éclat de rire accueillit ces paroles. Jean Philippe parut inquiet.

— Où est Roger ? répéta-t-il.

Un des internes de l'hôpital s'approcha.

— Vous êtes malade, Monsieur, dit-il. Je suis obligé de vous garder quelque temps ici, en observation. Vous rentrerez ensuite. Avez-vous des parents que je puisse avertir ?

— Je ne suis pas malade, protesta Jean Philippe. J'ai seulement un peu trop bu. La tête me fait mal.

Il toucha de la main son crâne, sentit avec étonnement les bandages du pansement qu'on lui avait fait. Il essaya de se lever. On le recoucha de force.

— Alors quoi ? gémit-il. Je suis ici comme un prisonnier ?

On ne lui répondit pas. Il parut se plonger dans une pénible méditation. Ses lèvres se mouvaient parfois sans qu'il s'en échappât aucun son, et, à la contraction de ses traits, on devinait qu'il faisait effort pour se remémorer des choses.

On le garda dans la chambre forte. Peu à peu la mémoire lui revenait, en même temps, il plongeait dans une terreur affreuse. Il pleurait, se lamentait, s'agitait dans son lit. On lui avait fait un ou deux points de suture. Il fit au juge d'instruction un récit que j'ai rapporté. Ses souvenirs s'arrêtaient toujours au moment où il avait entendu le coup de feu et le cri sauvage de Wild. Ceux qui ont observé les phénomènes d'amnésie provoqués par un traumatisme ne s'étonneront pas de ce blanc. Le juge le trouvait trop utile au prévenu pour n'être point calculé, il pressa, fatigua de questions le pauvre jeune homme. Jean Philippe se donnait la peine d'imaginer ce qui avait pu se passer ; mais ce qu'il racontait ne répondait pas aux dépositions des autres témoins. La défiance du juge n'en fut pas endormie pour autant.

Belrichard, qui avait eu le bras droit percé d'une balle, put être entendu après qu'on l'eut pansé. Son récit tendit à prouver qu'il était dans le cas de la légitime défense.

— Quand la servante vint m'annoncer qu'elle avait introduit mon beau-fils au salon, à pareille heure, je commençai par injurier cette garce et lui enjoignis de mettre ce drôle à la porte. Elle me dit qu'elle n'osait pas, qu'il avait un air si-

nistre, qu'il prétendait avoir à me faire une communication très importante. Je me décidai à y aller moi-même.

— Pardon, interrompit le juge, vous n'étiez pas armé à ce moment-là ?

— Non, Monsieur, je n'ai été prendre le révolver que plus tard, quand j'ai senti que ma vie était menacée.

— Vous aviez bien quelques appréhensions après les déclarations de votre servante ?

— J'en avais. Mais je ne pensais pas que le gredin eût apporté une arme. Je trouvai mon beau-fils qui s'était mis au large dans un de mes fauteuils, devant le petit guéridon. Il ne daigna pas se déranger à mon entrée. Je l'apostrophai : « Eh bien ! Que fais-tu ici à cette heure ? — Ne nous fâchons pas, beau-papa. Asseyez-vous. J'ai à vous parler de choses qui vous intéressent. » Il avait un calme qui me donnait envie de l'écraser. Il commença par me déclarer que la vie aux colonies ne lui convenait pas, qu'il avait été malade, que sa vraie voie était la musique, qu'il l'avait bien senti là-bas, alors qu'il était empêché de s'y consacrer, etc., etc. Moi, j'étouffais d'impatience. « Assez ! n'est-ce pas ? lui dis-je. Où veux-tu en venir ? — À ceci, mon cher beau-papa : c'est qu'il me faut aujourd'hui même trois mille francs que vous me remettrez en avance d'hoirie sur la part qui me revient du bien de ma mère. » Or, je vous le certifie, Monsieur le juge, nous ne lui devons pas un sou. L'apport de ma femme était mince ; et, à bien faire nos comptes, c'est lui qui nous redevrait, et la forte somme encore. Vous n'imaginez pas ce que ses études nous ont coûté. Et pour quel résultat ?

— Ce point pourra être examiné plus tard. Continuez.

— Il avait, en articulant ses prétentions, un air menaçant et ricaneur qui me fit tout de suite soupçonner qu'il avait prémédité un mauvais coup. Je lui déclarai d'ailleurs très nettement qu'il ne me soutirerait pas un sou et qu'il avait fait un voyage inutile. « Vous croyez, vraiment ? dit-il de sa voix doucereuse. Voici un argument qui vous convaincra peut-être. » En même temps, il sortait de sa poche et appuyait sur le bord du guéridon la main qui tenait le revolver. Vous comprenez, Monsieur le juge, que dans la situation où j'étais, je ne songeai plus qu'à défendre ma peau. Ces trois mille francs qu'il me réclamait, je ne les avais pas sous la main. Je ne garde pas tant d'argent chez moi. J'essayai d'abord de le lui faire entendre. « Allons ! me dit-il, je sais positivement que vous les avez. »

(Sur ce point, l'enquête avait été menée avec une véritable négligence. On n'avait pas apposé les scellés dans le bureau de Belrichard, et l'on ne put savoir s'il avait, ce jour-là, de l'argent chez lui).

Le juge, assez embarrassé, demanda :

— Vous ne lui avez pas proposé de lui signer un chèque, que vous auriez pu frapper d'opposition ?

Belrichard s'écria aussitôt :

— C'est de l'argent comptant qu'il voulait, le gredin. Il me l'a dit nettement : « Surtout, pas de chèque ! Je ne me paie pas de cette monnaie-là. Je sais ce que cela vaut, avec vous. »

— Pourquoi n'avez-vous pas mentionné spontanément ce détail ?

— Je ne pensais pas qu'il eût de l'importance.

— Poursuivez.

— Pendant que j'essayais de lui faire entendre raison, il ne me quittait pas des yeux. Il avait un air vraiment féroce. Il avait eu la fièvre chaude, vous savez ? Je résolus alors de ruser et de me mettre dans le cas de lui répondre avec ses propres armes. Je fis semblant de m'exécuter, bien à contre-cœur. Je lui dis que j'allais chercher l'argent. Comme je me levais, il me dit en me suivant des yeux : « N'essayez pas de sortir. La porte est gardée. Ce serait votre mort. » Il m'accompagna jusqu'au vestibule et s'assura que j'entrais dans mon bureau. S'il m'avait suivi plus loin, je ne lui échappais pas.

— Je supposerais plutôt que ses intentions n'étaient pas aussi meurtrières que vous dites. Il pensait que la chose s'arrangerait assez doucement, et cela donnerait du poids à la déposition de son complice.

— Quelle déposition ? C'est un fou.

— Qu'importe, pour le moment ? Continuez.

— J'ai toujours dans mon bureau un revolver, crainte d'une surprise, n'est-ce pas, Monsieur le juge ?

— Ce revolver était habituellement chargé.

— Je ne me souvenais pas qu'il fût chargé.

— Hum ! Cela est bien surprenant.

— Je vous jure, Monsieur…

— Bien, bien, achevez.

— Je m'emparai de l'arme et revins en la braquant contre mon ennemi pour le tenir en respect. Le coup est parti malgré moi.

Ce récit ne laissait pas de présenter des difficultés. Mais comment convaincre cet homme d'avoir froidement abattu son beau-fils, et non seulement pour se défendre, mais pour assouvir une haine atroce ?

Ravens fut cité à l'audience, comme maître et ami de Jean Philippe. Il rappela la soirée qu'il avait passée avec Courvoisier chez les parents de Wild et l'animosité monstrueuse qu'il avait observée entre les deux hommes. Il fit tout ce qu'il put pour rendre Belrichard odieux au jury, pour représenter l'action de Jean Philippe comme naturelle, légitime et presque généreuse. Il se sentait plein de compassion pour son malheureux élève, il vanta ses bonnes qualités avant qu'il eût rencontré Wild, il parla avec délicatesse des commencements de cette funeste liaison.

Au cri du pianiste, Jean Philippe s'était précipité comme un furieux dans le vestibule. Il devait avoir tiré au hasard, visant peut-être instinctivement la main qui portait le revolver. Les médecins qui avaient observé le jeune homme conclurent à l'irresponsabilité partielle. Il fut interné quelques mois, jusqu'à sa majorité. Ravens le perdit de vue. Des gens qui l'ont rencontré à L… soutiennent qu'il avait toute l'apparence d'un dévoyé. Il suffisait qu'il fût mis comme un pauvre pour que des bourgeois sévères et prévenus le jugeassent perdu. On admit en faveur de Belrichard la légitime défense. Il fut acquitté, à l'indignation de Ravens. Wild était apparu, au cours de l'audience comme une bête trop malfaisante pour que les honnêtes gens n'applaudissent pas à sa destruction.

Vitus, loin de se rendre le maître de ses passions, en subissait de plus en plus la tyrannie. Elle finirent par le jeter dans de graves désordres où il dut compromettre sa réputation et sa carrière. On sut plus tard que Wild, depuis longtemps, avait favorisé cet avilissement du sculpteur en lui désignant des proies faciles, qu'il reconnaissait, parmi ses élèves, avec un flair de professionnel. Ni Ravens, ni Renaud ne se doutaient de cette chute insensible. La seule Lucienne Digiez, la patiente consolatrice de cet égaré, savait ou soupçonnait tout.

Un soir que Vitus travaillait à une aquarelle, on frappa doucement à la porte de son atelier. Il devina tout de suite que c'était elle.

— Bonjour, dit Lucienne avec un sourire plus las et désolé que de coutume. Vous me permettez de venir me reposer un moment chez vous ? Je suis brisée et ma tête me fait mal.

Elle avait un tout petit filet de voix et paraissait craintive, comme si elle eût été menacée de quelque brutalité. Vitus détestait cet air de victime effrayée qu'elle prenait parfois, il n'y voulait voir que comédie et besoin d'être plainte et dorlotée. Il n'aimait point les malades et soupçonnait à peine la vraie et profonde et perpétuelle douleur qu'il infligeait à cette femme.

— Entrez, dit-il en essayant de dissimuler son agacement. Étendez-vous là. J'espère que vous ne serez pas trop mal.

Elle sentit bien l'exaspération de son ami, et sa voix s'éteignit presque dans sa gorge, quand elle lui dit :

— Vous n'avez pas besoin de me parler, vous savez. Vous continuerez à travailler pendant que je me reposerai. Ah ! je crains qu'il ne me faille renoncer aux leçons que je donne ici. Elles m'exténuent. Et alors que deviendrai-je ?

— Allons ! reprit Vitus assez légèrement. Les vacances approchent. Vous prendrez du repos. Et vous serez toute fraîche et gaillarde pour recommencer ensuite.

— Non, je le sens. Ma vie s'en va. Je n'en ai plus pour longtemps. Et je souhaite de mourir. Mais vous-même, que deviendrez-vous ? J'y pense souvent avec effroi.

Cette prétention qu'elle avait de le conduire, de se faire pour lui une Providence l'avait souvent irrité. Et pourtant, quand il éprouvait les pires détresses, elle seule savait le comprendre, le rassurer, lui rendre le courage de vivre. Il allait à elle pour lui confesser à mots couverts ses plus tristes fautes et qui devaient le plus la tourmenter. Elle ne lui tenait compte que de ses retours et se consolait, par le besoin qu'il avait d'elle, des constantes et lâches infidélités de son ami.

— Pourquoi, dit-il, vous en soucieriez-vous ? Vous ne me devez rien. Je n'ai rien mérité de vous.

— C'est vrai, murmura-t-elle, et ses yeux se remplirent de larmes. C'est vrai, je vous ai tout donné. Vous, rien, en échange.

— Il ne fallait pas me le donner. Ne vous ai-je pas laissée libre ?

— Libre ? répéta-t-elle. Libre ? Non, vous êtes trop dur à la fin. Vous êtes trop dur. Ne m'avez-vous pas imposé un pénible devoir ? N'êtes-vous pas revenu sans cesse, quand vous vous sentez abandonné de tous et de vous-même ?

Qu'avait-il à répondre à cela ?

— C'est un malheur, dit-il enfin, que vous m'ayez rencontré.

— Oui, le monde a changé de face pour moi, depuis que je vous connais. Ce bel univers, que j'admirais autrefois avec mes yeux d'enfant, s'est terni peu à peu. Oui, ce me serait une douceur de mourir. Et je mourrai bientôt, je le sais.

— Allons ! reprit-il en essayant de plaisanter, vous ne mourrez pas, vous me survivrez. Je vous léguerai ma plus belle sculpture et tous les livres que vous aimez. Vous savez ce qu'on dit : Long plaignant, long vivant.

— Oui, on le dit. Vous n'aurez plus à me plaindre longtemps… Allons ! travaillez ! Je n'en puis plus.

Il se remit à sa nature morte. De temps en temps, Lucienne étouffait un soupir. Il s'en irritait ; il ne voulait pas croire qu'elle fût réellement malade. Et pourtant que ne l'avait-il pas vu souffrir déjà dans son pauvre corps débile ?

Soudain Vitus se leva, il s'approcha d'elle.

— Me direz-vous aujourd'hui qui vous a parlé de mes allures suspectes, de mes regards compromettants, de mes stations dans la rue ?

— Non, je ne puis vous le dire. Mais je sais que vous vous perdrez. Je me flattais encore jusqu'à ces derniers temps que je pourrais vous être utile en vous sauvant du pire. Je m'aperçois maintenant que mon affection ne vous est plus bonne à rien. Je ne compte pas assez dans votre vie pour rien empêcher. Il nous faudra nous quitter. Je vous suis à charge. Heureusement pour moi, cela ne durera plus longtemps.

— Ah ! ne parlons pas de cela maintenant. Je veux, j'exige que vous répondiez à ma question. Il faut que je sache quels sont mes espions, mes ennemis.

— Vos ennemis ? Vous n'en avez pas de pire que vous-même. Vous ne faites plus que ce qui peut vous détruire.

— Oh ! je devine pourquoi vous ne voulez pas parler. Il vous faudrait nommer vos amis Ray. Ils ne peuvent pas me souffrir, et vous êtes de leur parti contre moi.

— Ils ont pour moi toutes les bontés que vous n'avez pas. Ils sont aussi généreux et donnants que vous êtes dur. Et vous voulez que je vous les sacrifie ?

— Oui, je sais, tout ce que j'ai fait pour vous ne compte pas, et vous le mettez légèrement en oubli. S'il manque à la somme de mes bienfaits et de mes services le seul qui puisse vous rendre heureuse, et qu'il ne m'appartient pas de vous rendre, tout le reste est nul et imperceptible.

— Et que pensez-vous que j'attende encore de vous ? Oh ! la belle fatuité masculine ! Vous ne concevez pas que depuis que je vous ai rencontré, mon affection ait pu changer. Oui, je vous ai peut-être aimé. Vous étiez beau et généreux encore. Vous le pouviez. Vous étiez riche. Mais les années et le vice, oui, mon pauvre Vitus, le vice, vous ont endurci et dépouillé. Vous vous réduisez à l'indigence. Depuis longtemps, je n'avais plus d'ambition que de remplacer auprès de vous la mère que vous avez perdue pour votre malheur. Je vois maintenant que vous êtes las de cet office de la charité la plus pure et la plus désintéressée. Je sens que je vous obsède. Je n'ai plus d'illusions sur vous et je crains que vous ne perdiez votre talent, qui est votre seule raison de

vivre. Ces derniers mois, vous avez bien peu produit. Est-ce vrai, cela ?

— Oui, mais je cherche maintenant d'autres formes. Je passe par une époque de transition, d'où je compte sortir rajeuni et renouvelé. Ne m'accorderez-vous pas un peu de crédit ?

— Je vous en ai accordé longtemps. Peut-être, malgré moi et contre toute raison, ai-je encore foi en vous. Mais je crains que tout ce que vous me dites ne soient que de mauvaises défaites. Vous ne savez plus travailler avec suite.

— Ce sont les Ray, sans doute, qui vous donnent de moi cette belle opinion ? Ils m'ont toujours préféré un Dupertuis.

— Les Ray ne me parlent guère de vous. Ce sont les gens les moins médisants que je connaisse. Et s'ils n'ont point pour votre groupe toute l'estime que vous méritez, c'est qu'ils ne sont ni peintres, ni sculpteurs, c'est qu'ils ont le goût timide et dépendant. Vous n'avez rien fait, non plus, pour vous concilier leur sympathie.

— Ainsi, ce ne sont pas eux qui vous ont parlé de mes désordres supposés ? Qui, alors ? Ne comprenez-vous pas que je dois le savoir ? Que je ne veux pas risquer de me fier à des serpents ?

— Que vous importe de le savoir ? L'essentiel serait que vous puissiez changer. Vous ne seriez plus suspect à personne. Mais cela, n'est-ce pas ? vous est bien impossible.

— Il faut que je le sache, et maintenant vous devez parler.

— Eh bien ! personne ne m'a rien dit. Comment ne l'avez-vous pas encore deviné ?

— Personne ? Est-ce que je vous entends bien ? Quel jeu jouez-vous avec moi ?

— Ce n'est pas un jeu. Non, vraiment, ce n'est pas un jeu.

— Qu'est-ce donc, sinon une ridicule comédie ?

— Ah ! je prévoyais votre colère. Que j'ai été imprudente de parler ! Tout le bien que je voudrais vous faire tourne à ma confusion. Et c'est moi qui suis l'accusée.

— Si vous me faisiez ce bien sans détours, je ne vous en saurais pas si mauvais gré. Pourquoi vous faut-il tant ruser ? Ai-je jamais manqué à vous parler avec franchise ?

— Votre franchise n'est que lâcheté, puisqu'elle ne vous corrige de rien. Fallait-il vous dire que moi, toute seule, sans que personne m'ait parlé, j'avais remarqué vos stupides imprudences, et qui vous déshonorent ? Et quand on saura tout de vous, que pensera-t-on de moi ? Qu'en pense-t-on déjà maintenant ? Tout cela ne me pèserait pas si je pouvais me flatter encore de vous retenir. Mais non, j'ai perdu cette confiance. Je ne suis plus rien, plus rien pour vous. Ah ! vous ne soupçonnez pas par quelle suite d'angoisses savamment graduées vous m'avez fait passer. Et quel bien me faites-vous en récompense ? Quelles attentions, quels soins avez-vous ? Si vous êtes avec moi dans la rue, dans la campagne même, vous m'oubliez. Et toujours des soupçons, des duretés, quand vous daignez sortir de votre indifférence.

— Oui, je le vois, faute de vous aimer comme vous voudriez l'être, jamais je ne saurai vous rendre contente. Il faut bien le dire une fois, parce que c'est vrai, vous êtes jalouse.

— Je m'attendais à ce reproche. Jalouse, non, il y a bien longtemps, croyez-moi, que j'ai renoncé à cette folie. Et de qui serais-je jalouse. Vous n'aimez pas. Vous êtes bien outrecuidant de m'accuser de cela. Jalouse, je le suis de votre réputation, de votre talent, que vous ruinez.

— Mais si vous n'êtes pas jalouse, pourquoi m'espionnez-vous ?

— Je ne vous espionne pas. Ne vous l'ai-je pas dit ? Quand je me promène avec vous, ne vois-je pas bien que vos regards sont toujours occupés et distraits ? Ne vois-je pas bien où ils s'égarent ? Et que vous m'écoutez à peine, et toujours avec impatience ? Ah ! vous n'étiez pas ainsi autrefois.

— Et vous dites que vous n'êtes pas jalouse ?

— Ah ! s'écria-t-elle désespérée, vous ne comprendrez donc jamais rien ? Le dernier de vos amis ne pourrait pas supporter l'attitude que vous prenez avec moi, il en serait mortellement blessé, et vous voulez qu'une femme s'en accommode ? Votre contenance est une perpétuelle insulte.

— Hélas, Mademoiselle, j'ai observé depuis assez longtemps qu'il n'était pas bon que nous nous voyions trop souvent. Quand vous étiez dans le Midi et loin de moi, quels éclats, quelle vivacité, quelle joie présomptueuse ! Ne vouliez-vous pas m'en mortifier, le jour que je vous ai rencontrée par hasard à Avignon ? Et maintenant plaintes et reproches.

— Ah ! égoïste ! Vous ne m'avez pas encore pardonné le bonheur de vivre que j'avais recouvré là-bas, avec la santé ? Vous n'y avez vu que dévergondage ? Et maintenant que je paie bien cher ces moments de trompeuse vigueur et de joie, vous ne voulez pas consentir que je sois malade. Et vous me tourmentez, sans égard pour mon état.

— N'en jouez-vous pas un peu trop, pour me forcer constamment de vous plaindre ?

— Ah ! je ne puis en supporter davantage. Vous êtes donc tout à fait obtus ? Oui, ajouta-t-elle en se levant péniblement, il vaut mieux que nous nous quittions… pour toujours. Mais vous me regretterez, je vous le dis, vous me regretterez.

— Allons, allons ! lui dit-il, non sans rudesse. Il faut que cette scène finisse. Vous vous en repentiriez vous-même. Venez dîner avec moi et ne parlons plus de cela.

— Non, il est trop tard. Je m'en vais et ne reviendrai plus. Vous me regretterez.

Vitus s'emporta :

— C'est donc pour cela que vous étiez venue ce soir ? Je ne le tolérerai pas. Vous allez sortir avec moi, et que cela cesse et ne recommence plus. Si vous saviez à quel point vous m'irritez par votre perpétuelle lamentation, vous ne m'en rebattriez plus les oreilles.

— Il n'est donc que trop vrai, qu'il faut que je vous quitte, puisque vous êtes incapable de la moindre compassion ? Adieu.

Il voulut la retenir. Il s'exaspérait, prétendait lui imposer brutalement sa volonté. Cela lui avait réussi quelquefois. Mais il l'avait, ce jour-là, trop cruellement blessée et il ne sut tempérer d'aucune caresse les paroles violentes qui lui vinrent dans sa colère. Lucienne se défendit et demeura la plus forte. Elle sortit en essuyant ses larmes et lui dit encore, dans un sanglot :

— Vous regretterez.

Il demeura dans un état d'esprit assez bizarre, en proie à mille sentiments contradictoires. Il s'applaudissait d'avoir, encore que durement, rendu toute sa liberté à cette femme qu'il ne pouvait pas aimer, il se persuadait qu'elle en vivrait plus heureuse, quand elle aurait réussi à oublier, qu'il fallait cette opération douloureuse pour rendre sa santé à un esprit qu'il avait troublé. Il se sentait délivré lui-même. Cependant il se reprochait de n'avoir su adoucir cette séparation. Déjà il accomplissait la prédiction de Lucienne Digiez : il la regrettait, il devinait qu'il manquerait quelque chose à sa vie, veuve désormais de cette grande affection.

Il partait le lendemain pour l'Italie. Pendant plusieurs semaines, l'humeur, l'orgueil, une fausse idée de sa dignité le retinrent d'écrire à l'abandonnée. Elle ne devait même pas savoir où il séjournait. À la fin, il n'y tint plus, il lui envoya de Florence le billet que voici :

« Vous avez décidé que nous ne nous reverrions plus. Je pense que vous avez jugé sagement, et mon devoir, que vous m'avez prescrit par votre arrêt, serait de me faire vite oublier. Je ne voulais plus vous écrire. Mais je songe à ce que nous avons été, des années durant, l'un pour l'autre, je me trouverais trop inhumain si je ne vous envoyais un mot de souvenir et de regret. Ne pensez pas que je cherche à me rapatrier dans votre faveur. Vous m'avez fait entendre assez que je ne la méritais plus. Non, chère amie, ne nous revoyons pas, ou que ce soit très rarement, et quand vous serez sûre que ma vue ne pourra vous inquiéter. Je vous dois une parole d'adieu qui soit moins dure que les dernières que notre malheur nous a fait échanger chez moi. Je fais des

vœux pour votre santé et votre calme ; ils ne pourront plus vous manquer loin de celui qui se souviendra toujours d'être

votre François VITUS.

Quand il revint au pays, Lucienne Digiez était morte. Il trouva en rentrant une lettre extrêmement tendre et désolée de Renaud. Olivier y plaignait son ami, et plus encore la pauvre existence diminuée, sacrifiée de cette femme. « Elle eût bien mérité au moins, disait-il, que ta main cruelle et chère lui fermât les yeux. » Il avait assisté à l'enterrement et rendu à Lucienne les devoirs de la suprême pitié que Vitus était empêché de rendre. Après la cérémonie, il était revenu seul par ce chemin de forêt que Ravens et Courvoisier avaient suivi quelques années auparavant avec Wild. Il a gardé le secret des méditations qui l'occupèrent durant cette journée. Mais Ravens, le rencontra vers le soir, lui trouva un visage bouleversé.

— Juliette est morte heureuse, dit Olivier en serrant le bras de son ami.

Lucienne avait succombé à une méningite cancéreuse. Elle s'était alitée le lendemain de sa dernière entrevue avec Vitus. La petite lettre, si froide et compassée, écrite de Florence, lui était parvenue au moment où elle allait entrer dans l'agonie. Elle avait pu la lire encore.

Peu de temps après son retour d'Italie, Vitus était menacé d'une arrestation, à la suite d'un essai de chantage et d'une plainte. « Encore un brochet ! murmura Ravens avec effroi, quand on lui annonça la nouvelle. On éteignit l'affaire. Il fut démontré que la « mineure » subornée n'avait rien à perdre depuis longtemps quand Vitus la connut. Ses amis fu-

rent attentifs à le défendre, à l'assister durant les dernières journées affreuses qu'il passa dans une ville où il n'était bruit que du dernier scandale. Il est à G… où il essaie de travailler pour les bijoutiers, les décorateurs, les imprimeurs.

Ravens et Renaud, demeurés seuls, passèrent une triste soirée à méditer sur tant de ruines, de défaites et d'abandons.

FIN

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en août 2023.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Sylvie, Jean-Marie, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Zimmermann, Jean-Paul, *Concert sans orchestre*, Neuchâtel, Paris, Victor Attinger, s.d. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. Les illustrations de première page reprennent la *Vue intérieure des galeries du Théâtre de La Chaux-de-Fonds (1837)*, de Schleppyca, 2008 (licence CC Attribution-Share Alike 3.0 Unported) ainsi que deux dessins de Jean-Paul Zimmermann et de Charles Humbert, crayon sur papier de Madeleine Woog in *Revue historique neuchâteloise*, 2008 n° 4, Maurice Favre, *Quelques personnages et leurs modèles, Deux romans de Jean-Paul Zimmermann 12914 à 1930*, maquette de Laura Barr-Wells.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins

commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.